

EMMA LANDAS

bad
GOOD TRIP EN
ALASKAL

Black Ink 

- [Prologue](#)
- [Chapitre 1: Good Trip](#)
- [Chapitre 2 : Je suis un ours élevé par une louve](#)
- [Chapitre 3 : L'île Baranof](#)
- [Chapitre 4 : Suis pas un ours, et ma foi, j'en veux bien moi de votre p'tit cul !](#)
- [Chapitre 5 : Khal Drogo](#)
- [Chapitre 6 : Je suis peut-être un connard macho et sexiste](#)
- [Chapitre 7 : Génial...](#)
- [Chapitre 8 : Il a quoi votre copain ?](#)
- [Chapitre 9 : Hé, vous !](#)
- [Chapitre 10 : Non, je ne te laisserai pas crever là](#)
- [Chapitre 11 : À poil](#)
- [Chapitre 12 : 1 partout](#)
- [Chapitre 13 : Dieu des couillonnes et des décérébrées, viens-moi en aide !!!](#)
- [Chapitre 14 : Si j'étais moins con...](#)
- [Chapitre 15 : Et je les plante là, lui et ses couilles tombées au sol](#)
- [Chapitre 16 : Votre fichu pénis !](#)
- [Chapitre 17 : Vous aimez ça, hein, me torturer](#)
- [Chapitre 18 : J'avais jamais vu un ours essayer de sourire](#)
- [Chapitre 19 : Moi, vendre du rêve ?](#)
- [Chapitre 20 : Kal le crotale](#)
- [Chapitre 21 : Le blizzard](#)
- [Chapitre 22 : Réveil en fanfare](#)
- [Chapitre 23 : Il n'y a pas de quoi en faire un plat](#)
- [Chapitre 24 : Mixture d'urine et de testicules broyées de castor](#)
- [Chapitre 25 : Merde, il est mourant](#)
- [Chapitre 26 : Un fichu ange, tout nu, avec un putain d'arc à la main](#)
- [Chapitre 27 : Kaldemort](#)
- [Chapitre 28 : Back in Black](#)
- [Chapitre 29 : Arrête de m'allumer ou assume](#)
- [Chapitre 30 : Je la prends et je passe à autre chose](#)
- [Chapitre 31 : Ça n'était que du sexe hein...](#)
- [Chapitre 32 : Et puis merde !](#)
- [Chapitre 33 : Jusqu'à ce qu'ils nous rattrapent](#)

- [Chapitre 34 : Est- ce que je te fais peur ?](#)
- [Chapitre 35 : Demain, j'intellectualiserai](#)
- [Chapitre 36 : Maverick](#)
- [Chapitre 37 : La sentence est tombée](#)
- [Chapitre 38 : Tu ne sais pas de quoi je suis capable](#)
- [Chapitre 39 : « Stop. »](#)
- [Chapitre 40 : Agis, bordel !](#)
- [Chapitre 41 : Je t'amène récupérer ton ours](#)
- [Chapitre 42 : Une cape de super héroïne](#)
- [Chapitre 43 : Nom d'un ours dépoilé !](#)
- [Chapitre 44 : Kal et tout ce qui finit en AL](#)
- [Épilogue](#)
- [Remerciements](#)

**Bad Trip En
AlasKaL**

Emma LANDAS



L'auteur est représenté par Black Ink Editions. Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de ce livre ou de quelque citation que ce soit sous n'importe quelle forme.

Nom de l'ouvrage : Bad Trip En AlasKaL

Auteur : Emma LANDAS

Suivi éditorial : Sarah Berziou

© Black Ink Editions

Dépôt légal Mai 2020

Couverture : © Black Ink Editions – Réalisation Juliette BERNAZ –

Crédit photos : Ludivine JAMIN Photographe. Modèle : Raphaël TOSI

ISBN 978-2-37993-100-0

Dessin : MABatelier – Marie Bona

Black Ink Editions

23 chemin de Ronflac

17440 Aytré

Numéro SIRET 840 658 587 00018

Contact : editions.blackink@gmail.com

Site internet : www.blackinkeditions.com

Prologue

Chapitre 1 : Good Trip

Chapitre 2 : Je suis un ours élevé par une louve

Chapitre 3 : L'île Baranof

Chapitre 4 : Suis pas un ours, et ma foi, j'en veux bien moi de votre p'tit cul !

Chapitre 5 : Khal Drogo

Chapitre 6 : Je suis peut-être un connard macho et sexiste

Chapitre 7 : Génial...

Chapitre 8 : Il a quoi votre copain ?

Chapitre 9 : Hé, vous !

Chapitre 10 : Non, je ne te laisserai pas crever là

Chapitre 11 : À poil

Chapitre 12 : 1 partout

Chapitre 13 : Dieu des couillonnes et des décérébrées, viens-moi en aide !!!

Chapitre 14 : Si j'étais moins con...

Chapitre 15 : Et je les plante là, lui et ses couilles tombées au sol

Chapitre 16 : Votre fichu pénis !

Chapitre 17 : Vous aimez ça, hein, me torturer

Chapitre 18 : J'avais jamais vu un ours essayer de sourire

Chapitre 19 : Moi, vendre du rêve ?

Chapitre 20 : Kal le crotale

Chapitre 21 : Le blizzard

Chapitre 22 : Réveil en fanfare

Chapitre 23 : Il n'y a pas de quoi en faire un plat

Chapitre 24 : Mixture d'urine et de testicules broyées de castor

Chapitre 25 : Merde, il est mourant

Chapitre 26 : Un fichu ange, tout nu, avec un putain d'arc à la main

Chapitre 27 : Kaldemort

Chapitre 28 : Back in Black

Chapitre 29 : Arrête de m'allumer ou assume

Chapitre 30 : Je la prends et je passe à autre chose

Chapitre 31 : Ça n'était que du sexe hein...

Chapitre 32 : Et puis merde !

Chapitre 33 : Jusqu'à ce qu'ils nous rattrapent

Chapitre 34 : Est-ce que je te fais peur ?

Chapitre 35 : Demain, j'intellectualiserai

Chapitre 36 : Maverick

Chapitre 37 : La sentence est tombée

Chapitre 38 : Tu ne sais pas de quoi je suis capable

Chapitre 39 : « Stop. »

Chapitre 40 : Agis, bordel !

Chapitre 41 : Je t'amène récupérer ton ours

Chapitre 42 : Une cape de super héroïne

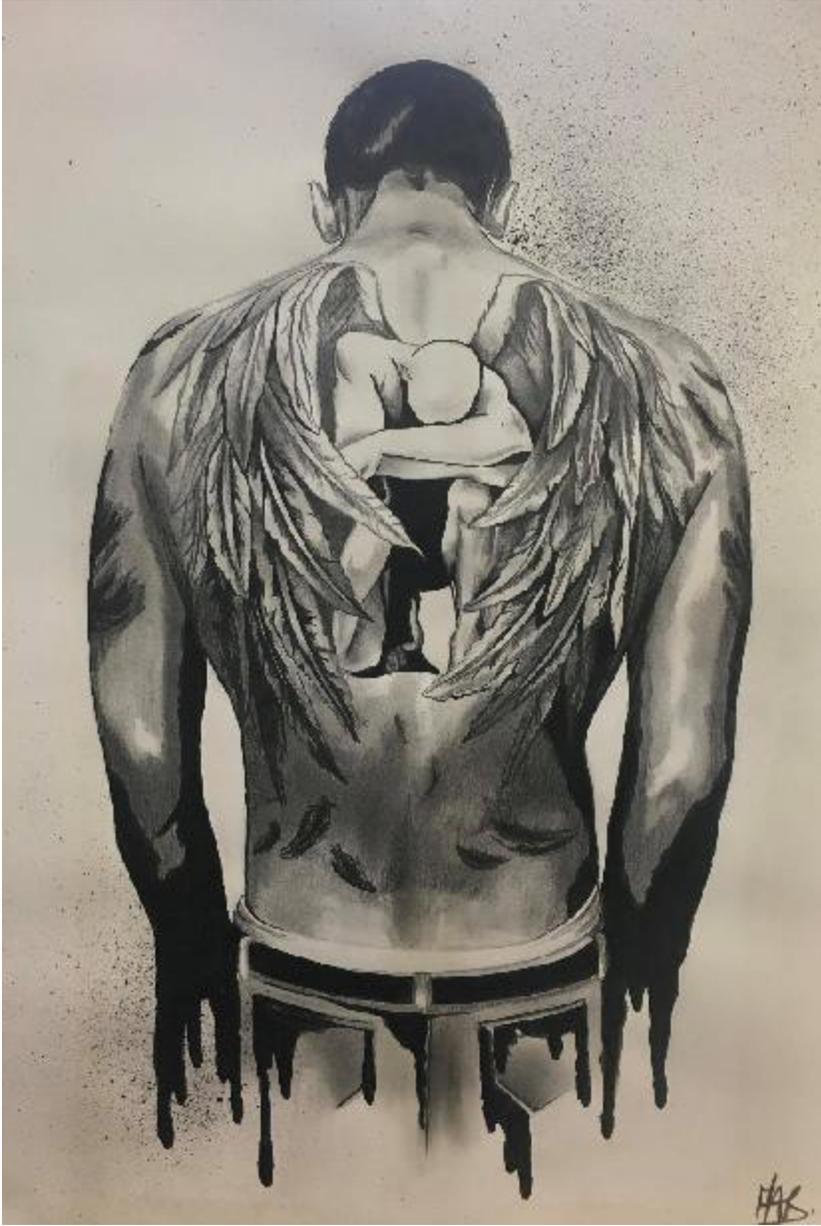
Chapitre 43 : Nom d'un ours dépoilé !

Chapitre 44 : Kal et tout ce qui finit en AL

Épilogue

[Remerciements](#)

Playlist de Bad Trip En AlasKaL disponible sur la chaîne YouTube
Emma Landas et sur Spotify



*À Marty, Tom, Eustace, Charlie, Morgan et Margaret, et à RMC
Découverte.*

Il est au sein des bois un charme solitaire,
Un pur ravissement aux confins du désert,
Et de douces présences où nul ne s'aventure
Au bord de l'océan qui gronde et qui murmure
Sans cesser d'aimer l'homme, j'adore la Nature.

Into the Wild, Chris

— Tu es parfaite pour les départs.
— Je me surpasse pour les retrouvailles.

Out of Africa, Karen et Denys

Prologue



"You And I"

(version acoustic) Lady Gaga

It's been a long time since I came around
Been a long time but I'm back in town
This time I'm not leaving without you
You taste like whiskey when you kiss me, oh
I'd give anything again to be your baby doll
This time I'm not leaving without you

*Ça fait longtemps que j'suis venue ici
Ça fait longtemps mais j'suis de retour en ville
Et cette fois je ne pars pas sans toi
Tu as comme une saveur de whisky quand tu m'embrasses, oh
Je donnerais n'importe quoi pour être encore ta poupée
Cette fois je ne pars pas sans toi*

He said, sit back down where you belong
In the corner of my bar with your high heels on
Sit back down on the couch where we made love the first time
And you said to me

*Il m'a dit, retourne t'asseoir à ta place
Dans le coin de mon bar avec tes talons hauts*

*Retourne t'asseoir sur le canapé où nous
Avons fait l'amour pour la première fois
Et tu m'as dit*

Somethin', somethin' about this place
Somethin', 'bout lonely nights and my lipstick on your face
Somethin', somethin' about my cool *Alaska*¹ guy
Yeah something about, baby, you and I

*Il y a quelque chose, quelque chose à propos d'cet endroit
Quelque chose à propos des nuits de solitude et d'mon rouge à lèvres sur
ton visage*

*Quelque chose, quelque chose à propos d'mon gars cool d'Alaska
Ouais quelque chose à propos de,
Chérie, toi et moi*

There's only three men that I'mma serve my whole life
It's my Daddy and *AlasKaL* and Jesus Christ
Somethin', somethin' about the chase
I'm a *Juneau*² woman born to run you down
Still want my lipstick all over your face
Somethin', somethin' about just knowing when it's right
*Il y a seulement trois hommes que je servirai ma vie entière
C'est mon Papa et AlasKaL et Jésus-Christ
Il y a quelque chose, quelque chose à propos d'la chasse
J'suis une femme de Juneau, née pour te traquer
Je veux encore mon rouge à lèvres sur tout ton visage
Quelque chose, quelque chose qui me dit que c'est bon*

So put your drinks up for *AlasKaL*,
For *AlasKaL*, *AlasKaL*, I love ya

*Alors levez vos verres pour AlasKaL
Pour AlasKaL, AlasKaL je t'aime*

You and I, you, you and I
Baby I rather die

Without you and I
You and I, you, you and I
AlaskaL, I'd rather die,
Without you and I

Toi et moi
Toi, toi et moi
Chérie, j' préférerais plutôt mourir
Sans toi et moi
Toi et moi
Toi, toi et moi
AlaskaL, plutôt mourir
Sans toi et moi

It's been a long time since I came around
Been a long time but I'm back in town
And this time I'm not leaving without you

Ça fait longtemps que j' suis venue ici
Ça fait longtemps mais j' suis de retour en ville
Et cette fois je ne pars pas sans toi

Chapitre 1: Good Trip



Extraordinary Girl – Green Day

Meghan

« Bonjour, Meghan, vingt-six ans, anciennement chargée de tour opérateur en Alaska dans une grande enseigne de voyages, payée pour trouver de nouveaux trips à une clientèle toujours plus exigeante. Célibataire forcée contrainte, orpheline, sans frère ni sœur, coincée dans une ville que je déteste, vivant dans un minuscule appartement sans terrasse, et encore récemment liée à une boîte où j'étais constamment jugée comme une incompetente. Ah, ma vie a quand même quelques côtés positifs, mon ex-super assistante est aussi ma meilleure amie, je suis une grande sportive et a priori, ma silhouette en est le reflet, puisque ces gros porcs de Ted et Greg, mes ex-collègues, passaient leur temps à me reluquer plutôt qu'à m'écouter. »

J'hésite... Ça m'étonnerait beaucoup que cette présentation joue en ma faveur, lorsque j'aurai à faire ma lettre de motivation pour trouver un nouveau job. J'ai lamentablement échoué au challenge trimestriel de l'entreprise, et l'exposé que je viens juste de présenter sur ma prochaine idée de voyage me vaut des mines largement moqueuses de la part de mes collaborateurs. Tout ça, bien sûr, en présence du grand patron qui assiste une fois tous les trois mois à nos réunions.

— Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre ! Non, vraiment très drôle, me rit au nez cet empafé de Greg que je ne supporte plus. John, est-ce qu'on peut être sérieux deux minutes et rapidement, si possible ? Parce que j'aimerais pouvoir vous soumettre mon idée de génie avant la fin de la réunion. Et sans vouloir t'offenser, Meghan, ajoute-t-il en m'offrant son air suffisant, c'est autre chose que de crapahuter dans la montagne en mode survivor avec des bouseux.

Tous mes *chers* collègues rient en chœur, pendant que moi, humiliée, je me rencogne dans mon siège et assiste passivement au « super » compte-rendu de Greg. Au moins, tous ont cessé de me fixer et de poser sur moi leur regard condescendant. Le mien se veut désabusé et haineux. Je déteste Gregory Anderson et tout ce qu'il représente. Son costume Hugo Boss et sa montre de luxe sont les seuls signes ostentatoires qu'il se pense obligé d'afficher pour compenser son cerveau de ragondin. Oh, il a bien aussi son ego qui mériterait une des meilleures places sur le podium du parfait connard, mais pas sûre que ça vaille grand-chose sur le marché de nos jours, parce que faut dire ce qui est, ils sont nombreux à concourir pour obtenir la première place. Surtout dans cette boîte de voyages.

— Meghan, vous êtes avec nous ?

— Euh... je... Oui oui, bien sûr, Monsieur, je suis là !

Ouaip, moi, je n'ai pas encore obtenu l'illustre permission d'appeler le grand patron par son prénom, comme peut le faire Greg l'opossum³. Je lui sers donc du pompeux « Monsieur » à longueur de journée, chaque fois qu'il nous fait l'honneur de sa présence.

— Bien. Je disais donc...

Mon patron : John junior Osborne, cinquante-quatre ans, Président Directeur Général de « Juneau Trip », fils de John senior Osborne et petit-fils de John senior au carré Osborne, fondateur de l'agence de voyages numéro 1 d'Alaska, laquelle possède plusieurs bureaux, dont celui-ci à Juneau. La classe, hein, de travailler dans la plus grande agence du nord des États-Unis ! Eh bien, pour être tout à fait franche, chaque matin que Dieu fait, j'ai envie de me flinguer à l'idée de venir y bosser. Mis à part celles qui occupent des postes purement administratifs, je suis la seule femme, la seule XX à essayer de s'imposer au milieu d'un amas de XY qui me prennent pour une incompétente. Si je pouvais, je leur ferais bouffer

leur chromosome Y, tiens ! Et avant ça, je le mélangerais à toute leur arrogance machiste et je leur enfoncerais profondément dans le...

— Meghan ? Votre opinion ?

Eh chiotte.

— Je...

Génial, toute la tablée me scrute de nouveau, les sourires en coin et les têtes qui se secouent en prime.

— OK... Bon, je pense que nous sommes tous d'accord pour adopter le projet de Greg. Fin de séance. Bonne journée à tous. Et je veux du « toujours plus » pour ma prochaine venue à Juneau.

Tous les costards-cravates se lèvent en même temps, déclenchant un brouhaha de chaises qui raclent le sol. Je déteste le bruit et aspire tellement au calme...

Je les imite cependant – cela dit, en rangeant doucement ma chaise – et regroupe mon tas de feuilles, lesquelles n'auront pas été toutes lues à l'assemblée, une nouvelle fois. Je m'empresse de tout ramasser, afin de sortir au plus vite, mais j'échoue lamentablement – mots d'ordre du jour, on dirait bien – alors que la voix de mon patron résonne à quelques pas de moi.

— Meghan, j'aimerais vous parler avant que vous ne sortiez.

« J'aimerais » ... Comme si l'option que je refuse son ordre masqué sous ce pseudo souhait pouvait être envisageable. J'ai envie de lui dire d'assumer son « Je veux », mais bien évidemment, je n'en fais rien. Eh oui, je ne suis pas la fille ni la petite fille d'une pionnière du tourisme et j'ai besoin de ce job pour vivre.

Soupirs...

— Lorsque je vous ai embauchée, démarre-t-il pendant que je pense haut et fort « Aïe », j'ai vu en vous cette jeune femme forte, au tempérament tenace si essentiel à tout explorateur, et aux talents multiples (*pause : entendre aux jolis boobs, parce qu'en l'instant, ce n'est pas mon visage qu'il scrute*), tous ces éléments indispensables pour occuper un poste de chargée de tour opérateur dans ma société.

Pas me virer, pitié, pas me virer...

Je fais bonne figure et acquiesce avec sérieux, tentant d'afficher assurance et conviction, en réaction à tout son blabla, alors qu'à l'intérieur, j'ai envie de pleurer, non seulement parce que j'ai une trouille

bleue d'être licenciée, mais aussi parce que j'ai ho-rrri-ble-ment mal aux pieds avec ces fichus talons.

— Je n'ai pas pour habitude de prendre autant de pincettes avec mes employés, Meghan, aussi, j'espère que vous avez conscience de l'effort que je fais en arrondissant les angles de cette mise en garde.

« Mise en garde », ça veut dire : « pas virée encore » non ? Cette fois, je hoche la tête avec une réelle foi.

— Bien. Donc je ne vous le dirai pas une seconde fois, et vous pouvez même prendre cet avertissement pour une menace. Si vous ne vous ressaisissez pas, Meghan, je vous vire. Est-ce que c'est entendu ?

— Oui, Monsieur, parfaitement. Merci pour cette nouvelle chance, m'écrasé-je autant que faire se peut.

— Dernière. Pas nouvelle.

— Dernière, tout à fait. Merci, Monsieur.

J'ai envie de vomir, mais je doute que ce soit le bon moment ou le lieu pour le faire. Alors je ravale ma bile et amorce un pas, puis deux en arrière, pour sortir de la salle de réunion. Bon sang, j'ai l'impression d'être un vassal devant son roi. Me manque plus que l'inclinaison de tête et la révérence obséquieuse.

— L'île Baranof, hein...

— Oui, Monsieur.

— Je l'ai visitée il y a de cela de nombreuses années. J'ai quelques vagues souvenirs, et je vous accorde que c'est un joli coin. Mais n'oubliez pas que ce sont les goûts du client qui comptent, Meghan, pas les vôtres.

— Oui, Monsieur.

— Mmm.

Il a prononcé le « Mmm » final, celui qui veut dire : Vous pouvez disposer. Alors je fais demi-tour et ouvre la porte, prête à bondir dans le couloir.

— Meghan ?

— Oui, Monsieur ?

— Ne vous plantez pas. Have a good trip⁴.

Chapitre 2 : Je suis un ours élevé par une louve



The nobodies – Marilyn Manson

Kal

— Viens là ! Rentre, dépêche-toi !

La queue escamotée entre ses pattes arrière, et son regard de chien battu amorcé, Othello se faufile jusqu'à son panier, d'une manière qu'il doit supposer discrète et efficace. Rampant presque, il imprime à chaque pas sur le sol, que je venais de laver, les traces boueuses de son délit.

— Combien de fois je vais devoir te dire de ne pas sauter dans ce putain de lac, hein ?

Les oreilles rabattues, les babines étirées en un quasi sourire animal, je lis dans le comportement de mon chien toutes ses excuses les plus plates, mais surtout, son besoin viscéral de ne pas être rejeté. En un éclair, toute ma pseudo colère se fait la malle. Comme le faible que je suis, je m'abaisse à sa hauteur, et torchon en main, j'essuie avec vigueur son pelage détrempé, ajoutant à la besogne des caresses rassurantes.

— Je ne sais plus quoi faire de toi, lui partagé-je comme s'il pouvait comprendre un traître mot de ce que je lui dis. Tu es un cadeau empoisonné, tu le sais ça ?

Son museau calé dans la paume de ma main, il recouvre rapidement sa sérénité usuelle.

— C'est moi le maître ici, pas toi. Toi animal. Moi homme.

Un claquement de queue et une tentative de me lécher la face plus tard, j'ai confirmation que mon labrador ne pipe absolument rien, et qu'en matière d'autorité, je suis purement à chier.

Je souffle de dépit, me relève et m'active à nettoyer les taches sur le parquet, de l'entrée jusqu'au séjour, soit à peine quelques malheureux mètres carrés.

Ce chien va me rendre maboule, mais c'est la seule compagnie que j'ai, enfin soyons précis, la seule que je tolère. Je vis en ermite, par choix, et ça me va parfaitement.

Non, ce n'est pas un choix, mais un besoin vital. Pour moi, et pour les autres êtres vivants.

Bordel, je me les gèle. Je jette un coup d'œil par la fenêtre de la cuisine et observe le ballet répétitif et bruyant de la pluie. Malgré la tombée de la nuit, je discerne aisément les gouttes drues qui ricochent sur le lac, lui conférant une agitation qu'il n'a pas d'ordinaire. Ces quelques secondes de contemplation suffisent à me glacer jusqu'aux os. Difficile de croire que j'affronte habituellement le grand froid...

Je récupère mon vieux pull en laine épaisse sur le dossier de la chaise et l'enfile. Voilà dix jours qu'il pleut non-stop. Nous bénéficions de températures plus élevées que la norme pour cette saison, lesquelles ont chassé à basse altitude la neige au détriment de la pluie, et pourtant, je peine à me réchauffer. J'imagine qu'il faut remercier les politiciens des grands pays, qui n'en ont rien à foutre du réchauffement climatique, pour ce temps totalement inhabituel. Le taux d'humidité bat tous les records, et à ce rythme, je n'aurai plus de bois pour alimenter la cheminée. Pour autant, je balance deux bûches supplémentaires dans l'âtre. Le système de chauffage de cette vieille baraque est en panne, la chaudière étant aussi capricieuse que le temps, et si demain, je ne vais pas à Sitka chercher de quoi réparer le tout et remplir mon frigo, je vais direct passer d'ermite à clodo.

La tranquillité a un prix, et pour rien au monde j'échangerais mon cottage en bois, pourtant rustique, contre une maison cossue en ville. C'est ici chez moi, et nulle part ailleurs. J'y ai tout ce qu'il me faut pour

survivre. Des kilomètres de forêt pour respirer et chasser, le lac à quelques pas pour pêcher, mon avion pour bosser ou me ravitailler, et la solitude pour ne jamais plus aimer.

La sonnerie de mon téléphone interrompt mes pensées de dépressif. Comme si la tonalité n'était pas assez bruyante, Othello se sent obligé d'aboyer. Là encore, j'ai lâché l'affaire pour lui faire comprendre qu'il n'avait aucunement besoin de me prévenir quand je reçois un appel.

Je prends mon temps pour finir d'attiser le feu, essuie mes mains sur mon jean élimé et m'empare du combiné fixé un peu plus loin sur le mur.

— Ouais, décroché-je sans aucune amabilité.

Pas besoin de grande cérémonie, je sais parfaitement qui est à l'autre bout du fil, il n'y a qu'elle qui m'appelle sur ce téléphone.

— Quand est-ce que je te vois ? Ça fait presque trois semaines, Kal. Tu pourrais au moins m'appeler ! Si je ne le fais pas, je n'ai aucune nouvelle de toi. Et ne me sors pas l'excuse du boulot, je sais que les clients ne se bousculent pas avec cette pluie diluvienne. Alors ?

— Bonsoir à toi aussi, M'man.

— J'ai besoin que tu ailles récupérer une commande. J'imagine que ça te servira de prétexte pour rendre visite à ta vieille mère. Et je te rappelle que demain, il y a la personne du tour opérateur qui débarque et...

— Tu n'es pas vieille, Carolyn, opposé-je en retenant un sourire.

Ma mère m'a donné naissance alors qu'elle n'avait que quinze ans. Un gars de cinq ans son aîné pour amant, un p'tit con qu'elle a éjecté de sa vie quand elle a su qu'il se tapait également son ex-meilleure amie – et la sœur de son ex-meilleure amie – un bon à rien, manipulateur, mais mauvais menteur, à l'arrière d'un pick-up, sur le parking de chez Harry, le bar local ; voilà tout ce que je sais de mon géniteur et de ma conception. Et vingt-neuf ans après ma venue au monde, j'avoue n'en avoir toujours rien à foutre.

— J'irai chercher ta commande demain.

— Bonne nuit, Kal.

— Bonne nuit, Carolyn.

Ma mère est ce qu'on appelle plus communément : une dure à cuire. Une de ces femmes qui n'ont pas été épargnées par la vie, qui ont appris à se protéger des tocards en tout genre et à sévèrement riposter aux emmerdes. Quand ses parents ont découvert qu'elle était enceinte, ils l'ont

foutue dehors, et je ne suis pas certain qu'elle ait informé mon géniteur de son état. Elle a fui l'île pour s'installer à Anchorage, m'a élevé seule, et a tout fait pour qu'elle comme moi ne manquions de rien.

À vingt-cinq ans, elle avait déjà exercé quantité de boulots difficiles, les cumulant à n'en presque pas dormir, et mettant tout ce qu'elle pouvait de côté. Ce qu'elle a fait de son fric ? Elle est revenue dans le coin et a racheté le bar de Harry, veuf et sans enfant, dont elle avait lu la mise en vente dans le journal. Mes connards de grands-parents étaient morts, laissant à leur fille unique un pactole supplémentaire, et elle n'avait jamais eu aucun véritable ennemi ici. Alors elle est tout simplement rentrée chez elle ; dix ans après son départ forcé. Je crois que le vieux a dû avoir le béguin pour elle, comme beaucoup de gars par ici, car il lui a refilé son pub pour trois fois rien. Carolyn a conservé l'enseigne « Harry » en mémoire du propriétaire qui a finalement clamsé d'une crise cardiaque en sortant de chez le notaire.

Célibataire endurcie, elle ne m'a jamais imposé les hommes qu'elle a fréquentés, pas plus qu'elle n'a souhaité en garder un seul à ses côtés. Toute façon, elle fait bien ce qu'elle veut, ce n'est pas le genre de choses dont je me mêle. Tout comme elle n'interfère pas dans mes affaires. Enfin, *n'interfér*ait pas. Parce que depuis le... drame, Carolyn tente de s'improviser « mère-poule ». Et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle n'est pas vraiment douée pour ça. Mais je ne lui en tiens pas rigueur, je n'ai même aucune envie qu'elle s'apitoie sur mon *triste* sort.

À ce jour, elle gère le repaire d'alcoolos dont elle est propriétaire d'une main de maître, et se fait respecter de tous. Sauf de moi peut-être... Mais pour ma défense, je suis un ours élevé par une louve.

Elle comprend parfaitement mon besoin de solitude, car après tout, c'est d'elle que je le tiens. Mais depuis presque deux ans, ladite solitude s'est transformée en isolement quasi-total, me valant ainsi ses appels réguliers pour s'assurer que je suis toujours en vie. Pour pallier mon manque de sociabilisation, elle a cru bon de m'offrir Othello, il y a un an, pensant sûrement qu'il remplacerait la présence humaine que je m'évertue à repousser.

Ce qu'elle ne saisit pas, c'est que je suis bien ainsi. Seul. Et puis du monde, j'en vois. Lorsque les saisons s'y prêtent, je continue mes activités de pilote pour faire survoler aux touristes la beauté des forêts de l'Alaska.

Lorsque la neige est là, je me transforme en guide et embarque les plus téméraires pour quelques jours de randonnées sauvages, incluant une traversée sur un lac gelé. Et en-dehors de ça, je me traîne jusqu'à Sitka, tous les quinze jours – normalement – pour chercher de quoi me nourrir et acheminer à ma mère les livraisons pour son bar. Sans compter les quelques virées nocturnes avec mon meilleur pote – bien trop rares selon lui. Je croise également quelques locaux qui additionnés ensemble composent les, tout de même, 9000 habitants de Sitka. Mais effectivement, mes relations sociales s'arrêtent là.

— Ne me regarde pas avec ces yeux-là, Oth. Tu as déjà mangé. Ça, c'est ma bouffe, pas la tienne. Moi homme, toi animal, lui répété-je en pointant sur lui un doigt accusateur.

Mon chien repose sa tête de victime sur ses pattes avant et replonge illico presto dans sa sieste post-baignade.

Ma « préparation culinaire » en main, je m'avachis sur le canapé, face à la cheminée. Voici deux ans que le vieux sofa fait office de table à manger et de lit. Rares sont les fois où je passe une nuit dans ma chambre. Et pour chacune de ces quelques exceptions, je ne choisis pas vraiment de le faire. Encore imbibé de mes excès de la veille, je me réveille seulement au petit matin dans la pièce, sans avoir le souvenir de m'y être traîné.

Alerté par le bruit du sachet que je déchire, Othello me rejoint et saute sur mes cuisses, comme s'il n'était encore qu'un chiot. Je décale ses trente-huit kilos de muscle sur l'assise libre, lui file le morceau de corned-beef que j'avais prévu de manger, et porte à la bouche ma soupe du soir : 22 centilitres de whisky pour commencer.

Je n'aime pas la nuit, l'obscurité et tout ce qu'elle renferme. Et ce *tout*, je le fais taire à grand renfort de liquide ambré, verre après verre, soir après soir, jusqu'à ce que je sois suffisamment ivre pour sombrer dans un sommeil sans rêve, sans cauchemar ou autres visions d'horreur.

Je tire la couverture sur moi, allonge mes jambes sur la table basse, et les yeux perdus sur le feu qui crépite, je laisse l'alcool œuvrer, m'anesthésier, et recouvrir les fantômes qui se tiennent à mes côtés.

Chapitre 3 : L'île Baranof



Today – The Smashing Pumpkins

Kal

Pleinement excédé, je siffle pour la quatrième fois Othello, occupé à pisser contre un épicéa. Sa tâche enfin terminée, le labrador noir accourt jusqu'à moi et prend place à mes côtés dans le cockpit. Je me garde de lui passer un soufflon pour sa désobéissance et secoue seulement la tête. À quoi bon ? De toute façon, il n'en a rien à branler.

La pluie a enfin cessé. Le soleil, encore bas à cette heure-ci, déploie lentement ses rayons sur le lac, lui conférant une couleur argentée, presque pailletée, à laquelle se mêle un reste de brouillard. D'ici quelques minutes, ils glisseront sur la terre encore détrempée, lècheront progressivement les hectares de conifères qui entourent le cottage, et mettront en lumière ce bout de pas grand-chose qui est pourtant tout ce que j'ai, mon humble domaine. Soit un chalet en bois sur pilotis, d'à peine soixante-dix mètres carrés, et une cabane aménagée que je réserve aux quelques touristes courageux pour les veilles de départ en randonnée.

Après les vérifications d'usage, j'allume le moteur de mon avion et mets les gaz. Avec la pluie tombée ces derniers jours, l'adhérence au sol est merdique et pour pouvoir décoller, je double presque la longueur de roulement de mon monomoteur.

Comme à chaque fois que je pilote depuis l'accident, je dois lutter contre les images qui me sautent à la gueule. Si ça ne tenait qu'à ma propre vie, je remplacerais mon café du matin par de l'alcool. Mais mon job consiste d'ordinaire à transporter les touristes, et je pense avoir déjà suffisamment tué de monde comme ça. À défaut d'être purement cruel, c'en est presque pathétique de s'imposer une telle douleur, une telle ambiguïté, mais je n'ai pas vraiment le choix. L'avion est un moyen de transport comme un autre par ici. Et au-delà de ce fait, c'est mon gagne-pain. Alors je prends sur moi. Je laisse ces saloperies de souvenirs refaire surface, histoire de ne surtout pas oublier à quel point je suis coupable, je les affronte durant quelques épouvantables secondes, et je les laisse se rendormir jusqu'à la prochaine. Après des mois de pratique, ils ne sont finalement plus qu'une boule, certes énorme et douloureuse, que je laisse descendre le long de ma gorge et de mon œsophage. J'y colle dessus toute l'acidité que contient mon estomac et je les digère, avant de m'en renourrir.

Le vol pour se rendre jusqu'à Sitka ne dure qu'une vingtaine de minutes. En voiture, il m'en faudrait cinq fois plus, rien que pour l'aller. Les routes sont sinueuses et souvent coupées par de vieux arbres morts, voire par quelques cerfs à queue noire, difficiles à déloger. Mais le plus long reste sans conteste la traversée des chemins de montagne, toujours abondamment enneigés à cette période de l'année.

Vingt minutes durant lesquelles je m'abreuve du paysage qu'offre l'île Baranof, comme si je le découvrais pour la première fois. De la forêt à perte de vue, seulement interrompue par les nombreux cours d'eau, les lacs, et éventrée par les imposantes montagnes qui d'ici perdent de leur hauteur. De ma place, perché en dessous des nuages, je peux distinguer quelques ours affamés, aussi gros qu'un ongle, chercher désespérément de quoi se nourrir. La fonte des neiges étant précocement amorcée, les animaux qui ont survécu à l'hiver sont déjà en quête de trouver de quoi affronter le prochain. Tout comme moi, finalement.

Je termine mon atterrissage alors que Taylor, un gars avec qui j'ai fait une bonne partie de ma scolarité, sort juste du hangar dans lequel est stocké tout ce qui peut être commandé sur le continent. Bonnet bleu pétrole enfoncé sur la tête et engoncé dans son éternelle doudoune sans manche rouge, il allume sa clope, avant de venir jusqu'à moi, tirant

derrière lui une palette bien chargée. Ma mère pourrait très bien récupérer sa marchandise elle-même, mais j'ai conclu ce deal avec elle. J'agis en bon fils aidant, et elle s'assure de me voir régulièrement.

L'hélice de mon avion termine lentement ses dernières rotations tandis que je saute sur la piste, suivi de très près par Othello.

— Kal.

— Taylor, le salué-je à mon tour en serrant la main gantée qu'il me tend.

— Il y a douze caisses et six cartons de bouffe.

— Douze ? m'étonné-je face au chiffre astronomique.

— Bah, avec la fête du printemps qui approche...

— Ouais enfin, c'est pas tout près non plus, mais OK. J'ai comme l'impression que Carolyn a prévu de soûler toute la viande locale.

Face au côté mercantile de ma mère, je ris cette fois de bon cœur.

— Ta mère est le diable, Kal.

Je n'irai pas le contredire.

— Un café avant de repartir ?

— Merci, décliné-je. Faut que je passe chez Harold acheter quelques pièces, et ce connard de frigo n'arrive toujours pas à se remplir tout seul.

— Je confirme, c'est un connard. Mais tu sais qui te ferait ça super bien ? Une femm...

— Taylor, stoppé-je durement mon ami.

Ils me font chier, *tous*, à vouloir absolument me maquer !

Alors que je récupère la caisse qu'il a en main, je ne lui épargne pas mon regard mauvais. Ce dernier, autant que mon ton, suffisent à le dissuader de poursuivre.

— Je peux te prendre ta bagnole ?

— Ché même pas pourquoi tu demandes, me répond-il en me jetant ses clés, à cent lieues d'être vexé par mon attitude rustre.

D'un coup de menton, il me désigne sa camionnette, stationnée près du hangar, et s'y dirige aussitôt avec son chariot. Dans un silence qui n'a rien d'inhabituel, nous transférons le contenu dans le fourgon, puis Othello et moi grimpons dans la vieille Ford en direction de la seule quincaillerie de l'île.

Ce bout de terre qu'est Baranof, noyé au milieu d'un chapelet d'autres îles, compte plus de flotte en son cœur que de sol. Quasiment toutes les

vies humaines se concentrent au même endroit, à Sitka. Une ville construite en bord d'océan Pacifique qui, avec ses 12 000 mètres carrés de superficie, gagne le titre de commune la plus étendue des États-Unis. Chose tordante quand on sait que seulement neuf petits milliers de culterreux y vivent. Facile d'imaginer qu'au vu du nombre restreint d'habitants, celui des magasins est proportionnel. Mais quand on est habitué à peu, bah on se contente aisément de ce qu'on a. Ou peut-être avons-nous moins d'exigences que ceux des grandes villes, comme Juneau et Anchorage.

Si quelques sauvages, comme moi, vivent en-dehors de Sitka, c'est cependant ici qu'ils peuvent dénicher autre chose que du gibier ou du poisson. La ville compte quatre restos, aux menus identiques, des boutiques de souvenirs, alliant joaillerie et héritages des cultures amérindiennes et soviets, de fringues pour pêcheurs et chasseurs, deux drugstores, autant de culture de weed, une supérette, une fleuriste, un coiffeur/barbier qui fait aussi tatoueur, le bar de ma mère, et... Harold.

Je me gare devant son magasin et fais signe à Othello de rester sage. À peine suis-je descendu de la camionnette que je l'entends vivement aboyer.

— Ta gueule, Oth ! tenté-je en vain.

Face à ce nouvel et cuisant échec d'autorité, je passe la porte de la quincaillerie, faisant aussitôt tinter la clochette fixée au-dessus. Le propriétaire des lieux, occupé à griffonner sur son cahier de comptes, relève à peine son nez dans ma direction. Il m'offre un simple hochement de tête que je lui renvoie, sans plus de cérémonie.

Avec une certaine expertise acquise par l'obligation de savoir tout bricoler, je prends les pièces dont j'ai besoin pour réparer la chaudière, et je passe direct en caisse. Toujours occupé à ses notes, le quinquagénaire m'adresse un bref regard par-dessus ses demi-lunes, à peine plus chaleureux que le glacier au pied du Mont Edgecumbe.

— Kal.

— Harold.

— Il te fallait autre chose ?

— Non.

Il termine de scanner mes articles et me tend la facture que je règle avec quelques billets. Chacun de nous deux peine à regarder l'autre. Sûrement de crainte de voir en miroir les ravages de notre chagrin respectif. Le

visage de cet homme a pris en quelques mois les stigmates que le temps aurait dû lui infliger sur plusieurs années. Quant au mien, je n'ai nullement besoin de savoir ce qu'il renvoie. Je le sais déjà et ressens chacune de ses cicatrices de l'intérieur, comme si une lame acérée les saignait en permanence.

Je récupère mon sac d'achats et m'appête à sortir du magasin, mais de cette voix toujours aussi éteinte, Harold me stoppe.

— Tu vas bien ?

— Je nage en plein bonheur, Harold.

Je garde les yeux sur le dehors, passe le seuil et laisse ce vieux con, que j'ai autrefois tant aimé, à ses occupations commerciales.

Plus que l'épicerie et je serai tranquille pour deux semaines, voire trois.

Je longe le trottoir qui mène à la supérette d'un pas rapide, ne m'attardant pas sur les édifices que, de toute façon, je ne regarde plus ; de vieilles bicoques en bois de couleurs différentes, à l'image de bon nombre de pays nordiques, surplombées en arrière-plan par les hautes montagnes aux neiges éternelles.

Comme à chaque fois que je vais en ville, j'enfonce profondément sur ma tête ma casquette noire et bleue des *Aces*, l'équipe régionale de hockey, et je fixe délibérément le sol, évitant ainsi un maximum de contacts visuels. Rituel absolument inutile, puisque chacun des locaux que je croise me salue de son éternel :

— Kal.

... Auquel je ne réponds que par un « bonjour » proche du grognement.

J'ai en horreur leur air compatissant et empathique dès qu'ils me voient. Voilà ce qui justifie que je mette rarement les pieds ici.

Ça pèle encore ce matin. Comme un con, je ne me suis pas assez couvert et porte uniquement sur mon pull la même doudoune sans manche que pratiquement tous les autres ici, à l'exception que la mienne est bleu nuit. Je souffle dans mes mains gelées, les réchauffant à peine de ma goulée d'air vaporeuse.

Après quelques infimes centaines de pas, je pénètre enfin dans l'épicerie qui n'est pas près de me déglacer, puisqu'elle doit frôler les douze degrés. Connaissant sur le bout des doigts le contenu de chaque allée, je m'empresse de remplir mon caddie du strict nécessaire. Café, corned-beef, des œufs, des haricots, des boîtes pour chien et du whisky. Je

sais pertinemment qu'un ou plusieurs des cartons, que j'ai chargés pour ma mère, contiennent quelques ingrédients qui me sont destinés. Dès que je tarde trop à donner des nouvelles, l'instinct maternel de Carolyn jaillit, et à défaut de trouver preneur à ses tentatives de câlins et à son oreille avide de confidences, elle tente de remplir mes états d'âme avec de la nourriture.

Alors que je termine mes achats, j'aperçois la caissière du jour et ne peux retenir un « et merde » pour moi-même.

— Salut, Kal, minaudes cette dernière.

— Candice.

La blonde rougit de ses racines décolorées à la pointe du col vertigineux de son tee-shirt qu'elle vient de dégager en me voyant venir jusqu'à elle.

— Harrison nous a livré du saumon tout frais pêché du jour. Tu veux que je t'en mette un ?

Cette idiote grelotte, mais n'ira pas remettre sa veste. Je me force à ne pas lever les yeux au ciel et tente du mieux que je peux de ne pas me montrer plus con que je ne le suis déjà.

— Merci, Candice, mais je n'ai pas le temps de...

— Oh, mais je peux te le préparer et te l'amener ! En papillote, avec du citron, des herbes et du...

— Je dois partir en repérage pour une randonnée demain.

— Oh, OK. Une prochaine fois, alors ?

— Voilà, c'est ça.

Je paye mes courses et déguerpis au plus vite.

— Dès que tu rentres, je te ferai du saumon, Kal ! me crie-t-elle après, alors que je suis déjà à l'autre bout du magasin. J'attendrai que tu repasses ici. Ou appelle-moi ! Tu as mon numéro, Kal !

Génial, moi qui adore attirer l'attention, je sens dans mon dos les regards amusés des quelques trois pelés qui font leurs emplettes.

Sans même me retourner, j'adresse à Candice une main en l'air en guise d'au revoir et de « ouais, c'est ça », espérant de surcroît qu'elle décèlera dans mon geste le drapeau blanc que je lui hisse pour obtenir cette putain de paix à laquelle j'aspire.

Candice est mignonne, mais c'est une vraie sangsue. Je n'aurais jamais dû coucher avec elle, il y a trois mois, bordel. Il a suffi d'une fois, alors que j'étais complètement torché, pour qu'elle veuille recommencer.

Depuis, je subis ses assauts plus ou moins subtils pour remettre le couvert. Pourtant, comme toutes les autres filles de cette île qui me connaissent, elle sait parfaitement que je ne donnerai jamais rien de plus qu'une partie de jambes en l'air, unique, et que je ne lui accorderai jamais de me rendre visite au chalet. Et insistante comme elle est, je ne suis vraiment pas près de changer mes habitudes.

Une fois de retour sur les trottoirs de Sitka, je souffle un coup, tentant de relâcher toute la tension suscitée par ce moment shopping. Je remplace l'air de mes poumons par un plus vicié encore, en m'allumant une clope. En une bouffée, la nicotine se révèle salvatrice et atténue mon agacement. Ceci dit, sur le court chemin qui me ramène à la fourgonnette de Taylor, je croise de nouveau quelques têtes connues, et rebelote, salutations compatissantes pour eux et grognements pour moi.

Je grimpe enfin dans la camionnette où Othello, profondément endormi, m'attend sagement. En bon chien de garde qu'il est, il n'ouvre pas même un œil ni ne redresse un bout d'oreille lorsque je m'installe à ses côtés sur la banquette avant.

Dépité, je secoue la tête et passe la première vitesse pour affronter le deuxième round. Carolyn.

Chapitre 4 : Suis pas un ours, et ma foi, j'en veux bien moi de votre p'tit cul !



Freedom – George Michael

Meghan

— Je m'en fous totalement, Leslie. Attends, je n'allais quand même pas me taper plus de quatre heures de ferry pour venir sur Baranof, alors que j'ai mis quarante minutes en avion ! Surtout après m'être cognée cette réunion de malheur. (...) Eh bien, écoute, ce vieux con de John s'en remettra. Que je sache, c'est la boîte qui paye, pas lui. (...) Mais oui, je sais bien que lui et la boîte c'est la même chose... Toute façon, quoi que je fasse, avec lui, je merde. (...) OK, moi aussi. (...) Oh, t'inquiète pour mon p'tit cul, il est si plat que même un ours n'en voudrait pas. (...) Ça marche, bise aussi.

Je raccroche au nez de mon assistante et amie, la pétillante Leslie, et tire derrière moi comme je le peux ma valise, dont une roue a été cassée par ces incompetents de la Alaska Airlines. Le trottoir qui longe le minuscule aéroport est défoncé, pentu, et je dois reconnaître que mes talons aiguilles ne m'aident en rien dans la tâche fastidieuse. J'ai la démarche aussi gracile qu'un girafon qui vient de naître. Ma tenue de ville n'a rien d'adapté à Sitka, mais je n'ai pas eu le temps de me changer. J'étais à deux doigts de louper mon vol, après la réunion probablement la

plus longue, la plus chiant, et peut-être la plus humiliante du trimestre, celle consacrée aux challenges. Résultat, je suis cette fois à un minuscule doigt de me faire virer, tant mes chiffres sont mauvais, et c'est en pétasse de bureau que je me pointe ici. « Fais-toi canon, ça détournera leur attention » m'avait suggéré Leslie, m'obligeant à porter ce tailleur-jupe ridicule. Tu parles ! À mon humble avis, j'ai été encore moins crédible que si j'étais venue à cette réunion en jogging. Voilà ce que c'est que d'être la seule femme au milieu d'un troupeau de mâles qui mettent leur testostérone au service de ces putains de challenges ! En clair, ils ne me prennent pas au sérieux.

— Suis pas un ours, et ma foi, j'en veux bien moi de votre p'tit cul !

— Pardon ? Vous êtes sérieux là ? m'offusqué-je face à l'attitude grossière du plouc qui se plante devant moi et me scanne de la tête aux pieds.

Immobile, je l'affronte d'un regard noir, prête à le remettre à sa place avec une ou deux phrases bien acerbes. Les nazes dans son genre, j'ai déjà donné, j'en côtoie dans mon boulot et à chaque coin de la planète, et soyons clairs, je les ai en horreur. Sérieux, pensent-ils réellement que ce genre de drague fonctionne avec les filles ?

Le grand blond, d'une bonne vingtaine d'années, pas désolé pour deux sous pour sa remarque graveleuse, affiche un sourire aussi insolent que nonchalant. Il effectue un pas en arrière et s'appuie contre la carrosserie d'un 4x4 noir. À présent, bras croisés sur son torse, il ne cherche même pas à s'excuser et garde le silence. Il sait parfaitement qu'il est très séduisant, et il en abuse. De carrure plutôt imposante, il plante ses yeux bleus joueurs dans les miens, sombres et colériques. Là, tout de suite, j'ai envie d'enfoncer mon talon dans une de ses fossettes et de traverser l'autre de part en part.

Si tous les gens d'ici sont comme lui, je sens que ce séjour va être merveilleux... Je parle du côté « taquin » pas de celui « séduisant ».

— Vous êtes Meghan O'Hara, du tour opérateur de Juneau, j'me trompe ? lâche-t-il alors que je m'apprêtais à reprendre mon chemin.

— Peut-être bien. Et en-dehors d'être un porc relou, vous êtes ?

— Wow, elle griffe. Votre chauffeur, se présente-t-il sans pour autant perdre son air désinvolte.

— Génial...

Le type secoue la tête sans m'épargner son rire moqueur et se saisit de ma valise qu'il place aussitôt dans son coffre.

— Peter Brooks pour vous servir, décline-t-il son identité. J'ai été envoyé pour vous ramener et... vous occuper si besoin. Meghan, je crois qu'on est partis du mauvais pied, vous et moi.

— M'occuper !?

Je rêve... Tout beau gosse qu'il est, il ne s'en tirera pas comme ça, et je n'ai nullement besoin d'une nounou. J'ai commandé un guide pour établir un nouveau circuit touristique pour nos clients, pas une espèce de tombeur des montagnes qui veut « m'occuper ». J'ai un planning hyper chargé, moi ! Pas de place pour l'improvisation et... « l'occupation ».

J'ignore la main qu'il me tend, sûrement pour faire la paix – ou me tripoter peut-être – et je rouvre son coffre pour en extirper ma valise.

— Qu'est-ce que vous faites, Meghan ? Vous savez que le centre-ville est au moins à deux kilomètres et qu'à pied, c'est dangereux de traverser le pont ?

— Je cours plus de vingt kilomètres par semaine, rétorqué-je en m'éloignant déjà de lui. Et moi et mon p'tit cul, on est des grands, on peut très bien s'en sortir seuls.

— C'est... de l'autre côté la route pour Sitka.

Je stoppe ma marche, pivote, passe devant lui sans même le regarder, et prends cette fois la bonne direction.

— OK, comme vous voulez. Je pense qu'on se recroisera en ville, ma jolie, me crie-t-il après comme si nous étions intimement liés.

— J'crois pas, non, lui renvoyé-je sans même me retourner.

« Ma jolie », sans déconner !

Je tire ma valise, aussi lourde que si j'y avais placé un rocher de cette île de malheur, et affronte les fameux deux kilomètres, tant bien que mal. À vrai dire, surtout mal. L'état de la route est déplorable, et la place réservée aux piétons est quasi inexistante. Malgré mes collants, la peau sensible de mes talons frotte contre le cuir neuf de mes escarpins, et je devine sans difficulté que des ampoules sont en train de se former.

Je sais, je suis une sombre imbécile, tenace, entêtée, voire pimbêche, mais j'assume. Malgré mes petits vingt-six ans, j'ai eu à charge de visiter et de vivre dans des endroits bien plus sauvages et dangereux que ce bout

d'île. Et j'ai surtout pour habitude de me débrouiller seule. Je n'ai pas besoin de chauffeur et je le redis, encore moins d'une nounou.

Alors que j'arrive à hauteur du court pont qui me sépare de la ville, une voiture ralentit à ma hauteur. Nul besoin de pivoter dans sa direction pour savoir que c'est celle de mon super pote Peter Brooks.

— Ne soyez pas idiote, Meghan, montez. L'office du tourisme est encore loin, et vu votre rythme de marche, je crains qu'il ne soit fermé quand vous y arriverez.

— Fermé ? m'affolé-je. Mais il est quelle...

Un coup d'œil rapide à ma montre me donne la réponse. Onze heures dans huit minutes. *Fermé !?* Comment peut-on fermer en fin de matinée quand on gère des activités touristiques ? Leslie, toi et tes recherches misérables, je vous maudis !

— C'est LE jour de la réunion préparatoire pour la fête du printemps. C'est une fête importante par ici. Si vous n'aviez pas fait votre mauvaise tête, nous y serions déjà. Montez, insiste-t-il alors qu'il roule au pas à mes côtés, sans se soucier des klaxons des voitures bloquées derrière lui. Vous n'aurez qu'à attendre la fin de la réunion chez Harry, le bar qui est juste à côté, et goûter une de nos spécialités locales, la bière à l'épicéa Sitka.

— Je suis de Juneau, l'affronté-je avec un léger mépris. Je connais comme tout un chacun les bières d'Alaska. Et je ne pense pas que ce soit la boisson la plus appropriée à cette heure-ci. J'aime autant aller à mon hôtel, recentré-je la conversation dans le bon sens.

— Et en plus elle mord. Figurez-vous que les patrons de l'hôtel sont également à la réunion.

— Est-ce qu'il y a une personne dans cette ville qui ne soit pas à cette fichue réunion et qui pourrait m'accueillir, bon sang ? m'agacé-je pour de bon en accélérant le pas – autant qu'il m'est possible de le faire avec mes pieds en feu.

— Moi ! me répond-il avec fierté. Et Carolyn aussi.

— C'est qui ça, Carolyn ?

— La patronne de chez Harry, le bistrot vers lequel je cherche désespérément à vous mener. Montez, Meghan O'Hara. Me faites pas me fâcher après mes concitoyens qui sont en train de me les briser avec leurs klaxons.

— Peter Brooks, vous êtes arrogant.

— Ouais, M'dame, fanfaronne-t-il en me saluant du chapeau qu'il n'a même pas. Un porc relou arrogant. Bienvenue à Sitka, M'dame !

Je vois bien qu'il n'est même pas vexé. S'il croit me mettre mal à l'aise, il se fourre profondément le doigt dans son œil bleu !

Cette fois, je m'arrête de marcher. Après avoir lâché un souffle excédé qui signe ma défaite, je contourne le véhicule pour replacer ma valise dans le coffre.

— Elle en a mis du temps la bourge ! Elle va y monter, ouais, dans sa bagnole ?

— Rho, ça va ! crié-je après les automobilistes impatients.

Je plisse les yeux en direction du bourru qui braille depuis sa fenêtre ouverte, me contenant pour ne pas lui sortir le grand majeur qui me démange la main.

— Tout doux, Scarlett, s'amuse Peter quand je monte à ses côtés, vous n'allez pas faire de vieux os ici, si vous vous en prenez comme ça aux habitants.

— Wow, hallucinant ! On ne me l'avait jamais faite la blague du « Scarlett » parce que je m'appelle O'Hara ! le remballé-je en roulant des yeux. Et rangez-moi vos dents blanches, elles ne vous seront d'aucune utilité avec moi, vous avez grillé toutes vos cartouches avec le coup de l'ours.

Évidemment, le grand blond les affiche deux fois plus en libérant un éclat de rire qui, ma foi, est loin d'être désagréable.

— Ne soyez pas si certaine de vos charmes, jeune prétentieuse. Nous avons ici quelques beautés qui pourraient vous faire pâlir.

Je le laisse remporter la manche et me terre dans le silence. Non pas que je n'aie plus rien à rétorquer, mais je suis épuisée. Levée aux aurores pour assister à ma réunion avec big boss, une course dans les pattes – en talons – pour choper mon vol, avec derrière moi un compte d'heures de sommeil largement en négatif ; vidée par les kilomètres accumulés depuis des semaines, avec un temps de repos entre les escales proche du zéro. Sans compter mes soucis persos qui m'ont laissé quelques profondes et encore ouvertes cicatrices. Le confort du siège en cuir du 4x4 est à deux doigts de me faire rendre totalement les armes et de m'endormir.

Dieu soit loué, comme l'a mentionné Peter, l'office du tourisme, dont j'aperçois l'enseigne au loin, est tout près. Pas le temps d'échanger de

nouvelles piques ni même d'écouter un morceau de musique entier. Cela dit, j'aimais bien la chanson que diffusait la radio, un vieux truc folk de chez nous.

Nous roulons tout doucement, alors que nous traversons une rue commerçante. Je sais que Sitka est une petite ville, mais en l'instant, elle semble quasi déserte. À peine une dizaine de piétons déambulent sur les trottoirs, rendant le paysage presque fantomatique. Au moins, le calme environnant me laisse tout le loisir d'analyser l'architecture, laquelle ma foi ressemble à la plupart des petites villes d'Alaska. Des maisons en bois, peintes en blanc, en jaune, en rouge... et des devantures de magasins qui donnent l'impression d'être resté bloqué cent ans en arrière.

Alors que Peter se gare, je lis sur la pancarte blanche et bleue, apposée sur la porte de l'office du tourisme, un magnifique « closed ». Mon chauffeur du jour m'adresse une moue « je te l'avais dit », mais coupe quand même son moteur. Toujours silencieux, il montre de son index le commerce juxtaposé, dont les lettres peintes en un rouge pétard mentionnent le nom : « Harry ». J'imagine déjà un lieu bien glauque, dans lequel tous les pochtrons du coin se réunissent pour discuter politique et économie foireuse avec véhémence.

Chapitre 5 : Khal Drogo



Give me a Reason – Tracy Chapman

Meghan

Après avoir récupéré mon bagage, Peter ouvre la marche et maintient la porte du bar ouverte, me laissant pénétrer en premier, évidemment sans m'épargner son sourire *Ultra Bright*. En-dehors de son apparent besoin de séduire et de me draguer ouvertement, voici des manières qui lui font cependant rattraper quelques points ; même si je jure qu'ils ne lui sont d'aucune utilité avec moi. Boulot, boulot, boulot !

L'intérieur du pub est à l'image de l'extérieur, typique et très très calme. Une grande pièce où le bois est de mise, mal éclairée par de pourtant nombreux points de lumière artificielle, une vingtaine de tables de différentes tailles, un billard, un juke-box, une petite estrade qui doit faire office de scène, et bien sûr, un comptoir, derrière lequel s'active une femme. Torchon en main, occupée à essuyer des verres, je suppose qu'il s'agit de la fameuse Carolyn. Malgré mes médisances, seuls trois clients ont élu domicile en cette fin de matinée. Ils sirotent en silence leur pression, le regard rivé sur l'écran télé fixé sur le mur, lequel diffuse la retransmission d'un match de football.

— Salut, mon grand, interpelle-t-elle chaleureusement mon chauffeur.

Ce dernier laisse tomber ma valise à mes pieds, puis passe derrière le bar, alors que je reste sagement sur le seuil de la porte. Il offre à la propriétaire un baiser sur la pommette, auquel elle répond par un grand sourire, sa paume calée contre la joue rasée de près du blond. Aucune idée du lien qui les unit, mais bien que cette femme soit très belle, elle est sans conteste plus âgée que lui, et son étreinte semble plus maternelle qu'amoureuse. Grande et élancée, pour ce que j'en vois depuis ma place, elle a ramené ses cheveux d'un noir de jais en un chignon déstructuré, conservant uniquement une épaisse frange. Et tandis que j'ai l'impression qu'il fait moins quinze degrés dehors, elle porte uniquement pour haut un marcel blanc, dévoilant les nombreux tatouages qui serpentent sur ses bras fins.

Peter Brooks lui glisse à l'oreille quelque chose que je n'entends pas, et cette dernière éclate aussitôt d'un rire franc, avant de poser ses grands yeux d'ébène sur moi. Quelle que soit la confidence qu'il lui a chuchotée, je suis certaine qu'elle est à mes dépens, et elle n'a pas l'air flatteuse. Je pince les lèvres et mitraille Peter des yeux.

— Bienvenue à Sitka, mademoiselle O'Hara, m'accueille-t-elle au loin, en étirant franchement ses lèvres charnues. Je suis Carolyn, la propriétaire de cette humble taverne.

— Meghan, l'autorisé-je à plus de familiarité.

— Je vous en prie, asseyez-vous donc. Ces trois-là, désigne-t-elle les clients accoudés au comptoir et apparemment hypnotisés par la télé, ne vous embêteront pas. J'ai trouvé le programme parfait pour les lobotomiser.

— On t'entend, Carolyn, grogne un des hommes, sans même jeter un coup d'œil vers elle.

— Dites au moins bonjour à cette jeune femme, bande de rustres, sinon elle va croire que tous les gens de la ville sont comme vous, et elle ne nous amènera jamais de touristes.

— J'aime pas ces cons de touristes, maugrée un autre.

— Venez vous asseoir, et oubliez ce que cet acariâtre de Frank vient de dire, m'invite-t-elle de nouveau, sans se départir de son sourire accueillant.

J'y concède, traîne cette satanée valise jusqu'au bar et prends place sur un haut tabouret, après avoir retiré ma bien trop fine veste à capuche

polaire.

— Bien, je vais vous laisser, nous informe Peter, j'ai encore du boulot. Meghan, ça a été un plaisir. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, je suis à votre disposition. Visites, verres, câlins, approche des ours, mentionne-t-il de son air espiègle pour, je suppose, faire référence à mon popotin.

Je lui balance un faux sourire et garde le silence, le privant d'une répartie qu'il ne mérite même pas.

— Lui, en l'occurrence, indique Carolyn de son pouce droit, il va vous emmerder jusqu'à ce que vous cédiez. Ne le laissez surtout pas gagner du terrain, Meghan.

Tout en se dirigeant vers la sortie, le grand blond joue les outrés et place sa main sur son cœur, mimant la douleur.

— Ne vous inquiétez pas, balancé-je, téméraire, lui comme moi avons déjà eu un aperçu probant de notre incompatibilité.

Alors que je ferais mieux de détourner mes yeux de lui, je jette à Peter un regard de défi à la Clint Eastwood que, bien sûr, il relève. Et juste avant de sortir du bar, cet imbécile de tombeur des montagnes me lance un clin d'œil appuyé.

Instinctivement, je roule mes yeux et reporte toute mon attention sur Carolyn.

— C'est un gentil gars. Même si, malheureusement, sa pauvre et défunte mère n'a pas réussi à canaliser ses ardeurs, se sent-elle obligée de le défendre. Quant à son père, il... bref.

Une lueur sombre traverse ses iris. La sentant encline à la gêne, je rebondis avec assurance sur son précédent propos.

— Faites-moi confiance, je sais comment noyer avec efficacité le genre d'ébullition dont souffre Peter.

Carolyn retrouve le sourire et acquiesce, comme si ma confiance la remplissait de fierté. Sûrement un truc de girl power que nous semblons partager elle et moi.

— Alors dites-moi, Meghan, combien de temps restez-vous à Sitka ? me demande-t-elle tout en me déposant un café noir que je n'ai jamais commandé.

Carolyn ne déroge pas à la règle des barmen en analysant parfaitement la cliente que je suis. Ou presque !

— Je vais prendre un sucre si vous voulez bien.

— Ah ! s'étonne-t-elle. Avec la ligne parfaite que vous arborez, j'avais parié sur un sans sucre. Vous allez vous faire des ennemies ici, si vous faites partie de ces nanas qui engouffrent n'importe quoi et qui ne prennent pas un gramme !

— Oh que non ! Je suis comme la majorité des femmes, je fais juste beaucoup de sport. Je ne devrais pas rester plus d'une semaine, dévié-je vers le premier sujet beaucoup plus intéressant. Enfin, si un jour ce fichu office du tourisme rouvre.

— Ouais, les habitants d'ici sont légèrement obsédés par la fête du printemps.

— J'ai cru comprendre, oui ! m'exclamé-je sans moquerie.

— Vous pouvez attendre le retour de Clara ici.

— Clara ?

— La gérante de l'office.

— Oh ! OK, merci. Mais dites-moi, Carolyn, c'est moi ou toute la ville semble au courant de ma venue ?

— Haha ! Trésor, ici, y a d'secret pour personne ! Vous n'aviez même pas acheté votre billet d'avion qu'on savait déjà que vous veniez. Deuxième obsession des habitants de Sitka : les nouveaux venus et les ragots qui peuvent s'y rattacher.

— Je suis plus de passage que nouvelle venue, mais je saurai quoi faire de la mise en garde que je décèle derrière vos mots.

— Il y a quelqu'un que je dois vous présenter, avec un peu de chance, dès ce matin. C'est lui qui va s'occuper de vous montrer les richesses de l'île et vous guider dans... Hé, un miracle, tu es déjà là ! s'interrompt-elle face à l'arrivée d'une personne.

J'avale une gorgée de café, avant de me retourner vers l'entrée, mais le liquide est horriblement brûlant et m'arrache un cri de douleur. Dans un réflexe stupide, je saute sur mes pieds et en un millième de seconde, je ne maîtrise plus ni mes gestes ni mes plaintes. La tasse, quasi pleine, m'échappe des mains pour atterrir contre le buste du gars qui vient de se poster à mes côtés.

— Merde, je suis désolée !

Soumise à une honte incommensurable, je remonte lentement de bas en haut les traces de ma maladresse, des immenses Timberland tachées au jean repeint, jusqu'à la doudoune bleu marine entrouverte, imbibée elle

aussi de caféine. Je termine ma remontée gênée pour découvrir le visage du propriétaire des fringues que je viens de ruiner. Il me faut lever largement la tête pour l'affronter.

Nom d'un mont enneigé !

Le premier mot qui me vient à l'esprit est : Mâââle !!!

Outch, mâle qui semble avoir très envie de me décapiter à mains nues.

Malgré la visière de sa casquette, je discerne parfaitement ses yeux assassins, réhaussés d'un épais duo de sourcils froncés. Des yeux dont je ne parviens pas à définir la teinte, tant il fait sombre dans ce bar. Pourtant, je jurerais que des éclats dorés les parsèment, à moins que ce canon de beauté soit réellement doté de balles oculaires... Et alors que je vis peut-être mes dernières secondes sur Terre, je ne peux m'empêcher d'étudier son visage sauvage à l'aide de mon scanner ultra rapide et habituellement efficace. Grain de peau lisse et hâlé, bouche en cœur mise en valeur par une sombre barbe drue, mâchoire au paraître anguleux, joues creuses, cou saillant sur lequel dansent quelques pointes d'encre noire, mèches de cheveux bruns à l'aspect soyeux qui s'échappent à l'arrière de sa casquette, et larges, très larges épaules.

— Ce n'est rien, vient Carolyn à mon secours. Il en a vu d'autres. Vous ne vous êtes pas brûlée au moins ? Je suis désolée, j'aurais dû vous prévenir que le café était très chaud.

— Je... Non. Je...

... peine à me détacher du regard criminel du type.

— Kal. KAL ! crie-t-elle plus fort après lui, comme si elle voulait le raisonner.

Ce dernier détourne enfin son visage fermé du mien et intercepte sans mal le torchon que Carolyn lui a jeté dessus. Toujours mutique, il essuie avec vigueur les restes de liquide qui continuent de couler sur sa doudoune.

— J'ai tes caisses, enchaîne-t-il d'une voix grave, sans plus se soucier de ma présence.

— Merci. Hé, les trois grâce, allez donc aider Kal à décharger.

Les clients ne manifestent aucune réaction et restent bloqués sur l'écran de télé.

— C'est bon. Je peux le faire seul.

— Kal, je te présente Meghan O'Ha...

Mais à peine a-t-il grogné sa réponse que ledit Kal s'engouffre dehors, se cognant royalement des tentatives de présentation de Carolyn.

— Désolée pour l'accueil, s'excuse-t-elle aussitôt d'un faible sourire. Mon fils n'est pas très... comment dire ?

Fils !?

« Bavard, aimable, sociable... humain ? » ai-je envie de proposer.

— Pas de problème, lâché-je cependant. Mon accueil n'était guère mieux.

À mon humour douteux, elle étire davantage ses lèvres, mais le reste de son visage revêt à l'inverse un air triste, presque mélancolique.

Bon sang, mais quel âge a cette femme pour avoir un fils adulte ? Avec mes heures de sommeil en déficit, je suis certaine que je fais facilement dix ans de plus qu'elle. OK, peut-être pas, mais il n'empêche que j'ai du mal à imaginer qu'elle puisse être la mère de cet apollon, alors qu'elle paraît avoir quarante ans tout au plus.

Elle ne me laisse pas l'étudier davantage et se retourne pour me préparer un nouveau café. Pendant que le liquide s'écoule du percolateur, chargeant l'air d'un doux arôme, la tête de Carolyn s'abaisse entre ses épaules affaissées. Je ne sais ce qui l'affecte à ce point, mais nul chagrin ne saurait être plus perceptible, même de dos.

Alors qu'elle me fait de nouveau face pour déposer ma tasse pleine, recouvrant un sourire feint, j'extirpe mon porte-monnaie de mon sac. Mais Carolyn arrête mon geste.

— C'est la maison qui offre. J'insiste, ajoute-t-elle face à mon air incertain.

— Merci.

Un échange de sourires plus tard, une porte derrière le comptoir s'ouvre et l'imposante silhouette du Khal Drogo⁵ apparaît.

Il jette à peine un œil dans ma direction et dépose sur la joue de sa mère le même baiser que Peter lui avait offert plus tôt, le sourire en moins.

— J'y vais, l'informe-t-il sur ce timbre si bas et si grave que j'en frémis presque.

— Kal, tu viens à peine d'arriver ! Prends au moins quelque chose à boire et...

Bien qu'il tente de garder secrète cette conversation avec sa mère, chuchotant et ne m'offrant que son imposant dos, j'entends parfaitement chacun de ses mots.

— Désolé, Carolyn, j'ai tout un tas de trucs à réparer à la maison et je dois finir avant la tombée de la nuit.

— Kal ! hausse-t-elle le ton tout en essayant d'être discrète. Cette jeune femme est la chargée du tour opérateur de Juneau dont je t'avais parlé. Elle est là pour...

Il fait taire sa mère en déposant un nouveau baiser sur son front. Et après m'avoir offert un bref regard, que je qualifierais de dubitatif, qui dévale du sommet de ma tête à la pointe de mes talons aiguilles trop petits, il traverse le bar, puis regagne la rue, un au revoir à mon intention identique à son bonjour, c'est-à-dire inexistant. Charmant !

Après quelques secondes silencieuses et un air confus à mon attention, Carolyn reprend la parole.

— Ma chère Meghan, je vous présente Kal, votre guide !

— Pfschhtffffft.

Voici à peu près l'onomatopée que j'émetts en crachant de nouveau la gorgée de café que je venais de mettre en bouche.

Génial...

Chapitre 6 : Je suis peut-être un connard macho et sexiste



Kal

Je ne suis pas un connard macho et sexiste, mais à l'idée d'accompagner cette nana qui n'a rien d'une aventurière, je vois d'ici les emmerdes à la clé. Les soi-disant « chargés tour opérateur », j'ai déjà donné, et en conclusion, ils me font perdre mon temps. Les excursions que j'offre n'ont rien d'une partie de plaisir ou d'une randonnée familiale. Elles se rapprochent plus d'un stage de survie. Le tour en avion pour survoler l'île, ça, OK, plutôt easy et à la portée de n'importe quel touriste, mais bon nombre de compagnies de voyages le proposent déjà. Si on fait appel à moi, c'est en quelque sorte pour en chier, et ce n'est pas mon genre de ménager qui que ce soit. Alors quand je vois la brune et ses dix centimètres de talons, je sais ce qui m'attend, et elle aussi. La concernant, des jérémiades à n'en plus finir, et pour moi, des envies de la laisser en pâture aux ours.

Ouais, finalement, je suis peut-être un connard macho et sexiste. Mais hors de question que je parte plusieurs jours avec un handicap comme elle. Je pense qu'elle ne s'imagine pas ce qui l'attend avec moi. Et ça, Clara et Carolyn auraient dû le lui dire. Cela aurait évité à chacun d'entre nous une perte de temps et d'énergie.

Après avoir récupéré mon avion, Othello et moi sommes de retour à la maison. Je dépose dans la cuisine mes courses, ainsi que celles que Carolyn a faites pour moi. Comme présumé, sur le dessus de deux des cartons, que je lui ai amenés, était griffonné mon prénom. Je les ouvre et m'active à en ranger le contenu dans les placards. Beaucoup de conserves et quelques produits frais que je balance dans le frigo vide, sans réfléchir une seconde à ce que je compte en faire. Je ne suis pas un grand cuisinier. Rectification, je ne cuisine pas du tout. Comme pour beaucoup de choses, je m'en cogne. Je mange seulement, histoire de survivre.

La tâche terminée, je remplis l'écuelle d'eau d'Oth, quand le téléphone mural se met à brailler.

— Évidemment que c'est elle ! rétorqué-je aux aboiements de mon chien.

Je sais, je fais pitié...

— M'man, décroché-je confiant, mais épuisé à l'avance par le discours que je sens arriver.

— Franchement, Kal, des fois tu me cass...

Elle serre probablement les dents et maintient le reste de sa phrase en suspens. À d'autres que moi, elle aurait placé son cassage de couilles – qu'elle n'a pourtant pas – mais comme je l'ai déjà mentionné, Carolyn tente d'être la mère douce et parfaite que tout fils tourmenté rêve d'avoir.

— Il était convenu que tu t'occupes d'elle. Tu aurais pu a minima lui dire bonjour !

— Franchement, j'ai autre chose à foutre qu'à promener une citadine. Sérieux, est-ce que tu l'imagines deux secondes crapahuter dans les montagnes ?

— On n'en a rien à foutre, Kal, de ce que je peux imaginer ou non ! J'avais promis à Clara que tu gèrerais Meghan.

— Meghan ?

— Kaaaal, merde ! Meghan, oui ! La fille de Juneau que tu as snobée et à qui tu as foutu une trouille monstre !

Je souffle dans le combiné et masse mon front, soumis à une migraine naissante.

— Elle sera chez toi dans quelques heures. Peter va te l'amener.

— Quoi !? m'étranglé-je.

— Tu ne m’as pas laissé le choix, Kal. Ils sont déjà en route. Il lui fait visiter la ville avant, ainsi que la partie Est de l’île.

Elle me raccroche au nez, ne me laissant pas le temps de hurler mon refus.

Fait chier, putain !

Je claque les portes des placards de cuisine, pourtant déjà fermées, et me rue vers la chaudière. Je sais que je m’apprête à me faire chier aussi avec cette dernière, mais peut-être le dur labeur m’aidera-t-il à passer mes nerfs.

Je n’ai nullement envie de me farcir cette nana en ce moment, ni qui que ce soit d’autre d’ailleurs. Et par farcir, j’entends respirer le même air, écouter, parler, et partager les prochaines heures, voire jours.

Carolyn sait parfaitement que nous venons de passer la date « anniversaire » et que je ne suis pas à prendre avec des pincettes durant cette putain de période. Malgré moi, je libère ce qui peut se rapprocher d’un sourire amer, en imaginant que ma mère a, justement, parfaitement calculé de me coller quelqu’un dans les pattes en ces temps particulièrement éprouvants. Elle n’imagine même pas dans quelle sorte de plan merdique elle envoie la brune ! Puisque Peter la conduit ici, il pourrait tout aussi bien me remplacer pour lui faire faire la randonnée. Il connaît ces montagnes aussi bien que moi et sait en déjouer tous les dangers. Connaissant mon ami d’enfance, à moins qu’il ne me sorte sa carte du boulot qui l’attend, il ne rechignera pas à accompagner la nana. Ce mec drague autant qu’il respire, et je suis certain qu’il a déjà dû jeter son dévolu sur cette fille. Du peu que j’ai vu d’elle, alors qu’elle m’avait renversé sa tasse de café dessus, je sais qu’elle ne peut que plaire à Peter, tout simplement parce que c’est une fille. Fade et plutôt maigrichonne, elle n’en est pas laide pour autant. Enfin, je crois. Franchement, je n’ai que peu de souvenirs de son visage. Anguleux, pâle, largement dévoilé par ses cheveux tirés en chignon, il me semble. Ou peut-être en queue de cheval, j’en sais rien. Des yeux noirs ou marron ou...

Bordel, mais qu’est-ce que je fous ? Comme si je n’avais rien d’autre à faire que de me rappeler la couleur de ses yeux ! Tout ce que je sais, c’est que j’ai réellement eu envie de l’étriper et que certes, je lui ai fichu la trouille. Tant mieux ! Je m’en carre qu’elle ait sali mes fringues, notamment mon jean que je garde sur moi, malgré les taches, au vu du

bricolage qui m'attend. Non, ce qui m'a partiellement gonflé, c'est que j'ai vite saisi que c'était la personne dont m'avait parlé Carolyn au téléphone, la veille. J'avais juste zappé que la personne en question était une femme, qui plus est aux allures de figure de magazine pour working-girls.

Je n'y accorde pas davantage de temps et m'attaque aux travaux prévus, histoire de penser à autre chose, ou pour être exact, pour ne plus penser à rien.

Comme envisagé, je galère à réparer le système de chauffage. Je me suis planté de taille pour une des pièces achetées et ce con de réservoir continue de fuir. Je ferme l'arrivée d'eau du conduit une bonne fois pour toute et peste à l'idée de devoir retourner chez Harold. J'ai néanmoins réussi à remplacer la vanne rongée par la rouille et espère que cela suffira à rétablir l'eau chaude dans la baraque et dans le cabanon. Après deux bonnes heures de travail intensif, j'ouvre le robinet de la cuisine pour affirmer ou infirmer mes talents de plombier improvisé.

— Qui c'est le meilleur ? m'auto-proclamé-je auprès du seul témoin de la maison, alors que de l'eau brûlante s'écoule à grand jet.

Couché dans son panier, Othello relève la tête et redresse ses oreilles, probablement à l'affût d'un mot qui rangerait mes dires dans la catégorie bouffe.

— Me regarde pas comme ça ! Je sais, ouais, mais le chauffage, c'est... secondaire... On a du bois, Oth.

Bordel, je m'effraie moi-même à converser avec ce chien, dont le regard est aussi vif que celui de Frank, le pilier du bar de Carolyn.

En l'occurrence, après avoir jeté un œil vers la cheminée, je constate avec dépit que non, nous n'avons plus de bûches pour nous chauffer. Si je devais toucher du fric chaque fois que je balance « fait chier ! », je serais l'homme le plus riche d'Alaska. C'est pourtant ce que je lâche de nouveau, avant de me rendre dehors pour fendre du bois.

Même si la nuit tombera sur nous dans moins de deux heures, les jours ont sérieusement rallongé. Au cœur de l'hiver, alors que les températures sont au plus bas, on ne dépasse pas les cinq heures d'ensoleillement quotidien. Mais lorsque l'été est à son apogée, le soleil nous marque de sa chaude présence durant plus de dix-neuf heures. Entre deux, comme aujourd'hui, nous bénéficions avec grâce de la lumière naturelle durant un

temps presque équivalent à celui de tous les habitants de la planète. Il faut être fou pour vivre ici, et pourtant, je ne me vois habiter nulle part ailleurs.

De m'être déchaîné sur cette fichue chaudière m'a donné chaud. Conscient du froid qui sévit encore, je ne passe pas pour autant de blouson, et c'est en simple tee-shirt que je vais couper mon bois.

Malgré tout, le vent me saisit dès que je pointe mon nez dehors, déclenchant une floppée de frissons sur mes bras dénudés. Sachant pertinemment que d'ici quelques minutes, je serai de nouveau terrassé par la chaleur liée à mon activité de bûcheron, je fais fi de la température extérieure et presse le pas pour regagner l'appentis sur le côté de la maison, près de la route. C'est dans ce dernier que je m'empare de ma hache, ainsi que du bois qu'il me faut fendre en plusieurs morceaux pour en obtenir des bûches de bonne taille.

Je pose le premier morceau sur le billot et laisse lourdement tomber la lame de mon outil dessus, tranchant ce dernier en deux parties identiques.

Othello m'a, bien sûr, accompagné, mais mis à part lui, je n'ai pour autres spectateurs que les arbres de la forêt qui oscillent en silence, soumis au souffle du vent, ainsi que le lac aussi calme qu'à son habitude. Le soleil décline lentement et jette sur lui ses rayons encore puissants. Seuls quelques pépiements d'oiseaux se font entendre, en-dehors de mes cris poussés à chaque fois que j'abats la hache sur le bois. L'exercice demande force et précision, et après la confection d'une petite quinzaine de bûches qui ne me permettront pas de tenir longtemps, je suis déjà en nage. Je lâche ma hache, retire mon tee-shirt gris avec lequel j'éponge mon front et ma nuque, et après avoir réajusté mes gants, je reprends mon découpage.

Malgré ma concentration sur la tâche en cours, les flashes du passé obstruent ma vue et vrillent mes entrailles. Des bribes d'une ancienne vie, durant laquelle je découpais du bois pour quelqu'un d'autre que ma carcasse vide. J'entends sa voix chanter et vois ses doigts caresser sa guitare, comme si elle était là. Je discerne sa silhouette gracile assise à quelques mètres de moi sur le tonneau en bois, pourtant aujourd'hui libre de tout occupant.

Ne me souciant pas du danger que cela pourrait entraîner, je ferme les yeux et mêle mes cris liés à l'effort, à ma colère. Le temps défile sans que je ne me préoccupe de l'heure ou du nombre de bûches que j'ai déjà amassées, et encore moins de l'épuisement que je m'impose.

Chapitre 7 : Génial...



Meghan

OK, d'ordinaire, quand un événement merdique me tombe sur la tête, j'évite de bloquer dessus et de faire du reste de ma journée un enchaînement du genre. Non, je suis plutôt du style « après la pluie vient le beau temps, faut voir le verre à moitié plein, et bla et bla et bla ». Cela dit, malgré ma dose d'optimisme excessive, et en général bienfaitrice, quand ledit événement s'apprête à se répercuter non pas sur un jour, mais sur l'ensemble des trèèèès nombreuses heures qui composent ma semaine à venir, alors là, je dois avouer que j'ai plutôt tendance à me laisser envahir par le côté obscur de la Force et à percevoir ce putain de verre archi vide, voire carrément brisé.

Ce qui cause cette subite envie de me défenestrer du rez-de-chaussée ? Ma merveilleuse rencontre avec le gars qui va me servir de guide durant les prochains jours.

Sérieux, je trime déjà comme une malade pour paraître crédible aux yeux de mes chers collègues et patron, et là, en à peine, quoi ? deux minutes de face à face, le Dothraki⁶ m'a semble-t-il déjà jugée. Et nul besoin d'être devin pour affirmer que c'est par la négative. Quand je pense que sur le coup, j'ai perçu son regard comme étant « dubitatif » ... C'te blague ! À mon avis, ce gars n'a guère plus de deux jugements ou

expressions dans son cerveau reptilien, et tous sont aussi catégoriques que catégorisés : « Bon à manger » et « Mauvais à manger ». Attention, chacune des deux appréciations pouvant parfaitement s'adapter à différentes tâches du quotidien de l'homme des cavernes, comme se nourrir ou baiser !

Alors partant de ce postulat, je n'ai pas cinquante options qui s'offrent non plus à moi :

1) je fais avec et j'endure comme la femme forte que je suis.

2) je tente de prouver que non, je ne suis pas une emmerdeuse qui ne sait pas ce qu'elle fait et qui va lui pourrir la vie (*oui oui, j'ai lu tout ça dans son regard*).

3) je rentre chez moi. Option qui entraîne un 4) je suis virée, car une fois de trop, je n'ai pas remporté le « challenge » !!

John junior Osborne a été clair, il faut absolument que je revienne à Juneau avec *the* destination qui déchire. Celle qui sort des sentiers battus du tourisme, celle qui fera que ce sera la mienne qui sera choisie par mon patron, celle qui me désignera grande gagnante du défi trimestriel. C'est ma dernière chance. Cet arrogant de Greg l'a remporté trois fois avec des circuits paradisiaques d'un banal renversant, Ted une fois avec sa ridicule et hyper cliché : « Découverte de l'Amérique par la route 66 », et une seconde fois avec la tout aussi classique : « Si les glaciers m'étaient contés ». Je ne parle même pas des voyages organisés que toutes les compagnies offrent déjà et qui flinguent l'environnement, comme « Croisière pour rencontrer nos amies les baleines ».

J'ai beau hurler que tout ceci est réducteur et que l'État de l'Alaska a bien plus à offrir aux touristes, mais non, on me ressort toujours la même chose : « Les gens veulent rêver, Meghan, pas se les geler et découvrir comment on chasse et tanne la peau de martre ! » Ah ouais !? Alors pourquoi les étrangers achètent les droits télévisuels de « Seuls face à l'Alaska » ou de « Retour à l'instinct primaire », hein ? Parce que les gens veulent vivre de l'aventure ! Et moi, je sais où et comment leur en donner. Enfin, j'espérais que mon guide m'y aide et me montre des trucs de dingue qui pourraient répondre aux envies des touristes en mal de sensations extrêmes. Si j'ai fait appel à lui, c'est parce qu'il est un des seuls à offrir une excursion brute de décoffrage, avec au programme : marche difficile,

chasse, pêche, et découverte de lieux habituellement inaccessibles aux touristes. C'est en tout cas ce que dit le blog touristique de Sitka.

Mais vu comment c'est parti avec lui, je sens que c'est ma peau que ce con va vouloir tanner et faire sécher je ne sais où ! Et je vois déjà le changement de titre sur la brochure : « Bad Trip En AlasKaL ».

En attendant, je suis comme une idiote, coincée dans ce bar. Carolyn, la patronne, est vraiment sympathique, mais je vois l'horloge tourner et, bien qu'au départ elle m'ait offert un accueil chaleureux, voilà plus de deux heures qu'elle ne m'a plus vraiment adressé la parole. J'en déduis que junior a de qui tenir, et je me sens définitivement le boulet du jour.

J'ai bien amorcé quelques conversations, auxquelles elle a poliment participé, mais le tout est resté très froid. J'ai la sensation que le comportement de son fils y est pour quelque chose, car après sa pourtant très courte apparition, son humeur a changé du tout au tout. Gentiment, elle a cependant répondu à mes questions concernant l'île et ses activités, mais le dialogue était on ne peut plus mécanique. À mon tour, pour ne pas la vexer, j'ai accepté l'assiette du trappeur qu'elle m'a offerte, un mélange de tout ce qu'il y a de plus typique – et de plus gras – par ici. Beans à la tomate, pickles, œufs au plat, lard et saucisses. Accompagnée d'une bonne bière pour faire glisser le tout.

J'ai à charge de retenir une douloureuse *éructation post-prandiale*⁷, lorsqu'une petite femme à l'âge indéfinissable entre en catastrophe dans le bar.

— La jeune femme est là ? demande-t-elle affolée à Carolyn, d'une toute petite voix.

La patronne confirme, me désignant d'un coup de menton, tandis que la dame aux courtes bouclettes grises, et aux lunettes aussi larges que ses seins proéminents, fonce sur moi, dents et main droite en avant.

— Oooh, mon petit, je suis absolument confuse de vous avoir fait attendre si longtemps !

Je serre la paume qu'elle me tend toujours et souris par mimétisme, à m'en coincer les zygomatiques, tant l'instant s'éternise. On se secoue tellement le bras l'une et l'autre que je crains qu'ils ne finissent par se déloger de leur articulation respective.

OK, est-ce que quelqu'un peut décrocher mamie de ma main et me dire qui elle est ?

Comme si elle lisait dans mes pensées, ou plus plausible, dans mon comportement embarrassé, Carolyn intervient et me présente la sexa, septua ou octogénaire.

— Meghan, voici Clara de l'office du tourisme.

— Alléluia ! ne puis-je retenir en sautant sur mes pieds.

Élan de joie qui, bien évidemment, ne passe pas inaperçu. Toutes les paires d'yeux ici présentes bloquent dans ma direction, y compris celles des trois comateurs dévoreurs de télé.

— Je veux dire... je suis très heureuse que vous soyez là, j'attends beaucoup de notre rencontre.

— Oooh, je sens que vous allez être déçue, mon petit, m'annonce-t-elle d'un air désolé. C'est qu'à la réunion, on n'arrive pas à se décider sur le thème des chars pour cette année, parce qu'au printemps dernier, on a déjà fait le réveil de la marmotte, mais Suzy Picker insiste pour le refaire encore, alors que Maggy Sawyer préférerait qu'on remette à l'honneur le thème des fleurs, mais Suzy pense que...

— Att... attendez, où est-ce que vous voulez en venir ?

Malheureusement, j'ai bien peur de saisir l'objectif de tout son charabia.

— Nous devons prolonger la réunion cet après-midi, termine-t-elle dans un chuchotement contrit. Mais vous pouvez y assister, Meghan ! Tout le monde en serait ravi, j'en suis certaine.

Oh pitié, non....

— Écoutez, c'est très aimable à vous, Clara, mais c'est que j'ai un emploi du temps très chargé, et je comptais sur vous pour me montrer ce que vous offrez déjà comme activités ici, les différents sites de l'île, enfin tout ce qui me semblait avoir déjà été pointé par mon assistante et vu avec vous, il y a un mois, quinze jours et encore hier !

Pfiou, je suis essoufflée, mais j'ai balancé tout ce que j'avais à dire, et nul doute que mon ton suintait le reproche. Mais zut, je suis dans cette ville depuis à peine quelques heures et tout part déjà à vau-l'eau !

Comme la méchante bidon que je suis, je culpabilise de m'être emportée après la vieille dame. À travers ses lunettes larges comme des assiettes à soupe, elle m'adresse un regard peiné à la chat Potté.

— Est-ce que... est-ce que quelqu'un pourrait vous remplacer et me montrer déjà quelques... trucs d'ici ? demandé-je d'une voix légèrement désabusée, mais emplie de bienveillance (je le jure).

— Peut-être que Peter pourrait ! Son salon est fermé le mardi après-midi !

— Peter comme... Peter Brooks ? marmonné-je entre mes dents serrées, les yeux plissés.

Dites-moi que cette île est remplie de Peter, pitié, pitié, pitié !!!

— Vous le connaissez ? s'enquit Clara avec un élan d'espoir trop optimiste. Oh bah tout est réglé alors !

Elle tape dans ses mains et se dandine, comme si elle avait cinq ans et venait de recevoir la toute dernière Barbie.

— Youpiiiii ! Supeeer !! partagé-je sa joie avec entrain (je le jure).

Mais comment remballer cette vieille femme qui transpire la bonté et la gentillesse...

Vieille femme qui nous quitte comme une fourbe, en marche arrière, usant d'une soudaine rapidité qui ne manque pas de m'interpeller.

— Je dois y aller, mais on se rappelle, n'est-ce pas, Meghan ?

J'imprime dans ma mémoire son sourire machiavélique, regarde la porte du bar se refermer, et après avoir expulsé un souffle de perdante, je détourne la tête vers le comptoir. Carolyn m'observe en silence, sans se départir d'un air moqueur.

— Elle s'est foutue de moi et m'a eue en beauté, c'est ça ?

Carolyn opine du chef et termine d'essuyer ses verres, avant de se diriger vers sa caisse.

— Faut pas trop nous en vouloir. C'est vrai qu'on n'est pas... très touristes, par ici. Vous savez, on se contente de ce qu'on a, et les fêtes nous suffisent comme divertissement.

Elle ouvre son tiroir-caisse et en extirpe une petite carte de visite qu'elle me tend aussitôt.

— Effectivement, il ne travaille pas le mardi après-midi, et je suis certaine qu'il sera enchanté de vous montrer quelques... trucs.

— Génial... Et pour votre... fils, ça se passe comment ?

En mentionnant ce dernier, j'entends tous les verres de ma vie éclater au sol en milliards de petits morceaux, distillant à jamais le peu de liquide qui persistait et s'accrochait encore.

— Peter vous conduira chez lui, c'est à une bonne heure et demie de route d'ici. Prenez votre valise, Kal a de quoi vous loger, et ce sera plus simple pour partir en excursion.

— Génial...

Je crois que j'ai trouvé le mot pour définir l'ensemble de mon séjour !

Chapitre 8 : Il a quoi votre copain ?



Wind of Change – Scorpions

Meghan

Peu de temps après mon appel, c'est un Peter outrecuidant qui passe me chercher au bar.

Mon statut d'obligée a suscité chez lui une vague d'orgueil démesuré que je décèle dans chaque parcelle de son être. Sourire présomptueux, regard flambard et démarche bêcheuse.

— Vous ne pouvez déjà plus vous passer de moi, hein...

Réflexe incontrôlable, je lève les yeux au ciel, mais ne desserre pas mes lèvres pincées pour m'en défendre.

— Oh noon ! Vous avez viré jupe et talons ! Toutes ces dernières heures à fantasmer dessus pour rien... Je suis déçu, Meghan O'Hara.

Tu m'étonnes que je me sois changée ! Et d'une, je n'en pouvais plus d'être fagotée ainsi, de deux, je vais passer les prochaines heures avec hormones-man, et de trois, je terminerai cette délicieuse journée chez le roi des ours, lequel n'a vraiment pas eu l'air de me prendre au sérieux, ainsi accoutrée. Donc exit la tenue de bureau pour une, disons, plus décontract'. Carolyn m'a permis de disposer d'une des chambres qu'elle loue au premier étage, dans laquelle j'ai rapidement passé un jean, un pull en laine blanc et mes vieilles boots en cuir marron.

— On y va ? préféré-je en finir.

Je remercie chaleureusement Carolyn pour le temps qu'elle m'a consacré, lui promettant de repasser dès que possible, et salue dans le vide les trois clients qui ont été rejoints par d'autres tout aussi mutiques, avant de me saisir de ma valise.

— Laissez.

Peter m'arrache mon bagage des mains et ouvre la marche vers la sortie.

Une fois dehors, il le range dans le coffre de son 4x4, puis regagne sa place de conducteur. Toujours sur le trottoir, je bloque toute avancée et anticipe avec morosité ce qui m'attend avec lui. Sérieusement, je suis épuisée et ne suis plus d'humeur à encaisser son numéro de paon. Dieu sait que je regorge d'humour, mais j'ai aussi mes limites. Et quand je vois l'échec annoncé pour ce séjour, avec à la clé, celui de ma courte carrière professionnelle au sein de « Juneau Trip », je n'ai plus du tout envie de rire.

— Vous vouliez que je vous ouvre la porte peut-être ? me tire Peter de mon marasme en abaissant la vitre passagère. Désolé, Princesse, mais on est un peu bourru par ici.

Conservant ma froideur et mon silence, je grimpe à ses côtés.

— On dirait qu'il y a un truc qui vous chiffonne, Meghan. Il y a un problème ?

Peter perd son sourire tout en gardant le regard vissé sur moi.

Je le soutiens quelques secondes, avant d'enfin joindre la parole à mon air glacial.

— Ouais, et un sérieux même. Vous.

— Quoi ? explose-t-il littéralement de rire. Mais qu'est-ce que j'ai fait ?

— Écoutez, ce n'est pas vraiment mon genre de mâcher mes mots, et je m'en excuse à l'avance, mais là tout de suite, je ne vais pas vous épargner. Je suis une femme plutôt fière, une battante, et j'estime ne pas avoir à faire mes preuves. Je suis une sportive hors pair, j'ai été élevée dans un endroit retiré et plus que sauvage, et j'ai déjà voyagé dans des lieux classés comme les plus dangereux au monde. Je n'aime pas la drague outrancière, et la vôtre l'est. J'ai absolument besoin de repartir d'ici avec du concret et pour l'instant, c'est la merde.

Je termine ma tirade, essoufflée, mais ne dévie pas une seule seconde mes yeux des siens. J'affronte sa réaction, sans me soucier de l'avoir blessé ou pas.

— Wow. Je rêve ou votre accusation ne m'était pas qu'adressée ?

— Quoi ? lâché-je à mon tour.

— La drague outrancière, OK, je prends, mais pour ce qui est du reste, mon petit doigt me dit que Kal est plus concerné que moi. Il a été *pas cool* à ce point ?

Cette fois, je détourne mon visage vexé et le garde bloqué face à moi. Je m'enfonce dans mon siège et boucle ma ceinture.

Peter secoue la tête et démarre la voiture.

— Je suis désolé si j'ai été un peu lourd. Quant à Kal...

— Un peu ? ne puis-je retenir. J'ai un fiancé, je vous signale !

— Aïe. On y est, mon cœur est définitivement brisé, Meghan. Mais j'ai compris, je serai sage.

Je porte à nouveau mon attention sur lui et constate qu'il mime la souffrance, avant de se marrer. Cette fois, je me détends et le suis dans son humeur joyeuse, sans pour autant le lui montrer. Il n'empêche, même si c'est un mensonge, le coup du fiancé fonctionne, car Peter n'insiste plus. Il revêt en une seconde un masque de sagesse exemplaire.

Enfin, ce n'est pas vraiment un mensonge... J'avais bien un fiancé, il y a six mois encore, mais je l'ai viré de chez nous, après avoir découvert qu'il me trompait, et ce, à chacune de mes absences pour le boulot. Et comme je devais enchaîner plusieurs voyages, je n'ai pas voulu allonger sa liste de maîtresses plus qu'elle ne l'était déjà, alors j'ai arrêté là les frais... Plus sérieusement, cette histoire m'a détruite et me dévore encore, car j'étais profondément amoureuse de Charley, avec qui j'étais en couple depuis des années, et peut-être le suis-je toujours. Je ne sais pas, j'évite d'y penser, mais il faut croire que je ne lui suffisais pas. Son infidélité a été pitoyablement découverte et mon histoire d'amour s'est soldée par un drame d'une banalité presque vexante. Un soir, son téléphone a sonné, j'ai voulu répondre alors qu'il était sous la douche, c'était une certaine Anna. Je pensais qu'il s'agissait d'une de ses collègues, mais *Anna* n'a pas prononcé un mot, quand elle a entendu ma voix répéter des « allô » sans réponse, et a fini par raccrocher. Le smartphone étant déverrouillé, mon instinct féminin m'a soufflé de fouiller dans ses SMS. Il y avait tous ceux

concernant la fameuse Anna, mais également ceux échangés avec Maya, Clarisse, Beth, Doris... Et une certitude, ils n'avaient rien de professionnels. Une scène de ménage en bonne et due forme a suivi, Charley s'est excusé, m'a juré qu'il m'aimait et qu'*elles* ne représentaient rien, que ça n'était que du sexe. C'est là que j'ai failli vomir. « Ça n'était que du sexe ». Sauf que pour moi, le sexe n'est pas un acte qu'on limite à un « rien ».

Charley était mon premier amour et mon seul amour, et je lui avais tout donné de moi, durant les quelques dix années que nous avons passées ensemble. Je n'ai pas supporté ses mensonges, et pire encore, son argumentation, et je l'ai foutu dehors dans la foulée. Il a bien cherché à se faire pardonner par la suite, me déclarant tous ses regrets les plus profonds, mais le mal était fait, et celui-ci n'est pas du genre à guérir. Et même si au départ, je lui ai servi le classique : « je prends de la distance pour réfléchir », cette trahison est pour moi irrévocable. N'ayant plus du tout de ses nouvelles, je suis heureuse de constater qu'il l'a enfin compris ; bon OK, je suis également un poil amère...

Je regarde à la dérobée Peter et prends soudainement conscience que j'ai incontestablement vu mon ex en lui. J'imagine que c'est ainsi que Charley s'est comporté avec toutes ces filles avec lesquelles il m'a trompée ; c'est probablement ce qui m'a insupporté chez Peter Brooks. Je devrais m'en excuser, mais il semble que ma confession l'ait rendu plus respectueux. Et puis après tout, je ne le connais pas et ne le reverrai plus, passé ce court séjour.

Après m'avoir fait faire un tour rapide de la ville en voiture, me pointant ses principaux centres d'intérêt, Peter longe une zone de la côte de l'île pour me montrer la vue époustouflante sur l'océan, et celle plus belle encore sur une partie de l'archipel Alexandre, laquelle ne compte pas moins de mille îles. Montagnes, bouts de terres émergés, forêts et eau à perte de vue composent le sublime tableau que je mitraille avec mon appareil photo. J'ai également droit à un cours d'Histoire sur l'invasion des Russes et les vestiges que les conflits ont laissés, qui ne manque pas de m'étonner tant le conteur est sérieux dans son exercice oratoire. Je le découvre tellement passionné par l'île sur laquelle il vit que je lui manifeste enfin un brin d'intérêt personnel.

— Vous travaillez pour la ville ?

— La ville ?

— Oui, l’office du tourisme ou un musée ou…

— Pas vraiment non, rit-il généreusement. Ce que je fais dans la vie n’a même rien à voir avec l’histoire de ce bout de terre. Je suis plutôt un artiste, moi !

Peter relève le menton dans ma direction, arquant un sourcil pour renforcer son air fier.

— Je tiens l’unique salon de coiffure de Sitka, mais je suis également le barbier et le seul tatoueur de l’île.

— Tout ça !? ne puis-je m’empêcher de constater à voix haute.

— Disons que j’ai quatre employés qui m’aident dans ces multifonctions, mais oui, j’offre tous ces services ! Même si je ne fais plus que de la gestion et ne me réserve que pour le tatouage.

— Oooh, soufflé-je admirative.

J’ai toujours rêvé de me faire tatouer, mais je n’ai jamais trouvé le dessin qui me ferait franchir le pas. Et plus que tout, je suis émerveillée par ce genre de talent, dont je ne dispose malheureusement pas. Mon niveau de dessin est proche de celui d’un enfant de cinq ans.

— D’ailleurs, le brun de vos cheveux est magnifique ! C’est quelle couleur ce reflet dans vos mèches ? Miel ?

— Euh… c’est naturel. Je n’ai jamais fait de… teinture de ma vie, marmonné-je, embarrassée d’avoir cette conversation avec cet homme.

C’est vachement intime, non ?

Après cet échange étrange – pour moi – nous laissons la musique couvrir nos silences. J’ai bien encore quelques questions concernant l’île, mais je dois avouer que je suis comme hypnotisée par le panorama, et je m’en tiens uniquement à ce que je vois, laissant en stand-by le pourquoi du comment.

Le paysage, désert de toute vie humaine, me rappelle avec émotion celui dans lequel j’ai grandi. Ce petit coin retiré en plein cœur de l’Alaska où mes parents, un peu roots, vivaient en totale autarcie. Tout y était très rudimentaire, mais j’y étais heureuse. Mon père m’amenait aussi souvent que possible chasser avec lui, m’apprenant les techniques adaptées à chaque gibier, et une fois rentrée, j’aidais ma mère à vider les bêtes, à les cuisiner, et à détourner leur peau, et même leurs os, pour confectionner tout un tas de choses qu’elle revendait par la suite. Mais alors que je

n'avais que quatorze ans, mon père a été emporté par un cancer et il nous a été impossible de rester toutes les deux seules au milieu de la forêt. Ma mère a dû trouver un travail pour subvenir à nos besoins, et pour ça, il nous a fallu regagner la ville. Alors, c'est ce que nous avons fait, même si l'acclimatation a été difficile pour moi. Tout y était bruyant, agité et surpeuplé. Et puis progressivement, j'ai goûté aux plaisirs citadins, et j'ai fini par les aimer. L'école, les amies, Internet, le ciné, et Charley... Mais ce besoin des grands airs ne m'a jamais vraiment quittée et je pense que c'est ce qui a guidé mon projet professionnel. J'aurais pu revenir à la source et devenir chasseuse ou même guide, mais je voulais voir au-delà encore des forêts d'Alaska, découvrir d'autres merveilles du monde, et surtout, les faire partager.

— Est-ce que tout va bien ? me demande Peter.

— Oui, tout va parfaitement bien.

Je joins à mes dires un sourire aussi immense que sincère et pose ma tête contre la fenêtre entrouverte. L'air frais se faufile au-travers et vient balayer mes cheveux détachés. Les yeux fermés, je me délecte de l'odeur iodée et des cris des oiseaux marins, éloignant pour quelques secondes mes tourments et mes inquiétudes.

— Meghan, il faut que je vous dise quelque chose au sujet de Kal.

Quelques secondes, je disais...

— Je vous écoute, m'inquiété-je face à son ton morne.

Bazar, que va-t-il m'annoncer ? Que mon guide est un gros con ? Merci, ça je pense l'avoir deviné seule. Qu'il sort juste de taule pour triple meurtre sur des chargés de tour opérateur ? Aïe.

Peter arbore un faciès tendu et crispé, ce qui accroît mes scénarios les plus fous.

— Il... Kal... n'est plus lui-même depuis un certain temps, et je vous demande juste de... de rester prudente.

Sur ces derniers mots, Peter tourne la tête dans ma direction et ancre quelques secondes ses iris azur aux miens. Son visage est si sérieux et son regard si profondément grave que j'ai l'impression d'avoir un autre Peter à mes côtés. Le séducteur, un peu relou mais rigolo, a laissé place à un homme bien plus austère. Un homme qui cache des choses qu'il ne semble pas décidé à me révéler. Cependant, je ne m'en tiens pas à cette mise en garde à demi prononcée et l'exhorte à développer.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par « rester prudente » ? Il a quoi votre copain ?

Mais Peter conserve le silence et laisse à présent ses yeux rivés sur la route.

Je coupe le son de la radio et tourne complètement mon buste vers lui, répétant ma demande avec moins de douceur.

— Il a quoi votre copain ?

Peter libère un souffle excédé, mais finit par s'expliquer.

— Kal est quelque peu tourmenté et...

— Tourmenté ? Ça veut dire quoi ça, tourmenté ?

— Disons qu'il a vécu des choses difficiles et traumatisantes qui l'ont... Écoutez, il est encore secoué par toute cette histoire et parfois il... Ce que je veux dire c'est que...

— Mais bon sang, est-ce que vous allez finir une phrase un jour ? m'agacé-je pleinement. C'est quoi ? Une sorte de psychopathe !?

— Nooon, ricane-t-il, amer. Kal n'est pas un psychopathe, mais un gros con, à la limite du bizarre, ça ouais. Et si je me permets de le dire, c'est parce que c'est mon meilleur pote.

— Si ce n'est que ça, merci, mais j'en ai eu un vague aperçu tout à l'heure.

Je me rencogne contre mon siège et reporte mon attention sur la route qui ne cesse de serpenter, à m'en filer la nausée.

— Alors, en quoi je dois rester prudente ?

— Il me tuerait s'il savait que je balance ça... libère-t-il plus pour lui-même. Kal a un léger penchant pour... (il joint à ses paroles le geste de porter un verre à la bouche.) Je vous aime bien, Meghan, et vous demande juste d'être vigilante quand vous partirez en excursion avec lui.

Un guide qui picole ? Là, ça pue.

— Merde, je ne sais même pas pourquoi je vous ai raconté ça. Mais si après ce que je vous ai dit, vous voulez que je vous ramène à Sitka, je comprendrais.

Me ramener ? Certainement pas.

— Ça va aller, vous inquiétez pas pour moi. Vous n'imaginez même pas de quelles ressources je dispose ! Je prends un guide parce qu'il connaît les chemins à emprunter, mais question survie, il se pourrait que je sois

bien plus balaise que votre super pote bizarre, fanfaronné-je avec suffisance.

— OK... Me voilà rassuré alors.

Peter retrouve son sourire et remonte le volume de la radio. Alors qu'elle diffuse « Wind of Change », un morceau du groupe Scorpions, je ferme les yeux quelques secondes et me laisse bercer par la mélodie envoûtante.

— Meghan. Meghan !

— Hein, quoi !?

— Nous sommes arrivés.

Lorsque je reprends conscience, je crains que le groupe Scorpions ait terminé de chanter depuis fort longtemps. Je mets un certain moment à me souvenir où je suis, mais également avec qui, et un temps plus long encore à saisir la portée des paroles de mon conducteur.

Ce dernier coupe le moteur de sa voiture qu'il a garée dans une allée sombre. Je constate que c'est surtout la nuit qui tombe, ainsi que la grande proximité d'une forêt, qui confèrent cette pénombre.

— Vous venez ? m'invite Peter avec délicatesse.

J'affirme d'un mouvement de tête et lisse par réflexe mes cheveux, les devinant éparpillés par ma sieste improvisée.

Lorsque je descends de voiture, je suis saisie par le froid. Je passe ma veste à capuche polaire et entoure mon buste de mes bras pour gagner de la chaleur supplémentaire.

Une fois mes yeux pleinement décollés, je les porte sur ce qui nous entoure. En plus des immenses conifères, je découvre face à nous un vaste lac. De ma place, en-dehors du rivage à quelques dizaines de mètres, il m'est impossible d'en distinguer les contours. Je continue mon observation et distingue rapidement sur le côté gauche du chemin un chalet en bois sur pilotis.

Peter sort ma valise de son coffre, tandis que je tends l'oreille, persuadée d'avoir perçu des cris et un bruit sourd, au milieu du silence qu'offre ce lieu absolument magique. En un millième de seconde, je ne peux m'empêcher d'associer ces grognements effrayants au profil sociopathe de mon hôte. Je l'imagine déjà en train de découper les restes des chargés opérateur qui ont eu le malheur d'être guidés par lui.

Peter me fait un signe de tête, me conviant à le suivre.

Nous contournons le cottage sur lequel je jette un œil curieux. Il n'a rien d'ostentatoire et me rappelle celui dans lequel je vivais avec mes parents. Le même bois chaud d'épicéa, le même porche qui fait probablement tout le tour de la maison. Lorsque les saisons le permettaient, mes parents et moi y dînions dessous et y prolongions nos soirées, écoutant les histoires de chasse, plus ou moins vraies, de mon père. La réminiscence des rires que nous partagions ensemble m'arrache un sourire aussi joyeux que peiné. Mais je suis vite ramenée dans le présent par les hurlements et les coups de hache – cette fois, j'en suis certaine – vers lesquels nous nous dirigeons. Et alors que nous passons le dernier angle du joli chalet, je me statufie, stupéfaite par le nouveau tableau que j'ai devant les yeux.

Pas de doudoune imbibée de café, pas de casquette sur la tête, mais je reconnais aisément la carrure imposante de mon guide. Non, il ne porte même rien d'autre qu'un jean. Et nom d'un ours en rut, quand je dis « rien d'autre », c'est vraiment rien d'autre ! Si ce ne sont les Timberland qu'il avait déjà aux pieds ce matin, ainsi qu'une paire de gants à ses mains.

Alors qu'il fait un froid à en geler mes tétons, Kal est torse nu et se déchaîne sur les morceaux de bois qu'il fend avec une force herculéenne. Les billes rondes d'émoi et la bouche entrouverte, je fixe, sans pouvoir m'en détacher, ses muscles galbés et luisants de sueur rouler sous l'effort. Je ne savais même pas qu'il existait autant de muscles ! Enfin, j'en ai bien vu à la télé et sur les photos de magazines, mais j'avais toujours pensé que Photoshop était derrière tout ça. Mais ce n'est pas la seule chose de ce physique si impressionnant qui paralyse mes fonctions cognitives. Je suis estomaquée face aux nombreux dessins qui ornent le buste parfait et les bras puissants de cet homme. Avec l'obscurité naissante, je ne suis pas en mesure de saisir trait pour trait chacun d'entre eux, mais je devine avec aisance celui tatoué sur son torse halé. Il est si grand qu'il occupe toute la surface de son buste. Dessiné de dos, un ange est recroquevillé sur lui-même, accroupi, la tête affaissée vers le sol dans un élan de désolation absolue, et ses ailes immenses sont déployées, ses plumes recouvrant ainsi quasiment toute la peau de Kal.

Je quitte son buste pour observer son visage, alors qu'il ne s'est toujours pas aperçu de notre présence. Des mèches brunes, trempées de transpiration, collent à son front et à ses joues barbues, et aucune expression ne semble habiter ses yeux pourtant grands ouverts sur le billot

qu'il maltraite. Les traits que j'avais trouvés si beaux ce matin sont à présent tirés en une espèce de grimace horrifiée qui, si on la regarde de plus près, s'apparente à une souffrance bien plus profonde que celle liée à son activité. Je n'ai aucune idée des démons qui habitent cet homme, mais il émane de lui un quelque chose de dérangeant, presque bouleversant. Aussitôt, les paroles de Peter à l'égard de son ami me reviennent en mémoire et propulsent davantage cette sensation bizarre que j'éprouve à son encontre. Une espèce de mélange entre peur et... fascination.

OK, je suis célibataire depuis six petits mois et je crois que je suis en train de souffrir du syndrome du manque. C'est n'importe quoi ! Virez la belle gueule de ce type, et je suis certaine que je n'éprouverai plus du tout la même attirance... Il serait plus sensé que je me concentre sur tout ce qui a fait de lui, jusqu'à présent, un con qui fout la pétoche.

« *Restez prudente* ». Je valide.

Malgré notre arrivée, depuis plusieurs longues secondes, Kal ne nous voit toujours pas et continue inlassablement d'abattre sa hache sur le bois, comme s'il était totalement déconnecté de la réalité.

— Kal ! KAL !! hurle Peter à m'en réveiller aussi.

Chapitre 9 : Hé, vous !



Bored – Deftones

Kal

Mon mouvement suspendu en l'air, je reviens d'un coup dans le présent et bloque mon regard sur les deux silhouettes qui se tiennent face à moi. Je reconnais rapidement Peter, mais je mets davantage de temps à relier le visage de la fille qui l'accompagne à celui de la brune qui était chez Carolyn ce matin. Elle n'a quasiment plus rien à voir avec celle de mon micro-souvenir. Ses cheveux sont détachés et encadrent en cascade son visage, pourtant tout aussi hagard que celui qu'elle affichait lors de notre première rencontre. La brune déglutit bruyamment, tandis que j'abaisse lentement ma hache.

Je quitte ses yeux écarquillés et découvre qu'elle s'est changée, arborant un style vestimentaire bien plus adapté à ce lieu.

— Tu connais Meghan, je crois ?

Peter interrompt mon indélicate observation avec sa question rhétorique, cherchant certainement à meubler l'instant gênant que je leur impose.

J'affirme en silence d'un furtif hochement de tête et récupère mon tee-shirt que j'enfile aussitôt, cachant ainsi aux yeux inconnus l'histoire que mon corps a à raconter. Conservant mes gants, je ramasse plusieurs

bûches, que je place au creux de mes bras, et j’amorce la remontée vers le chalet, exécutant dans le même temps un mouvement de tête pour inviter les visiteurs à me suivre. Je n’ai nul besoin de me détourner pour deviner leurs visages désabusés, leurs souffles libérés à l’unisson parlant déjà pour eux.

Je grimpe à toute vitesse les marches du perron et ouvre la porte à l’aide de mon coude. Je ne sais combien d’heures j’ai pu passer à couper ce fichu bois, mais la température intérieure du chalet se rapproche inconfortablement de celle extérieure. Toujours emmuré dans mon silence, je m’active alors à allumer un feu, certain que les deux intrus l’apprécieront autant que moi et que Oth... Bordel, où est ce chien ?

À peine me posé-je la question qu’un cri strident perce douloureusement mes tympans.

— Merde, ça va ? demande Peter affolé, alors que je me tourne vers lui.

La brune est étalée de tout son long dans l’entrée et agite bras et jambes, tentant de se défaire de l’accueil un peu trop jovial de mon chien. Les traces boueuses, qui se succèdent entre la porte et elle, ne laissent aucun doute quant au bain interdit qu’il s’est encore autorisé dans le lac. Je devine alors sans difficulté que les fringues de la nana en portent elles aussi les stigmates. Comme un imbécile, je ne peux m’empêcher de penser : 1 partout. Réflexion ô combien puérile, mais qui m’arrache néanmoins un fébrile, mais réel, sourire en coin.

— Tout va bien, tente-t-elle de se manifester entre ses éclats de rire. Doucement, dou-ce-ment !

Si elle croit se faire obéir par mon chien...

Comme le connard que je suis, je n’interviens pas et termine tranquillement d’attiser le feu. Après tout, si elle n’est pas capable de se défaire de l’étreinte joueuse d’un cabot, qu’en sera-t-il de celle d’un loup affamé si nous en croisons un ?

— Othello, arrête. Arrête ! essaie également Peter, en vain.

Le labrador continue de sauter sur le corps agité de la brune, laissant sur ses vêtements et son visage des taches de plus en plus nombreuses.

— J’ai dit STOP ! ordonne-t-elle soudainement avec bien plus d’aplomb dans la voix.

Je reporte toute mon attention sur le triste spectacle et n’en crois pas mes yeux.

Othello s'est reculé de sa poupée vivante et s'assied à présent sur son train arrière, les oreilles baissées au plus bas, dans une attitude de soumission totale.

La brune se relève tout en douceur, sans jamais baisser le doigt autoritaire qu'elle pointe sur lui.

— Quand je dis stop, c'est stop ! Va dans ta niche !

C'est à moi d'arborer maintenant un visage parfaitement incrédule. Je suis moi aussi sur le cul en découvrant qu'Othello se soumet et regagne docilement son panier.

— Bien. Gentil chien, le récompense-t-elle en lui offrant une courte caresse sur la tête.

Le bras toujours dans l'âtre, je suis vite ramené sur Terre par la vive et douloureuse brûlure du feu qui lèche la peau de ma main. Je la retire à la hâte et porte un œil circonspect à la fille.

— Il fait chier ton chien, Kal ! Faut vraiment que tu le dresses ! Vous êtes sûre que ça va ? Il ne vous a pas blessée ?

— Euh... Ce n'est qu'un chien, se défend-elle embarrassée, déviant son regard vers moi.

Mais qu'est-ce qui lui prend à ce con de m'engueuler comme ça ?

Pourtant, je ne m'en formalise pas et préfère déverser mon humeur massacrant sur la fille, en marmonnant un truc quasi inaudible :

— Espérons qu'elle aura autant d'ascendant sur les animaux sauvages.

— Hé, vous !

Apparemment pas si inaudible que ça...

— Ça vous emmerderait de vous adresser directement à moi ? (Elle lève son menton dans ma direction et fixe un regard noir sur moi.) Je suis dans la même pièce que vous, je vous signale ! Et mon prénom, c'est Meghan, ou Meg, si c'est encore trop long pour vous. Pas *Elle*. Y a-t-il un endroit où je pourrais me débarbouiller ? demande-t-elle à Peter plutôt qu'à moi, adoptant une voix bien plus douce.

— Oui, la porte juste-là, lui désigne-t-il la salle de bains sur la droite.

Meg s'y dirige, non sans m'avoir offert un nouveau regard assassin.

Cette fois, je peux affirmer qu'elle a bien les yeux noirs, rehaussés de tout aussi sombres sourcils.

— Je peux savoir à quoi tu joues ? fulmine Peter une fois que nous sommes seuls. Pourquoi t'es si con parfois, Kal ? Qu'est-ce qu'elle t'a fait

cette fille ?

— Ça fait beaucoup de questions. Et chacune d'entre elles m'emmerde. Tu sais quoi ? Puisque tu as l'air d'humeur accueillante, je vais te laisser déployer tes talents avec *Elle*, et moi je vais me barrer vérifier quelques pièges. Il y a du linge propre dans le cabanon et vous n'avez qu'à vous servir dans mon frigo, Carolyn a fait les courses. Dis-lui qu'on part demain à six heures tapantes.

Je plante là mon ami, et après avoir saisi au vol blouson, bonnet et autres objets indispensables à mon état d'énervement, je m'engouffre dans la pénombre extérieure. Seul, puisque mon traître de chien n'a même pas émis un signe pour manifester son désir de m'accompagner !

Je quitte le chemin encore éclairé par la faible lumière du jour, qui vit ses derniers instants, et m'enfonce dans la forêt bien plus obscure. L'air frais et vivifiant me permet de calmer mes ardeurs belliqueuses. J'ajoute à cet élément naturel une marche des plus actives et progressivement, mes muscles contractés se détendent.

Parfois, je m'en veux d'être aussi con, mais il y a bien longtemps que je ne cherche plus à lutter contre moi-même. Et si ce soir, j'ai fui la maison, laissant en plan mon ami et son invitée, c'est davantage pour leur épargner un accès de colère comme je peux souvent en avoir. Peter y est habitué et en a déjà fait les frais. Trop. Alors à présent, je préfère m'éclipser et me défouler sur autre chose que sur lui – ou *Elle*. Il a une patience à toute épreuve, mais je sais que le jour où j'irai trop loin, il n'hésitera pas à me foutre son poing dans la gueule. J'en suis presque à espérer cet instant béni. Pire, j'en suis à le provoquer. J'ai besoin qu'il me balance toute sa colère pour ce que j'ai commis. Je veux qu'il m'inflige le même mal que celui que j'ai à jamais inscrit dans son cœur. Mais Peter n'en fait jamais rien. Probablement parce qu'il sait que je ne suis déjà que souffrance. Finalement, elle est peut-être là, sa vengeance... Me laisser vivre avec la culpabilité d'avoir tué sa sœur.

Je freine ma course acharnée et extirpe de la poche interne de mon blouson la bouteille d'alcool que j'y ai foutue. Je la porte à la bouche et en descends une grande partie, sans jamais m'arrêter. Quand les prémices de l'ivresse se font sentir, je cesse de boire, essuie mes lèvres d'un revers de main, et m'adosse à un arbre. Pris d'un vertige et d'une nausée douloureuse, je me laisse tomber sur les genoux. La tête me tourne, j'ai

mal à en crever, mais je ne parviens toujours pas à verser une putain de larme.

À défaut d'extérioriser mon chagrin, j'expulse cependant mes excès et déverse tripes et boyaux sur le tapis de mousse, avant de m'effondrer au sol, totalement soûl et inconscient.

Chapitre 10 : Non, je ne te laisserai pas crever là



Meghan

Pendant que je me recomposais un visage humain dans la salle de bains, j'ai entendu la porte d'entrée claquer violemment. À présent que je suis de retour dans le salon, je constate qu'il n'y a effectivement plus que Peter, ce qui me laisse toute la quiétude pour exprimer, sans aucun scrupule, mon indignation envers son ami.

— Sérieux, c'est quoi son problème ?

Ce dernier, une main sur la nuque, expose toute la gêne d'avoir à laver le comportement désagréable de son « meilleur pote ».

— Je suis désolé, Meghan. Si vous voulez que je vous ramène...

— Non. Il faut que je fasse cette excursion, coûte que coûte. Alors si je dois faire équipe avec... lui, désigné-je dans le vide mon hôte éclipsé, eh bien soit. Mais je ne pense pas demander grand-chose en exigeant un minimum d'égards et de politesse de sa part. Je peux supporter ou tolérer un tas de choses, mais je *veux* qu'il me respecte.

Peter n'a pas les mots et approuve juste mes dires en hochant timidement la tête. Tant mieux ! Je ne suis pas d'humeur à développer mes desiderata et encore moins à justifier le pourquoi de ceux-ci.

— Il se passe quoi maintenant ? lui demandé-je, toujours contrariée.

— Je vais vous ouvrir le cabanon dans lequel vous allez pouvoir installer vos affaires et passer la nuit, et après ça... je... je vous préparerai de quoi dîner.

— Je ne suis pas certaine d'avoir très faim.

Les mains dans les poches de son jean, Peter conserve son air navré. Les yeux sur ses chaussures, il secoue une dernière fois la tête, avant de me laisser et de s'activer dans la recherche des clés du cabanon, je suppose.

Je profite d'être seule pour découvrir la pièce dans laquelle j'erre mentalement.

Bien que le bois apporte une touche indubitablement chaleureuse à l'espace de vie, il y règne pourtant une sorte de froideur qu'il est impossible d'attribuer à la température fraîche. Non, c'est autre chose. L'ameublement y est sommaire, certes, mais c'est davantage l'absence de décoration qui rend le tout presque austère et inhospitalier. Pas d'objets, de souvenirs quelconques ni même un tableau ou une photo. C'est comme si jamais aucune histoire ne s'était déroulée ici. On dit que les murs ont un passé, des choses à raconter, or ici, je ne ressens que le néant. C'est simple, si je n'avais pas trouvé Kal en ces lieux, j'aurais pensé que ce chalet était inhabité. Tout est en ordre, trop, pas un verre ne traîne ni une godasse. Les chaises sont soigneusement rangées sous la petite table à manger, une couverture est parfaitement repliée et posée sur le canapé, et je n'ai pas l'impression qu'un grain de poussière ose s'inviter ici. Marrant... Je n'aurais jamais imaginé que l'ours mal léché était en fait une fée du logis déguisée. Cette vision de lui, affublé d'un tablier en dentelle blanche et d'un plumeau rose, me ferait presque recouvrer ma gaieté.

En-dehors des traces sur le sol faites par le chien, mon pull maculé de boue est finalement la seule chose qui fasse tache ici. Même le torchon est soigneusement plié et suspendu à la poignée du four. Là encore, l'espace de cuisine est méticuleusement rangé, brillant de propreté. Avec grand soulagement, je me dis que le cabanon doit être très certainement, lui aussi, parfaitement clean. Hourra, je ne serai pas dévorée par de sales bestioles rampantes !

— Vous me suivez ?

Peter m'arrache à mon sarcasme en regagnant l'entrée. Ma valise déjà en main, il maintient la porte ouverte et attend que je daigne enfin le

rejoindre.

Je m'exécute et passe devant lui pour atterrir sous le porche. De nouveau, le froid me fait trembloter, ce qui n'échappe pas à Peter.

— Vous voulez prendre mon blouson ?

— Ça ira. Sauf si ma chambre est aussi glaciale que le chalet, souligné-je cependant.

— Oh bah, j'espère qu'il a chauffé le cabanon quand même !

— Où est-ce qu'il est allé ?

Peter me devance et descend les marches, ma valise toujours en main. Je le suis de très près alors qu'il entame le chemin vers mes parties privatives pour la nuit. Nuit qui est à présent pleinement tombée et qui rend les environs bien plus menaçants qu'à notre arrivée. Le silence naturel s'impose sur tout le domaine. Seuls les cris d'un oiseau nocturne et le son du vent glissant entre les feuilles des arbres se font entendre. Et si nous parvenons à trouver notre chemin, c'est seulement au ciel largement étoilé et au reflet de la lune sur le lac que nous le devons. Mis à part la masse épaisse de la forêt sur notre gauche, je ne distingue rien d'autre pour l'instant. J'ose espérer que le fameux cabanon n'est pas trop retiré du reste du domaine, parce que même si je ne suis pas du genre péteux, j'ai, cela dit, suffisamment d'imagination pour envisager les pires scénarios d'horreur. Mais à la réflexion, je ne sais pas s'il ne m'est pas plus salulaire de rester à distance de l'autre taré et sa hache.

Je prends soudainement conscience que Peter ne m'a pas répondu. Je dévie mon regard vers lui et le découvre soucieux. La tête baissée et le visage fermé, il paraît totalement ailleurs.

— Peter ?

— Oui ? me répond-il machinalement, alors qu'il semble réellement égaré à des kilomètres d'ici.

— Où est allé Kal ?

— Relever des pièges, comme il a dit.

— Mais vous n'y croyez pas, n'est-ce pas ?

Peter hausse les épaules, sans plus m'accorder d'autre réponse à voix haute.

Alors que je découvre chez lui plus de pudeur qu'il ne m'en a laissé entrevoir jusque-là, une petite maison prend forme à quelques pas de nous. Un rapide regard derrière moi m'assure que le cottage reste tout près

d'elle. Je libère un souffle ironique en réalisant d'un coup que je ne sais pas si c'est une bonne ou une mauvaise nouvelle. Pourtant, d'ici, les lumières qui en filtrent lui confèrent une présence extérieure bienveillante et sécurisante.

La maisonnette aux allures minimalistes est elle aussi nichée face au lac. Maintenant que nous sommes devant sa porte fermée, je comprends mieux l'appellation qui lui a été attribuée. En effet, sa petite taille la rapproche davantage d'une cabane. Une fenêtre étroite, sur laquelle est tiré un rideau, s'érige sur le côté droit de ce qui ne doit pas mesurer plus de quinze mètres carrés.

La clé insérée dans la serrure, Peter en ouvre l'accès. Il amène la lumière en appuyant sur l'interrupteur mural et me laisse à nouveau pénétrer en premier.

Dans la pièce exiguë, je découvre une décoration plus élémentaire encore que celle du chalet. Un lit double en fer, sur lequel est posé du linge de nuit soigneusement plié, une petite table carrée et deux chaises en bois, et enfin, une armoire vétuste qui doit m'arriver à hauteur de menton. À l'autre courte extrémité, se tient une kitchenette avec un simple évier et un plan de travail en faux marbre, sur lequel sont posés bouilloire et micro-onde. En dessous, se trouvent un placard et un petit frigo. Je suis soulagée de découvrir une porte au fond qui, je suppose, cache les sanitaires. À vrai dire, je l'espère fortement, parce que je n'ai aucune envie d'aller faire pipi dans les bois ! Surtout avec Freddy et ses griffes⁸ comme voisin.

— La salle d'eau et les toilettes sont juste là, me confirme Peter en désignant la fameuse porte. Normalement, il y a du café soluble, du thé, et quelques viennoiseries industrielles dans le placard. L'eau du robinet est potable. Le salaud, il n'a pas mis le chauffage, termine-t-il en se précipitant sur le radiateur électrique qu'il actionne aussitôt. Je vous aide à faire votre lit ?

— Ça va aller, merci, décliné-je avec le sourire.

— Comme vous voulez. Attendez que je vérifie qu'il ait bien rempli les placards.

Il s'exécute et ouvre les deux battants, puis fouille vite fait à l'intérieur.

— On est bons, vous pourrez vous nourrir demain matin, clame-t-il avec un brin de joie retrouvée. Nous devrions retourner au chalet, histoire de grignoter quelque chose. J'ai beaucoup de route à faire pour repartir, et Kal vous attend à six heures pétantes demain matin. Ne soyez pas en retard, c'est un vrai maniaque du contrôle.

« Jure !? » ai-je envie de lui répondre en me remémorant l'état irréprochable du cottage.

— Vous devriez repartir maintenant, Peter. Je vous l'ai dit, je n'ai pas très faim, et la route m'a déjà parue dangereuse de jour, alors je n'imagine même pas de nuit.

— Je pourrais la faire les yeux fermés. Et vous concernant, on ne se couche pas avec l'estomac vide. C'est mal, objecte-t-il en pointant sur moi un doigt accusateur.

Soudain, sans que je ne le voie venir, il se saisit de mon poignet et me tire derrière lui, jusque dehors, m'extirpant un petit cri de surprise.

— Vous aimez les beans à la tomate et le corned-beef ?

— Miam !

Je n'ose lui dire que j'en ai déjà mangé ce midi et qu'à ce rythme, mes intestins vont hurler au crime digestif !

De retour dans la maison, Peter m'invite à m'installer sur le sofa, pendant qu'il cuisine notre super dîner. Il me parle de Sitka et j'émets des « Hin Hin » et autres « Ah oui ? » approximatifs en réponse, sans réellement écouter ce qu'il me raconte. Je n'ai pas refusé le verre de vin blanc qu'il m'a offert, me disant qu'il aura certainement pour vertu de me détendre. Je suis encore bouffée par toutes mes contrariétés, ressassant toujours la même rengaine. Je ne sens pas l'excursion qui m'attend demain, mon guide est un con, je vais me faire virer, et pour agrémenter le tout, j'y ajoute mes casseroles plus anciennes : Charley m'a trompée, je suis seule, je me sens abandonnée. Mon amour propre est bafoué, piétiné, anéanti. Je suis une merde.

OK, lâcher ce vil constat ne m'a aidée en rien, c'est même pire...

Je vide mon verre d'un trait et le tends sans même m'en rendre compte vers Peter, avant de joindre la parole à mon geste.

— Ça vous embêterait de me resservir ?

Le cul toujours posé sur mon canapé, je m'avoue abuser légèrement, mais tout ce que cette prise de conscience réprobatrice m'arrache est un :

j'm'en cogne.

Le grand blond ne me contredit pas et remplit parfaitement son rôle de serveur, le sourire en prime. Puis il retourne à ses fourneaux, me laissant contempler le feu qui crépite face à moi. La chaleur qu'il diffuse est une bénédiction, et la danse que ses flammes exercent me permet d'étouffer mes idées noires.

Très rapidement, Peter me convie à m'installer à table et partage le repas avec moi. Il est bien plus séant et surtout beaucoup moins lourd, depuis que je lui ai menti sur mon statut de couple. Il s'intéresse à moi, à ce que je fais dans la vie, mais sans y placer une énième remarque graveleuse ni un sous-entendu quelconque. Le jour et la nuit ! Sans que je ne le lui exprime, je le remercie intérieurement pour sa simplicité et, même si cela est temporaire, pour sa capacité à éteindre mes angoisses. Alors, je me montre bien plus sympathique et converse avec lui, sans réfléchir à ce que je dis, ni à comment je le fais. Je dois reconnaître qu'il a une facette très charmante, quand il laisse de côté celle de charmeur.

Au bout d'un moment, l'ambiance bon enfant, mais également l'alcool ingurgité, finissent par faire tomber mes filtres un à un, et je m'aventure de nouveau vers ce qui ne me regarde pas. La faute au grand blond et à sa gentillesse, mais je me sens bien, et en confiance. On est clairement passés d'inconnus à potes, aussi surprenant que ça puisse paraître.

— Tu connais Kal depuis longtemps ? lui demandé-je de but en blanc, profitant du silence qui s'était installé autour de la table.

— Presque vingt ans, ouais. On était dans la même classe. La mère de Kal est revenue vivre sur l'île lorsqu'il avait dix ans.

— Revenue ?

— Ouais, elle appartient à une vieille famille du coin, mais elle en était partie quand elle n'était encore qu'une ado, virée de chez elle par ses vieux, parce qu'elle était enceinte de Kal. Des fumiers, ces-deux-là, balance-t-il en secouant la tête. Et puis un jour, elle est donc rentrée à Sitka, son même sous le bras, et elle a racheté le bar de Harry. Kal a pris l'école en route, nous deux ça l'a fait, et depuis... Voilà. On est potes.

Il ne le prononce pas, mais j'entends néanmoins le « point final » qui conclut sa réponse. J'ai le vague sentiment qu'il a trié et choisi ce qu'il m'a livré. Il se recouvre de la même pudeur qu'il avait arborée plus tôt, et je devine alors qu'il ne me dira rien de plus. Rien en tout cas qui ne soit en

lien avec le comportement de connard de Kal, son penchant pour l'alcool et ce qui le « tourmente », ou sur ce qui justifierait la souffrance que j'ai lue sur son visage tout à l'heure.

Le temps passe, nous terminons notre repas, enchaînons sur un café, mais le propriétaire des lieux n'est toujours pas de retour. Et je ne suis pas la seule que ça interpelle. Peter regarde sa montre à plusieurs reprises, dévie son regard autant de fois vers la fenêtre, et expose d'autres signes anxieux des plus concrets. Ses doigts pianotent nerveusement sur la table, quand il ne les porte pas sur son visage pour le frotter, et sa jambe gauche est parcourue de spasmes à l'en arracher.

— Où est-il ? lâché-je alors avec sérieux.

Je sens bien qu'il est mort d'inquiétude.

Peter passe ses mains dans ses cheveux et libère un souffle désabusé, avant de me répondre.

— J'en sais rien, bordel. Fait chier !

Il a presque marmonné, mais c'est avec vivacité qu'il se lève de table et se précipite vers la porte d'entrée qu'il ouvre avec empressement, avant de disparaître dehors.

— Je viens avec toi, lui imposé-je alors que je lui cours après.

Il stoppe sa marche rapide et me fait face aussi promptement.

— J'aime autant que tu restes là, Meghan. Je ne sais pas comment je vais le re...

— Comment ou dans quel état ? le coupé-je avec sévérité.

Peter plonge ses yeux contrariés dans les miens déterminés.

— Je te l'ai déjà dit, je suis parée pour affronter tous les dangers. Et Kal ne me fait pas peur.

Le blond émet un soupir amusé. Il détourne la tête vers la forêt, que nous allons très certainement bientôt explorer, puis gonfle ses poumons d'air, avant de libérer un nouveau souffle, signant cette fois sa résignation.

— OK. Mais si je te crie de partir, tu pars. On est d'accord ?

Alors que des images de Hulk ou de Mister Hyde me viennent en tête, cherchant à deviner en quel monstre hideux a bien pu se transformer le beau brun, j'acquiesce en silence.

Torches activées, nous nous enfonçons ainsi dans l'immensité de la forêt. Ni lui ni moi n'avons pris de veste, et me concernant, je suis glacée, mais je ne dis rien et observe chaque recoin méticuleusement. Bien que

j'aie clamé haut et fort que j'étais une warrior qui n'a peur de rien, je reste collée à Peter, plus aussi certaine de mes capacités à affronter ce qui m'attend. Non, en fait, je crois que c'est justement l'inconnu de ce que nous allons trouver qui me terrifie. Alors je préfère m'inventer à nouveau les pires scénarios, et pour chacun d'entre eux, je prépare une offensive adéquate.

Une fois que j'ai passé en revue les : il s'est taillé les veines, s'est pendu à un arbre, il nous attend avec sa hache, ou il est en train de violer ou d'éventrer un cerf, je me sens étrangement mieux. Je sais, je suis bizarre, mais au moins, pour chacune de ces potentielles scènes horribles, je me prépare mentalement et adapte à l'avance le comportement dont il faudra user.

Pour l'instant, nous ne rencontrons rien d'autre que des arbres à perte de vue. Pourtant, Peter n'hésite pas une seconde et emprunte le sentier sans réfléchir à la direction. Je présume qu'il connaît l'emplacement exact des fameux pièges et qu'il espère que son ami s'est arrêté à l'un d'entre eux. Son inquiétude ne l'a cependant pas quitté, et c'est à présent à voix haute qu'il appelle le guide disparu.

— KAL ! KAL !

— Là, regarde ! crié-je à mon tour.

Une masse sombre est étendue sur le sol.

Nos lumières dirigées dans sa direction, nous courons jusqu'à elle et constatons rapidement qu'il s'agit bien de Kal.

Peter s'agenouille aussitôt et tourne son ami sur le dos. Dans un geste d'affolement, il se penche sur lui pour observer, je présume, sa respiration. Mais le whisky, que je découvre à côté de la victime, me laisse penser, avec soulagement, qu'il n'est qu'endormi.

Je le rejoins aux côtés de Kal et lui montre la bouteille quasi vide. Nous sommes tous deux accroupis, au plus près de son visage, et d'un coup, plus aucun doute n'est permis quant à l'origine de son état. Les émanations d'alcool sont épouvantables.

Alors que Peter lui relève la tête et le secoue pour le ramener à lui, Kal émet des grognements. Probablement pour exprimer son désaccord d'être aussi désagréablement extirpé de sa sieste nocturne dans les bois.

— Allez, Kal, viens. Tu ne peux pas rester là.

La voix de Peter est emplie de chagrin. Il tapote les joues de son ami, un masque de tristesse pleinement peint sur son visage.

— Laisse-moi crever là, balbutie Kal avec difficulté.

— Non, je ne te laisserai pas crever là, ni ailleurs, tu m'entends ? Je ne te laisserai pas faire ça. Jamais. Allez viens, mon pote, viens.

Je ne peux rester insensible à cette scène émouvante. Malgré sa carrure d'athlète et sa verve qui se veut des plus viriles, Peter revêt une sensibilité qui me touche en plein cœur. Son ton est emplie de douleur et des larmes s'échappent de ses yeux embués, mais il les balaie aussitôt d'un vif mouvement de main. Seigneur, qu'a donc vécu son ami pour se mettre dans un tel état et baisser les bras ainsi ? Mais ce qui m'affecte davantage peut-être, c'est la souffrance que je discerne en miroir sur le visage de Peter. Je ne sais ce qui unit ces deux hommes, mis à part une scolarité commune, mais il s'agit sans conteste de quelque chose de lourd, un poids que l'un des deux semblait porter plus facilement jusque-là. Pourtant, ce soir, au pied de cet arbre, les deux hommes semblent aussi affectés l'un que l'autre.

Je me donne le sentiment de ne pas être à ma place et de violer cet instant intime qu'ils partagent. Je n'ose émettre quoi que ce soit et attends, sans trop savoir quoi faire, que Peter prenne les devants. Et comme s'il s'était soudain souvenu de ma présence, il tourne la tête dans ma direction et ancre ses yeux rougis aux miens assombris.

— Est-ce que tu peux m'aider à le ramener ? me supplie-t-il presque, toujours de cette voix chevrotante.

J'affirme en silence et l'aide aussitôt à remettre Kal sur pieds.

Bon sang, il pèse une tonne ! Et il est si ivre qu'il peine à garder l'équilibre. Les béquilles que nous sommes, Peter et moi, sont mal ajustées, ne serait-ce qu'à cause de notre différence de taille. Mais chacun de nous se cale de chaque côté de mon guide, et nous le traînons, plus que nous le soutenons, jusqu'au chalet.

Chapitre 11 : À poil



Meghan

Hisser le poids quasi mort qu'est Kal jusqu'en haut des marches du porche n'a pas été aisé, mais nous y sommes parvenus.

Une fois que nous sommes entrés dans la maison, Peter me désigne du menton le canapé. Après quelques derniers pas difficiles, je suis soulagée de littéralement jeter son ami, complètement soûl, dessus. Ce dernier, inerte, se laisse tomber dans un bruit sourd, sans émettre cette fois un quelconque grognement. Allongé sur le dos, il parvient néanmoins à porter un bras sur son visage pour cacher ses yeux de la lumière, ou de nos regards, voire probablement des deux.

J'observe Peter à la dérobée. Il exécute ses gestes de soin comme si leur pratique était coutumière. Il retire les chaussures de son pote, puis le couvre avec le plaid, arborant le même visage soucieux et triste qu'il affichait dans les bois.

Lorsqu'il estime que Kal est convenablement installé, il me fait signe de le suivre dans la cuisine.

— Un autre café ? me propose-t-il, tandis qu'il s'en fait couler un.

Je décline en secouant la tête et m'adosse au plan de travail, respectant le silence qui remplit la pièce. Je sens bien que Peter est aussi dépité que peiné, et je n'irai certainement pas poser des questions dont les réponses

ne me regardent en rien. La seule qui me brûle les lèvres est : Je fais quoi moi, maintenant ?

— Tu devrais aller te coucher, Meghan, répond-il en écho à mes pensées secrètes. Tu te lèves tôt demain et vous avez beaucoup de marche à faire.

— Parce que tu crois vraiment qu'il sera en état de crapahuter dans la montagne ?

J'ai été un peu sèche, mais après tout, il y va aussi de ma survie si je laisse cet homme complètement ivre assurer ma sécurité demain.

— C'est une soirée comme les autres pour lui. Il sera apte dans quelques heures, fais-moi confiance. Mais si tu as des doutes, ce que je comprendrais, je peux te ramener à Sitka.

Plus insistant, tu meurs. Son ton n'est guère plus aimable que le mien. Je ne sais si c'est après moi que Peter est en rogne, ou après Kal, mais ses traits sont toujours aussi tirés, et son regard a gardé cette même lueur funeste qu'il avait dans la forêt.

— Je te l'ai dit, je ne peux pas quitter cette île sans rien. J'attendrai le temps qu'il faudra, mais je dois faire cette randonnée.

Peter hoche la tête, alors que ses yeux continuent de fixer un point imaginaire sur le sol. Il porte sa tasse à la bouche, la vide d'un trait, puis s'en débarrasse dans l'évier. Ses mains posées de chaque côté du bac, il regarde à présent par la fenêtre, toujours enfermé dans son silence de plomb. Je ne sais à quelles pensées obscures il s'accroche, mais de l'intérieur, la nuit paraît si sombre que je suis certaine qu'il ne peut rien distinguer au-dehors, mis à part des nuances de noir.

— Je vais y aller, me lâche-t-il en me faisant soudainement face.

— Et... lui ? J'en fais quoi ?

Je lui désigne Kal de mon pouce, sans jeter un œil vers ce dernier que j'entends ronfler bruyamment.

— Il est installé pour la nuit. Faut juste que je programme son réveil.

Peter se déplace jusqu'à son ami, se penche vers lui et le secoue pour extirper son téléphone de sa poche arrière. Une nouvelle fois, il me donne le sentiment de répéter des gestes, comme un rituel, trop souvent exécutés. Il pianote sur l'écran, puis pose le smartphone sur la table basse, sans un regard pour Kal.

— Je te raccompagne jusqu'au cabanon ?

— Ça va aller, merci.

Je ne connais ce garçon que depuis quelques heures, mais je suis certaine que celui que j'ai face à moi n'est pas le même Peter que ce matin. Trouble et tourments transpirent de ce visage qui m'avait paru jusque-là si jovial, si engageant à l'échange. Il émane de lui un certain abandon, comme une résignation d'un quelque chose dont je n'ai aucune idée, et surtout, qui ne me concerne pas. Pourtant, j'éprouve un accablement des plus empathiques et ressens comme si elle était mienne cette affliction palpable.

— Merci pour tout, Peter. Pour aujourd'hui et pour ce soir.

Je joins à mes paroles reconnaissantes un sourire que j'espère suffisamment généreux, faisant définitivement fi de l'agacement que j'ai au préalable ressenti à son contact. C'est probablement ainsi que je me fais souvent avoir par les profiteurs, mais je suis incapable de rester insensible au malheur. Et celui que je devine chez cet homme m'atteint en plein cœur et annihile mes plus viles défenses.

— Tu as mon numéro, n'hésite pas s'il se passe quoi que ce soit.

Je le remercie à nouveau, puis pars en direction du cabanon, quand lui regagne sa voiture, sans une attention pour mon guide toujours profondément endormi.

Cette journée fut éprouvante, mais surtout, on ne peut plus étrange. Bien que je ne connaisse pas les gens de cette île, j'ai le sentiment d'avoir pénétré dans leur intimité et ce, au-delà de la bienséance, voire de toute envie. Car soyons honnêtes, malgré toute ma sensibilité et ma compassion, je me serais bien passée du spectacle auquel j'ai assisté ce soir. Je me demande ce qui m'attend pour la suite, comment je vais arriver à gérer Kal, mais à cet instant, je préfère ne pas anticiper le pire et ne me focaliser que sur ce qui me fait rêver, à savoir une douche brûlante.

C'est à elle et uniquement à elle que je pense lorsque je pénètre dans la petite cabane. Je suis épuisée, mes muscles sont endoloris, et je porte encore sur moi les traces boueuses du chien de Kal, de mes fringues jusqu'à mes cheveux. Je sens sous mes doigts des mèches entières collées entre elles par la boue.

J'entre dans la salle de bains, fais couler l'eau de la douche et me hâte de retirer mes fringues tachées. Très rapidement, la petite pièce est plongée dans un épais brouillard de vapeur, apportant la chaleur qui me manquait jusque-là. Je me délecte à l'avance du contact de l'eau chaude

sur ma peau, et une fois que c'est chose faite, je libère un gémissement jouissif. Les yeux fermés, le visage relevé vers le pommeau, je laisse l'eau me rincer de la saleté, mais également de mes contrariétés. En l'espace de quelques minutes, j'oublie tout.

L'heure tourne et je m'oblige à me laver, au risque de passer ma nuit sous cette douche bienfaitrice. Je shampooine avec générosité mes cheveux emmêlés, les yeux toujours clos, et je...

— NOM DE DIEU !!!

D'un bond, je m'expulse hors de la cabine de douche dont l'eau, devenue subitement glacée, continue à s'écouler à grands jets.

J'ai beau tourner les robinets dans tous les sens, rien n'y fait, la température de la flotte reste aussi froide que celle d'un ruisseau en plein cœur de l'hiver.

— Non non non non noooooon ! Pas ça, pitié, alleeeez, chauffe, je t'en prie chaaaauffe !!

Mais ma supplique n'aboutit pas et l'eau reste horriblement froide.

Je suis couverte de gel douche, ma tête est pleine de mousse, et bien évidemment, je me les gèle. Je m'enroule dans le drap de bain, fourni par mon cher hôte, et ne m'avouant pas vaincue, je persiste encore et encore à ouvrir et fermer les robinets. Mais jamais le miracle n'arrive. Il n'y a plus une seule goutte d'eau chaude.

En moins d'une minute, je fais le tour des possibilités qui s'offrent à moi : je me rince sous l'eau glacée ou je la fais chauffer au micro-onde dans une tasse à café, et demain, soyons clairs, j'y suis encore. Génial... Ou alors, je...

Il dormait si profondément que je suis certaine qu'il ne sentirait même pas un tremblement de terre ou une invasion de l'Armée des Morts⁹. Il me suffirait de me faufiler dans sa salle de bains et, ni vu ni connu, je me rincerais et repartirais en douce, sans avoir réveillé l'ogre. Et dans le pire des cas, il se réveille et alors ? Ce n'est pas ma faute si le cumulus du cabanon est trop petit ou si la plomberie n'est pas en état. Et s'il avait été un minimum accueillant, il m'aurait peut-être prévenue de ne pas m'éterniser sous la douche. En-dehors d'obtenir son respect, je pense également avoir droit à un minimum d'hygiène !

Confiante et gorgée de « J't'emmerde, Ducon » que, me connaissant, je ne prononcerai pourtant jamais, j'enfile ma parka par-dessus ma serviette et glisse mes pieds dans mes boots. Mes vêtements de nuit sous le bras, je cours littéralement jusqu'au chalet. Le savon est visqueux sur ma peau et mes jambes nues me font claquer des dents, autant que ma tête mouillée.

Après avoir collé mon oreille sur la porte d'entrée, je l'ouvre avec prudence et pose un pied dans l'entrée. Je jette un œil empressé vers le salon pour m'assurer que Kal est toujours endormi. De ma place, j'entends ses ronflements. Rassurée, je mets mon deuxième pied à l'intérieur, mais une masse noire me saute dessus et me fait pousser un cri que je tente d'étouffer au creux de mes mains jointes.

— Couché, j'ai dit couché ! ordonné-je au chien en chuchotant.

Bazar, je l'avais oublié celui-ci !

Toujours aussi excité, Othello n'a que faire de mon injonction et continue de m'offrir une « fête » bien trop bruyante et handicapante, quand on veut se faire discret.

Je ne donnerais pas cher de ma réputation si je devais être surprise dans une telle position, à moitié à poil, en train de lutter pour garder ma serviette dessus et pour dégager ce con de clebs qui n'en fait qu'à sa tête.

— Assssssiiiiis !

Cette fois, je me suis montrée bien plus autoritaire, et Othello m'obéit, retournant dans son panier, la queue entre les pattes.

Libérée de son emprise affectueuse, j'avance à pas de loup jusqu'au canapé, afin de m'assurer que son maître est toujours assoupi.

Jusque-là, je ne vois que ses pieds, qui dépassent de la couverture, et le derrière de son crâne. Avançant toujours sur la pointe des pieds, je me tourne vers Othello et, index sur mes lèvres, je lui fais signe de rester sage, alors qu'il lâche des petits jappements pour attirer mon attention.

Je termine de contourner le sofa et me retrouve face au monstre. Ses deux bras sont campés au-dessus de sa tête. Merde, avec celle-ci penchée sur le côté, on dirait la nana de Titanic quand elle pose nue pour Di Caprio. Je me retiens de rire, me gifle intérieurement d'avoir ce genre de pensée débile et déplacée, mais m'accorde la fatigue pour excuse. Ses yeux clos et les grondements qui s'échappent de sa gorge me confirment qu'il dort toujours. Je suis rassurée et devrais foncer vers la salle de bains, pourtant, je reste quelques secondes supplémentaires à regarder cet homme.

Il paraît si inoffensif, là, comme ça, allongé et inconscient. Si paisible aussi. Ses traits se sont détendus, et mis à part l'épaisse barbe qui mange la moitié de son visage, il revêt d'un coup un air innocent, presque enfantin, avec sa peau lisse, sa bouche en cœur et ses longs cils noirs. Seule la présence des bouts de tatouages, qui s'échappent de l'encolure de son tee-shirt, témoignent chez lui d'une face beaucoup moins angélique. Ça et son attitude de connard avec moi. Sans parler de son penchant dramatique pour l'alcool. Il n'empêche que fichtre, ce con est vachement beau !

Et moi, je dégouline de partout et dégueulasse son plancher.

Je me ressaisis, m'arrache à ma séance de matage et fonce dans la salle de bains, dans laquelle je m'enferme.

Je retrouve la petite pièce découverte un peu plus tôt dans la soirée. Ses murs sont aussi en bois, mais cette fois, il règne dans cet espace une chaleur que je n'avais pas trouvée dans le reste de la maison. Sûrement que la jolie baignoire blanche aux pieds de lion y est pour quelque chose. Sa porcelaine immaculée est identique à celle du lavabo, monté sur un joli meuble en bois vieilli. Les étagères sont chargées de serviettes de bain, apportant enfin les touches de couleurs qui manquent cruellement au séjour sans vie.

Je cesse mon observation et me hâte de monter dans la baignoire pour enfin me rincer.

Je tire le rideau de douche et ouvre les robinets.

Béni soit ce jour ! L'eau est chaude, presque brûlante, mais je prends cette température comme mon bonheur du jour et la laisse recouvrir mon corps gelé. Je termine enfin ce que j'avais commencé quelques minutes plus tôt dans la cabane. L'eau s'infiltré entre mes cheveux et emporte avec elle les résidus de shampoing.

Ne me souciant pas une seconde de laisser de l'eau chaude à une éventuelle prochaine personne, je ferme les yeux et laisse le flux masser mon crâne trop malmené durant les dernières heures. Tout est si calme, si apaisant. Mis à part le bruit du jet sur ma peau et la chaleur de son contact, je n'entends et ne ressens rien d'autre.

Je devrais fermer le robinet et aller me coucher, mais je ne...

— AAAAAHHHHH !!! hurlé-je alors que le rideau de douche s'ouvre brusquement.

Comme par réflexe, je retire le pommeau de son emplacement et braque ce dernier sur le voyeur sociopathe qui vient de me coller la trouille de ma vie. Je maintiens le jet sur lui, comme s'il s'agissait d'une arme à feu, sans me soucier une seule seconde de ma nudité ni de l'inutilité de mon geste.

— Bordel, mais arrêtez ! gueule-t-il en essayant de m'arracher le pommeau.

Chose qu'il parvient à faire, après une lutte acharnée, enfin, me concernant.

Des duels silencieux, j'en ai vu un paquet à la télé, mais aucun ne ressemblait à celui-ci. Non, je n'ai définitivement pas le souvenir que dans « Le Bon, La Brute et Le Truand », un des cowboys ait fixé un des deux autres, tout en étant à poil !

Des westerns. Voilà à quoi je pense, au lieu de chercher à bouger, à me cacher, à... j'en sais rien, mais à faire quelque chose de plus efficace que de rester plantée là, nue comme un ver, le syndrome de stress post traumatique impeccablement plaqué sur mon visage. Je suis certaine que mes yeux sont aussi ronds que ma bouche et qu'à ce rythme, ma mâchoire va se décrocher et finir en morceaux au sol.

Aréactive, je regarde Kal, complètement tétanisée. Lui, il ne lui manque plus que les grognements pour parfaire sa physionomie d'ours. Mâchoires contractées, yeux noirs au possible, malgré leur teinte initiale dorée, sourcils froncés. *Ça a des sourcils un ours ? Pff, ché pas...*

Je ne savais même pas qu'on pouvait autant penser, réfléchir, tout en étant dans une situation si fâcheuse, sans même bouger un orteil. Il me semble qu'il y a un état pathologique qui s'appelle comme ça... Argh, je n'arrive plus à mettre le doigt dessus... Le locked-in-syndrom ! Voilà, c'est ça ! Une espèce d'état neurologique qui vous paralyse complètement, mais dans lequel vous gardez toutes vos fonctions cognitives et qu...

— Qu'est-ce que vous foutez dans ma douche ?

Il gueule à nouveau.

Il est tout rouge de colère.

Il est trempé.

Nom de Dieu, j'ai failli noyer mon hôte ! L'eau ruisselle de ses cheveux jusqu'à ses pieds, autour desquels une énorme flaque s'est formée.

Mes yeux refont le parcours inverse, remontent tout aussi lentement du sol jusqu'à son visage, pour terminer à nouveau sur son regard. Un regard qui se balade lui aussi sur... moi.

Putain ! Je suis à poil, nom d'un carcajou enragé !!!

Cette fois, je parviens à sortir de ma torpeur. Sans réfléchir, je chope le rideau de douche en plastique et tire dessus comme une folle, afin de me recouvrir. Ouaip, avec beaucoup beaucoup trop de poigne...

Si fortement, que je l'arrache des anneaux. Si déterminée, qu'en une seconde, il me drape. Si stupidement, que la barre qui le retenait cède elle aussi et percute ma tête. Si violemment, que j'en perds l'équilibre, glisse et termine de m'assommer en me cognant l'arrière du crâne sur la faïence. Si durement, que j'en perds connaissance – *toujours à poil*.

Chapitre 12 : 1 partout



Kal

Bordel, si on m'avait dit qu'un jour je sortirais une nana assommée et à poil de ma baignoire, j'en aurais probablement ri. Ouais, moi, rire...

Elle n'est qu'un poids plume au creux de mes bras et pourtant, j'ai eu un mal de chien à l'extirper de là-dedans. Espace trop exigü, centre de gravité trop haut pour un corps flasque à récupérer si bas. Alcoolémie trop élevée...

Je dépose une seconde couverture sur elle, puis pars en titubant jusque dans la cuisine, lui préparer de quoi soulager les maux de tête à venir. Les miens, j'y suis habitué, ils font partie intégrante de mon quotidien. J'extirpe du congélateur un bloc de gel glacé et l'enroule dans un torchon propre.

De retour dans le salon, je le glisse avec maladresse entre sa tête et sa couche provisoire, mon canapé. Mon geste la fait légèrement revenir à elle, avant qu'elle n'émette des gémissements de douleur.

Progressivement, sa main plaquée sur l'arrière de son crâne tuméfié, elle rouvre les yeux et les porte sur la pièce, puis sur moi qui suis planté debout à ses côtés.

Un échange de regards s'ensuit. Sombre et fermé me concernant, à l'image de mes bras que je croise sur mon torse, et coupable pour elle, quand elle découvre que je suis encore trempé de la tête aux pieds.

Elle dévie rapidement ses prunelles des miennes et les baisse promptement, dans une moue enfantine censée exprimer ses excuses, avant de les relever subitement et de joindre à son air effaré une large bouche ouverte, après qu'elle a soulevé les couvertures et s'est découverte à poil.

— Mais... mais, je suis nue !? braille-t-elle trop fort à mon goût.

— Et ?

Je ne bouge pas de ma place et ne change en aucun cas d'expression ou de posture. Je braque sur elle un regard glacial et colérique, alors qu'intérieurement, le fou-rire m'emporterait *presque*.

Si elle savait comme j'en ai rien à branler qu'elle soit à poil ! Je suis un connard, mais pas un monstre. Et lorsque je l'ai vue inconsciente dans cette baignoire, je n'ai pensé qu'à l'urgence de la situation. Bon, par contre, quand je l'ai allongée sur le sofa et après que je me suis assuré de la non-gravité de sa blessure, ouais, OK, je l'ai légèrement matée. Mais plus parce que la situation était loufoque et improbable que par réelle pulsion sexuelle. Quand j'ai tiré le rideau de la douche, j'étais trop en rogne de la découvrir dans ma salle de bains pour apprécier, de toute façon, le spectacle. Mais ça ne fait pas pour autant de moi un obsédé. Enfin je crois. Enfin on s'en carre. Et pour dire vrai, elle est plutôt bien gaulée, donc y'a pas de malaise.

Ce qui m'a davantage interpellé est : comment j'ai bien pu atterrir sur mon canapé, alors que mon dernier souvenir se fixe sur mon escapade nocturne dans les bois, et ce que cette nana fout chez moi, alors qu'elle a tout ce qu'il lui faut dans le cabanon. Une chose est certaine, avec son arrosage dans la gueule, elle m'a fait découvrir en un temps record. Ou presque.

Les bras toujours croisés, je tente de garder l'équilibre et m'applique à lui offrir ce regard, dont j'ai paraît-il le secret. Un qui hurle le dédain, la noirceur et les envies de meurtre. Les mâchoires contractées, je les relâche pourtant, afin de lui ordonner, de ma voix chargée, deux ou trois trucs.

— Je vais aller me changer. À part si c'est pour regagner la cabane, je vous défends formellement de vous balader chez moi et de toucher à quoi que ce soit. C'est bien clair ?

Ses doigts solidement refermés sur le plaid qu'elle maintient sous son menton pour camoufler sa nudité, elle acquiesce sans moufter.

Après un furtif hochement de tête pour signifier « bien », je la laisse seule et passe le seuil de ma chambre.

Je sors des fringues sèches de mon armoire et les balance sur le lit, puis je m'active à retirer celles, mouillées, que je porte toujours. Mes gestes ralentis et désorganisés témoignent encore de mon état d'ébriété avancé. Je parviens tout de même à virer tee-shirt et falzar et m'apprête à retirer mon boxer lui aussi détrempé, lorsque mes yeux se fixent sur le miroir en pied face à moi. Mis à part mon reflet, je distingue en arrière-plan un bout de tête qui dépasse du dossier du canapé, ainsi que les yeux exorbités de la brune en train de m'épier.

Je lâche un court souffle amusé, mais n'arrête pas pour autant mon geste, lui accordant une nouvelle mise à zéro des compteurs. 1 partout.

Mes doigts passent sous l'élastique du boxer et terminent de descendre le sous-vêtement, exposant ainsi à la voyeuse une vue parfaite sur mon cul.

Mais comme je l'ai dit, je suis un connard.

Alors je me retourne, et ma queue se retrouve pile poil à hauteur de ses yeux. Le regard vitreux et un sourire en coin, je m'avance et ferme ma porte dans un geste lent, celui qui me permet d'enregistrer avec une grande joie son expression choquée et paniquée de s'être fait prendre. Voilà qui lui apprendra à rentrer chez moi sans autorisation.

Lorsque, habillé, je reviens au salon, comme je m'y attendais, la brune a levé les voiles. Les couvertures gisent sur le canapé et ses vêtements de nuit ne sont plus dans la salle de bains.

Je dois lui reconnaître qu'en-dehors de l'agacement qu'elle me provoque, elle a au moins réussi à chasser avec brio ma morosité vespérale. Certes, elle l'a fait à ses dépens, mais peu importe.

Après avoir éteint les lumières de la maison, et m'être assuré que mon réveil est programmé, je m'écroule à la place de *Meg* sur le canapé.

Épuisé par la séance de bûcheron que je me suis imposée et par tout ce qui a suivi, je trouve rapidement le sommeil, bercé par cette odeur de gel douche féminin qui embaume le plaid.

Chapitre 13 : Dieu des couillonnes et des décérébrées, viens-moi en aide !!!



Shame Shame Shame – Izabella Scorupco

Meghan

Si la honte avait tué qui que ce soit, je ne sais pas à quel moment je serais exactement morte. Lorsque j'ai tenté de l'assassiner à coups de jet d'eau ? Lorsqu'il a dû m'extirper de la baignoire nue et inconsciente ? Ou lorsqu'il m'a vue le mater quand il se dessinait ?

Concernant le dernier, je ne sais pas ce qui m'a pris. C'était *tendant*. Fiévreusement *tendant*. Diaboliquement *tendant* ! Je me croyais probablement à l'abri, cachée derrière le dossier du canapé. Non, je ne croyais rien du tout en fait. J'ai juste buggé, puis je n'ai pas pu m'empêcher de continuer à regarder, point barre. Je m'étais assise, cherchant mes vêtements, avant de me souvenir qu'ils étaient dans la salle de bains, et en détournant la tête, je l'ai vu qui retirait une à une ses fringues. Merde, j'avais déjà eu un aperçu d'une partie de son corps lorsqu'il coupait du bois, et je crois que je voulais remettre ça. Et puis, d'un coup, j'ai eu droit au verso du tatouage qu'il a sur le torse, et là, j'ai littéralement bloqué dessus. Le même dessin, mais représenté de face. Le même ange accroupi, à l'exception que ses ailes se referment cette fois

sur... Je ne sais pas. Je n'ai pas eu le temps de voir. Ce con a baissé son boxer, il s'est retourné, et un tout autre ange s'est alors dressé...

Mon Dieu, quelle honte !

En tout cas, si moi j'ai été atrocement gênée qu'il ait pu me voir nue, lui n'a pas paru du tout mal à l'aise de l'inverse ! Je n'oublierai jamais ce petit sourire revancharde qu'il a affiché au moment de fermer la porte. Cela dit, vu ce qu'il s'est envoyé dans le gosier... D'ailleurs, avec un peu de chance, il aura tout oublié demain matin.

Quand j'y pense... C'est quand même hallucinant comme en l'espace de quelques malheureuses secondes, on arrive à discerner autant de choses ! Dos, tatouage, cuisses, cul, torse, pénis... Seigneur, Jésus...

Et pire, alors que j'aimerais vraiment effacer ces images de ma mémoire, bah non, elles sont putain de bien imprimées dans ma cervelle. Il ne me manque plus qu'une musique bien *in love* pour me rejouer mon film érotique quand bon me semblera !

Mon Dieu, quelle honte...

Comme j'ai hâte d'être à demain matin ! Je pense qu'on peut dire qu'on a brisé la glace là, non ? Quoi, une fois que tout le monde s'est vu cul nu, ça crée du lien, non ? Looool !

Je ne veux même plus y penser. Je programme mon fichu réveil pour 05h30, me cache sous les draps pour m'enfermer dans ma bulle, et j'essaie de m'endormir. Le tout en listant à voix haute tous les endroits que j'ai visités dans le monde, histoire de ne pas dévier sur mon YouPorn perso.

Une musique zen me réveille. Je la déteste, mais c'est fait exprès. Elle m'insupporte tellement que je ne mets pas longtemps à me lever et à la couper. Méthode infallible pour ne pas se rendormir.

Le second geste que j'exécute ne tarde pas à me rappeler ce que j'ai foutu hier soir. Je grimace sous la douleur et masse par réflexe mon crâne sur lequel s'est formée une jolie bosse.

Malgré le chauffage laissé branché toute la nuit, je me les gèle. Je croise mes bras et les frotte avec énergie, avant d'ouvrir le rideau pour observer l'extérieur.

Il fait nuit, probablement froid, mais la vue est de toute beauté. Tout est magnifiquement calme et silencieux. La lune se reflète sur le lac et les étoiles habillent le ciel obscur. Comment ai-je pu vivre autant d'années en me passant de ce spectacle ? À Juneau, les lumières de la ville voilent les astres, et le bruit ne s'arrête jamais, mêlant sirènes et klaxons en permanence. Mais ici, je retrouve le tableau dans lequel j'ai passé mon enfance.

En un éclair, je me pare d'un sourire et laisse de côté tout ce que j'ai eu à vivre de difficile la veille.

Après m'être préparé un petit-déjeuner riche en sucres lents, je passe de l'eau glacée sur mon visage, me brosse dents et cheveux, puis j'enfile mes vêtements les plus chauds. Un bon guide m'aurait informée de la tenue adéquate, mais il se trouve que je suis tombée sur le moins bavard et le plus flingué du métier ! Dieu soit loué, j'ai suffisamment de connaissances en la matière pour savoir quoi porter et surtout, quoi emporter pour ces... je ne sais même pas combien de temps nous partons. La journée ? Plusieurs jours ?

Rectification, Kal le bancal est le pire guide de montagne qui puisse exister !

J'ajoute à mes vêtements de rechange plusieurs barres de céréales riches en apports énergétiques, une bouteille d'eau et mon altimètre GPS qui ne me quitte jamais lors de mes excursions. Je ne connais pas mieux pour vous sortir de la panade quand vous êtes perdus. OK, j'ai été élevée dans les bois, mais j'ai su évoluer avec l'époque, hein ! Voici bien longtemps que j'ai laissé de côté les étoiles et la mousse sur les arbres pour me diriger.

Je referme mon sac à dos et me couvre de ma parka épaisse, ainsi que de mon bonnet en laine blanc. Chaussures montantes aux pieds, gants aux mains, et mon couteau accroché à ma ceinture, je sors du cabanon.

À l'extérieur, l'air est à l'image de la vue. Pur, bénéfique et bienfaiteur. Les paupières closes, je hume à pleins poumons les odeurs de sève et de végétation et de rien d'autre, si ce ne sont celles de la fraîcheur et de l'oxygène à l'état brut. Je renforce mon sourire, me dirige vers le chalet éclairé et... le perd aussitôt en y apercevant son propriétaire qui m'y attend.

Affublé de vêtements tout aussi épais que les miens, il est accroupi et termine de remplir son grand sac à dos, une cigarette coincée entre ses lèvres.

Bien évidemment, alors que je m'approche de lui, toutes les images de la veille reprennent vie, comme un manège qui se remettrait tout doucement en route. Toutes. De lui à moitié mort au pied d'un arbre, de son ami en pleurs, à moi nue, puis encore à lui, nu. *Surtout ne jamais raconter à qui que ce soit ce merveilleux résumé de vie.*

Bénie soit l'obscurité de camoufler le pourpre qui s'est invité sur mes joues !

Je me racle la gorge pour signifier à Kal ma présence, et en moins de temps qu'il n'en faut pour lâcher un stupide « bonjour », je prends la température de son humeur matinale en pleine face.

Rien. Ni un salut en réponse au mien ni même un regard dans ma direction.

Il ferme son sac, se redresse, place son fusil sur son épaule et, clope toujours au bec, il me lâche, dans un épais nuage de tabac :

— Vous êtes en retard de deux minutes.

Avant de me passer devant et d'ouvrir la route, lampe torche en main.

Son chien jouit de plus d'attention que moi et bénéficie au moins d'un sifflement qui l'invite à rejoindre la marche.

OK... *Sois forte, Meghan. Sois forte !*

J'inspire une bonne dose d'oxygène et de patience mêlée, et je trotte pour le rattraper dans la forêt. Peter avait raison, ce con est en pleine forme ce matin, malgré la cuite monumentale qu'il s'est prise hier soir. Totalement injuste.

— Excusez-moi ! Excusez-moi ! WOW ! gueulé-je face à son indifférence probante.

— QUOI !?!

À défaut de s'arrêter, il est au moins entré en communication ! Même s'il use du ton le plus bourru qui soit.

— Ce serait trop vous demander que de me dire où on va et pour combien de temps ? l'interrogé-je alors avec la même amabilité.

— Au cœur de la montagne, quatre jours, voire plus si vous n'arrêtez pas de parler et d'être en retard.

Deux minutes ! J'avais deux minutes de retard !!!

Ses pas éclairés par sa lampe, il ne ralentit à aucun moment sa marche et ne cherche guère plus à me parler de face. J'ai seulement droit à une vue parfaite sur son dos bien large et bien haut. Le canon de son arme pointe vers le ciel, mais je la pressens beaucoup moins menaçante que celui qui la porte.

— La moindre des choses aurait été tout de même de m'en informer avant, vous ne croyez pas ? continué-je de lui déblatérer mes reproches. Et où est-ce qu'on va dormir ? Avec quoi allons-nous nous nourrir et...

Concentrée sur mes questions, je n'ai pas anticipé son arrêt et je le percute de plein fouet. Ou pour être plus exacte, mon front entre douloureusement en collision avec son sac à dos.

— Aïe.

En un millième de seconde, Kal fait volte-face, sa torche braquée sous son menton, comme dans un film d'horreur. J'ai à charge de relever largement la tête pour affronter son regard. Oh, je me doute qu'il est aussi sombre et dénué de gentillesse qu'à son habitude, mais je n'ai pas peur de lui, et je m'arme alors d'un regard tout aussi obscur pour le défier.

Ouais, enfin ça, c'était avant de plonger mes yeux dans les siens. Malgré la pénombre, j'y noie – sans possibilité de réanimation aucune – ma pseudo hargne et ma détermination à me montrer aussi conne que lui.

Les éclats dorés dans ses yeux fauves tuent en un éclair mes envies de domination. Je scrute chacun des points or de ses iris et les laisse me transpercer comme des balles. Je dois d'ailleurs noter que c'est avec une facilité déconcertante qu'elles se logent en plein cœur, ainsi que dans mon bas-ventre.

Dans un dernier espoir de survie, je dévie alors mon regard sur sa bouche et... grossière erreur. Lâcher de grenade sur le dernier lobe de cerveau qu'il me restait. Ses lèvres pleines pulvérisent tout aussi rapidement mes capacités à cogiter et à sortir d'autres mots que...

— Aïe.

Voilà tout ce que je réussis à formuler de nouveau.

Kal inspire, avant de souffler l'air inhalé – et probablement sa nouvelle méchanceté. Mais, étonnamment placide, c'est avec grand calme qu'il reprend la parole en me lorgnant.

— Nous allons rejoindre un gîte qui est à six heures de marche. Il nous faudra chasser notre repas, trouver le bois pour nous chauffer, et protéger

les environs des loups et des ours. Et si nous survivons à cette nuit, nous reprendrons notre escapade dès demain, jusqu'à la prochaine étape qui signera le point culminant du voyage, avant de faire demi-tour.

— D'accord, lui rétorqué-je d'une toute petite voix.

Alors qu'il n'a pas élevé la sienne ni arboré une quelconque émotion agressive, je me sens toute penaude, toute démunie. J'ai l'impression d'avoir six ans et d'être en face de mon père. Beurk, mauvais choix comparatif, parce que je n'ai jamais vu chez mon père ce que j'ai vu de ce gars hier soir. Je parle, bien sûr, de son...

— C'est le programme qui vous fait rougir ?

Salopard !!! Il me sort ça sans ciller, sans même étirer ses lèvres en coin comme j'y ai eu droit après qu'il...

Oh bazar, ce n'est vraiment pas le moment d'y repenser !

— Nous devrions repartir. Six heures de marche, ça n'est pas surévalué.

— D'accord.

Pitié... Dieu des couillonnes et des décérébrées, viens-moi en aide !!!

C'est accrochée à cette prière que je reprends ma marche derrière mon guide qui, soyons clairs, ne me laisse apparemment pas de marbre...

Chapitre 14 : Si j'étais moins con...



Kal

Nous sommes partis depuis maintenant trois bonnes heures et je dois reconnaître qu'elle a de l'endurance. Elle a ajusté sa marche à la mienne, et j'avoue qu'elle m'épate, puisque je l'ai accélérée plus que d'ordinaire. J'ai beau lutter, j'éprouve comme une envie irrésistible de la faire chier, certainement parce qu'elle a cru bon de fouiner chez moi. Autre avantage que je lui concède, elle ne parle pas ni ne pose de questions, depuis que j'ai superficiellement répondu à ses premières. Elle garde sa place derrière moi, conservant une juste distance qui me va parfaitement. Je ne suis pas con et devine très bien qu'elle est surtout mal à l'aise pour ce qu'il s'est passé hier soir. Tant mieux.

Je suis censé commenter, expliquer, narrer ce que nous parcourons et voyons, mais putain, un arbre est un arbre.

Je sais, je suis un guide à chier, mais comme je l'ai déjà précisé, j'offre des excursions pour dépasser ses limites, pas pour remplir un herbier à la con. J'étais plutôt bon et enjoué autrefois, mais tout ça, c'est fini depuis un moment... Je pense même arrêter cette activité très prochainement. Je ne supporte plus les gens. Ouais, je vais faire ça. Je donne à ma cliente ce qu'elle est venue chercher, et j'arrête ces conneries d'excursions.

Jusqu'ici, la randonnée est un jeu d'enfant. Nous avons rapidement rejoint un sentier relativement dégagé, à la limite du banalisé. Il ne reste

que quelques traces de neige, et la forêt est moins dense que celle que nous traverserons d'ici peu.

— On va s'arrêter quinze minutes.

Je me débarrasse de mon sac à dos et m'assieds au pied d'un cèdre. Je vire bonnet et gants et attrape ma bouteille d'eau. Je m'apprête à la porter à la bouche, quand je me souviens que je ne suis pas seul, et mieux encore, quand je me rappelle des quelques rudiments éducatifs que m'a enseignés Carolyn.

— Tenez, buvez, lui proposé-je mes réserves.

En réalité, je n'ai surtout pas envie qu'elle s'effondre sous la déshydratation. Nous sommes à mi-parcours, et je refuse de la porter pendant les trois prochaines heures jusqu'au gîte, ou pour faire demi-tour.

Alors qu'elle est toujours debout, la brune me jette un œil torve, avant de déposer son sac au sol et d'en sortir elle aussi une bouteille.

— J'ai ce qu'il faut, merci.

Son ton est vif, glacial, et son merci est à la hauteur de ma proposition, mécanique et dénué de sincérité. Soit. Je prends une longue gorgée, remplis une écuelle à Othello, puis je replace l'eau à sa place initiale.

Le reste du chemin va être bien plus rude, et plus nous allons grimper plus le froid va s'intensifier. Pour prévenir la perte d'énergie dont nous allons être indubitablement victimes, je m'apprête cette fois à lui suggérer d'avaler quelque chose de solide et de protéiné, mais elle me devance et extirpe de son sac des barres de céréales. Elle relève la tête vers moi et en secoue une à mon attention. Dans le même silence, je l'accepte, elle me la lance, je la réceptionne, la remercie, et l'engouffre.

Finalement, cette rando pourrait s'avérer moins casse-couilles que je me l'étais imaginée. Ma cliente ne jacasse pas, s'est elle-même équipée du b.a.-ba, et marche sans rechigner.

— On repart dans huit minutes, l'informé-je en me calant contre l'arbre, les yeux fermés.

— C'est une manie chez vous de compter les minutes.

— C'est une question ou une affirmation ? lui demandé-je en rouvrant mes paupières.

— Une constatation.

Le regard baissé sur son sac, elle en réorganise le contenu pour y replacer sa bouteille et les emballages vides de son en-cas.

Alors que je note qu'au moins, ce n'est pas une dégueulasse qui pollue l'environnement, je pose un regard halluciné sur le couteau qu'elle vient d'utiliser et de replacer à sa ceinture.

L'instant fut bref, mais je suis certain d'avoir vu une lame patinée en acier forgé main. Elles se font rares et sont suffisamment qualitatives pour se différencier d'une quelconque lame qu'on peut trouver dans les commerces grossistes.

— On vous a laissée passer la douane avec un tel couteau !

— C'est une question ou une affirmation ? me rembarre-t-elle sans se départir d'un méprisant sourire en coin.

Elle se relève et termine de refermer l'étui en cuir, dardant sur moi un air supérieur, avant de reprendre la parole.

— Aucun problème placé en soute, lame de 15 centimètres, main en bois de cerf et d'érable, poignée en résine trempée, enveloppée de peau brute, fourreau en cuir de vache. Donc oui, fait main. D'autres questions ?

La garce ne s'y est pas trompée et a lu en moi comme dans le bide d'un lièvre ouvert.

Histoire de garder le reste de mes pensées pour moi, je referme les yeux, renforçant mon attitude détachée du mec que ça n'intéresse pas.

Bordel, où est-ce qu'elle a pu trouver un couteau pareil ?

— Plus que cinq minutes. Vous devriez en profiter pour reposer vos jambes, placé-je néanmoins.

— Et prendre le risque de refroidir mes muscles ? Très mauvaise idée.

Elle a gagné. Je rouvre les yeux et me relève, tandis qu'elle reste debout et exécute des étirements ridicules. Mais à défaut de l'imiter, je me retourne, fais face au cèdre sur lequel j'étais appuyé, et dégrafe mon futaal pour pisser.

— Sérieux, la forêt n'est pas assez grande ? peste-t-elle entre ses dents serrées.

Je ne relève pas et prends tout mon temps pour me vidanger la vessie.

— Deux minutes. Et je vous conseille de faire comme moi maintenant, car on ne s'arrêtera pas avant d'être arrivés au gât...

— Pas de problème, me coupe-t-elle.

Alors que je termine de ranger mon attirail dans mon froc, un bruit significatif me fait me retourner avec précipitation.

J'y crois pas...

Son pantalon en bas des chevilles et à peine camouflée par son sac à dos, elle est en train de pisser à quelques mètres de moi.

Je n'affiche aucune gêne pour autant et soutiens même son regard défiant, tout en remettant mon sac sur mon dos. Par contre, plus connement, je place mon fusil bien en vue pour lui rappeler que c'est moi qui ai la plus grosse.

Je siffle mon chien, parti renifler les alentours, et reprends la marche, sans m'être assuré que la brunette était prête.

Après ça, je me centre dans ma bulle, laissant de côté démons, griefs et contrariétés. Seule thérapie efficace que m'offrent les balades en montagne.

Même si je prévois d'arrêter mon activité de guide, je serais incapable de me passer de ces heures où je suis seul, dans la nature sauvage et hostile de l'Alaska. Ici, j'oublie tout. Je lutte contre les éléments et n'ai plus à le faire contre moi-même. Si je n'avais pas Carolyn dans la vie qui s'accroche à la mienne, il y a longtemps que j'aurais disparu au milieu de la montagne, à défaut de disparaître complètement.

Les heures s'enchaînent et c'est dans un silence appréciable que nous avalons les kilomètres. Le sol est parfois si pentu qu'il nous faut nous accrocher d'arbre en arbre pour pouvoir nous hisser jusqu'aux prochains. Le taux d'humidité est ici très élevé, rendant la marche glissante et dangereuse. Tout semble sans fin, répétitif et épuisant. Mais Miss chargée de tour opérateur ne moufte toujours pas et avance d'une manière remarquable. Si j'étais moins con, je la féliciterais pour sa performance, ou je lui demanderais ce qui justifie une telle condition physique, alors que c'est une nana de la ville, mais voilà...

Le froid s'est intensifié et plus nous montons, plus le tapis de neige s'épaissit. Le moindre pas nous demande à présent une dépense énergétique considérable. Mis à part pour nous réhydrater ou avaler sur le pouce quelques rations alimentaires dites de survie, nous ne nous sommes pas arrêtés.

Ici, la forêt est si dense que les rayons du soleil ne la transpercent pas ; c'est à peine si nous distinguons la lumière du jour. Mais après quelques centaines de derniers mètres difficiles, l'obscurité se fend d'une percée, signe que nous sommes enfin arrivés.

Un dernier rideau d'arbres et nous débouchons sur une vaste clairière. L'espace, recouvert de neige, est cerné d'un côté par la forêt dont nous sortons, et de l'autre, par un lac gelé, surmonté en arrière-plan de terres arborées toujours plus élevées. Et en son centre, notre point de chute pour la nuit. Une modeste cabane en bois que Peter et moi avons nous-mêmes construite.

— Wow, est le premier mot que ma cliente lâche depuis des heures. C'est... magnifique.

Je ne peux la contredire, car oui, ça l'est. Ici, la nature a tous les droits. Elle est aussi belle que dangereuse. Rien ne la travestit, elle apparaît sous son vrai visage. Une face glaciale et silencieuse, mais dénuée de tout artifice.

Le soleil réchauffe en un éclair nos visages frigorifiés par le vent vif à cette hauteur. Malgré l'altitude, l'air ne nous manque pas, et au contraire, il insère dans nos poumons chaque particule d'oxygène pur qu'il contient.

Je me détourne de ce spectacle, dont je ne me lasserai jamais, pour reporter mon attention sur ma cliente. Elle a fermé ses yeux, et le menton haut, elle présente à l'astre lumineux son visage sur lequel se dessine un timide sourire. Mais la larme qui serpente vers lui ne m'échappe pas.

— Tout va bien ?

— Oui, tout va bien, me répond-elle à demi-mots en chassant furtivement la preuve d'un chagrin certain.

Les sourcils froncés, je me garde de poser d'autres questions. D'une part, parce que ça ne me regarde pas et d'autre part, parce que... que foutrais-je de ses réponses ?

— Venez. Nous allons ouvrir la maison, avant d'aller chercher du bois et trouver de quoi manger ce soir.

Elle acquiesce en silence, le regard fixé sur ses chaussures, avant de me suivre jusqu'au cabanon.

Chapitre 15 : Et je les plante là, lui et ses couilles tombées au sol



Meghan

Mon guide ouvre la porte et pénètre dans la minuscule cabane qui va nous servir d'abri pour la nuit.

OK, niveau intimité, c'est mort, mais au moins, il y a de quoi s'allonger et se réchauffer. Tout y est rudimentaire, mais lorsque l'objectif est de survivre au froid et aux attaques d'animaux sauvages, on ne joue pas les difficiles. J'ai connu bien pire.

Je pose mon sac à terre et découvre la pièce dans son entièreté, alors que Kal retire les panneaux de bois qui font office de volets aux deux petites fenêtres. La lumière du jour pénètre aussitôt et finit de révéler le poêle massif à l'entrée, un espace repas microscopique, composé d'une table et de quatre chaises, et quatre couches, réparties en un lit pour deux personnes et deux superposés. Équipement qui offre du coup un lieu de vie pour trois touristes en plus du guide. Pas mal. Moins « pas mal » pour le manque de toilettes, mais je m'en doutais un peu. Il n'y a pas d'eau courante ni d'électricité. C'est sommaire, mais je sais qu'un certain nombre de personnes est friand de ce genre de choses.

Bien qu'il fasse un froid de canard dans la maisonnette, Kal laisse la porte ouverte, afin de renouveler l'air et chasser l'odeur de renfermé qui y

stagne. Je sais par expérience que le bois que nous trouverons réchauffera très rapidement l'espace confiné.

Je retire mes gants, sors carnet et stylo de mon sac, et m'empresse d'inscrire tout ce dont j'ai besoin pour faire mon retour à mes chefs : *Marche difficile de niveau confirmé voire expert, gîte pour trois personnes, couchage + chauffage OK, matériel et équipements OK : linge de lit emballé dans des sacs, plan de travail avec vaisselle usuelle, raquettes pour marcher dans la neige, hache et...*

Hache qui me passe devant les yeux, ce qui ne manque pas de me faire sursauter.

À son manche est accrochée la main de mon guide, lequel m'offre un regard accusateur et fort peu aimable, mais ai-je besoin de le préciser...

— L'heure tourne, on a besoin de bois pour ne pas crever, me jette-t-il entre ses dents d'ours.

Tout de suite, les grands mots...

— Vous venez avec moi, j'ai besoin de bras. Vous écrirez vos conneries après.

Alors qu'il se rue à l'extérieur, je chope mes gants à la volée et lui cours après pour le rejoindre.

— Dites donc ! Vous savez que mes « conneries » pourraient vous rapporter de l'argent, hein ? Alors je vous saurais gré de...

— Fermez-la et arrêtez de gesticuler, vous allez perdre en énergie, et rien ne nous garantit que nous allons trouver de quoi chasser. Vous gueulez tellement fort que tous les gibiers potentiels ont dû se faire la malle.

Mais quel connard ! Ce gros con ne me regarde même pas et baragouine ses saloperies d'une voix parfaitement calme et posée.

Après quelques dizaines de mètres, il s'arrête au premier érable mort qu'il trouve, et sans sommation, il abat sa hache dessus. L'arbre fin ne tarde pas à tomber, ni à être débité sous les coups tranchants et massifs de mon guide.

Impossible pour mon disque dur interne de ne pas rejouer la scène d'hier, lorsqu'il fendait son bois, torse nu.

Bazar, ce n'est pas du tout le moment d'y repenser ! Très vite, je m'oblige à dévier mes pensées vers le présent.

— Je n'ai rien dit pendant que nous marchions pour ne pas m'essouffler, mais je pense qu'il serait vraiment *intéressant* pour les

clients, notez que je ne dis pas *sympathique*, de commenter tous vos faits et gestes, lui balancé-je avec mépris.

— Tous ? me demande-t-il alors qu'il place plusieurs bûches au creux de mes bras. Ça comprend votre sauvetage de ma baignoire, à poil, les quatre fers en l'air ?

Il a osé en reparler...

Je fais fi de sa remarque humiliante, de son air impassible, et tente de rendre le mien tout aussi imperturbable, en répondant à côté.

— Le bois n'est pas assez dense et sec, le bouleau des montagnes aurait été un meilleur choix pour dégager plus de chaleur.

— Sauf qu'il n'y en a pas à cette altitude, me rétorque-t-il du tac au tac, sans se départir de son faciès glacial.

Aucun de nous deux ne bouge. Nous nous jaugeons en silence, alors que nos visages ne sont qu'à quelques centimètres l'un de l'autre.

Connard... Même quand il a raison et qu'il me vexé, je le trouve canon.

Je vais finir par me choper un torticolis à le fixer ainsi, mais je ne parviens pas à me détacher de ses yeux. La même lueur dorée et criminelle flotte dans ses iris de feu, et ses traits sont toujours aussi fermés. Mais le tout est d'une beauté déconcertante. Malgré le bonnet qu'il porte, je discerne parfaitement ses sourcils froncés à l'extrême, lesquels renforcent la cruauté de son regard. Pourtant, je me force à le soutenir, non pas pour ne pas perdre la face, mais parce que je sais que sa bouche charnue est bien plus dangereuse encore pour moi.

Mon guide met soudainement fin à notre duel silencieux en lâchant une dernière bûche sur ma pile déjà lourde. Son poids me fait aussitôt m'incliner en avant, et ce goujat ne cherche même pas à me protéger d'une éventuelle chute. Je me rattrape in extremis en me calant contre un arbre, alors qu'il est déjà en route vers la cabane, lui aussi chargé.

Nous effectuons par la suite plusieurs allers retours du genre, avant qu'il n'allume un feu dans le poêle. Le bois s'embrase relativement vite et je tords le nez comme une gamine, blessée de m'être trompée. N'empêche que le bouleau flambe plus vite... Tout aussi rapidement, la chaleur s'invite dans la petite pièce et c'en est absolument jouissif. Je place mes mains glacées devant la source et jubile plus encore que si j'étais face à un steak saignant.

— Dans un souci de commenter tous mes faits et gestes, vous voulez venir me voir chasser ou vous restez là à vous *chauffer* la pilule ?

J'abaisse mes mains promptement et renfile mes gants, le tout accompagné d'un souffle exprimant pour moi à quel point il me les brise sévère !

Mon *super* guide sort de la cabane, enferme son chien, et, son fusil chargé sur l'épaule, il part vers la forêt à grands pas, pendant que je trotte derrière lui. Au-dehors, le soleil décline sérieusement. La découpe du bois a pris du temps, mais elle était nécessaire à notre sécurité. Sans feu, nous ne survivrions pas aux températures nocturnes qui descendent largement en-dessous de zéro à cette hauteur.

Il ne nous reste que quelques malheureuses heures pour trouver de quoi manger ce soir, et... je vais à la chasse !!! Mon Dieu, je vais à la chasse ! Voilà je ne sais combien d'années que je n'y suis pas allée, et j'en suis tout excitée. Wow, mauvais choix de mot. À ne surtout pas utiliser quand je suis si proche de mon connard-mais-si-sexy guide.

Je garde pour moi mes « excitations » quelles qu'elles soient et trace de près Kal. Très vite, les vieilles habitudes reviennent et je porte toute mon attention sur ce qui m'entoure. Flair, ouïe et yeux à l'affût, je guette et scrute le moindre recoin de forêt, à la recherche d'un animal à tuer.

Mon compagnon se fait aussi discret et aussi épieur que moi. Nous tentons de rendre nos pas les plus insonores possible, chose difficile avec le sol enneigé. À chaque mouvement, la neige craque sous nos pieds dans un bruit significatif.

Il fait un froid hivernal, et je ne sais pas si je dois ma respiration hachée à lui ou à cette surexcitation qui ne me quitte pas. De longs nuages de vapeur s'échappent de ma bouche et mon nez coule, mais rien ne pourrait arrêter le plaisir que j'éprouve à traquer ainsi.

D'un coup, Kal pose sa main sur mon avant-bras pour me stopper et me fait signe de me baisser. Je l'imité et m'accroupis derrière un amas de branches cassées, cherchant activement du regard l'animal qu'il a apparemment déniché. Et je le vois. À plusieurs mètres de nous. Une centaine probablement. Il est là, majestueux, cherchant sur le sol blanc quelques rares pousses vertes à brouter, à cent lieues de s'imaginer qu'il vit sûrement ses derniers instants. Un cerf à queue noir, très jeune, mais déjà robuste. Ses bois courts témoignent de son âge précoce, et son

manque d'expérience du danger que représente l'homme le transforme en proie facile.

Mon cœur redouble ses battements et ma respiration se fait plus difficile encore qu'elle ne l'était déjà. Mais je ne tremble pas. Je n'ai pas peur. Ni pour moi ni pour ce pauvre animal.

Alors que les images des parties de chasse avec mon père ramènent en un éclair toutes ces sensations que j'avais enfouies dans mes souvenirs, j'entends le déclic du fusil de Kal qu'il vient d'armer. Je ne regarde pas un instant dans sa direction et garde mon regard vissé sur le cerf.

Les secondes passent à une lenteur éprouvante, puis enfin, dans un silence lugubre, il tire.

Mais il a loupé sa cible. Pleinement effrayé, le cerf bondit et entame sa course pour nous échapper.

Mon guide lâche un « et merde ! », avant de baisser sa tête de dépit. Tout va vite. Très vite. Mais moi, je n'ai pas dit mon dernier mot.

J'arrache le fusil des mains de Kal, me relève et vise ma proie qui galope pour sa survie, avant de tirer à mon tour. Et de la tuer.

Le cerf s'effondre un peu plus loin, tandis que mon compagnon de chasse se redresse sur ses pieds comme un diable en boîte.

— Nom de Dieu ! lâche-t-il a priori ahuri.

Je détourne mon visage arrogant vers le sien, choqué, qui me fixe, et prends un gigantesque, énoooormissime plaisir à lui balancer :

— Maintenant, je vais me *chauffer* la pilule.

Et je les plante là, lui et ses couilles tombées au sol.

Chapitre 16 : Votre fichu pénis !



Mannish Boy – Muddy Waters

Meghan

Je suis en train d'attiser le feu, lorsqu'à travers une des fenêtres, j'aperçois Kal revenir au cabanon. La bête morte calée sur ses épaules larges, il avance d'un pas viril, guerrier, presque bestial lui aussi, mais la vache, il est vraiment super sexy.

OK, je vais devoir étouffer la braise et aller me coller la tête – ou autre chose – dans la neige, parce que là, j'ai une vieille pub pour *Levi's* qui me vient à l'esprit. Celle où Muddy Waters chante son «Mannish Boy».

I'm a man

Je suis un homme

I'm a natural born lovers man

Je suis un né pour être amant

I'm a man

Je suis un homme

I'm a hoochie coochie man¹⁰

Je suis un hoochie coochie man

Des branches de bois posées au creux de ma main suspendue dans le vide, la mâchoire décrochée et la bave probablement coulant jusqu'au sol, je mate mon guide approcher. Je dois avoir un problème d'hyperpression intracrânienne liée à l'altitude, parce que je jure que je le vois marcher au ralenti, ses pas lourds et légers à la fois abattus au rythme de la musique blues qui tourne dans ma cervelle. Je m'en dandinerais presque, tant elle paraît réelle.

Alors qu'à quelques mètres de la porte, il retire son bonnet et libère sa tignasse brune en secouant vigoureusement la tête, je me mords la lèvre inférieure. Merdum, j'ai un sérieux problème. J'aurais dû écouter mon amie Leslie et m'inscrire sur un réseau de rencontres, histoire de me... « dépoussiérer le grenier » comme elle l'a si élégamment mentionné. Six mois que je suis célibataire ! Y'a quand même pas de quoi être affamée à ce point, si ?

Kal balance le cerf mort à terre et retire ses gants.

Je quitte ma place près du poêle et me faxe sur la pointe des pieds jusque sur le côté de la fenêtre pour ne rien louper de ce qui va suivre.

Est-ce qu'il y a une chance pour qu'il retire son haut pour vider et découper la bestiole ? Mouais... Je lève moi-même les yeux au ciel et me fustige d'avoir ce genre de pensées libidineuses et ridicules.

Je relâche ma pauvre lèvre que je maltraçais toujours et m'apprête à le rejoindre dehors, afin de proposer mon aide, mais je reste interdite sur le pas de la porte. Dos à moi, ce n'est pas d'un couteau dont il s'empare, mais d'une fiole qui ne contient certainement pas de l'eau de source.

Il lève le coude, la porte à la bouche et la descend en une gorgée lente et appliquée, avant de la replacer dans la poche arrière de son pantalon, vide à coup sûr.

Génial... J'avais oublié que mon guide était maladivement alcoolique.

Alors que je sors de la cabane, je range au placard « hormones et excitation », et décharge à leur place « raison et furie », des amies bien plus sécuritaires.

— Vous avez une trousse de secours ? l'agressé-je une fois à sa hauteur.

Tandis qu'il détourne son visage vers moi, je joins à mes bras, solidement croisés sur la poitrine, un regard qui gueule mon humeur du moment.

Kal arque un sourcil, avant de chercher sur mon corps les traces d'une éventuelle blessure.

— Je ne me suis pas fait mal. C'est pour vous.

— Pour moi ? Mais je ne...

— Non, mais ça va venir, terminé-je pour lui. Alors j'anticipe.

— Et je peux savoir ce que vous anticipez au juste ?

La colère fait son retour chez lui, alors qu'il approche son visage du mien, me soufflant de beaucoup trop près son haleine qui confirme ce dont je l'accuse.

Je ne peux retenir un mouvement de recul, mais me campe résolument sur mes jambes pour l'affronter.

— La section d'un ou de plusieurs de vos doigts, celle d'une artère, ou si Dieu existe, de votre fichu pénis !

— Je vous demande pardon ?

— Oh, vous voilà poli, maintenant !? Je vous ai vu, là, picoler, enchaîné-je en haussant le ton, un doigt accusateur martelant son torse. Alors si vous tenez à éventrer ce cerf en étant sous l'emprise de l'alcool, OK, allez-y ! Je cherche juste à me préparer à l'urgence. Ça équilibrera les scores comme ça, n'est-ce pas ?

Haha ! Il ne dit rien là, hein ! Et paf ! Dans sa gueule !

Il me jette un de ses fichus regards de serial killer des montagnes, mais il ne l'ouvre pas.

Je me demande d'un coup si, tout compte fait, ce n'est pas mieux qu'il me hurle dessus. Quelle sombre crétine ! Je suis quand même isolée au milieu de rien avec ce type moitié canon – moitié ours, capable de me découper avec sa hache en à peine quelques minutes.

— Soit, finit-il néanmoins par grommeler. Puisque selon vous, je ne suis pas en état de préparer cette bête, vous allez le faire, pendant que je vais me pieuter.

Vas-y, Meghan, balance-lui un truc là, vas-y !!

Au lieu de ça, je le toise avec le même dédain, et avant qu'il ait pu grogner à nouveau, je retire mon couteau de son fourreau et me mets à genoux. Sans quitter Kal une seule seconde des yeux, je plante ma lame dans le bas-ventre de l'animal, et dans un geste précis et des plus déterminés, je l'ouvre en deux et entame une éviscération à mains nues, en

bonne et due forme. Aucun besoin de préciser que le cerf prend aussitôt dans ma tête les traits de mon guide.

La masse géante, plantée au-dessus de moi, soutient mon regard, alors que je m'acharne aveuglément sur le cerf éventré à mes pieds.

Quand il a jugé que le spectacle l'avait probablement suffisamment repu, Khal Drogo regagne sa hutte et me laisse dans ma mare de sang, marmonnant à voix basse tous les jurons que je n'ai pas réussi à lui balancer.

Le soleil a déjà glissé derrière la montagne, et le sol enneigé prend des teintes bleutées sous les dernières ombres que projettent les arbres, tandis qu'une faible lumière ocre tente de survivre à l'obscurité qui l'engouffre.

Je continue de déverser mon irritation sur ce pauvre cadavre, sans pour autant saloper mon travail. Tout comme la chasse, voilà des années que je n'avais pas vidé un animal de cette taille. Mais il faut croire qu'à l'image de l'apprentissage du vélo, ça ne s'oublie pas.

Je trouve la tâche plus difficile et moins excitante que la chasse en elle-même, mais je ne rechigne pas et continue de séparer les entrailles à jeter de la viande que nous mangerons.

J'aurais pu envoyer ce connard aller se faire foutre, mais je crois que j'ai trouvé dans toute cette boucherie la parfaite activité pour me passer les nerfs, en plus d'y avoir décelé une nouvelle occasion de prouver à ce con que je ne suis pas une femmelette. Je l'ai déjà dit, j'ai uniquement besoin de lui pour me montrer le chemin. Certainement pas pour survivre.

Je me souviens des enseignements de mon père. Il nous arrivait de tuer des bêtes bien plus imposantes, et nous avions alors de quoi nous nourrir pour plusieurs longs mois. Le plus important étant de bien séparer les muscles de l'animal de ses viscères, susceptibles de rapidement contaminer la viande, pour ensuite suspendre les morceaux suffisamment haut ou les enterrer dans la neige épaisse. Une sorte de congélateur naturel, en somme. Le cerf que j'ai tué pourrait nourrir une famille entière durant plusieurs semaines et je présume que Kal emportera les restes à notre retour.

Bien que le dur labeur me donne chaud, j'ai les mains gelées. Mes gants auraient été bien trop épais pour découper soigneusement, et je ne voulais pas les salir. Il nous reste beaucoup de route à faire demain, et je ne vois pas d'un très bon œil une promenade en forêt avec des vêtements

ensanglantés. Ours et loups auraient vite fait de nous repérer et de nous offrir le même sort qu'à ce cerf. D'autant que je sais avec certitude que l'un d'entre eux traîne dans les parages. Mon guide est tellement à chier qu'il me fait vider la bête ici, alors que nous aurions dû le faire sur place. *OK... et je ne vaudrais pas mieux en me soumettant à ce qui relève de la pure connerie.*

Il faut que je termine au plus vite. Mes doigts tremblent et les crevasses menacent l'intégrité de ma peau.

Évidemment, Kal le chacal est resté bien au chaud. Je n'ai pas eu l'honneur de revoir son minois si jovial depuis qu'il est rentré dans la maisonnette. Allez savoir s'il s'y est reposé ou s'il s'y est imbibé !

Mon Dieu, que devrai-je encore subir pour pouvoir garder mon travail ? Ce n'est certainement pas dans les boyaux de ce cadavre que je lirai la réponse.

J'en ai ma claque, on y est.

Les joues ravagées par le vent glacial, et les mains autant que mes lèvres prises de spasmes, je redouble de vitesse pour en finir une bonne fois pour toute.

Il me reste à peine quelques morceaux à dépecer, quand l'inévitable se produit.

Sous la fulgurante douleur infligée par la lame qui vient de riper sur mon poignet, je hurle à m'en décoller les poumons.

Chapitre 17 : Vous aimez ça, hein, me torturer



Kal

Je n'aurais jamais dû honorer cette excursion. Carolyn me fait chier, la brune me fait chier, *je* me fais chier moi-même.

Allongé sur le lit double, les mains placées sous ma tête, je regarde le plafond constitué, comme tout le reste de la cabane, de rondins de bois. Inévitablement, je resonge à cette douce période durant laquelle Peter et moi avons construit ce gîte. Un putain de défi pour les branleurs d'ados que nous étions, mais nous l'avons relevé. Même si toutes nos vacances d'été y sont passées, ça en valait la peine. Alors, bien sûr, nous ne l'avons pas fabriqué dans le but d'en faire une étape de rando, mais seulement dans celui de se payer la garçonnière de nos rêves, loin de nos vieux, afin d'y amener des filles. Seul bémol à notre plan parfait, nous avons omis que la plupart d'entre elles, pour ne pas dire toutes, ne seraient pas vraiment emballées à l'idée de devoir faire des heures de marche pour se faire baiser.

Je lâche un soupir amusé et secoue la tête, nostalgique de toute cette époque insouciante. Mais je me referme en un éclair lorsque l'image de la seule qui ait accepté en ces temps de grimper jusqu'ici me saute à la gueule. Je pose mon bras en travers de mes yeux, comme si j'allais fermer

la vanne de mes souvenirs, à défaut d'obstruer celle de mes larmes. Toutes ces réminiscences de nous deux faisant l'amour sur ce même lit, riant, jouant. Celles où nous nous promettions toutes ces choses qui...

Un hurlement m'arrache d'un coup à ce que je cherchais à fuir, suivi des aboiements anxieux d'Othello.

Je me redresse à la hâte, chope mon fusil au passage, et sors de la maison avec mon chien, sans me soucier d'enfiler un blouson ou des chaussures.

En un millième de seconde, j'imagine ma cliente en train de se faire bouffer par l'ours, dont j'ai vu les traces de griffes sur les volets que j'ai retirés. Ces fouineurs de grizzlis sont constamment à la recherche de nourriture et n'hésitent pas à tout saccager pour en trouver. À notre arrivée, je n'avais pas jugé opportun d'en informer la brunette, pour ne pas la faire flipper, mais je réalise d'un coup qu'il aurait par contre été brillant de ma part de ne pas la laisser seule dehors, avec la faune qui zone autour du site.

Je saute dans la neige et, fusil braqué en tous sens, j'écarte rapidement l'attaque d'ours ou de loup. Meghan est seule.

Je la découvre courbée, penchée sur le cadavre du cerf, retenant entre ses dents des gémissements douloureux. La présence de son couteau à ses côtés me fait rapidement comprendre qu'elle s'est coupée.

Il fait quasiment nuit, mais pas suffisamment pour occulter la rougeur du sang qui tapisse le sol blanc. Sang qu'Othello s'active à lécher, avant de planter ses crocs dans un morceau de viande isolé.

— Oth, dégage ! lui gueulé-je dessus en le chassant d'un léger coup de pied au cul.

Je m'agenouille et porte toute mon attention sur ma cliente. Tremblante, le visage baigné de larmes, elle exerce une forte pression sur son poignet gauche.

— Merde ! lâché-je en constatant le flot de sang qui s'en écoule.

D'instinct, mes mains prennent la place de son garrot de fortune, et c'est de toutes mes forces que j'appuie à mon tour sur la plaie que je n'ai pas encore observée.

— Venez, relevez-vous, je dois regarder votre blessure à l'intérieur.

Je ne lui laisse pas le choix. Je retire une main, ramasse mon fusil et tire sur son avant-bras pour la mettre debout. Une nouvelle fois, elle parvient à

garder ses plaintes, mais son visage trahit pour elle la douleur que je lui inflige malgré moi.

— Attendez ! crie-t-elle alors que nous avançons vers la porte d'entrée. On ne peut pas laisser la viande là, il y a un ours qui rôde dans le coin, j'ai vu ses traces de pas quand nous sommes arrivés.

Je bloque aussitôt tant ma marche que mes pensées, et tourne ma tête vers la sienne. Elle savait et elle n'a pas eu peur de rester toute seule dehors !? Cette fille est complètement inconsciente.

Connard, m'auto-insulté-je.

— Et vous avez quand même découpé ce cerf ? Avec un ours dans les parages ? l'engueulé-je presque alors que c'est moi qui mérite tous les reproches.

— Faut bien qu'on mange, non ?

Le regard sombre qu'elle braque sur moi se fait d'un coup engloutir par ses paupières qu'elle referme sous la douleur.

— Rentrons. Je soigne votre coupure, et j'irai récupérer la viande.

— Donnez-moi la trousse, je vais me débrouiller, il faut faire vite. Les ours peuvent repérer une proie grâce à leur odorat à près de quarante kilomètres, et cela fait presque une heure que j'ai commencé à vider le cerf. J'ai été bien trop longue, mais ça faisait si longtemps que... Bref. Les traces de celui qui est venu jusqu'ici ne remontent pas à plus de douze heures. Il ne doit pas être très loin.

Elle est essoufflée et garde la tête basse, quand moi je ne peux m'empêcher de la fixer d'un regard clairement halluciné. Comment sait-elle tout ça ? Où a-t-elle appris à tirer ainsi et à dépecer un animal ? Bon nombre de nanas auraient tourné de l'œil, mais pas elle.

Je cesse de bloquer sur elle, mets de côté mes interrogations pour plus tard et nous conduis dans la maison. J'y allume la lampe à gaz et prends un torchon propre dans un des emballages plastiques que je déchire avec mes dents. Puis je le place sur la plaie, sur laquelle j'appuie à nouveau fortement.

— Allez ramasser la viande, je vous dis ! Je peux très bien comprimer toute seule.

— Si ce putain d'ours ose venir jusqu'ici, croyez-moi, j'ai de quoi l'accueillir, lui assené-je en désignant d'un coup de menton mon fusil

laissé à l'entrée. Posez vos deux mains sur le torchon, je vais chercher la trousse.

Elle s'exécute, tandis que je sors la boîte de secours du placard. Je chope au passage bassine et bombonne d'eau, et reviens m'asseoir à ses côtés autour de la table.

Je place son avant-bras au-dessus de la grosse écuelle en fonte et, après avoir retiré le torchon imbibé de sang, je fais couler de l'eau pour rincer la plaie, ainsi que ses mains pleines de sang.

Avec les températures extérieures plutôt basses, les bactéries ne survivent pas longtemps. Mais la lame de Meghan a été en contact avec celles digestives de l'animal tué, et je sais qu'il faut veiller à largement désinfecter.

Une fois lavée, j'ai une meilleure vue sur la coupure. Elle est longue et profonde, mais la compression a partiellement stoppé l'hémorragie, ce qui me confirme qu'aucune artère ou grosse veine n'a été sectionnée.

— Merde, c'est vachement profond, reprend-elle mon constat.

Elle grimace, tant face à ce qu'elle voit et ressent qu'à cause du froid qui la glace. Mais une fois de plus, elle se révèle plus forte que je ne l'avais perçue et ne s'évanouit pas.

Accaparé par l'urgence de la situation, je n'avais pas remarqué que ses lèvres étaient bleues et que ses joues étaient de la même teinte que la neige. Ses cheveux sont trempés par l'humidité, et la température de ses mains avoisine celle du dehors.

Sombre connard, m'autorisé-je cette fois comme titre honorifique.

Par ma faute, elle va attraper la mort. De froid ou d'infection, ça, l'avenir nous le dira.

Je sors un paquet de compresses et le dépose sur la plaie.

— Comprimez. Je vais chercher une couverture, vous claquez des dents.

Pour une fois, elle ne me contredit pas et très vite, ses doigts prennent la place des miens sur le pansement provisoire.

Je libère une épaisse couverture de son emballage plastique et la pose rapidement sur ses épaules.

— Merci, me souffle-t-elle en fermant les yeux.

— OK. Je ne garantis pas d'être doux...

— Oh, jure ! me coupe-t-elle moqueuse, avant de grimacer de nouveau sous la douleur.

Je ne relève pas et reporte mon regard sur sa plaie.

— Je vais désinfecter, mais je suis désolé de vous annoncer que je n'ai que de l'alcool à 70%.

— Quoi !? Mais vous voulez réellement ma mort ? Pou... pourquoi vous n'avez pas comme tout le monde un antiseptique à la one again qui ne pique pas ??

— Parce que... J'en ai bien un, mais il est périmé, confessé-je avec une pointe de honte.

— Et alors ! On s'en fout !

— Périmé de trois ans.

Plus aucun mot ne sort de sa bouche, pourtant largement ouverte. Elle la referme prestement et porte sur moi un regard sidéré, avant de le changer en courroucé.

— Vous êtes un guide à chier. Vous le savez ça ?

Je penche ma tête sur le côté et arque un sourcil, sans lui épargner mon meilleur regard sombre.

Pourtant, elle a parfaitement raison. Je suis réellement à chier. Mais vu que je ne suis pas du genre à rechercher le pardon, pas même à demi, nul ne sert donc d'avouer ma faute.

— Puisqu'on en est à *s'avouer* certaines choses, continué-je, je pense qu'il va vous falloir des points.

— Et là, vous allez m'annoncer quoi ? Qu'il ne vous reste que du fil à rôti ? Vous plaisantez ? me jette-t-elle, alors que je ne cherche pas à démentir tout de suite.

Un léger rictus plaqué au coin de la bouche, je finis par la rassurer.

— Non, j'ai bien ce qu'il faut. Par contre, je n'ai pas...

— Oh, Seigneur ! comprend-elle d'elle-même. Vous n'avez rien pour m'anesthésier localement, c'est ça ? OK...

— Je suis navré, mais ce n'est pas le genre de produit qui se délivre comme ça au drugstore du coin et, de toute façon, je ne sais p...

— Je sais, je sais, je comprends, c'est pas grave, allez-y.

Elle comprend quoi au juste ?

Elle panique, c'est indéniable. Elle se dandine sur sa chaise et expire de petits souffles d'air, comme si elle se préparait à courir un marathon ou à sauter dans un lac gelé.

Non mais attendez... Elle ne pense tout de même pas que je vais...

— Vous avez déjà fait ça au moins ? Je veux dire, recoudre quelqu'un. Remarquez, ça ne doit pas être plus compliqué que de ficeler le cul d'une poule farcie, si ?

— Vous êtes sérieuse ? m'emporté-je. Est-ce que vous m'avez bien regardé !? Je viens de vous balancer que les seuls produits médicamenteux que j'ai sont périmés, et vous voudriez que je vous recouse ?

— Si on ne referme pas la plaie rapidement, elle va s'infecter, me tient-elle tête en soutenant mon regard.

— Et elle s'infectera d'autant plus si je la suture. Je n'ai pas le matériel suffisant, encore moins les compétences, et il vous faut des antibiotiques que je n'ai pas non plus.

Ma main est toujours fermement appuyée sur son poignet surélevé, et à distance, ainsi placés tous les deux autour de la table, on pourrait nous prendre pour un couple en pleine déclaration amoureuse. Sauf qu'à la vérité, je ne sais pas lequel de nous deux a le plus envie d'étripper l'autre.

Elle est têtue, mais certainement moins que moi. Je suis peut-être un guide à chier, mais je sais encore ce que je fais, notamment quand il y a du danger. Et la septicémie en est un sérieux.

Cette fille est totalement folle. Courageuse, mais folle. Si au départ, je l'avais jugée sur son apparence pro citadine, je dois reconnaître que depuis ce matin, je révisé mon jugement. Il n'en reste pas moins qu'elle a un sérieux grain. Si je la recouds, elle perd sa main.

Nous poursuivons notre duel silencieux. Ses cheveux détremvés encadrent son visage qui a repris quelques couleurs, et ses yeux d'ébène reflètent des émotions contradictoires, mais complémentaires : celle de la souffrance et celle du combat. Meghan réfrène les larmes qui s'amoncellent à la lisière de ses cils épais, tandis qu'elle mord avec vigueur sa lèvre inférieure. Geste qui, allez savoir pourquoi, me fait faire de même avec la mienne.

— Vous suggérez quoi ? brise-t-elle le silence. Je présume que les médecins ne courent pas les bois à cette altitude !

— De faire demi-tour. Vous devez être recousue rapidement, mais pas par moi. Sauf si vous êtes prête à vivre avec une seule main.

Ses épaules s'affaissent et elle libère un souffle dépité, avant de relever vers moi un visage boudeur.

— Je suppose que nous repartons donc demain matin.

— À la première heure, confirmé-je.

— OK..., lâche-t-elle enfin résignée.

— Maintenant, je suis au regret de vous annoncer que je vais vous désinfecter et que ça va faire m...

— Attendez !!! Vous auriez un antalgique ou...

— On n'a pas le temps pour ça. Je dois faire vite, le médicament sera trop long à agir.

— Vous aimez ça, hein, me torturer...

Un sourire m'échappe. Je secoue la tête, mais ne me sens pas de lui avouer que ma foi, j'y prends effectivement un certain plaisir.

— OK, pas d'antalgique, mais filez-moi un truc à boire avant. Je sais que vous...

— Que quoi ? lui demandé-je de poursuivre, irrité à l'avance par ce qu'elle va sortir.

— Vous le savez très bien. Je le sais, vous le savez, nous le savons, à quoi bon faire semblant. Donnez-moi un putain de truc fort à boire. Après tout, tout ceci est votre faute.

Un regard colérique braqué sur moi, elle se met à claquer frénétiquement des doigts de façon autoritaire.

À défaut de les lui arracher, je les saisis et les plaque sur les compresses qui compriment toujours la plaie pour remplacer les miens. Je me relève et fouille mon sac à la recherche de ce qu'elle m'a demandé.

Quelques secondes après, je pose bruyamment une bouteille de whisky sur la table.

— Virez le bouchon, m'ordonne-t-elle sans ciller.

Je m'exécute, sans la quitter moi non plus des yeux. Puis je reprends place sur ma chaise et dévisse à présent le flacon d'alcool à 70%.

Elle libère une de ses mains de la plaie, puis chope la bouteille et la porte aussitôt à la bouche. Elle en descend une bonne partie, grimaçant sous la brûlure que lui inflige le liquide ambré.

— Nom de Dieu, couine-t-elle en secouant vivement la tête. Pouaah ! OK. Allez-y.

Elle expire à nouveau de multiples petits souffles saccadés et plisse ses paupières avec fermeté.

« Vous aimez ça, hein, me torturer... »

Ouaip !

Merde. En plus d'être un connard, je suis un monstre.

Je m'apprête à prendre moi aussi une gorgée de whisky, mais bien qu'elle ait les yeux fermés, Meghan arrête mon geste.

— Même pas en rêve, fulmine-t-elle en rouvrant ses paupières. Il faut qu'un de nous deux garde ses idées claires. Je ne suis pas certaine que les vôtres s'approchent souvent de la lucidité, mais j'ai la tête qui tourne déjà et je... Bon sang, allez-y ! termine-t-elle en se cramponnant à la table.

Sans jamais rétorquer un seul mot à sa pique, je soulève les compresses et verse l'alcool brûlant sur la plaie ouverte.

Malgré tous ses efforts pour le retenir, la brune lâche un cri de douleur. Cri qui me renvoie aussitôt à la pire nuit de ma vie. Celle qui, depuis, me fait tout autant hurler dans un silence moribond.

Chapitre 18 : J'avais jamais vu un ours essayer de sourire



Black Velvet – Alannah Myles

Meghan

Les muscles tétanisés, je suis toujours cramponnée à cette fichue table de ma main libre, pendant qu'il termine de bander ma plaie.

Je le soupçonne d'avoir joui quand il a vidé l'alcool sur ma blessure. Nom d'un lynx édenté, j'ai cru défaillir. On ne peut pas dire que je sois hyper sensible à la douleur, mais là, j'ai vraiment cru tourner de l'œil, tant le liquide médicamenteux brûlait mes chairs.

J'ai picolé pour rien. Non seulement, j'ai quand même eu mal, mais en plus, j'ai maintenant la tête qui tourne. Merde, je suis complètement torchée. Trompée, bientôt virée, blessée, humiliée, bientôt amputée, et torchée. J'aime ma vie, y'a pas à dire !

— Je peux savoir ce qui vous fait rire ?

J'ai ri moi ?

Kal a le regard vissé sur sa tâche en cours. Concentré, il se débat avec le sparadrap, avec pour but d'en fixer un bout sur la bande de jersey qui s'enroule autour de mon poignet. J'ai encore le souvenir de la chaleur de ses doigts calleux qui maintenaient mon bras lorsqu'il bandait. *Lorsqu'il déroulait la bande sur ma plaie je veux dire, hein !!*

Des mèches brunes tombent devant ces yeux qui m'hypnotisent tant. Son visage ainsi penché, je n'ai pas le plaisir de les contempler. Si je survivais à ma blessure, il faudra que je m'arrange à lui couper ses cheveux. Ils sont beaux, épais et ondulent presque par vagues jusqu'à la base de sa nuque, mais ils me font chier, car ils me privent d'admirer son visage sauvage. Idem pour sa barbe. Elle me fait chier. Elle mange sa bouche et là aussi, je dois me pencher pour...

— Arrêtez de bouger.

— Arrêtez de bouger ! répété-je en adoptant une voix grave pour me rapprocher de la sienne.

Cette fois, il relève la tête vers moi et me scrute de ce regard impassible.

— Vous êtes ivre.

— Vous êtes ivre ! l'imité-je à nouveau, avant de pouffer.

— OK, je vois. Virez vos fringues.

— Pardon ?

Je ne ris plus du tout.

— Vos vêtements sont détrempés par l'humidité. Virez-les pour en mettre des secs et allez vous coucher.

— Ah, c'est juste pour ça...

Mon guide plisse les yeux, ne bronche pas face à ma bourde — que j'étais pourtant certaine d'avoir dit uniquement dans ma tête — mais je suis sûre qu'il lutte contre un fou rire. Ses lèvres se pincent et un éclat nouveau apparaît dans ses iris dorées.

— J'avais jamais vu un ours essayer de sourire. C'est trop chou.

— Vous devriez vous taire maintenant. Et m'écouter après ça. Changez de pull et de pantalon. Je vais finir d'enterrer les morceaux de viande dans la neige et en ramener un pour manger ce soir.

— À vos ordres, mon Capitaine. Et c'est pas la peine de secouer votre tête super chevelue, je sais parfaitement décrypter vos mimiques. Celle-ci veut dire : « elle est complètement frappée ». J'ai été élevée au milieu des animaux sauvages et je sais en reconnaître un quand j'en vois un, et déchiffrer son langage. Mais si vous me mordez, je vous bute. J'ai pas envie d'avoir la rage.

— Meghan ?

— Mmm...

— Bouclez-la.

— D'accord.

— Meghan ?

— Mmm...

— Vous ne voulez pas attendre que je sois dehors pour vous désaper ? Non pas que je n'aie pas apprécié le spectacle la première fois, mais je ne suis pas convaincu que vous vivrez bien la chose demain, quand vous vous souviendrez vous être encore foutue à poil devant moi.

J'ai fait ça moi ?

Je baisse les yeux sur mon corps et découvre effectivement mon pantalon en bas des chevilles, et mon pull dans ma main.

Je relève lentement la tête pour affronter le nouvel éclat moqueur de Kal, mais il a déjà passé la porte.

Nom d'une louve nympho !

Je me jette sur mon sac et en extirpe le contenu, à la recherche de nouveaux vêtements. Après avoir tout vidé, je trouve enfin un pantalon de jogging, aussi large qu'usé, et un ridicule pull moumoute blanc et gris, tenue que j'avais prévue pour les hypothétiques nuits que je passerais en excursion.

Y'a pas à tordre, je suis sexy à mort... Dégueulasse. Je suis purement dégueulasse avec mes guenilles.

Oh et puis on s'en fout ! Je ne suis pas là pour séduire Monsieur Tronche-de-piège-à-loups, mais pour bosser et, si Dieu le veut, garder mon job.

J'enfile mes fringues, change de chaussettes, le tout sans trébucher une seule fois ! Finalement, je tiens bien mieux l'alcool que je ne le pensais.

— Et maintenant, je fais quoi ? demandé-je à Othello qui redresse aussitôt son museau vers moi. Tu sais que t'es plus sympa que ton maître, toi ? Ouais enfin, on va dire que tu parles aussi peu que lui, mais au moins, tu ne grognes pas, *toi*. Merde, je suis en train de parler à un chien...

Malgré mes habits secs, je grelotte encore.

Je délaisse Othello, couché sur le sol et qui, soyons honnêtes, n'en a rien à cirer de mes confidences, et m'approche du poêle à la recherche de chaleur.

Ma blessure a accaparé tout notre temps et le feu n'a pas été rechargé. La dernière bûche est en train de mourir, et ne restent plus que quelques

infimes braises qui se battent encore pour survivre.

J'en prends une nouvelle et m'apprête à l'insérer dans l'âtre, lorsque mon guide entre dans la cabane, le regard sombre – pléonasme dans cette histoire – braqué sur moi, et les sourcils froncés à l'extrême.

Qu'est-ce que j'ai encore fait ??

— Si vous pouviez éviter de mettre le feu, ça m'arrangerait. Laissez, je vais m'en occuper.

— Il y a des diplômés pour ça ? l'interrogé-je avec la même amabilité que la sienne. Je veux dire, pour être aussi con et désagréable ?

Bien sûr, il ne rétorque rien, et après avoir déposé la pièce de cerf sur la table, il m'arrache le bois des mains, sans me priver de sa superbe face glaciale.

Bourrin comme à son habitude, il fourre la bûche dans le poêle et attise le feu, pendant que moi, frigorifiée, je me dandine d'un pied sur l'autre, mes bras croisés sur ma poitrine. En fait, ce type, c'est la version masculine de « La Reine des Neiges ». Le moindre mouvement, regard ou mot de sa part, c'est la tempête givrée sur ta gueule.

— Qu'est-ce que vous faites ? lui demandé-je d'un coup, paniquée, alors qu'il retire son pull.

Bazar, par contre, il conserve quelques gestes comme celui-ci, qui déclenchent un ouragan bien plus chaud dans la culotte. Simple geste qui prend pourtant chez lui des ampleurs de sexe-attitude. Constat des plus dangereux, ce gars pue le sexe et... j'ai faim.

Kal saisit son pull par l'arrière du col et le passe par-dessus sa tête, dévoilant furtivement une partie de son abdomen autant ciselé que dessiné. L'instant est bref, mais je discerne sur son ventre les quelques traits de tatouage que j'ai pris plaisir à regarder hier soir.

— Vous avez encore froid. Mettez-le.

En simple tee-shirt, il me tend son grand pull en laine bleu marine, alors que je bloque sur ses avant-bras dénudés. Ils sont un livre à eux tous seuls. Des phrases, des images parsèment sa peau. Je pourrais passer des heures à les lire, à les admirer, mais j'ai comme dans l'idée qu'il ne le permettrait pas.

— Vous savez que ça ne se fait pas de mater quelqu'un comme ça !

Qu'est-ce que je disais !

— Et ?

Je ne lève même pas ma tête vers la sienne et continue sans aucune pudeur de déchiffrer les dessins qui ornent ses bras. Un puma, un aigle, un loup, un ours... Merde, le gars a reproduit le parc entier de Yellowstone sur son corps !

— Surtout si c'est pour en rire.

J'ai ri moi ?

— Vous voulez bien arrêter de fixer mes tatouages et enfiler ce putain de pull ?

— J'espère que vous avez obtenu la mention très bien à votre diplôme de connard !

Je lui arrache le vêtement des mains, et sans ouvrir à nouveau ma traîtresse de bouche, je le passe. Une chaleur bienfaitrice m'enveloppe aussitôt.

— Bien. Couché, maintenant. Je vais préparer le repas.

Le regard meurtrier et la moue boudeuse collée sur le visage, je m'exécute pourtant, sans pour autant lui épargner une dernière remarque acerbe.

— J'ai une devinette pour vous, Kal l'animal. Vous connaissez la différence entre votre chien et moi ?

Je m'allonge sur le lit et m'emmitoufle dans la couverture que mon guide avait sortie pour moi.

— Non ? Bah *cherche*. Je suis sûre que vous allez trouver. Un indice de taille, c'est pas moi qui fais « Ouaf ».

Ma tête tourne à nouveau, et lorsque je ferme les yeux, c'est encore pire. Pourtant, enveloppée par l'épaisse couverture et par mes couches de vêtements, je suis bien. Je sens rapidement les kilomètres avalés aujourd'hui et les derniers émois qui ont suivi avoir raison de mon état de veille. Mais c'est sans conteste l'odeur que je renifle sur mon avant-bras, sur lequel ma tête est posée, qui finit par m'emporter. Une fragrance boisée, virile et sauvage. Celle de mon connard de guide sur son pull.

Chapitre 19 : Moi, vendre du rêve ?



Kal

Qu'est-ce que je fous ici à jouer à l'infirmier et à préparer à bouffer à cette nana ? Nana totalement ivre. OK, par ma faute.

« Il faut qu'un de nous deux garde ses idées claires. Je ne suis pas certaine que les vôtres s'approchent souvent de la lucidité. »

Si elle savait...

Jamais elle n'aurait foutu un pied ici ni n'aurait parcouru ne serait-ce qu'un seul kilomètre en ma compagnie, si elle était au courant du quart des choses dont je suis capable. Carolyn a déconné sévère en la mettant dans mes pattes en cette période noire. Mais je dois accorder à la brunette qu'elle a parfaitement vu juste : je suis bel et bien un guide à chier, raison pour laquelle je renouvelle mes vœux d'arrêter ce job à la con.

Finalement, sa blessure tombe plutôt bien.

Puisque nous devons rentrer demain matin, nous n'aurons pas à terminer cette excursion. Je vais ainsi gagner deux jours sur le programme initial.

De toute façon, avec sa coupure, même suturée, il lui sera impossible de remettre le couvert et de passer l'étape suivante, d'autant que je suppose son séjour sur l'île limité dans le temps. La suite de notre trip prévoyait de traverser le lac encore gelé, d'y pêcher à l'ancienne, avant de franchir la montagne qui nous fait face, pour en atteindre le sommet. Ses bois y sont

encore plus sauvages et enneigés, et des meutes entières de loups y ont élu domicile. Bref, je suis certain que c'en est fini pour elle, et par la même occasion, pour moi. Parfait !

J'en suis à faire frémir la viande grasse, alternant louche et verre de whisky, lorsque Meghan revient à elle, le sens olfactif probablement alerté par l'odeur du cerf grillé. Elle a dormi à peine une heure, temps qui m'a permis de finir d'enterrer les restes de l'animal mort et de m'adonner à quelques-uns de mes vices : le tabac et l'alcool.

La brune émet des plaintes gutturales, alors qu'elle s'assied dans le lit, les cheveux totalement en vrac.

— Mmm... ma tête, geint-elle en maintenant celle-ci entre ses mains. Trois réveils que j'ai à vivre depuis que je vous connais, trois identiques et super douloureux. Tout ça en moins de vingt-quatre heures. C'est ça le prix à payer pour visiter le coin ?

Je me détourne d'elle et termine de cuire notre dîner, en veillant bien à garder pour moi le sourire qu'elle m'a arraché. Mais la guéguerre est tentante et au lieu de m'excuser de tout ce qu'elle a eu à subir à mes côtés, j'insiste lourdement.

— Vous oubliez votre poignet.

— C'est vrai, j'oublie mon poignet..., souffle-t-elle, lasse. Je mettrai dans mon rapport : prévoir une assurance médicale toutes options.

Son propre rire dissimule le mien, à mon grand soulagement.

Je n'ai pas le courage ou la force de me mesurer à ses élans hystériques, quand je lui aurai balancé qu'il n'y aura aucun rapport à écrire, puisqu'il n'y a plus d'excursion à vendre. J'aurai tout le loisir de le lui annoncer quand nous serons en ville. Je voudrais le chemin du retour aussi calme que celui de l'aller.

— Est-ce que maintenant je peux l'avoir cet antalgique ? Je vous jure que ma tête va exploser, et ma blessure me fait un mal de chien. Je ne sais pas comment vous supportez de moi...

Cette fois, je l'affronte en me retournant subitement, mais elle ne termine pas sa phrase. Elle baisse ses yeux honteux devant mon regard noir, et l'obscurité ne suffit pas à camoufler la rougeur sur ses joues. Mais elle les relève tout aussi vite et les plante dans les miens, sans plus cacher une quelconque gêne.

— Je suis désolée que ça ne vous plaise pas que je dise haut et fort que vous buvez, mais c'est un fait ! Et je vous signale que si vous aviez été à jeun, aucun des accidents qui me sont arrivé n'aurait eu lieu. Vous mettez en danger vos clients, Monsieur... euh... Monsieur...

— C'est prêt, la coupé-je dans ses récriminations. À table.

La bouche toujours entrouverte, elle la referme en un claquement de mâchoires et se lève à la hâte pour prendre place autour de la table.

— D'abord, je mange. Je meurs de faim. Vous aurez votre procès après.

Elle ne me regarde même pas et suit des yeux la poêle que je tiens en main, laquelle se déplace du poêlon jusqu'à la petite table. Tout en cette fille dépeint la dalle. Elle trépigne, salive, se purlèche les lèvres et ses orbites vont bientôt finir vides si je ne la sers pas tout de suite.

— Drogo, balancé-je sur un ton désinvolte en remplissant son assiette de haricots et de viande.

— Quoi Drogo ?

— Mon nom de famille. Vous aviez l'air de le chercher il y a deux minutes.

— Kal Drogo... Ha Ha, très drôle. Mais si proche de la vérité, marmonne-t-elle pour elle-même. Mmm, ché trop bon, mon Dieu, ouiiii...

Ma fourchette suspendue à quelques centimètres de ma bouche, j'arque un sourcil et l'observe, légèrement sidéré, afficher tranquillement son orgasme culinaire, après qu'elle a englouti plusieurs bouchées d'affilée.

Je me demande d'un coup si elle est encore soûle ou pas. Elle n'a pourtant pas bu grand-chose, mais il faut croire qu'elle ne tient absolument pas l'alcool. Elle a toujours les cheveux dans tous les sens, son visage a repris des couleurs, témoignant qu'elle n'a plus froid, teintant son nez étroit et ses pommettes d'un rouge chaleureux. Ses billes noires reflètent le plaisir qu'elle prend à manger mon plat et elle ne peut s'empêcher de se lécher les lèvres après chaque bouchée. Malgré la situation dans laquelle je l'ai mise, cette fille est jolie. Simple, peut-être banale pour certains, mais me concernant, je trouve justement que son côté naturel la rend jolie. Tout comme elle ne cherche pas à dissimuler ses pensées ou à limiter son flot de paroles, elle ne porte aucun artifice, et je dois avouer que ça me plaît assez.

En-dehors de lorgner son physique, je rêve de rebondir sur son comportement aussi maladroit que drôle, mais je m'abstiens. En réalité, je

ne suis d'humeur qu'à aller me coucher, pas à me lancer dans des conversations sexuellement détournées. C'est une jolie fille, mais ça reste tout de même ma cliente. Et je suis peut-être un guide à *chier*, mais j'ai tout de même un minimum d'honneur et de valeurs.

— J'en peux plus des haricots blancs, mais là, croyez-moi, je pourrais en avaler des boîtes par dizaines.

Tout ce que je fais, c'est hocher la tête. Bordel, que voudriez-vous que je lui réponde ? Les débats du genre, ce n'est vraiment pas mon fort. En fait, tous les échanges verbaux – tout court – ne sont pas mon fort.

« J'avais jamais vu un ours essayer de sourire. »

Oui, je suis un ours. Et, oui, je m'en porte très bien. C.Q.F.D.¹¹

— C'est un pur délice. Merci infiniment, m'offre-t-elle avec sincérité. J'en oublierais presque le reste...

— Sans vous, nous n'aurions pas mangé cet animal. Donc... Merci à vous.

— Oh, wow ! se moque-t-elle allégrement, alors que ces remerciements m'ont demandé un effort considérable. J'ai dormi genre... cinquante ans, et un philtre magique vous a transformé en être « gentil » ? Non, je sais ! Vous avez eu peur que je meure, vous avez eu une révélation sur la valeur humaine, et Alléluia, la grâce vous a touché et vous êtes à présent un illuminé qui croit en l'Homme et en la beauté des relations.

Cette pétasse est morte de rire de ses conneries.

Moi, mis à part secouer la tête et mâcher ma viande, je ne vois pas quoi rétorquer. Alors, je fais ce que je fais le mieux, je ferme ma gueule.

— Mais je prends. J'accepte vos remerciements, révèle-t-elle sur un air hautain. Ça doit valoir un bras par ici, non ? Des remerciements de Kal Ché-pas-quoi ? Je pourrais peut-être me faire un max de fric avec !

Nouvelle explosion de rire pour elle. Nouveau grognement pour moi.

— Ça y est, vous avez fini votre cirque ?

— Rhoo ça va... Même un grizzli a plus d'humour que vous !

— J'ai de l'humour. Et il m'arrive de rire. Mais uniquement quand c'est drôle, je vous l'accorde.

Comme une gamine effrontée, elle me tire nonchalamment la langue et se renfrogne. Mais au moins, elle se tait enfin...

— C'est vous qui avez construit cette cabane ?

... Malheureusement pas longtemps...

J'affirme d'un simple hochement de tête et continue de manger.

— OK... Tout seul comme un grand ? Avec des locaux ? Avec vos amis les loups ?

Elle m'offre un visage épuisé par tous mes silences et me livre l'argumentaire censé m'arracher davantage de mots.

— Kaaal, les clients vont vous poser des questions ! Et je suis certaine que les réponses sont intéressantes. Les gens ont besoin d'aventures, de connaître des traditions différentes des leurs, ils aiment les histoires qui font peur et sont comme des gamins, alors essayez de leur vendre un peu de ce rêve qu'ils seront venus chercher auprès de vous !

Moi, vendre du rêve ? Non mais elle m'a sérieusement regardé !?

La mine sévère que je lui offre en réponse lui fait lever les yeux au ciel.

— D'accord, oubliez la vente de rêve. Livrez juste la vérité. Cette cabane vous l'avez vous-même fab...

— Je l'ai fabriquée avec Peter quand on était ados, espérant y faire venir des filles pour les sauter.

— OK, par contre la partie sur les filles, vous allez la garder pour vous, n'est-ce pas..., rétorque-t-elle illico, tout en massant son front.

Je me cale au fond de ma chaise, croise mes bras et laisse un petit sourire se dessiner au coin de ma bouche. Amusé par sa réaction si sérieuse, je me prends au jeu et lui accorde quelques détails supplémentaires, avec pour seul but, soyons honnêtes, de la faire chier.

— Je croyais que vous vouliez que je livre la vérité. Et elle est telle qu'elle. Mais si on fait abstraction de la finalité, nous l'avons construite avec l'aide du père de Peter, qui nous a appris un tas de choses, puis la cabane s'est vite imposée comme étant le repaire parfait pour... faire une escale lors des périodes de chasse.

— Pourquoi la laisser dans un état si sommaire ? Vous pourriez la moderniser un peu, non ?

— Je pourrais oui. Il me suffirait d'installer un groupe électrogène, une tronçonneuse au lieu d'une hache, ou même un quad pour moins marcher, mais les anciens vivaient ainsi par ici, et le père de Peter m'a appris à... Bref, j'aime pas ce qui est moderne. Ça me fait chier. J'ai le droit de le dire ça ? Ou c'est comme pour les filles à sauter, je le garde pour moi ?

Meghan a adopté la même position que moi et soutient mon regard goguenard, à la différence que le sien est plus las que moqueur. Mais tel est le masque que j'ai choisi de porter après avoir prononcé accidentellement deux fois : « Père de Peter ». Je n'ai aucune envie de m'étendre sur ce sujet avec elle, alors pour une fois, je préfère dévier en faisant le con plutôt qu'en étant désagréable. Merde, je dois être fiévreux...

— Comment acheminez-vous jusqu'ici les denrées, le linge, tous ces trucs-là ?

On y est, cette conversation devient casse-couilles. D'autant que plus jamais personne ne franchira le seuil de cette cabane et viendra me faire chier avec des questions à la con. Pour autant, je lui réponds, avant de conclure cette interview aussi emmerdante que soporifique. J'ai envie de fumer et de pisser.

— Par avion quand il y a beaucoup de choses à ramener ou parfois en quad. Écoutez, vous devriez finir votre assiette et retourner vous coucher. Nous partons tôt demain matin et...

— J'ai compris ! Je me tais. À une condition, objecte-t-elle avec une fierté totalement ridicule.

— Je vous écoute...

— Donnez-moi un fichu gramme de paracétamol.

Mon sourire reprend sa place sur mon visage bourru et s'étire en coin. Je décroise mes bras et me lève pour atteindre la trousse de premiers secours, dans laquelle j'attrape l'antalgique.

Je tends à Meghan un comprimé et après ça, elle termine son repas dans un silence total. Mais étrangement, alors que je débarrasse la table, puis rince la vaisselle dans la bassine, c'est moi qui finis par le briser.

— Où avez-vous appris à tirer comme ça et à vider un cerf ?

— Oh, tiens ! Voilà quelque chose qui vous intéresse ! Et ça me concerne !

Je fais volte-face vers elle et sans avoir réfléchi une seule seconde à une défense intelligente, je lui jette :

— Allez vous faire foutre.

Je balance dans la bassine la fourchette que j'avais en main et bouscule la chaise, la faisant racler sur le sol.

Je chope mon blouson, reviens sur mes pas, attrape la bouteille de whisky toujours sur la table, et sors de la cabane en claquant la porte.

— C'est ça, allez donc picoler ! Mais c'est pas possible d'être aussi soupe au lait !

Je l'entends brailler avec véhémence, alors que je m'éloigne de quelques pas du cabanon.

L'air glacé et vif soulage à peine mon excès de colère. Un comme j'en ai tant. Je m'allume une clope, tire dessus comme si elle renfermait l'oxygène qui me manquait, puis je dévisse le bouchon et porte le goulot de la bouteille à ma bouche. Ma gorge accueille la brûlure du liquide avec délectation, et je savoure la douleur infligée comme une bénédiction. Tout en buvant, je soulage ma vessie et ferme mes yeux pour tenter de retrouver ma plénitude mise à rude épreuve par la présence envahissante de la brune.

J'envie les grizzlis, auxquels je ressemble tant, de ne ressentir la colère que pour ce qui leur permet de survivre. La mienne est l'essence même de tout ce qui fait de moi un être vivant. Elle a pris la place de mon sang et se déverse en permanence dans mon corps, irriguant mes organes au même titre que mes humeurs, faisant de mon cœur un amas de lave en fusion, et de mon esprit une roche grise, sans forme et inerte.

Je descends plusieurs gorgées et mène un combat interne, non pas contre les ravages de l'alcool, mais contre toutes ces images qui continuent de me hanter dès que je clos mes paupières. Elles sont si imposantes qu'à aucun moment je réalise que je suis sorti sans arme. Et elles paraissent si réelles, si vivantes à mes côtés, que je n'entends pas tout de suite les grognements se rapprocher, ni ne vois la masse sombre se dresser devant moi.

C'est seulement lorsque la douleur fend mon visage en deux que je prends conscience qu'un ours m'attaque.

La griffure portée par l'animal est si violente et si massive que j'en tombe à la renverse. Mais malgré mes démons, l'instinct de survie est si puissant que je parviens à me relever et à amorcer quelques pas pour tenter d'échapper à la bête sauvage et me mettre en sécurité. Des pas largement freinés par le whisky que je me suis envoyé toute la soirée, mais qui me rapprochent de ma seule chance de survivre. Je suis totalement démuni, imbibé, et sans arme pour me défendre.

J'entends le grizzli rugir dans mon dos et sens, comme par vibrations, son lourd poids s'enfoncer dans la neige. Ma position et l'obscurité me protègent de braver son regard et ses mâchoires meurtrières, mais je n'en demeure pas moins effrayé.

Titubant, la joue en sang et le palpitant battant à un rythme effréné, je touche enfin du bout des doigts la porte de la cabane, mais je n'ai pas été assez rapide. L'ours finit de me rattraper et m'inflige une nouvelle griffure dans le dos, laquelle m'arrache cette fois un hurlement.

Mis à part mon propre cri mêlé à celui du grizzli, le seul bruit que j'entends avant de perdre connaissance est un coup de feu tiré à quelques centimètres de ma tête.

Chapitre 20 : Kal le crotale



Meghan

— Mon Dieu, il pèse une tonne !

De mon poids frêle, je pousse sur le côté l'ours mort. Son corps inerte recouvre celui tout aussi immobile de Kal, avachi sur le pas de la porte.

Seigneur, faites qu'il ne soit pas mort lui aussi. C'est un con, mais personne ne mérite de mourir ainsi, et si jeune.

Stop. Je n'ai pas le temps d'avoir peur et encore moins celui d'imaginer le pire. Aux chiottes les scénarios morbides.

Je suis à deux doigts de rendre mon dîner, et je lutte réellement pour ne pas m'écrouler sous mes jambes flageolantes, mais je reste positive, et surtout, je sais qu'il me faut faire vite.

J'écarte d'une main Othello qui lèche le visage de son maître, certainement dans l'espoir de le ramener à lui. Le chien entrave mes gestes pour retourner Kal, afin de m'assurer qu'il est toujours en vie. Alors, avec plus de véhémence cette fois, je vire le labrador et, usant d'une force que je ne me soupçonnais pas, je parviens à basculer Kal sur le dos. Je me penche au-dessus de sa bouche et note avec grand soulagement qu'il respire. Mais l'apaisement s'éteint tout aussi vite, au moment où je constate la blessure sur sa joue. Malgré sa barbe, je discerne parfaitement la profonde entaille qui part de sa tempe droite jusqu'à quelques infimes centimètres de la commissure de ses lèvres. Tremblante, j'approche mes

doigts de la longue coupure, mais les découvre pleins de sang. Je regarde aussitôt mon autre main, et même constat. Kal a une autre blessure.

— Merde, merde, merde !

Dans le même temps, une flaque rouge apparaît sous son corps et s'élargit à vue d'œil sur le plancher en bois. Je comprends aussitôt que mon guide est touché dans le dos.

Je dois absolument stopper l'hémorragie. Sans réfléchir davantage, je m'active à retirer ses vêtements. Et autant dire que c'est un enfer.

Kal est lourd, massif et sans réaction.

Je n'y arrive pas.

Je ne vois qu'une solution, découper ses fringues.

Je me relève et fouille en urgence la cabane pour dénicher une paire de ciseaux. Par chance, j'en trouve vite une dans le tiroir de cuisine et retourne aussi précipitamment auprès de Kal.

Accroupie à ses côtés, je place les longues lames, d'au moins vingt centimètres, au-dessus de son buste, et alors que je m'apprête à dépiécer son tee-shirt, Kal revient à lui, agrippant avec force mon poignet.

— Qu'est-ce que vous foutez ?

— J'essaie de vous sauver la vie.

— En me poignardant ?

— Vous êtes blessé au niveau du dos, je dois retirer vos vêtements pour voir les dégâts.

Kal relâche mon poignet, mais pour mieux repousser tant ce dernier que la paire de ciseaux loin de lui.

Non sans gémir, il réussit à s'asseoir et à virer son blouson. À chaque grimace qu'il fait, j'agis par mimétisme et plisse mon visage comme si je ressentais moi-même la douleur.

— Laissez-moi au moins découper le tee-shirt. Il est, de toute façon, foutu et vous avez bien trop mal.

— C'est votre truc de... tailler ?

S'il n'avait pas l'air aussi algique, je lui aurais sans aucun doute demandé si je devais y entendre un double sens graveleux. Mais finalement, je pense que c'est moi l'obsédée, car lui fait sûrement référence à l'éviscération du cerf, quand j'entrevois d'autres formes de *taillage*.

Je ne me perds pas davantage dans mes pensées lubriques ô combien déplacées et retourne prestement à la réalité et à son urgence.

— Est-ce que vous pensez pouvoir vous hisser jusque sur le lit ? Je n'y vois absolument rien ici, et ce sera plus facile d'examiner la blessure une fois couché.

— Je suis sonné, pas tétraplégique, me rembarre-t-il comme à son habitude.

Est-ce que vous pensez pouvoir être aimable un jour ? ai-je envie de lui balancer à mon tour.

Je m'abstiens pourtant et l'aide à se relever et à effectuer les trois malheureux pas qui mènent jusqu'au lit.

Il se laisse lourdement tomber sur le ventre, grognant des plaintes qu'il tente de retenir, en vain.

Qui ne dit mot consent – ou plutôt, qui ne voit pas consent – armée de la paire de ciseaux, je déchire son tee-shirt du bas jusqu'en haut. J'en écarte les pans et découvre alors la beauté mêlée à l'horreur. Celle que jadis devait inspirer son tatouage, et celle que sème à présent la griffure de l'ours.

Je me suis redressée et je reste immobile au pied du lit, à observer toutes les atrocités qu'est en train de me raconter le dos de cet homme.

Tandis que Kal était nu dans sa chambre hier soir, je pensais avoir entraperçu une grande part du tatouage qui recouvre son dos ; le même que celui dessiné sur son torse. Mais maintenant que j'ai une vue parfaite dessus, je réalise que je n'avais encore rien vu. Rien du visage si triste et si empli de souffrance de l'ange accroupi. Rien de ce que ses ailes rabattues dissimulent.

Et alors que je ne devrais pas, je conduis mes doigts, de nouveau tremblants, vers ce qui gît à ses pieds. Le corps d'une femme et celui d'un bébé, à présent noyés dans des traînées de sang.

— Alors ?

Kal me sort de ma stupeur. J'arrête les doigts indiscrets, avant qu'ils ne touchent sa peau, et porte mon attention là où elle sera plus utile.

— Je... je pense que vos vêtements ont permis que ce ne soit pas trop profond. L'entaille est longue, mais je ne pense pas que ce soit bien méchant.

— Je ressens sa présence, mais j'ai besoin que vous me disiez précisément où ce putain d'ours m'a griffé !

Sa voix n'est que colère et douleur entremêlées. Il serre si fort ses mâchoires que je le soupçonne d'essayer de retenir des larmes. Mais plus je regarde son tatouage, plus je devine que sa souffrance n'est pas que physique.

— Elle... part de sous votre clavicule droite, jusque... jusqu'à...

— Jusqu'à quoi bordel ? s'agace-t-il alors que je ne sais pas comment être plus douce et plus compatissante.

Je ne m'attends pas à ce qu'il me donne des explications sur ce tatouage, mais je le devine comme étant important, cher à ses yeux, voire, à l'origine de tout ce qui a pu le rendre si austère et si... vide de tout, si malheureux.

— Jusqu'à... milieu du dos, sur la gauche.

— Est-ce que...

— Non, ils... elles... n'ont pas été abîmées, anticipé-je sa question par instinct.

Alors qu'il est appuyé sur ses coudes, sa tête s'affaisse comme par soulagement. Le souffle qu'il libère par la suite confirme mon sentiment.

— Merci, me lâche-t-il d'une voix basse, douce et sincère. Est-ce que pouvez me faire un pansement, s'il vous plaît ?

Si nous étions en Laponie, en plein mois de décembre, face à tant de politesse, je penserais que j'assiste à un miracle de Noël. Mais nous sommes en Alaska, en février, et mon guide n'a rien à voir avec le père Noël. Non, je crois juste que je viens de découvrir la première faille humaine de Kal l'animal. Et autant je la présume comme étant responsable de son côté mal léché, autant l'intégrité du dessin la représentant le rend plus vulnérable, presque docile.

— Bien sûr, lui accordé-je.

Je m'empare de la trousse de secours, d'un torchon propre et d'une bassine d'eau, comme une répétition de ce que lui a fait pour moi, il y a quelques heures à peine.

Je m'assieds sur la couche pour nettoyer la plaie et toutes les traces de sang qu'elle a libérées.

— Je suis désolée, c'est froid.

Un grognement d'acceptation de Kal plus tard, me voilà à laver soigneusement son dos, une nouvelle fois comme lui a rincé mon poignet plus tôt.

Je tente de rendre mon toucher le plus doux et le moins douloureux possible. Je passe avec précaution sur les plumes noires de l'ange pleurant, redessinant par ce geste les contours de chaque aile courbée. Et sans en comprendre les raisons, je m'applique plus fort encore à débarrasser la femme et l'enfant du sang qui les recouvre. Comme si je percevais qu'ils avaient déjà suffisamment souffert.

Lorsque la tâche est terminée, je m'attelle à désinfecter la longue plaie. Me souvenant parfaitement de la douleur que l'alcool à 70% m'avait infligée au poignet, je peine à m'exécuter. Compresse imbibée suspendue en l'air, je libère quelques souffles angoissés, revivant sans aucun plaisir la torture reçue. Dingue comme on peut ressentir comme si on le vivait en direct une douleur qu'on pensait déjà oubliée.

— Vous attendez quoi ? me réveille mon ogre préféré. Je suppose que vous jubilez à l'idée de vous venger ?

— Ne me prêtez pas les intentions qui vous sont propres, Barbe Bleue. Non, je n'ai, croyez-moi, aucune envie de me venger. C'est juste que...

— Que quoi ?

— Je... je suis quelqu'un de très empathique.

— Ce qui veut dire ?

— En gros, vous avez mal, j'ai mal.

— Dans ce cas, imaginez que je suis en train de prendre mon pied. Je vous promets de ne pas hurler, mais par pitié, bougez-vous le cul, je ne vais pas rester comme ça toute la nuit, et je suis en train de retapisser le lit avec mon sang sur la gueule.

— Vous êtes grossier, Kal.

— Et vous une emmerdeuse. Bon sang, c'est quand vous vou...

Il a menti. Il hurle.

Oups ! Probablement parce que je viens de verser le liquide brûlant directement sur sa plaie béante. Mais il a eu raison de ma patience et m'a poussée à être méchante. C'est sa faute.

— Bordel, place-t-il essoufflé, pour quelqu'un de soi-disant empathique, vous n'avez pas l'air bien souffrante ! Virez-moi ce sourire de merde de votre face, sale menteuse !

— Arrêtez de bouger, je dois mettre un pansement. Allez, détournerez-vous ! lui ordonné-je alors qu'il me regarde de travers, prêt à me faire avaler le peu qu'il reste d'alcool modifié.

Il obéit et se rallonge à plat ventre, grognant des jurons que je suis incapable de déchiffrer.

— Arrêtez de parler aussi, ça fait des vibrations qui font bouger votre dos. Je sais que vous tenez absolument à me remercier, mais vous le ferez plus tard. Je vous rappelle que je dois aussi m'occuper de votre visage.

Je le sens se raidir et bougonner un dernier gargarisme inaudible, puis enfin, il devient aussi immobile et malléable qu'une poupée. (*Qu'un Ken plutôt...*)

Alors que je dépose des compresses sur la blessure et des bandes de sparadrap par-dessus pour les fixer, je me permets d'admirer non pas l'immense tatouage, mais le buste taillé et musclé qui l'habite.

Bien qu'il ne reste que des bouts infimes de peau vierge de tout dessin, je la sens d'une douceur infinie sous mes doigts. Comme quoi, on peut être parfaitement rugueux à l'intérieur, mais doux à l'extérieur. Bazar, on dirait une pub pour bonbon. « La sucette Kal : tendre à l'extérieur, âpre à l'intérieur. »

— Vous riez encore. Si vous êtes toujours ivre, j'aime autant que vous ne me soign...

— Fermez-la. Et vous avez bon dos de vous lancer sur ce terrain ! Pardon pour le « bon dos », m'excusé-je en pouffant cependant. Voilà, j'ai terminé. Faites voir votre joue.

Mais Kal se redresse et quitte le lit pour s'emparer du petit miroir fixé au mur plus loin. Sans même me jeter une œillade, il récupère ensuite la trousse de secours et la bouteille quasi vide d'alcool à 70% et s'assied autour de la table.

— Ne soyez pas stupide, Kal, je vais le faire.

Je reste plantée à ma place, tentant de rester stoïque, alors qu'il débute lui-même ses soins.

— Allez au diable, lui balancé-je en me dirigeant vers la porte laissée grande ouverte.

— Qu'est-ce que vous pensez arriver à faire là au juste ?

Je ne lui réponds pas et continue de m'acharner sur ce que j'ai entrepris : pousser l'ours mort dehors pour pouvoir fermer la porte. Mais

ça me fait un mal de chien au poignet.

— Ne soyez pas stupide, je vais le faire, reprend-il mes mots avec dédain.

— Vous êtes un con.

— Vous vous répétez.

— Pas du tout. J'ai dit que vous étiez à chier. Le con, je l'ai juste pensé à de très nombreuses reprises, mais je ne l'ai jamais émis à voix haute.

— Sauf quand vous m'avez demandé si j'avais obtenu un diplôme pour, je cite : « Être aussi con et désagréable ».

À moitié couchée sur l'énorme grizzli, je stoppe mon labeur pour relever la tête vers mon guide. Fixant toujours le miroir, ce *con* jubile, malgré les grimaces qui témoignent de la douleur qu'il ressent pendant son nettoyage de plaie. *Bien fait !*

— J'avais bu, ça ne compte pas, me renfrogné-je en reprenant ma besogne, pour rien.

Cette fichue bestiole ne bouge pas d'un millimètre alors que je glisse sur le sol à force d'essayer de la pousser vers le dehors. Certes, avec une seule main, mais tout de même ! Difficile de croire que je suis parvenue tout à l'heure à l'arracher du corps de Kal le crotale.

— Je n'ai aucune envie de refaire votre pansement. Arrêtez votre acharnement ridicule. J'ai compris le message, vous êtes une battante, une femme forte, nul besoin de tenter de me le prouver par tous les moyens.

— Vous êtes con, condescendant et... J'arrive même pas à trouver d'autres qualificatifs ou en tout cas de suffisamment parlants pour vous décrire.

Kal ne daigne toujours pas me regarder. Il poursuit sa tâche, essaie de fixer un pansement sur sa joue velue, sans se soucier un seul instant ni de ma présence ni de la peine qu'il peut me faire. Et pour être honnête, je me demande bien pourquoi ce qu'il me vomit dessus m'affecte à ce point.

Je crois lui avoir moi aussi révélé une de mes failles. Celle de ne jamais être prise au sérieux, celle d'être en permanence jugée pour ce que je ne suis pas. Même si je valide mon côté *emmerdeuse*. Mais une nouvelle fois, à qui la faute ?

Je chasse la larme qui s'est invitée sur ma joue et me replonge dans le lit chaud. Kal le dictatorial n'aura qu'à se plier en deux pour dormir sur

une des couches du lit superposé. Allongée sur le flanc, j'expose à mon odieux guide mon dos et ose seulement :

— Le merci auquel j'ai eu droit pour vous avoir sauvé la vie aurait largement suffi.

Bien sûr, il ne me répond pas.

Malgré le vent glacial qui s'infiltré dans la cabane entrouverte, je trouve l'apaisement dont j'ai besoin au creux des couvertures épaisses et du sommeil qui m'emporte rapidement.

Chapitre 21 : Le blizzard



Turn the page – Dave Funley cover

Kal

— J'ai mal, Kal, mon Dieu, j'ai si mal...

— Je sais, Carrie, je sais. Tiens bon, on n...

— J'ai tellement peur !

Je nous arrête dans l'entrée, lâche le sac, et prends son visage entre mes mains, faisant fi du temps qui nous est pourtant compté. Je l'enserme avec force, à la hauteur de ma détermination à la rassurer.

— Regarde-moi, Carrie. Tout va bien se passer, je te le promets. On va y arriver et on sera à temps chez le docteur Hoover.

Je tente d'habiller mon regard d'un courage et d'une force que je n'ai pourtant pas. En réalité, je suis aussi apeuré qu'elle, et un nombre incalculable de questions et de doutes brouillent ma volonté à la mettre en sécurité.

Les larmes se déversent à grands flots sur ses pommettes rougies. Ses lèvres tremblent, et je prie pour que le baiser que je leur porte la convainque que tout va aller pour le mieux. Une promesse silencieuse, mais que j'espère plus sincère et plus puissante encore que ces satanés mots que je ne cesse de répéter depuis des heures.

Ce moment doit être le plus magique de notre existence et je refuse qu'il vire au cauchemar. Alors je lutte, tant contre mes craintes de ne pas honorer mon serment que contre les éléments qui se déchaînent autour de nous. Le blizzard qui s'est abattu, il y a plusieurs jours maintenant, s'intensifie, comme si les lieux refusaient de nous laisser partir. Mais nous ne pouvons plus attendre que le calme revienne. Ses saignements se sont accentués et la douleur lui semble à tel point insupportable que j'ai la sensation de la ressentir moi-même. Dieu que j'aimerais la faire réellement mienne et vivre avec aussi longtemps qu'il le faudra, si elle peut ne plus avoir si mal et si peur.

— Tu es prête ? Tu vas pouvoir marcher ?

J'ajuste son bonnet et camoufle ce qui peut l'être sous son épaisse écharpe, recouvrant ses traits déformés par la fatigue accumulée par les quinze heures de travail écoulées.

Je la soutiens au creux de mon bras, alors que je n'ai pas encore ouvert la porte et que nous n'avons pas fait un pas au-dehors. Mais le vent souffle avec une telle violence, s'engouffrant dans le moindre interstice de l'entrée, que je sais ce qui nous attendra lorsque nous aurons franchi le seuil.

Carrie m'offre un timide acquiescement, aussi peu crédible que ma confiance en moi à pouvoir atteindre la ville sans heurt. Mais avons-nous le choix ? Si je ne la conduis pas tout de suite chez le médecin, elle...

Je chasse les options les plus sombres et gonfle mes poumons d'air et de cette bravoure qui me fait défaut.

J'abaisse la poignée et aussitôt, les rafales nous accueillent. Je ne cherche même pas à refermer la porte derrière nous, je n'ai pas le temps de me battre contre la force du vent, et le combat que je vais avoir à mener d'ici peu me demandera bien plus de vigueur.

Au dehors, les températures sont extrêmement basses et la tempête de neige est à son paroxysme. À l'aveugle, nous nous dirigeons plus par connaissance de l'environnement que grâce à ce que nous voyons, car mis à part un mur blanc, épais, et sans fin, je ne discerne rien.

Chaque mouvement effectué pour atteindre mon appareil est entravé et ralenti par les bourrasques, apparemment déterminées à nous cloîtrer ici.

Carrie, blottie derrière mon dos, marche dans mes pas, retenant les cris contre lesquels je la sais lutter. Nous n'avons plus que quelques

malheureux mètres à faire, mais chacun d'eux nous demande un effort quasi surhumain. Je la sens serrer avec poigne mes bras dès qu'une contraction la traverse. Lui servant de maigre bouclier contre le vent, je suis incapable de la soutenir chaque fois qu'elle se plie en deux. Mais nous devons avancer. Il le faut...

Bien que moi aussi je porte un bonnet, solidement enfoncé sur la tête, le blizzard siffle atrocement dans mes oreilles, à m'en péter les tympanes. Et ma main, piètre défense contre la neige cinglante, ne stoppe en rien les griffures que la glace inflige à mon visage.

Mais mon acharnement finit par payer. Malgré mon manque de visibilité, mes mains se posent avec soulagement sur la surface dure de mon avion, et après un dernier effort pour le contourner, j'installe enfin Carrie sur le siège passager, avant de prendre place à mon tour dans la cabine de pilotage.

— Mon Dieu, Kal, j'ai si peur...

— Je suis là.

— Mais avec ce vent, tu ne vas pas p...

— Je te demande de me faire confiance. Je te jure, Carrie, que je vais y arriver et que toi et le bébé êtes en sécurité.

Elle me sourit, effaçant d'un coup sa souffrance qui continue pourtant de se déverser sur ses joues. Je lis dans ses yeux noyés de larmes sa croyance inébranlable en moi, son amour inconditionnel, et ce lâcher-prise qui me réchauffent un tant soit peu le cœur.

Je caresse une dernière fois l'ovale de son visage, dépose un baiser appuyé sur ses lèvres et je me détourne d'elle pour affronter ce que je redoute tant.

Le regard à présent fixé sur le mur blanc qui nous fait face, je ferme un temps les yeux, inspire une dernière goulée de courage, et faisant abstraction des martèlements douloureux de mon cœur, je tourne la clé et démarre le moteur.

Il m'est arrivé à de nombreuses reprises de voler en pleine tempête, et même si pour chacune d'elles, j'ai eu conscience de la connerie que cela représentait, je n'en ai pour autant jamais éprouvé un quelconque regret de le faire. C'était comme une sorte de challenge, certes débile et dangereux, mais c'était une manière de renforcer mon orgueil largement

assumé. J'ai toujours été le meilleur pilote du coin, et rien ne m'aurait contraint à perdre mon titre.

Pourtant, ce soir j'ai peur.

Pour la première fois de ma vie, je crains de défier les éléments et ce, parce que je ne suis pas seul à bord.

Carrie libère un cri étouffé entre ses dents serrées et je lâche aussitôt les gaz. Je ne me pose plus de questions et avance déjà sur la piste de décollage.

L'avion tangue sous les rafales de vent, mais j'élève sa vitesse de roulement et, très rapidement, son nez pointe vers le ciel agité.

Je n'ai quasiment aucune visibilité, et plus je monte plus les bourrasques nous engloutissent. Nous sommes ballotés de droite à gauche, comme sur un manège à sensation extrême, et c'est de toutes mes forces que je m'agrippe au manche, observant par de rapides et courts regards les instruments de vol du tableau de bord. Tout vire au rouge et les signaux ne cessent de brailler un danger que je perçois déjà.

Le blizzard est trop puissant et mon avion bien trop léger.

Carrie se cramponne à tout ce qu'elle peut, alors que ses contractions s'intensifient, nous rappelant que nous avons attendu trop longtemps pour regagner la ville. Mais voici deux jours que la tempête est tombée, et le bébé n'était pas censé arriver si tôt. Nous avons déjà consulté le docteur Hoover récemment et ce dernier nous avait assuré que Carrie était victime d'un faux travail. Nous étions alors rentrés tranquillement à la maison, nous attelant aux derniers préparatifs pour les trois semaines qu'il nous restait avant d'accueillir le nouveau-né. Mais les douleurs ont repris la nuit dernière, et les saignements sont arrivés. Impossible de quitter le domaine ou même de téléphoner à qui que ce soit, tout réseau étant indisponible. Nous avons entendu les arbres craquer, puis tomber sous la force du vent ; les routes étaient impraticables. J'ai repoussé autant que j'ai pu l'idée de prendre l'avion, espérant que l'heure de l'accouchement n'avait pas encore sonné, mais j'ai vite saisi que quelque chose n'allait pas, et je refuse de perdre cet enfant. Alors j'ai cédé face à mes propres signaux d'alerte. Nous n'avons, de toute façon, pas le choix. Il nous faut de l'aide.

Je lutte et mène un combat contre ce que je pense voir, entendre et ressentir. Je maintiens mon cap et regarde les minutes défiler, à défaut

d'observer avec clarté ce qui se passe dehors. Nous ne sommes plus très loin de Sitka maintenant, et je tente de hurler à Carrie, par-dessus le bruit assourdissant des bourrasques, toujours les mêmes mots, ceux qui lui clament que ça va aller, qu'il faut qu'elle tienne bon, que nous s...

Il n'y a plus de bruit. Je ne perçois même plus les ombres de la neige projetée violemment contre le pare-brise étroit de mon avion. Plus rien ne bouge et il fait noir, et froid. Tellement froid.

Mes paupières clignent et tentent cette ouverture totale qui me permettra de comprendre où je suis. Mais ma vue reste brouillée par un rideau épais et visqueux à la fois, et elle demeure inefficace devant tant d'obscurité. Après de multiples efforts, je parviens à redresser la tête de quelques centimètres et je discerne alors le manteau de neige et la forêt épaisse sur ma gauche.

Il me faut plusieurs secondes supplémentaires pour additionner ensemble les infos qui me parviennent. Je suis dans mon avion et je me suis crashé. Une aile brisée gît à quelques mètres du fuselage du monomoteur et de nombreuses branches arrachées parsèment le sol enneigé.

Tout paraît si calme... Même le vent semble s'être apaisé. Le vent... Il y avait une tempête...

Je referme les paupières et repose ma tête ensanglantée sur le tableau de bord, sans parvenir à analyser comment j'en suis arrivé là et depuis combien de temps je suis ici. Ma tête est si lourde, j'ai tellement sommeil et j'ai si mal...

« J'ai mal, Kal, mon Dieu, j'ai si mal... »

Soudain, une pièce supplémentaire vient s'assembler avec fracas au puzzle qui prend progressivement forme derrière mes yeux clos. La panique me saisit aussitôt et une peur instinctive prend place en moi, s'infiltrant comme un venin pernicieux et mortel.

— Car... Carr... ie, l'appelé-je avec difficulté, comme si chaque lettre prononcée me brûlait les poumons.

Mais seul le silence me répond. Le même qui habite le cockpit depuis que j'ai repris connaissance.

Toutes les douleurs de mon corps s'éveillent d'un coup. Celle de mon crâne, celle de mes côtes probablement fracturées, celle de mon cœur qui perçoit avant moi le drame que je refuse.

Des larmes se mélangent au sang qui continue de couler de mon front, alors que je détourne avec lenteur la tête vers ma droite, sans parvenir à relever mon buste. Et je la vois...

— Carrie... Carrie..., pleuré-je à présent sans rien retenir. Je t'en prie, Carrie, réponds-moi, Carrie...

Mais elle ne le fait pas. Elle ne répond à aucun de mes appels désespérés.

Et c'est toujours couché sur le tableau de bord que je comprends, impuissant, qu'elle ne le fera jamais. Tout comme je comprends qu'elle n'est pas en train de regarder le ballet gracile de la neige qui s'est à présent calmée. Que je n'ai pas tenu ma promesse. Qu'elle a donné naissance à notre enfant, seule. Qu'elle le tient au creux de ses bras. Que c'est une fille. Et qu'elle est morte elle aussi.

Mes larmes obstruent ma vue et ma gorge se resserre dans cet étau de douleur, à m'en étouffer. Mes mains se crispent et serrent le manche de l'avion, à l'en arracher, mais au bout d'un moment, je parviens enfin à hurler.

Chapitre 22 : Réveil en fanfare



Sould I Stay or Should I Go – The Clash

Meghan

— Kal, réveillez-vous. Kal, rév... Mon Dieu, mais... mais lâchez... moi !

Penchée au-dessus de lui, je tente d'écarter ses mains qui ensèrent ma gorge et chope, comme je le peux, chaque particule d'oxygène que sa prise ferme veut bien laisser passer.

Dès que j'ai eu posé ma main sur son épaule pour tenter de l'extraire de son, a priori, cauchemar, mon guide s'est empressé de m'étrangler.

Je peine à respirer et me débats de toutes mes forces, sans pour autant obtenir ce que je réclame, mais ce que je lis sur son visage me laisse penser que ce n'est pas après moi qu'il en a. À mon image, il est terrifié, affolé, et ses yeux hagards dénotent clairement le choc. Face à mes sifflements gutturaux et mes cris mêlés, il finit par s'exécuter et aussitôt, l'air pénètre dans mes poumons asphyxiés. Encore tremblante de peur, je me laisse tomber à ses côtés sur le matelas et masse la peau meurtrie de mon cou.

— Je suis désolé, s'excuse-t-il de sa voix grave et peinée.

— Je peux savoir à quoi vous rêviez pour crier si fort et pour vouloir me tuer ?

Mon ton à moi est très certainement moins confus que le sien, mais je commence sincèrement à saturer et pire, je m'interroge sérieusement sur ma longévité si je reste plus longtemps avec lui. Je suis dépitée que nous devions repartir si tôt, sans avoir pu terminer le circuit initial, mais je me demande si finalement, chaque blessure reçue n'est pas une bénédiction, une sorte de signe qui n'aurait pour but que de me mettre en garde de ne pas poursuivre cette excursion.

J'ai à peine le temps de me remettre de ce réveil en fanfare, couplé à une agression matinale, que Kal s'extirpe de son lit comme s'il était sur ressort, sans, bien sûr, m'épargner une bousculade.

Génial. Bulletin météo de son humeur du jour en direct live.

Il se dirige vers l'espace cuisine et tangué durant le court chemin qui y mène. J'imagine qu'il subit les derniers restes de sa cuite d'hier.

Je remarque dans le même temps que « Kal la fée du ménage » a nettoyé le parquet du sang qui le tapissait et qu'il est parvenu à dégager l'ours mort dehors. La porte d'entrée est à présent fermée et la chaleur a remplacé le froid polaire qui régnait quand je me suis endormie.

J'inspire une bonne dose de courage et entame de rassembler mes affaires, quand mon regard se fixe sur un Kal qui n'a vraiment pas l'air dans son assiette.

Dos à moi, alors qu'il vient de se rafraîchir le visage et de se laver les dents, ses mains sont posées de part et d'autre de la bassine, et sa tête est lourdement penchée en avant. Tout laisse à croire qu'il est à deux doigts de déverser ses excès de la veille dans la grosse écuelle, mais pourtant, un je-ne-sais-quoi me fait largement douter. Je ne le pense pas malade. Je ressens quelque chose de beaucoup plus interne, presque moral, probablement en lien avec ce réveil si violent. Je n'ai aucun pouvoir de divination, j'associe simplement le cauchemar duquel je l'ai extirpé à ses excuses qui ont suivi sa tentative d'étranglement, le tout agrémenté d'un faciès profondément affecté.

En si peu de temps que j'ai passé en sa compagnie, j'ai eu l'occasion de le voir sous pas mal de coutures, de bougon à alcoolisé, en passant par gueulard et sonné, mais l'homme qui se tient debout à quelques mètres de moi transpire l'accablement.

— Est-ce que tout va bien ? m'aventuré-je alors à lui demander, et ce, avec sincérité.

Je n'obtiens pour réponse qu'un maigre hochement de tête, mais je n'insiste guère plus et reprends ma tâche en cours, à savoir : faire mon bagage. Les probabilités qu'il me confie quelque chose sont, de toute façon, quasi nulles, alors à quoi bon perdre mon temps à tenter de dialoguer avec lui...

Alors que je referme mon sac, un bruit de chaise raclant le sol me fait redresser la tête vers la source.

— Hé, ça va ? Wow ! lâché-je en même temps que je me précipite vers mon guide, victime d'un vertige. Venez vous recoucher, lui intimé-je en le soutenant comme je le peux.

OK, il y a bien plus que de la peine en lui. Soit il est encore bourré, soit il est malade.

Je passe son bras puissant par-dessus ma frêle épaule et nous conduis, non sans difficulté tant il pèse lourd, jusqu'au lit sur lequel je le jette ni plus ni moins.

Il ne s'oppose à absolument aucun de mes ordres ou décisions et très rapidement, je le soupçonne alors d'être à nouveau torché comme l'ivrogne qu'il est.

— Je n'ai pas bu si c'est ce que vous cherchez.

OK, mon reniflage n'était pas aussi discret que je l'espérais.

Je replace mon nez à distance de sa bouche et l'examine de plus près. Il dit vrai, il ne sent pas l'alcool, juste le dentifrice. Par reflexe, je touche alors son front, lui arrachant un geste de recul défensif.

— Contrairement à vous, je ne vais pas vous étrangler !

— Je vous ai dit que j'étais désolé.

— Et je vous crois, même si j'aurais aimé une explication. Mon Dieu, Kal, vous êtes brûlant ! enchaîné-je sans lien, ma main toujours plaquée sur son visage. Et votre pansement sur la joue est imbibé de sang. Laissez-moi regarder vos blessures.

— Vous avez vu l'état du vôtre ? me rembarre-t-il plus pour la forme que par réelle méchanceté.

Réponse en pensée : Non, je n'ai pas regardé mon poignet.

Réaction cachée après vérification : Oh vache !

— Mince, je n'avais pas remarqué. Eh bien... quelle belle équipe nous formons ! tenté-je l'humour pour le dérider.

Échec. Il tire une tronche pire que d'ordinaire. Mais si jusqu'ici, je l'ai trouvé con et désagréable, là, je le pense réellement souffrant et... je ne sais pas... Triste ? Oui, je le sens profondément triste. Il tente d'échapper à mon regard, en déviant ses yeux dès qu'ils ont le malheur de croiser les miens, et sa bouche forme une espèce de mimique de lutte. Elle est parcourue par d'infimes tremblements, comme s'il était sur le point de fondre en larmes.

— Kal, est-ce que je peux faire quelque chose ?

— Nous devons redescendre, balance-t-il en essayant de se redresser dans le lit.

— Et vous pensez être en état ?

Mon ton est sec, mais je sais que j'ai raison. Il a de la fièvre, une de ses plaies est sûrement infectée, et il tient à peine debout. Pourtant, il me regarde comme si j'avais encore sorti une énormité, avant de me répondre enfin.

— Votre poignet doit être recousu et il vous faut des antibiotiques.

— Et je crois bien qu'on fera : un pour toi, un pour moi, tenté-je à nouveau de le décoincer – encore en vain.

Il referme ses paupières, confirmant mes craintes. Il n'est pas du tout en capacité de crapahuter dans la neige pendant des heures.

Je le laisse se reposer et profite qu'il s'est peut-être rendormi pour aller faire pipi dehors, me faire une toilette sommaire à l'eau froide et me changer.

Le côté mentholé de mon dentifrice termine de réveiller les dernières parties de mon corps encore assoupies. Je me sens aussi fraîche que la rosée du matin, prête à affronter ce qui m'attend dans les heures à venir, à savoir : repartir jusque chez Kal et téléphoner à Peter pour qu'il envoie du monde récupérer son ami. Projet que je m'empresse de partager à mon guide, sitôt le pansement de mon poignet changé.

— Je vais redescendre toute seule et aller chercher de l'aide pour vous ramener.

Statique au pied de son lit, j'attends sa réaction qui ne tarde pas à me foudroyer sur place.

— Quoi !? s'énerve-t-il avant d'être pris d'une quinte de toux. Il n'en est pas question, vous êtes sous ma respons...

— Prenez-le comme vous voulez, mais de nous deux, c'est moi la moins mal en point. Et comme vous me l'avez si bien craché hier soir, je suis une battante, une femme forte, et tant pis si ça a un quelconque impact sur votre virilité. Je vous laisse méditer sur tout ça, et en attendant, je vais vous refaire votre pansement. Et si vous cherchez à vous débattre, à m'étrangler ou que sais-je encore, je vous colle une balle entre les deux yeux comme je l'ai fait à l'ours.

Ours qu'il a foutu allez savoir où.

Kal garde étrangement le silence et me renvoie au travers de son regard orageux tout ce qu'il pense de ma tirade, mais il n'émet aucune objection et me laisse aller récupérer le matériel de soin.

Lorsque je reviens à ses côtés, ses paupières sont closes et sa respiration apaisée, bien que maladivement sonore. Je ne sais s'il cherche à se calmer ou s'il lutte contre une éventuelle douleur, mais le connaissant, je ne suis pas près de le savoir. Alors je ne lui pose aucune question et me rassieds en silence sur le matelas.

Mon poids lui fait rouvrir les yeux et il les braque aussitôt sur moi, témoignant toujours à travers eux cette même colère.

— S'il vous plaît, l'imploré-je avec douceur, vous voulez bien me faire confiance et me laisser soigner votre joue ?

Le silence continue d'habiter la pièce unique, mais son regard parle de nouveau pour lui. Il y consent.

J'approche mes mains de sa plaie et m'active à en décoller le pansement taché de sang, tentant de faire abstraction de son torse nu si ciselé à quelques infimes centimètres du mien. Je grimace pour Kal, lorsque l'adhésif s'évertue à rester accroché à son épaisse barbe brune, dont j'arrache au passage quelques poils.

— Où avez-vous appris à faire tout ça ? me demande-t-il sans aucune animosité ni sans que je ne perçoive de jugement douteux. Le tir, le dépeçage, les soins...

Si lui-même dépose les armes, il est alors temps pour moi de baisser ma garde et d'arrêter de le piquer comme j'ai l'habitude de le faire. Sans interrompre le soin en cours, j'offre alors mes réponses telles qu'elles me viennent à l'esprit, sans jamais chercher à minimiser ou à exagérer leur portée. Je les livre juste avec une grande simplicité.

— Mon père était trappeur à des centaines de kilomètres au nord d'Anchorage. J'ai été élevée au milieu de rien et de tant de choses à la fois. J'ai appris à tuer les animaux avant de savoir lire, et à les vider puis les cuisiner avant d'être une jeune-fille. C'est ma mère qui m'a enseigné ce qui aurait pu me permettre de vivre en société, si une seule avait existé à nos côtés : lire, écrire, compter, l'Histoire, les sciences... Mais je dois avouer que ça ne m'intéressait pas des masses. Je préférais largement suivre mon père pour poser, puis relever les pièges, et participer à tout ce qui suivait, comme le tannage. Je sais que ça vous semble difficile à croire, mais j'étais plutôt douée ! Mais mon père est mort lorsque j'avais quatorze ans, et ma mère et moi avons dû regagner la ville. Juneau était plus petite qu'Anchorage, donc moins effrayante pour nous, et Maman y avait encore quelques membres de sa famille. Malheureusement, elle m'a elle aussi quittée depuis.

— Et pourquoi être devenue employée de tour opérateur ?

Il semblerait que j'aie attisé sa curiosité et mieux encore, que j'aie suscité son intérêt. Ce lieu aurait-il quelques vertus magiques ? Je ne lui partage bien évidemment pas ma remarque et me contente de sourire, alors que je suis si près de son visage que je soigne toujours. Avec lenteur, je retire les compresses de la plaie, tout en répondant à sa question.

— Parce que je suis persuadée qu'il y a des beautés à faire découvrir, comme celles que j'ai moi-même eu la chance de voir, et que j'espère qu'un jour, quelqu'un d'aussi amoureux de l'Alaska que moi m'écouterait et fera des randonnées comme... celle-ci, des incontournables.

Je secoue la tête et ne peux chasser un sourire maintenant amer, car si hier soir j'ai perçu en Kal les prémices de ses failles, il est évident que je viens de lui livrer encore une des miennes. Ces terres si sauvages et pourtant si familières, mon enfance si heureuse et cette famille si aimante qu'aujourd'hui je n'ai plus non plus.

— Je déteste la ville, lui confessé-je davantage, sans même y avoir réfléchi, mais je me suis prise dans mon propre piège et ce dernier me retient comme dans une cage. Et plus les années passent, plus je ressens ce manque de liberté que j'ai connu avec mes parents.

— Alors pourquoi ne pas quitter la ville ?

— Parce que ce n'est pas si simple. Que voudriez-vous que je fasse, toute seule, sans aucune économie ?

— La liberté ne se monnaie pas, me lâche-t-il avec grande conviction.

J'ancre mes yeux quelques secondes aux siens, et ce que j'y lis m'informe d'à quel point lui ne pourrait jamais être enfermé. Pour la première fois, je l'envie d'être ce qu'il est.

— Facile pour vous, vous avez encore votre famille et des amis. Moi je suis...

Je libère un souffle résigné, chassant mes rêves d'évasion au plus loin, et ramène mon regard sur sa blessure.

— Oh, Kal, votre plaie... Vous auriez dû me laisser faire comme avec l'autre ! Il faut que je coupe la barbe qui l'entoure, sans ça, je ne parviendrai pas à correctement désinfecter ni à fixer le pansement.

Malgré mon nettoyage consciencieux, les pourtours de la blessure restent rouges, et du pus se mêle au sang qui a repris sa coulée morbide. Kal regarde la paire de ciseaux que je tiens en main et finit par hocher la tête pour donner son nouvel accord.

Avec précaution et douceur, je dégage alors plusieurs centimètres de peau tout autour de la plaie. Je n'ai pas de quoi la raser complètement, mais ce sera déjà très bien ainsi.

— Mon père se blessait souvent, lui relaté-je tout en désinfectant largement la zone. Rien de jamais bien méchant, mais il revenait souvent avec des entailles aux mains, des coupures aux jambes, et ça, ce n'étaient que les « bobos ». Un jour, un puma lui a écorché le ventre sur bien trente centimètres. Ma mère a dû cautériser la lésion en urgence et c'est là que j'ai découvert que, homme ou animal, on sent tous le cochon grillé, gloussé-je pour conclure.

Je parviens à arracher à Kal un rire, certes court et à peine sonore, mais un rire quand même, qu'il n'a pas cherché une seconde à retenir. C'est un très joli son, et la douceur qu'il offre à son visage n'est pas non plus pour me déplaire. J'essaie de conserver mon sang-froid en ne déviant surtout pas mon regard vers son torse tout en muscles et en tatouages, mais je crois que le souvenir que j'ai de l'ensemble est encore pire que si je zoomais dessus.

— Vous rougissez encore, me souffle-t-il de sa voix rauque.

Je ferme mes paupières, puis relève mes yeux gênés vers les siens moqueurs, et y discerne une autre lueur, une qui, j'en suis certaine, n'a rien à voir avec la fièvre qui le terrasse. Certes, ses prunelles sont

brillantes et rougies, mais elles renferment également un éclat plus solaire, plus joyeux. Et étrangement, si je peux être l'origine d'un peu d'entrain chez cet homme, même si c'est à mes dépens, eh bien soit, je prends. Je n'aime pas voir les gens malheureux.

Mais bêtement, probablement trop confiante face à ce début de lâcher-prise, je renvoie mon guide à son état primaire et ce, en un rien de temps.

— De quoi rêviez-vous tout à l'heure ?

Ma question n'est même pas terminée que je sais que je n'aurais pas dû la poser. En un éclair, il se referme comme une huître et détourne son visage, alors que j'ai amorcé de recouvrir sa plaie.

Mon pansement en l'air, je regrette amèrement d'avoir été si curieuse.

— Pardon, je ne voulais pas être indiscrete ou me montrer désobligeante, m'excusé-je aussitôt.

Kal reporte ses yeux sur moi et garde le silence.

Je ne le sens pas en colère ni blessé, mais je ne suis pas à l'aise pour autant. Bien que j'aime le froid et la neige, la glace n'a toujours déclenché en moi que répugnance et peur, car lorsqu'elle se brise, aussi épaisse vous avait-elle paru, vous ne savez jamais à quelle profondeur elle peut vous entraîner sous l'eau. Or, l'homme que j'ai devant moi est l'incarnation en personne du plus mastoc et du plus impénétrable glaçon que j'aie jamais vu.

À défaut d'écouter ses mots rassurants, qu'il ne prononce de toute façon pas, je fixe le pansement par-dessus la blessure à présent propre.

— Je vais vous donner un antipyrétique, il faut faire baisser la fièvre, et après ça...

— Et après ça, on repart.

— Kal, ça n'est pas raisonnable ! Vous n'êtes pa...

— J'ai survécu deux jours en forêt en plein cœur de l'hiver, alors que mon avion s'était écrasé, blessé et... Ce ne sont pas trois heures de marche en descente sur un sentier pour gamins qui vont m'arrêter.

Le voilà, le retour de la colère que j'appréhendais tant. Cette même colère qui semble couler dans ses veines au même titre que son sang.

Son visage est déformé par elle, bien qu'il ne hausse à aucun moment le ton, comme s'il tentait de ne pas se laisser déborder par elle. Chacun de ses mots est expulsé entre ses dents serrées, tant ses mâchoires sont contractées.

Mais au milieu de ce tableau auquel je semble habituée, ce n'est pas ce que je retiens. Je reste bloquée sur la partie où il mentionne qu'il a été blessé et a dû survivre durant deux jours. Sans en avoir aucune certitude, je fais pourtant un lien entre ce drame et le témoin de celui qu'il portera à jamais sur son dos. Peut-être parce que sa voix a revêtu le même éclat douloureux et colérique qu'hier soir, lorsqu'il me demandait si le dessin était abîmé. Ou peut-être parce que je sens que cet homme et moi avons finalement bien plus de choses en commun que je ne l'aurais pensé. Et c'est peut-être aussi ce qui me fait lui lâcher cet épisode de ma vie que je n'ai jamais confié à qui que ce soit. Probablement parce que personne ne l'aurait compris. Sauf peut-être lui.

— Je me suis un jour perdue dans les bois. J'étais partie chasser seule, avec l'autorisation de mes parents. Mon père prônait l'apprentissage et l'autonomie, et il m'a parlé d'un endroit où il disait que je trouverais mon bonheur. Je voulais ramener un beau gros lièvre pour fêter son anniversaire à venir. Mais je me suis enfoncée beaucoup trop loin dans la forêt et je n'ai pas su revenir sur mes pas. Cela m'a demandé deux jours pour y parvenir. Je n'ai jamais eu aussi peur, surtout avec la nuit passée à entendre hurler les loups et tout un tas d'oiseaux nocturnes. Lorsque je suis enfin revenue à la maison, j'étais en pleurs et enrhumée, mais je n'étais pas blessée et j'avais réussi à me nourrir et à me chauffer comme mon père me l'avait enseigné. J'étais, bien sûr, contente d'être en vie et d'avoir retrouvé mon chemin, mais j'avais également la crainte de me faire fâcher par mes parents, parce que j'avais été trop loin dans la forêt. Mais vous savez ce que mon père m'a dit en me prenant dans ses bras ?

Kal secoue la tête, mais ne me quitte à aucun moment des yeux, parfaitement attentif à ce que je lui conte.

— « Je suis fier de toi, Meghan. Tu as passé le test avec brio. » Il m'avait intentionnellement égarée dans les bois. J'avais dix ans.

Chapitre 23 : Il n'y a pas de quoi en faire un plat



Kal

Il est évident que je me suis trompé à son sujet. Ce n'est absolument pas le genre de fille que j'étais certain d'avoir perçu chez Carolyn. Je me prétends aguerri sur ces terres, mais il semblerait qu'elle soit tout aussi calée que moi, si ce n'est plus ; même si je n'ai pas appris tout ce que je sais au même âge qu'elle, mais bien plus tard, avec Harold.

Ce qu'elle m'a raconté devrait déclencher en moi de l'offuscation, car quel père abandonne intentionnellement sa fille de dix ans dans des bois infestés d'animaux sauvages, en plein hiver ? Pourtant, je ne discerne en elle aucune animosité envers son paternel et ressens au contraire un sentiment qui va au-delà encore de la fierté et de la reconnaissance. Alors je respecte et partage même son jugement. Ma mère m'a donné tout ce qu'elle a pu pour que je devienne le plus autonome possible ; certes plus par obligation que par choix, et certainement pas pour que je parvienne à survivre au milieu des loups, mais j'imagine que chacun de nos deux parents recherchait la même chose : faire de nous des êtres indépendants. Le sommes-nous ? Je ne peux y répondre qu'en mon nom, et je suppose que la réponse est oui. Mais indépendant ne veut assurément pas dire infaillible et irréprochable. Et au-delà, cette culpabilité que je traîne

derrière moi d'avoir tué ma femme et ma fille m'impose constamment ce douloureux constat que je n'ai jamais été aussi esclave de moi-même qu'aujourd'hui.

— C'est le père de Peter qui m'a tout enseigné. Je n'ai jamais eu de père et on peut dire qu'il a rempli ce rôle dès que je me suis lié d'amitié avec son fils. La chasse, le travail du bois, le pilotage, tout.

Je ne sais pas pourquoi je lui ai balancé ça. J'aime à croire que c'est à cause de la fièvre, mais en vérité, il m'a semblé percevoir dans ses propres confidences une sorte de pudeur, comme si elle n'avait pas pour habitude de conter ce qu'elle a vécu, alors sans même y réfléchir, je lui offre en retour un bout de moi.

Mais à peine ai-je prononcé ces quelques mots que cette mise à nu me met mal à l'aise. Non pas que j'en aie quelque chose à foutre qu'elle voie une de mes nombreuses failles, mais je refuse qu'elle s'infilte dans la moindre brèche. Elle n'y survivrait pas.

Je ne me suis jamais donné l'impression d'avoir à me forcer pour être ce que je suis, un homme acariâtre, un connard, avare de relations sociales. Pourtant, en l'instant, j'ai le désagréable sentiment de lutter pour garder la distance et l'isolement que j'affectionne tant. De lutter contre moi-même, contre mon passé et contre ce dont je m'accuse. De lutter contre cette fille. Cette fille qui vient de passer de jolie à belle. Vraiment belle. Cette fille qui réveille en moi un trouble que je ne m'explique pas.

Alors qu'elle est toujours assise à mes côtés et me regarde avec bienveillance, attendant probablement que je poursuive mes confidences, je rapproche mon visage du sien, dans une lenteur qui lui laisse rapidement deviner mes intentions. Ses yeux, d'abord surpris, fixent avec convoitise ma bouche qui s'approche un peu plus de la sienne, tandis que ses joues se parent d'un rouge plus prononcé encore. Mais à aucun moment elle ne recule ou ne m'incite à le faire.

Je ne sais pas pourquoi j'ai si soudainement envie de l'embrasser. Mais je ne sais pas non plus pourquoi je ne le ferais pas. Alors je cesse d'un coup de penser et laisse mes désirs me gouverner.

Je colle mes lèvres sur les siennes et appose ma main sur sa nuque, tuant dans l'œuf ses possibilités d'échappatoire, si tant est qu'elle les ait envisagées. Mais je ne sens toujours aucune réticence chez elle, alors j'approfondis mon baiser. Ma langue se glisse lentement entre ses lèvres et

nos haleines mentholées se mélangent aussitôt, embourbant davantage mes pensées, perdant un peu plus à chaque roulement ma volonté à ne pas me laisser aller.

Je garde mes mains où elles sont. L'une sur sa nuque et l'autre à plat sur le matelas. Je ne la touche pas et elle ne le fait pas non plus. Seules nos bouches restent en contact, comme si nous voulions intentionnellement les empêcher de libérer d'autres paroles que nous regretterions. C'est en tout cas ce que moi je vise. Je fais volontairement abstraction de cette chaleur nouvelle qui envahit mon ventre et de celle qui se propage avec langueur dans ma poitrine, tentant tant bien que mal de m'en tenir à l'unique plaisir que diffusent nos lèvres.

Mais Meghan pose soudain ses doigts frais sur mon torse nu et alors que je suis certain qu'elle retient son geste, la chaleur dans mon corps ne cesse pourtant de s'accroître et me soumet à un certain inconfort. Je finis alors par me détacher d'elle et affronte sans aucune gêne son regard. Il est, comme je le présumais, perdu et interrogatif, et moi je prie pour que le mien ne reflète rien de tel.

— Vous voyez que je suis en état de redescendre, fanfaronné-je stupidement, d'une voix que j'espère neutre.

Elle plisse les yeux, cherchant probablement le rapport entre embrasser quelqu'un et se taper trois heures de marche, avant d'éclater d'un rire léger mais sincère.

— Marrant, mais j'aurais plutôt dit que vous avez trouvé là le moyen idéal pour me faire taire et pour vous, de ne pas m'en dire davantage.

J'étire un sourire en coin et fixe ses prunelles noires qui brillent de malice. Je n'avais pas vu autant de bon sens et de jovialité sur un visage depuis...

L'image de Carrie me vrille aussitôt les entrailles et broie mon cœur dans une torture à peine supportable.

Meghan a dû comprendre que quelque chose n'allait pas, car elle perd en un instant l'éclat qui la sublimait. Je lis dans son regard la même inquiétude qu'elle m'a déjà offerte à plusieurs reprises.

— Kal, est-ce que tout v...

— Vous devriez finir de rassembler vos affaires, nous n'allons pas tarder à repartir.

Je me lève du lit, alors qu'elle est toujours assise dessus, enfile un haut et m'empresse de prendre un médicament contre la fièvre, qui vient à coup sûr d'augmenter, et contre cette douleur qui ne veut pas quitter ma poitrine. J'offre à nouveau mon dos à Meghan, culpabilisant de jeter si vite le froid après avoir balancé le chaud.

Othello glapit à mes côtés, réclamant sa pâtée matinale. Mon comprimé avalé, je m'y attelle. En à peine quatre bouchées, il avale le contenu de sa gamelle, puis implore déjà sa seconde requête : pisser.

Je lui ouvre la porte et profite du spectacle qui se joue devant moi pour finir de me détendre.

Le soleil se dresse au milieu d'un ciel parfaitement bleu, peignant sur le manteau de neige une couverture pailletée. Le vent léger apporte les meilleures odeurs au monde, celles des conifères et de ce quelque chose indéfinissable, si propre aux montagnes. Les yeux fermés, j'hume à pleins poumons la brise et ne ressens même pas le froid, alors que je ne porte qu'un fin tee-shirt et un bas de jogging. À chaque particule d'oxygène inspirée, je chasse le spleen qui tente de me dévorer. Je suis si las de n'endurer que la glace et l'obscurité, mais j'ai si peur de ressentir à nouveau la chaleur et la lumière. Les rayons que j'ai sentis me traverser lorsque j'ai embrassé Meghan me terrifient. Depuis que j'ai perdu Carrie, j'ai embrassé d'autres femmes et j'ai même couché avec certaines d'entre elles, mais jamais la culpabilité ne m'avait envahi comme elle vient de le faire juste avec un simple baiser.

Du bruit derrière moi m'arrache à mes sempiternelles lamentations. Je me retourne et découvre Meghan accroupie, terminant de remplir son sac à dos. Elle lève les yeux vers moi et m'offre un timide sourire sur un visage au comble de l'embarras. Je fronce les sourcils et cherche en moi ce que je suis censé lui dire. Devrais-je m'excuser ou pire, m'expliquer sur mon acte ? Elle a raison, je suis vraiment le pire guide qui soit. En plus d'être con et dangereux, je me jette sur mes clientes pour les embrasser. Il est vraiment temps que j'arrête cette activité. Parce qu'après, vient quoi ? Le meurtre et le cannibalisme ?

Je secoue la tête et ris dans ce qu'il me reste de barbe, avant de regagner l'intérieur de la cabane.

— Je nous prépare de quoi manger et nous y allons ? me demande une Meghan souriante, les mains sur les hanches.

Je ne lis en elle ni rancœur ni plus aucune forme de malaise. Je me sens étrangement démuni, presque con de ne pas avoir à me justifier sur mon emportement *affectif*.

— Kal, détendez-vous. On s'est embrassés, il n'y a pas de quoi en faire un plat, et je n'attends aucune explication de votre part. Non pas que je n'en ai rien à faire, mais j'ai bien compris que comme pour tout le reste, je n'en aurai de toute façon pas. Vous avez vu, j'apprends vite, hein ?

Elle m'offre un clin d'œil, puis regagne l'espace cuisine qu'elle fouille dans ses moindres recoins, probablement à la recherche de victuailles.

Je me sens encore plus con, puissance dix, et me donne l'impression d'être un ado prépubère devant une fille plus mature et suffisamment âgée pour être à la fac.

Je siffle othello et la rejoins dans la cabane, secouant la tête pour la millièème fois, tant je me fatigue.

Chapitre 24 : Mixture d'urine et de testicules broyées de castor



Meghan

Je n'ai rien compris.

Je ne me considère pas comme particulièrement intelligente ni trop stupide, mais alors là, je n'ai absolument rien compris.

Bon sang, que s'est-il passé ? Qu'est-ce qui lui a pris de m'embrasser, alors que voilà deux jours qu'il m'envoie chier à la moindre occaz !?

J'avoue avoir joué la nana parfaitement détachée qui ne demande rien à personne, mais en réalité, j'enchaîne cinquante scénarios dans ma tête depuis tout à l'heure. Et pour finir d'être honnête avec moi-même, je suis plutôt du genre de ces filles qui imaginent déjà la pièce montée à la première galoché. Une preuve de mon indéfectible romantisme à toute épreuve ? Je suis restée presque dix ans en couple avec le premier garçon qui m'a embrassée au lycée. Alors ça n'a rien à voir avec une quelconque croyance religieuse, c'est juste que j'ai mis beaucoup de temps à me laisser aller avec la gent masculine – cf mon éducation au milieu de rien. J'étais timide, mal à l'aise, peu confiante, mais aussi un peu garçon manqué, comme disent certains. Et puis Charley a débarqué, il était plus âgé que moi, j'ai eu des cœurs dans les yeux, les papillons dans le ventre et toute la panoplie. Avec lui, tout était facile. Les semaines, puis les mois

sont passés, se transformant progressivement en années. Je n'avais jamais eu pour projet d'essayer tous les hommes qui me tomberaient sous la main pour être heureuse. Il se trouve que je suis *tombée* sur le bon de suite. Enfin... C'est ce que je croyais encore il y a peu.

Bref, pour en revenir à nos bouquetins, je n'ai pas compris pourquoi Kal m'avait embrassée. Aurais-je touché une corde sensible en lui confiant des bribes de mon passé ? Me trouverait-il... jolie ? Ou est-il juste super malade, au point qu'il croie qu'il va mourir et qu'il se trouve que je suis tout ce qu'il a à se mettre sous la dent ?

Paie ton ego en berne...

La seule chose dont je sois certaine, c'est que j'ai aimé qu'il le fasse. Ce que j'ai ressenti était aussi troublant qu'agréable. Voilà bien longtemps qu'un simple baiser n'avait pas déclenché en moi autant de sensations, tous ces guilis dans le ventre et cette chaleur si significative qui se déverse dans le moindre vaisseau capillaire de votre corps. Pourtant... Bien qu'il soit évident que je fantasme sur son physique de rêve, jamais je n'aurais tenté quoi que ce soit avec lui. Il est bien trop sauvage, presque cruel, et j'aurais trop peur de succomber aux souffrances que ses yeux promettent et délivrent pour lui. Je suis admirative, voire envieuse, face à cette liberté qu'il semble détenir, mais la peine qu'il traîne avec lui, comme une ombre, précipiterait n'importe quelle âme dans ses ténèbres. Kal est à l'image de son tatouage, un ange déchu, aussi beau que maudit. En un mot : dangereux.

Nous partageons un petit-déjeuner riche en protéines dans le plus grand des silences. Enfin, *je prends un petit-déjeuner protéiné*, parce que Kal se contente de boire son café, sans rien avaler de solide. Nous n'entendons que nos mâchoires claquer et d'autres bruits de mastication ou de succion peu ragoûtants. Aucun de nous deux ne s'aventure à regarder l'autre. Là encore, par gêne ou par pur dédain, mais je suis bien incapable de lire dans ses pensées, et à peine dans les miennes...

Quel joli tableau nous formons ! Sérieux, mieux vaut en rire, parce que sinon, c'est d'une tragédie affligeante.

Nous sommes prostrés devant nos assiettes, un silence de mort règne autour de nous, et nous portons autant de pansements que de fringues. Et je ne parle même pas de la tête de mon guide, dont les cheveux longs sont aussi gras que les miens, la barbe sauvage parsemée des trous que j'ai

soigneusement sculptés au ciseau, et les cernes aussi profonds que les gorges de cette montagne.

— Pourquoi riez-vous ? me lance-t-il en me jetant une rapide œillade.

Cette fois-ci, je ne le sens ni fâché ni moqueur.

Je ne sais quel virus ou bactérie son corps abrite, mais il semblerait qu'il ait pour vertu d'attendrir les hôtes ogres. Kal étire ses lèvres en coin et m'offre un regard plus doux et conciliant que d'ordinaire.

Il faut absolument que j'éloigne cette tension qui ne me met pas à l'aise. Je préférerais encore quand il était odieux. Au moins, j'étais armée pour me défendre. Mais s'il me fait les yeux doux et se met à m'embrasser, alors là, je suis foutue.

Gonflée d'une confiance totalement feinte, je maintiens mon sourire insolent et ne tarde pas à lui partager la raison du rire qui m'a échappé.

— Quand je nous vois tous les deux, je me demande si on a fait une randonnée ou un combat.

— Je dois admettre que vous avez une sale tête.

— Moi ? m'offusqué-je avec exagération.

— Hin hin. Vous êtes à la limite du dégueulasse même.

J'ouvre grand la bouche sans parvenir à en sortir une quelconque défense honorable. Lui garde son sérieux et continue de siroter tranquillement son café.

— Il ne faut pas traîner, enchaîne-t-il pourtant, tout en se levant. Nous avons de la route à faire pour regagner mon chalet, et j'aimerais que nous soyons à Sitka avant la tombée de la nuit.

— Bien, chef. Je m'occupe de faire la vaisselle et de tout ranger. Vous devriez vous allonger pendant ce temps, parce que si moi j'ai une tête dégueulasse, la vôtre est proche de celle d'un cadavre passé entre les mains d'étudiants en médecine.

— C'est quoi cette comparaison glauque ? Vous auriez dû regagner la ville bien avant vos quatorze ans sérieux, parce que... Pardon, lâche-t-il subitement, comme s'il venait de comprendre ce que laissaient envisager ses propos. Je ne suis qu'un con, oubliez ce que je viens de dire.

— Oublier quoi ? Que vous avez dit que vous étiez un con ? Vous plaisantez j'espère ? éclaté-je à nouveau de rire. C'est une sensation bien trop jouissive pour que je la jette aux oubliettes !

Ma bonté me perdra, mais je ne veux pas le mettre davantage mal à l'aise en soulignant qu'effectivement, si j'étais rentrée avant mes quatorze ans, c'est que mon père aurait été mort plus tôt.

Même si mes alertes de chasseuse aguerrie clignotent en rouge vif face à lui, Kal Armstrong a fait un grand pas pour son humanité, alors je ne peux décemment pas le renvoyer dans ses travers lunatiques.

Il secoue la tête et garde ses yeux à distance des miens, tentant – bien mal – de camoufler son amusement.

J'ose juste espérer que le gars n'est pas trop cyclothymique et que ce nouvel élan de jovialité, même infime, me permettra d'obtenir de sa part que nous reportions notre excursion. Je sais que la suite du parcours est plus difficile, mais je pense avoir suffisamment fait mes preuves en matière d'autonomie et de capacité à le suivre sur des pistes déjà dangereuses. Il semble avoir fermé la parenthèse du baiser, je dois le faire aussi. Considérons celui-ci comme un dérapage, un simple accident.

Mouais, y'a pas à tordre, je me sens vachement mieux de le cantonner à ça...

Une fois la cabane rangée et fermée, nous plaçons notre sac sur notre dos et nous enfonçons dans l'épaisse forêt. Le trajet devrait prendre quasiment deux fois moins de temps qu'à l'aller, puisque nous descendons, mais Kal est mal en point et je ne peux pas dire que je sois moi aussi au mieux de ma forme physique. J'essaie comme je le peux de ne pas me servir de mon poignet blessé, mais le dénivelé est parfois si abrupt qu'il me faut me tenir de mes deux mains aux arbres pour ne pas dégringoler. Je fais autant d'efforts pour ne pas me plaindre et m'arrange à garder un œil sur mon guide. Lui aussi n'émet rien, mais j'ai bien compris que même s'il devait se retrouver avec le bide ouvert, il ne geindrait pas. Alors en toute discrétion, je reste attentive à ses moindres faits et gestes, prête à le soutenir ou à le ramasser. Je le trouve de plus en plus affaibli, alors que nous avons déjà ralenti notre marche.

Et preuve de son état, nous avons fait deux pauses, dont il n'a même pas compté les minutes ! À chacune d'elles, il a vidé une bouteille d'eau entière et s'est presque assoupi. Malgré le médicament pris, il est toujours fiévreux. Il refuse de manger quoi que ce soit, mais après tout, c'est un grand garçon qui a vécu jusque-là sans moi. Alors je m'en tiens à marcher, à le surveiller de loin, et je m'occupe uniquement de mes besoins.

Durant les deux premières heures, nous n'abordons toujours pas ce qu'il s'est passé tout à l'heure. Pour faire court, nous ne parlons pas du tout. Perso, je reste ouverte à toute discussion, mais je ne veux pas non plus jouer les enquiquineuses et passer pour la nana désespérée. Donc, je lui fous la paix. Mais pour être honnête, plus les heures passent plus je radote. En vérité, c'est moi la bipolaire. Je ne sais pas ce que je veux, et je crois surtout que j'ai un sérieux problème de dépendance affective...

« Kal, détendez-vous. On s'est embrassés, il n'y a pas de quoi en faire un plat. » Tu parles ! En plus du plat, j'ai déjà confectionné dans ma tête : les entrées et les desserts pour la semaine, voire pour le mois à venir.

Crotte d'original, ce type me rend totalement folle ! Il m'attire autant qu'il me répugne et m'effraie. Je dois être un peu maso pour apprécier de me faire engueuler à tout va, ou alors, mon cerveau est aussi limité que celui d'une bimbo et je ne vois que son physique. Enfin merde, même cette théorie est totalement farfelue, parce que si on laisse de côté ses yeux, sa bouche, son torse et son cul de rêve, le gars est aussi poilu et aimable qu'un ours, et à présent, il est largement défiguré ! À moins que... Ouiii c'est ça, j'opte pour la théorie des phéromones ! En fait, c'est juste une question d'hormones machines attirées par des hormones bidules. C'est exactement ce qu'on faisait avec mon père pour la chasse. Nous badigeonnions les pièges de mixture d'urine et de testicules broyées de castor pour attirer d'autres bêtes !

— MEGHAN !?

— Qu... quoi ? rétorqué-je complètement hagarde à mon castor.
Guide !!

— À quoi vous rêvassiez ? Ça fait cinq minutes que je vous appelle !

— Oh... bof... je...

— Aucune importance. J'ai... j'ai besoin de...

« J'ai besoin de ». Étrangement, ces mots-ci prononcés dans la bouche de cet homme-là mettent en alerte tous mes signaux. Instinctivement, je scrute Kal dans le moindre détail et panique d'un coup. Il est livide, transpire à grosses suées, et si le tronc de cet arbre sur lequel il est adossé n'était pas là, il se serait déjà écroulé.

Perdue dans mes pensées pseudo-scientifiques, je n'avais pas remarqué qu'il était si faible.

Je me précipite aussitôt sur lui et l'aide à s'asseoir sur la mousse au sol.

— Vous faites une hypoglycémie, Kal. Vous n'avez rien mangé depuis hier.

— Il... il me faut juste... cinq minutes et je...

— Et rien du tout. Vous allez déjà avaler quelque chose.

Je sors de mon sac une barre de céréales et la lui tends. Je jure que s'il ne la mange pas, je lui enfourne dans le gosier !

— Vous avez l'impression d'avoir envie de vomir, mais c'est un leurre de votre corps, parce que c'est un con. Les nausées sont dues au manque de sucre. Mangez, lui ordonné-je avec fermeté.

Kal me jette un regard dubitatif, avant de m'arracher la barre de la main.

— Mon corps est un con ? C'est ça les cours de sciences que votre mère vous a donnés ?

Alors qu'il garde son sérieux, j'explose de rire, et il ne met guère de temps à me rejoindre, avant de le regretter amèrement. Soumis à un vertige, il ferme à nouveau les yeux et inspire fortement.

— Mangez.

Cette fois, je lui colle réellement la barre dans la bouche. Il peine à mastiquer, mais il m'obéit.

— À combien sommes-nous du chalet ? lui demandé-je, sachant qu'il ne va pas apprécier la suite.

— Une heure peut-être. Je... je n'ai pas fait attention à où nous...

— OK. Vous allez retirer votre blouson, parce que cette sensation de froid est encore une entourloupe de votre con de corps qui brûle de fièvre. Buvez autant d'eau que vous pouvez, je vous laisse mes réserves. Idem pour la nourriture. Mangez. Essayez de ne pas vous endormir et n'armez le fusil que si vous en avez besoin. Un coup pourrait partir alors que vous vous assoupissez.

— Attendez, qu'est-ce que vous essayez de me faire comprendre là ?

— Rien de plus que ce que je vous ai déjà soumis à la cabane ce matin. Je vais repartir au chalet toute seule et appeler Peter pour qu'il envoie quelqu'un. Nous viendrons vous récupérer ici. Je vous laisse Othello, il est un très bon garde malade.

— Il n'en est pas question.

— Et je ne vous laisse pas le choix, Kal. Une heure, c'est trop long dans votre état. À combien de temps d'avion de Sitka est le domaine ?

— Une vingtaine de minutes, grogne-t-il entre ses dents serrées.

— Alors je serai de retour dans deux heures, sûrement moins, je peux courir très vite. En attendant, arrêtez de me regarder avec ces yeux de serial killer et continuez de manger. Je n'ai jamais eu peur de vous, Kal, lui confié-je tout doucement au creux de l'oreille avant de me relever.

Sans lui laisser le temps de maugréer quoi que ce soit, j'enregistre les coordonnées de localisation sur mon GPS de randonnée, balance mon sac sur mon dos, ordonne au chien de rester auprès de son maître et je me mets à courir pour dévaler le sentier.

Chapitre 25 : Merde, il est mourant



Meghan

Il m'a fallu moins de quarante minutes pour regagner le domaine de Kal. Un grand merci pour ça à mes exercices physiques quotidiens qui m'ont permis de courir sans m'arrêter, même si j'ai été largement ralentie par le contenu de mon sac.

À peine suis-je arrivée que je ne perds pas de temps et passe par le cabanon récupérer mon téléphone pour appeler Peter. Malheureusement, la batterie est à plat et je doute, de toute façon, de la disponibilité d'un réseau ici. Malgré la fatigue accumulée, je cours jusqu'au chalet dans lequel j'ai vu un téléphone fixe.

Comme pour beaucoup de maisons dans le coin, la porte de Kal n'est pas fermée à clef. Il faudrait une sacrée détermination au gars pour vouloir voler quelque chose ici, vu l'éloignement avec la ville.

C'est plutôt étrange de pénétrer comme ça chez mon guide, sans qu'il n'y soit, surtout après l'histoire de la douche. Si l'urgence n'était pas là, j'aurais presque envie d'arpenter la baraque en gueulant : « Eh oh, Kal l'asocial, je fouille partout et tu ne peux pas m'en empêcher ! »

Je décroche le combiné et tape le numéro imprimé sur la carte de visite que Carolyn m'avait donnée.

— Kal ? me répond une voix masculine au bout de la troisième sonnerie.

— Peter, c'est Meghan.

— Meghan ? Mais, vous n'êtes pas censés être... Il est arrivé quelque chose, c'est ça ? Où est Kal ?

OK, il panique.

— Tout va bien, Peter, enfin... presque, mais rien de grave, enfin...

— Meghan, qu'est-ce qu'il se passe, bordel ?

— Nous avons eu quelques petits soucis et...

— Des soucis ?

— Écoute, il faudrait que tu envoies quelqu'un me récupérer au chalet et... Je te promets qu'il n'y a pas de quoi paniquer, mais on doit aller chercher Kal dans la forêt.

— Il est blessé ?

— Non, enfin oui, mais ça ne date pas d'aujourd'hui, et c'est plus l'hypoglycémie et la fièvre que l'ours qui...

— L'ours ?? Quel ours ? Merde, Meghan, tu es à chier pour rassurer les gens ! Ne bouge pas d'ici, je suis là dans moins d'une demi-heure avec une équipe de secours.

— OK, je t'attends. Mais je te promets que ce n'est rien de gra...

Il a raccroché.

Une demi-heure.

Soif, j'ai soif.

J'ouvre le robinet et bois directement à ce dernier. L'eau fraîche est une bénédiction, mais ça ne suffit pas à m'apaiser. Je glisse jusqu'au sol frais et offre enfin à mes jambes le repos qu'elles méritent. Voilà pas loin de trois heures que je suis debout à marcher et courir. Adossée contre les éléments de cuisine, j'observe ce qui m'entoure et écoute le silence. Je ne suis pas à l'aise.

Je me relève et vais jusqu'à la salle de bains pour faire pipi. Installée sur les toilettes, je ne peux retenir un sourire. De ma place, j'ai une vue parfaite sur la baignoire, et le souvenir de ma douche me paraît, avec la distance, bien plus comique que sur le moment. En bon obsédé de l'ordre, Kal a déjà remis le rideau en place.

Ma tâche terminée, je me lave les mains et regarde mon reflet dans le miroir.

Seigneur, Jésus, Marie, Joseph ! Mais quelle horreur !

Je ne suis pas blanche, mais livide, ce ne sont pas des poches que j'ai sous les yeux mais des valises, et mes cheveux pourraient fournir en graisse toutes les baraques à frites du coin. Et je ne parle même pas de mon poignet qui me fait souffrir de plus en plus. Kal a raison, je dois rapidement voir un médecin. Et définitivement, je vote pour la théorie d'être la seule femelle qu'il ait eu à se mettre sous la main, parce que je ne me souviens pas avoir un jour été aussi... dégueulasse.

Kal... J'espère qu'il va bien et qu'il est resté sagement à attendre les renforts. Mais j'ai comme un doute. J'ai rarement vu personne plus entêtée, mis à part moi.

Je sors de la salle de bains et me retrouve plantée debout dans le salon. Je souffle et me tords les doigts à la recherche de quoi faire. Je devrais attendre Peter dehors, mais et d'une, il fait froid, et de deux, je suis une indémodable curieuse ; j'ai d'un coup très envie de fouiner dans cette maison. Oh, bien sûr, je n'irais pas jusqu'à ouvrir les placards, mais la tentation de déambuler dans l'antre de Bigfoot, alors qu'il n'est pas là, est trop forte. Et puis, si je peux percer les quelques mystères qui l'entourent, je me dis que ça n'aura pas été un si vilain défaut.

La maison n'est pas grande et jusque-là, je ne découvre rien de plus que ce que j'y ai vu la première fois. Tout semble sans vie, propre, mais sans âme particulière.

Je sais qu'une des deux portes que j'ai devant moi mène à la chambre de Kal. Mon Dieu, il me tuerait à coups de hache s'il savait que je me permets d'y entrer.

J'abaisse la poignée et les pieds restés en-dehors, je scrute rapidement ce qui compose la pièce. C'est d'une tristesse infinie. Du bois au mur et uniquement ça ; guère plus de tableaux ou de photos que dans le salon. Le néant total. Juste des meubles basiques et utiles, comme un lit, une commode, une armoire, un miroir sur pied et une table de chevet. Même le linge blanc et parfaitement lissé ne révèle rien sur qui l'a déplié ; sauf qu'il est maniaque, mais ça, je le savais déjà.

Je sors de la pièce et referme la porte avec soin.

Je pose ma main sur le bouton de porcelaine de la seconde, le tourne pour ouvrir, mais la porte est fermée à clé. J'insiste bêtement, comme si elle allait finir par céder par magie, mais rien. La pièce semble condamnée, ou en tout cas, bloquée à toute intrusion telle que la mienne.

Et un mystère de plus autour de Kal le marginal ! Mais ça ne m'arrête pas. Bien au contraire, ça titille davantage ma curiosité et m'incite à me baisser pour zyeuter au travers du trou de serrure. Zut, je ne discerne pas grand-chose, mis à part un rideau blanc et un bout de... berceau !? Oh mon Dieu, non !

Je me redresse dans un mouvement vif et porte la main à ma bouche, le cœur tambourinant dans ma poitrine. Aussitôt, l'image du tatouage de Kal me revient en mémoire, et un voile épais se lève d'un coup sur ce qu'il pourrait signifier, même si tout au fond de moi, malheureusement, j'ai déjà relié certaines infos.

Je suis coupée net dans mes élucubrations par un bruit d'hélicoptère. Je me précipite alors vers la fenêtre de la cuisine, mais je ne vois aucun appareil.

Idiote ! La piste est bien plus à gauche de la maison.

Je sors avec empressement et enfin, j'aperçois l'hélicoptère qui se pose à l'instant.

Alors que je m'en approche, les hélices, toujours en action, balaient le sol de violents coups de vent. Il me faut me protéger les yeux et me baisser largement pour l'atteindre. Très rapidement, Peter en descend, suivi de près par deux autres hommes qui portent une planche de secours, et tous accourent dans ma direction.

Ni bonjour ni « comment ça va, Meghan ? », il me bombarde aussitôt de questions sur son ami.

— Où est-il ? À combien de distance ? Que s'est-il passé bon sang pour qu'il ne puisse pas marcher jusqu'ici ? Il est sérieusement blessé c'est ça ?

— Wow, du calme ! Je te promets qu'il n'est pas si mal en point que ça. Il est resté à une heure de marche d'ici, parce que je lui ai demandé de le faire, et ce, parce qu'il était trop faible. Hier soir, il a été griffé au visage et au dos par un ours, mais là encore, je te jure que ce n'est pas si méchant. Mais je pense qu'une plaie a dû s'infecter, car il présente de la fièvre depuis ce matin. Et pour couronner le tout, il n'a rien mangé depuis hier et avec les dépenses physiques, il a tourné de l'œil.

— Hein ? Tu dis qu'il est resté dans les bois parce que tu le lui as demandé !?

J'affirme d'un vigoureux hochement de tête.

— Merde, il est mourant, lâche-t-il avec grand sérieux à ses accompagnants.

— Qu... quoi ? Mais non, je te jure que non !

— Kal n'écoute jamais personne et encore moins une fille, sans vouloir jouer les misogynes ni te manquer de respect.

— Je... euh...

— Nous en parlerons plus tard. Où est-il, Meg ?

— J'ai enregistré la géolocalisation. C'est par ici.

Je lui désigne de mon index le sentier et aussitôt, Peter et les deux autres types courent jusqu'au petit hangar derrière la maison, duquel ils sortent deux quads, dont un avec une remorque sur laquelle ils ont posé la planche de rapatriement.

— Monte, m'intime Peter en me montrant d'un vif mouvement de tête la place derrière lui.

Je grimpe prestement et mon chauffeur lance le quad aussi vite.

Nous serpentons dans la forêt par un chemin bien plus large que celui emprunté avec Kal. Chance pour moi – et pour mon guide – j'ai le sens de l'orientation et arrive à me repérer avec efficacité. Bon, y a aussi le fait que Peter connaît mieux que moi encore le coin... Moins d'une heure après, nous garons les quads en bord de sentier et pénétrons dans les bois, jusqu'au point de chute indiqué par mon altimètre GPS, nos pas également guidés par les aboiements d'Othello qui nous a entendu arriver.

Dieu merci, Kal n'a pas bougé et ne semble pas être plus mal que lorsque je l'ai laissé ici. Il a même l'air d'aller beaucoup mieux.

Adossé au tronc d'arbre, il est assis et ordonne à son chien de la fermer. Mon guide n'est pas à l'article de la mort, mais il tire une gueule bien peu engageante.

— Mais qu'est-ce que t'as foutu, mec ? s'emporte Peter, plus par inquiétude que par réelle colère.

— La seule connerie que j'ai faite, c'est de l'écouter, me désigne-t-il d'un coup de menton, et d'attendre ici comme un con. J'aurais très bien pu descendre, mais comme je savais que cette entêtée allait rameuter toute une équipe, je voulais éviter qu'on passe notre journée à se chercher mutuellement.

— Oh bah, excusez-moi d'avoir voulu vous secourir, *encore*, et de m'être donné tout ce mal ! Vous ne teniez pas debout, sale ingrat !

Kal se redresse sur ses pieds et se poste devant moi, très près de moi. Il baisse largement la tête et ancre ses yeux rageux aux miens, avant de me balancer sa future saloperie sur un ton tout aussi fort peu aimable.

— Avec deux barres de céréales avalées, j'ai récupéré mes capacités physiques en à peine une demi-heure. Il va vous falloir revoir vos techniques de survie et d'aide aux victimes. Vous avez fait perdre du temps à ces hommes, et le mien. Sans compter que vous auriez pu ne jamais retrouver votre chemin.

Il se détourne et regagne la petite route par laquelle nous sommes arrivés.

J'y crois pas !

— Kal... t'abuses, lui assène Peter, malheureusement dans le vide.

Le reproche n'a aucun impact sur son ami qui disparaît rapidement de notre vue.

— Je suis désolé, Meghan.

— Te fatigue pas. En deux jours, j'ai eu droit aux multiples facettes de ton super pote, et sérieusement, je pense que j'ai largement de quoi être éclairée avec l'énorme boule qu'elles forment ensemble.

Soumise à une colère que je tente néanmoins de camoufler, j'abandonne Peter à ses excuses avortées et rejoins le reste de la troupe, parti vers les quads.

Une fois arrivée jusqu'à eux, je comprends la punition que m'a réservée Kal le déloyal. À moins que Peter, arrêté derrière moi, ne me laisse sa place, il ne me reste plus qu'à m'allonger sur la civière pour rentrer jusqu'au chalet.

Je n'attends pas qu'un preux chevalier me sauve d'une humiliation, somme toute surmontable, et je prends donc place sur la planche de secours, le menton haut.

Chapitre 26 : Un fichu ange, tout nu, avec un putain d'arc à la main



Meghan

Après un trajet en hélicoptère aussi rapide que silencieux, nous sommes conduits jusqu'au cabinet du médecin local. Un médecin qui apparemment fait aussi vétérinaire, puisqu'une chèvre attend sagement son tour dans la salle d'attente. Je suppose que le docteur Hoover est le seul médecin du coin, car la pièce est bondée de malades, tous aussi curieux que peu discrets. Gênée par leur regard insistant, c'est à moi de baisser la tête pour espérer un semblant de vie privée.

Peter a voulu nous accompagner, Kal et moi, et comme si nous n'avions pas suffisamment l'air de deux gamins empotés, il s'est assis entre nous deux. Et alors qu'aucun de nous ne parle – et pour cause, je suis encore vexée – Peter tente de comprendre ce qui nous est arrivé.

— Est-ce que l'un de vous deux va enfin se décider à me raconter ce qu'il s'est passé là-haut ? Je vous ai laissés il y a deux jours, plus ou moins en bonne santé, et je ne peux pas vraiment dire que ce soit toujours d'actualité. Vous vous êtes entretués ou quoi ?

Je jette un œil à la salle, et a priori, chaque personne ici présente attend patiemment notre réponse. C'est donc en chuchotant que j'offre à Peter ce qu'il demande.

— L'idée nous a effleurés, mais... non, même pas, balancé-je avant de pouffer discrètement. On s'est fait ça comme des grands ! Enfin, *je* me suis fait ça comme une grande. Mauvaise manipulation avec mon couteau, grimacé-je en agitant mon poignet devant lui.

Bras croisés sur sa poitrine, Peter hoche la tête, un air dubitatif plaqué sur le visage.

— Et lui ? me désigne-t-il Kal avec son pouce.

Je hausse les épaules, ne sachant pas au juste ce que je peux me permettre de raconter. Après tout, Kal le phénoménal n'a qu'à se dépatouiller avec les raisons qui justifient son état. L'alcool, le manque de professionnalisme, l'entêtement, l'irresponsabilité, le choix est large. Mais étrangement, après avoir libéré un souffle agacé, Kal se délie enfin. Ou pour être tout à fait exacte, il grommelle une ébauche d'explication.

— J'ai été attaqué hier soir par un ours devant la cabane.

— Et ? l'interroge Peter.

— Et c'est tout. Voilà ce qui explique mes blessures.

— Devant la cabane ? Et pour celle au visage, tu vas me faire croire que l'ours a surgi de nulle part et que tu ne l'as pas vu venir !

— Faut croire que non.

— Tu te fous de ma g...

— Kal, l'interrompt d'un coup le vieux médecin, c'est à ton tour.

Mon guide ne se fait pas prier et quitte tant la salle d'attente que la conversation avec son meilleur ami, toujours en quête de précisions.

Je me rencogne au fond de ma chaise, devinant avec facilité que le grand blond ne se contentera pas du maigre blabla de son ami. Bingo ! Tandis que Kal disparaît de notre vue, Peter se détourne largement vers moi.

Le regard balayant la pièce, je m'oblige à ne pas relever celui, insistant, que je sens à mes côtés. Excédée, je finis néanmoins par l'affronter et me justifie à voix basse.

— Écoute, Peter, s'il n'a pas envie de te raconter quoi que ce soit, ce n'est pas à moi de le faire. De toute façon, que veux-tu que je te dise que tu ne devines ou saches déjà, hein ?

— Il t'a mise en danger.

— Et tu m'avais prévenue. Et si c'était à refaire, je le referais, m'agacé-je d'un coup. Tu sais quoi ? Je vais te dire la même chose qu'à lui.

Je garde le silence quelques secondes, approche ma bouche au plus près de son oreille, et les lèvres serrées, je lui balance la seule certitude que j'aie.

— Je suis une battante et je n'ai besoin de personne pour me garder en sécurité. Et certainement pas d'un homme. Alors foutez-moi la paix, tous les deux. Merde à la fin !

Je me lève à la hâte et quitte le cabinet pour prendre une dose d'oxygène au-dehors. J'ai en horreur cette odeur d'antiseptiques, et soyons honnêtes, je suis plus qu'énervée. L'air vif ne peut me faire que le plus grand bien, et puis, vu l'étendue des blessures de Kal, j'ai largement le temps avant que mon tour ne vienne pour être soignée. Largement le temps aussi pour ruminer et m'enfoncer encore plus dans mon spleen...

Le vent glacial de bord de mer m'accueille et m'extirpe quelques chaudes larmes. Ou peut-être suis-je réellement en train de pleurer... Non. Et puis quoi encore ? Je suis certes, légèrement – *profondément* – chagrinée, mais je suis surtout énervée.

Malgré le froid, je reste dehors et termine même par m'asseoir sur le trottoir, à m'en geler le derrière, puisant dans la vue spectaculaire qui me fait face la force de retrouver le sourire. Quelques bateaux de pêche tangent au rythme de la faible houle, et l'arrondi des nombreuses petites îles, émergeant au milieu de l'océan Pacifique, se marie parfaitement à celui plus haut et plus imposant des montagnes au loin. J'ai d'un coup le sentiment d'être l'une d'entre elles, isolée et inhabitée de toute vie humaine. Pfiou, paie ta morosité ! Dire que je pensais qu'admirer le paysage m'apaiserait et me rendrait ma joie de vivre habituelle... Pour autant, je préfère encore celle-ci à l'espèce de procès auquel j'ai l'impression d'avoir droit à l'intérieur.

Sérieux, j'étais certaine que ce séjour me ferait le plus grand bien après ma rupture avec Charley et mes soucis de travail, mais j'ai l'affreuse sensation de remplir davantage ma jauge de déprime. C'est comme si je chopais au vol chaque nouvelle raison de sombrer qui se présenterait à moi.

J'ai le cœur lourd et le cerveau au bord de la rupture d'anévrisme à force de ressasser toujours la même chose. Mais si je suis honnête avec moi-même, ne serait-ce qu'une demi-seconde, je connais parfaitement la raison de ma peine, et les conclusions de mes perpétuelles interrogations

convergent toutes vers une seule personne : Kal. Je ne comprends pas pourquoi il m'en veut à ce point. Je ne comprends pas pourquoi il m'a embrassée, il y a quelques heures, pour ensuite m'ignorer avec brio et me gifler de son dédain. Et pire, je ne comprends pas pourquoi j'en fais tout « un plat » et pourquoi ça m'affecte autant.

Je ferme les yeux, inspire puis expire intensément, et décide fermement de me ressaisir. Je crois que j'ai besoin de sommeil. Je suis épuisée et la douleur à mon poignet me fait littéralement vriller. Je ne vois que ça pour justifier mon emportement et mon comportement ridicule.

Honteuse de celui vis-à-vis de Peter, je me relève du trottoir glacé et réintègre la salle d'attente du docteur Hoover. Sous les yeux curieux des patients et de la chèvre, je me dirige à tâtons vers mon siège. Comme pour confirmer mon attitude de bouffonne, cette dernière bêle gracieusement après moi. À défaut de lui répondre quoi que ce soit, je lui offre un regard noir aussi débile qu'inutile, puis je me rassieds auprès de Peter.

— Je suis désolée.

— Ne le sois pas, me répond-il avec sa douceur usuelle. Je sais les élans que Kal peut déclencher, ajoute-il sur un ton morne.

Je perçois cette même souffrance dans sa voix que celle dont il avait usé le soir où nous avons retrouvé Kal ivre mort dans les bois, et je culpabilise un peu plus.

— Peter ? l'apostrophé-je alors avec une tendresse non feinte.

Ce dernier se détourne vers moi et m'offre un visage fermé, mais que je ne pense pas à mon encontre. Il est juste traversé par une tristesse dont je devine aisément l'origine.

— Je répondrai à tes questions si tu réponds aux miennes... à son sujet.

Peter ne dit mot, mais hoche fébrilement la tête. Un consentement que je ne sens pas pleinement absolu, mais sur lequel je saute néanmoins pour apaiser quelques-unes de ces questions qui me dévorent.

— Il y a ce tatouage sur son dos, et j'ai vu chez lui un berc...

— Mademoiselle ? m'interpelle soudain le médecin à m'en provoquer un arrêt cardiaque. Vous venez ?

Derrière le vieux bonhomme d'au moins quatre-vingts ans, apparaît mon guide en train de passer sa veste. Il arbore un nouveau pansement sur le visage, plus large que celui que je lui avais fait, et bien qu'il baisse la

tête, je devine aisément que la tonte que lui a infligée le docteur Hoover est également plus importante. Il ne possède plus qu'une moitié de barbe.

Alors que je pense qu'il va se rasseoir à nos côtés, Kal, casquette solidement enfoncée sur la tête, fixe le sol et passe devant Peter et moi, sans même nous accorder un regard, puis il emprunte le chemin qui mène à la sortie.

Sans que je ne le contrôle ni ne le commande, tandis qu'il passe le seuil du cabinet, je sens mon traître de cœur se comprimer douloureusement dans ma poitrine et mon estomac se tordre à s'en décrocher.

Bazar, si je lève la tête et découvre dans un des coins de la salle d'attente un fichu ange, tout nu, avec un putain d'arc à la main, fier d'avoir planté sa flèche on sait très bien où, c'est simple, je l'éventre et le dépèce !

Il n'y a pas à dire, une désinfection de plaie avec un antiseptique adapté est beaucoup moins douloureuse – surtout avec un anesthésique local ! Béni soit le docteur Hoover de ne pas avoir utilisé d'alcool à 70%...

Ma plaie suturée avec pas moins de dix points, un pansement flambant neuf au poignet et une première prise d'antibiotiques plus tard, je regagne l'établissement de Carolyn, aux côtés de Peter. Il m'a informée que je logerai chez elle ce soir, et bien que j'aie tenté de refuser l'invitation, il n'a rien voulu savoir et m'a demandé de prendre son insistance comme une maigre répétition de ce qui m'attend avec la mère de Kal si je m'obstine. Or, si je m'en tiens au caractère borné du fils, je me dis que je ne suis pas près de remporter la manche avec maman ourse.

Peter l'a eue au téléphone et il argue qu'elle se sent coupable pour ce qui m'est arrivé et qu'il est hors de question que je séjourne à l'hôtel d'à côté. Et je cite ce que lui-même a cité : « Pour une fois que les chambres du Harry sont occupées, je n'accepterai aucun refus. »

Les chambres !?

Je ne vois pas en quoi Carolyn devrait se sentir coupable, et pour dire vrai, j'aurais largement préféré l'intimité qu'une piaule d'hôtel m'aurait offerte. Mais soit, allons dormir chez elle pour ce soir, et après une bonne

nuit de sommeil, je trierai le merdier qui pollue ma cervelle et m'empêche de visualiser ma vie au-delà de quelques heures.

Lorsque je pénètre dans le bar, je suis surprise de découvrir beaucoup plus de clients que la fois où j'y suis venue. Toutes les têtes se tournent dans ma direction et les chuchotements ne tardent pas à venir.

Génial, j'adore être le centre de l'attention...

— La voilà ! s'exclame avec entrain une Carolyn rayonnante.

Je souris avec sincérité à la patronne des lieux et réponds à son invitation en prenant place au bar.

— Vous restez ici pour ce soir, minimum, ajoute-t-elle d'un air peu commode tout en me servant un café sucré.

— J'ai cru comprendre oui. Mais j'aurais très bien pu al...

— Je ne tolérerai aucun « mais » ni aucune excuse foireuse, jeune femme.

Peter se gausse à mes côtés et finit par noyer son éclat de rire dans sa bière qu'il porte à la bouche.

— Et un merci, vous me l'accordez ? tenté-je avec une insolence surjouée.

— Tout juste. Buvez votre café et après ça, Peter va vous montrer votre chambre. La bleue, lui précise-t-elle. C'est pas le grand luxe, mais je vous ai mis des draps propres ainsi que des serviettes, et si vous avez besoin de quoi que ce soit, vous me demandez. Allez prendre une douche, vous reposer, parce que ce soir, ça va être bruyant.

— Bruyant ? répété-je bêtement.

— Chacune des soirées ici est bruyante. Ce bar est la seule attraction nocturne dans le coin. Mais ce soir, on a un groupe local qui joue. Les gars sont plutôt bons et on les aime bien. Il va y avoir du monde. Beaucoup de monde, insiste un Peter qui ne cache pas sa fierté.

— Tu joues dans le groupe ? lui demandé-je alors avec surprise.

— Non, mais les Chuck'N'Orris sont un peu chez nous comme une équipe de foot locale qui remporterait toutes les finales. On n'a pas de football ou de hockey sur Baranof, ces gars sont notre seul divertissement. Tu vas voir, ils dépotent.

Je réponds en miroir à son large sourire et oublie d'un coup toutes mes idées noires. Sitôt que j'ai fini mon café, Peter se relève de son tabouret pour, je suppose, me mener à ma chambre.

Effectivement, dès que je suis moi aussi debout, il s'empare de mon sac à dos et m'invite à le suivre.

— Meghan ? m'interpelle Carolyn alors que nous approchons de l'escalier. Je sais que vos affaires sont restées chez Kal, donc je me suis permis de vous laisser dans la chambre quelques fringues à moi.

— Oh mais ce n'...

— Chut, évitez de me contrarier. Allez vous poser et descendez dîner quand vous serez prête.

J'ai compris la leçon, je n'ajoute rien, pas même le merci qu'elle mérite pourtant. Je lui offre juste un sourire des plus sincères et suis Peter jusqu'au premier étage.

Ce dernier m'explique que le Harry compte, en plus du bar, trois chambres d'hôtes, mais que jamais elles ne sont occupées, vu la proximité de l'hôtel. Sans oublier que le vacarme nocturne peut vite dissuader les touristes d'y dormir.

Alors que je prends conscience que ce n'est donc pas cette nuit que je me reposerai, je lui pose la question qui me hante depuis tout à l'heure.

— Est-ce que Kal est aussi resté ici ?

— Carolyn a menacé quiconque oserait le reconduire chez lui de se retrouver avec les testicules servis en accompagnement. Il y a un plat en sauce qu'elle fait, une espèce de daube, pour lequel on a toujours eu un doute sur l'origine des morceaux de viande. Par ici, les légendes ont une place maîtresse.

J'explose de rire quand lui-même le fait, tandis que nous nous arrêtons devant une porte blanche. Peter l'ouvre et apporte la lumière sur une chambre effectivement bleue qui n'est pas celle où je m'étais enfermée pour me changer lors de mon arrivée. Le papier peint clair et les boiseries blanches rendent le tout très cosy. J'avoue que je ne m'attendais pas à quelque chose de si raffiné au vu de la déco plus rustique du rez-de-chaussée. Le couvre-lit, un boutis blanc finement travaillé, apporte, tout comme les meubles en bois de chêne, une note très champêtre qui ne manque pas de me surprendre. Voilà une décoration qui amènerait beaucoup de vie au chalet de Kal ! Mais vu son caractère, je l'imagine très bien rembarrer sa mère si elle se pointait avec des bouquets de fleurs séchées ou des tableaux représentant les plus beaux coins de l'île.

— Je vais te laisser, m’extirpe Peter de mes pensées. J’ai un peu de boulot à terminer avant de revenir ce soir. Aurai-je le plaisir de te voir en bas ?

— Je ne sais pas, Peter... Je suis vraiment fatiguée et...

— Tu ne peux pas louper les Chuck’N’Orris. Ce serait criminel. Ils sont notre mascotte !

Je ris et termine comme d’habitude par lui donner mon accord ; enfin, en quelque sorte.

— On verra. Je passerai peut-être faire un tour.

Et comme s’il n’était qu’à moitié convaincu, il me sort ce qu’il doit penser être une carte majeure, celle qui me ferait définitivement plier.

— Kal sera là.

— Au concert ou au bar ? ne puis-je m’empêcher de balancer du tac au tac. Pardon, excuse-moi, je ne voulais pas...

— Ne t’excuse pas. Avec lui, c’est plus facile que d’essayer d’attraper un poisson. Une bouteille de whisky dans son champ de vision et effectivement, tu as la garantie de le voir débarquer, termine-t-il en soufflant.

Devant son masque de tristesse plaqué sur son visage habituellement si jovial, je perds la bataille, voire la guerre. Je pose ma main sur son avant-bras et lui donne un accord cette fois ferme.

— Je viendrai. Fais-moi signe quand tu seras là.

Sans que je ne le voie venir et sans que ça ne me choque ou ne me déclenche une quelconque gêne, Peter me dépose un baiser appuyé sur le front.

Tellement appuyé qu’il dure un certain temps.

Si longtemps que mon voisin de la chambre d’en face a tout le loisir de surprendre ce qui n’est, à la base, qu’une démonstration de pure amitié.

J’ai connu les yeux dorés de Kal à travers différentes expressions, de la colère au laisser-aller dont il a usé lorsqu’il m’a embrassée, mais ce que renvoient à l’instant ses deux iris ambrés me fait plus mal encore que s’ils crachaient du feu. Je ne lis en eux que dédain, voire dégoût. Et sans que je ne le contrôle, les miens se noient en un éclair sous une vague de déception et de douleur. Peut-être que je suis déçue parce que maintenant qu’il a rasé sa barbe, il est encore plus beau qu’il ne l’était déjà. Ou Peut-être que j’ai mal parce que sa haine à mon égard n’est pas le reflet que

j'espérais observer en miroir aux sentiments que je sais maintenant lui porter.

Chapitre 27 : Kaldemort



Tennessee Whiskey – The Pork Tornadoes cover

Kal

Je n'ai pas attendu qu'ils se décrochent l'un de l'autre. Sans un mot ni un regard pour eux, je suis passé à leurs côtés et ai dévalé l'escalier menant au bar, faisant une totale abstraction des interpellations de mon ami à mon attention, ainsi que des raisons qui justifient mon comportement.

Arrivé au rez-de-chaussée, je me glisse derrière le comptoir et m'empare d'une bouteille de whisky.

— Kal, qu'est-ce que tu fous ? m'engueule aussitôt Carolyn.

— Tu m'obliges à rester ici, alors laisse-moi au moins oublier que je suis prisonnier.

— Parce que passer une soirée avec ta mère est si difficile à supporter que ça, c'est ça ? T'as raison, va boire. J'aime autant que tu dormes plutôt que de me balancer ton venin comme à ton habitude !

Merde, je ne suis qu'un con. Elle ne mérite pas ma mauvaise humeur. Ce n'est pas parce que je suis complètement largué dans ma vie que je dois faire couler les autres avec moi.

Je ferme les paupières un temps, expulse mes contrariétés dans un long souffle et ouvre enfin mes yeux sur ma mère.

— Pardon, je suis désolé, Carolyn.

Le bar est blindé, mais elle et moi faisons comme si nous étions seuls ici. Nous nous jugeons en silence, et c'est avec une grande culpabilité que je lis sur les traits de ma mère l'impact de mon attitude de connard fini. Carolyn est une femme forte, mais je suis sa faiblesse, et à l'heure actuelle, je me comporte comme un putain d'adolescent ingrat.

Si j'avais encore un doute, je sais cette fois de qui je tiens mon regard noir, ainsi que ma patience limitée. Ma mère n'a jamais porté la main sur moi, mais chacun de ses regards obscurs et des silences qui les accompagnent valent bien plus que n'importe quelle torgniole. Et à cet instant, même sans bouger, elle est en train de me gifler à m'en décoller la cervelle.

— J'ai pensé que te laisser du temps suffirait. Mais deux ans après, j'ai saisi que même si je t'octroyais le reste de ma vie, ça ne serait jamais assez. J'ai par la suite tenté d'être légèrement plus envahissante, mais là encore, j'ai fait chou blanc. Je suis fatiguée, Kal, épuisée, lasse de ton attitude et de ce besoin que tu as de faire de ta propre vie un caveau à moitié ouvert. Ne me demande pas d'assister à ton déclin. Non, je refuse que mon fils unique meure à petit feu sous mes yeux. Je ne te laisserai pas faire et...

Je la fais taire en l'enlaçant. Jamais je n'avais vu ma mère verser une larme, mis à part quand j'ai perdu Carrie et notre fille. Et là, malgré le monde qui nous entoure, elle déverse son chagrin sur mon épaule, comme si elle avait enfoui au plus profond d'elle des années de peine et de douleur ; celles que je lui inflige.

— Je suis désolé, maman, répété-je en caressant ses longs cheveux noirs.

— Bordel, un câlin collectif ! Depuis le temps que j'attends ça, nous surprend Peter en se collant contre mon dos, ses grands bras encerclant jusqu'au corps de ma mère.

— Peter, si tu ne dégages pas de suite, je te...

— Je sais, je sais, Carolyn, mes testicules vont finir en plat en sauce. Laisse-moi profiter juste une seconde de cette étreinte dont je rêve depuis mes douze ans.

— Pete, soit tu es en train de dire que tu en as après mon cul depuis qu'on est gosses, soit que tu fantasmes sur celui de ma mère. Dans les

deux cas, je vais t...

— Allons allons, c'est quoi cette manie que vous avez tous les deux de vouloir m'émasculer !?

Une poussée puissante en arrière et je parviens enfin à faire dégager cet imbécile. Mon meilleur ami a toujours eu l'art de désamorcer n'importe quelle situation périlleuse, pour autant, je n'oublie pas ce qu'il était en train de faire là-haut avec Meghan.

Une fois tout le monde décollé, Carolyn repart à ses occupations, comme si elle ne s'était jamais laissée aller, tandis que je me retourne pour affronter Peter. Mon regard sombre vrillé au sien en quête d'explications, je garde le silence.

— Quoi !? Pourquoi tu me regardes comme ça, Kaldemort ? Si au moins tu me disais enfin ce qui s'est passé à la cabane, je pourrais peut-être comprendre en quoi faire une accolade à une amie te fait apparemment dégoupiller.

— Une amie ? Tu ne la connais que depuis quelques jours et en tout, t'as dû la voir deux heures. Et ce que j'ai vu n'avait rien d'une accolade.

Peter me toise d'un air narquois, un sourire de merde étiré au coin de sa bouche.

— Tu ne la connais que depuis quelques jours toi aussi et pourtant, j'ai l'impression qu'elle a dépassé pour toi le simple statut de cliente. Je me trompe ? Sinon comment expliquer cet excès de jalousie...

— Ne dis pas de la merde. Cette fille est une emmerdeuse qui me porte la poisse depuis qu'elle a foutu un de ses putains de pieds sur cette île.

— Je vois. Et le fait que tu te sois rasé de près n'a rien à voir avec elle non plus...

— Qu'est-ce que tu racontes ? Ce connard de médecin m'en avait coupé la moitié, je n'allais pas rester avec ça !

— Tu sais que j'adore ce besoin que tu as de te justifier, mon ami... Je suis en train de prendre un pied mo-nu-men-tal !

Je l'observe se marrer, crier à qui veut l'entendre qu'il semblerait que mon cœur soit encore irrigué, tandis que je reste de marbre, priant pour que mon silence ne soit pas lui non plus mal interprété. Parce que, que ce soit clair, j'en ai absolument rien à foutre de cette fille.

Armé de cette certitude, je m'apprête à m'emparer de la bouteille de whisky sortie plus tôt, quand j'aperçois Carolyn dans mon champ de

vision. Ma main en suspens à quelques centimètres de la bouteille, je la dévie vers les verres vides. J'en prends deux, puis verse de la bière dedans.

J'en tends un des deux à Peter, et d'un commun accord silencieux, nous nous installons autour d'une table.

Malgré ma fatigue, mes douleurs et des résidus de fièvre, j'aime autant rester dans la salle à boire et à écouter de la musique que de me retrouver seul dans ma chambre à cogiter, surtout quand je sais qui occupe celle face à la mienne.

Ouais OK, j'en ai pas vraiment *absolument rien à foutre* d'elle, mais c'est en train de me rendre cinglé et j'ai pas besoin de ça. Tout comme je n'ai pas besoin du regard inquisiteur que me balance mon ami. *Fait chier !*

— Elle s'est coupée à cause de moi, parce que je l'ai laissée seule dehors à vider un cerf, entamé-je les confidences qu'attend tant Peter. J'ai picolé, on s'est engueulés, parce que je maintiens : c'est une emmerdeuse, et je suis sorti sans arme pour pisser et fumer. Je n'ai pas vu venir l'ours. Elle l'a abattu avec le fusil sans ciller, tout comme elle a tué le cerf, elle m'a soigné et...

— Et ?

— J'y arrive pas, Peter ! Chaque fois que je ferme les yeux, je vois Carrie et...

Mon meilleur ami et ex-beau-frère secoue la tête, avant de poser ses bras croisés sur la table et d'avancer son visage fermé plus près du mien, comme s'il s'apprêtait à me menacer.

— Ma sœur est morte, Kal, et quoi que tu fasses, ça ne changera rien. Mais dis-moi juste, et je t'en prie, sois honnête avec moi. Est-ce que c'est parce que ça vient de faire deux ans que Carrie est morte que tu es dans cet état ? Ou est-ce que c'est Meghan qui te rend comme ça ? Parce que perso, je trouve que ça fait une sacrée différence, termine-t-il sans m'épargner le retour de son sourire conquérant.

Parfois, j'ai du mal à croire qu'il se souvient que j'ai tué sa petite sœur. Comment peut-il me pardonner alors que je serai toujours coupable ? Malgré la violence qui a terni nos rapports, j'admets avec beaucoup plus de facilité ma relation avec Harold, son père. Lui, au moins, a voulu à juste titre me flinguer. Il a braqué son fusil sur ma tête et a juré de me réduire en cendres. Et bien qu'il se soit excusé par la suite, j'ai eu besoin de conserver cette haine qu'il m'avait un jour portée, comme si elle était

la seule chose de légitime, la seule attention que je méritais. Si aujourd'hui je ne le porte pas dans mon cœur, c'est parce qu'il a osé lever la main sur ma mère qui avait essayé de me défendre. Il l'a violemment giflée, et jamais je n'ai vu si noir. Il a fallu que Peter nous sépare, sans quoi je l'aurais moi aussi tué. Carolyn lui a pardonné depuis, arguant que le chagrin peut faire vriller un homme, mais moi, j'ai besoin de continuer de le détester, j'ai besoin de rester ce connard, cet infâme salopard qui a tué sa fille. Parce qu'à mon tour, j'ai besoin qu'on me haïsse. En-dehors de ma mère et de Peter, la haine est la seule forme d'attention que je tolère. Je ne veux pas être pardonné et encore moins être aimé.

— Mouais, c'est pas ce soir que j'arriverai à te réveiller, mec. Allez, trinquons plutôt à la santé de cet ours et à ta nouvelle gueule de balafre, mon pote !

Je secoue la tête, puis cogne mon verre à celui de Peter, avant de le porter à la bouche. Mais alors que je m'apprête à boire une gorgée, j'aperçois Meghan descendre l'escalier et s'avancer jusqu'au zinc. Je fronce les sourcils quand je découvre ce qu'elle porte, une robe bleu marine à petites fleurs qui n'est absolument pas de saison. Elle a gardé à ses pieds ses boots marrons et le contraste avec la longue robe d'allure romantique lui arrivant aux chevilles est sexy à mort. Je sais que cette robe est à ma mère, tout simplement parce que c'est moi qui la lui ai offerte quand j'avais une quinzaine d'années. Voilà un bail qu'elle ne la porte plus, parce que soi-disant, elle fait passer le message suivant : Jeune femme bien sous tous rapports en recherche de demande amoureuse romantique. Et Carolyn est tout sauf romantique. Ma mère est en fait une putain de garce. Elle n'a pas prêté ce vêtement-ci par pur hasard. De toute façon, avec Carolyn, rien n'est laissé au hasard. Chaque acte ou pensée a un but bien précis.

Cependant, je dois avouer que la robe rend grâce à la silhouette longiligne de Meghan. Attachée par des boutons du col en V jusqu'à mi-cuisses, et nouée à la taille par une ceinture de même étoffe, elle dévoile les jambes nues de ma cliente à chaque pas qu'elle fait. Ses cheveux, fraîchement lavés, dégoulinent encore et laissent une traînée humide sur son dos.

Ma gorgée de base se transforme en une seule et même descente, alors que je bloque littéralement sur Meghan qui s'est assise au comptoir. De

ma place, je ne sais ce qu'elle échange avec ma mère, mais elles rient à gorge déployée, jusqu'à ce que leurs têtes pivotent en même temps dans notre direction, à Peter et moi.

Meghan plonge ses iris d'ébène dans les miens, puis étire ses lèvres pleines en un sourire empli de douceur. Un simple geste qui suffit à me tordre les entrailles et à me faire durcir la queue.

— Peter ? interpellé-je mon ami sans quitter Meghan des yeux.

— Mmm ?

— Tu aurais le temps de me tatouer un truc vite fait ?

— Quoi, maintenant ?

Je reporte mon regard sur lui et affirme d'un simple hochement de tête.

— OK, mon frère, avec joie. Et je peux même te couper ces immondes merdes sans forme qui te servent de cheveux.

Je ne rétorque rien à sa proposition et me relève de ma chaise, signifiant notre départ imminent pour son salon.

J'ai confié à cet homme chaque parcelle de peau de mon corps. Et si durant un temps, les tatouages étaient une expression banale de mon esprit rebelle, voici deux ans qu'ils sont mon moyen d'exorciser le mal qui me ronge. Mais à défaut de l'anéantir ou de le guérir, je l'enfonce au contraire un peu plus en moi, jusqu'à le rendre indélébile et immortel.

Chapitre 28 : Back in Black



Back in Black – AC/DC

Kal

Pas loin de trois heures après, nous sommes de retour au bar de Carolyn. Des dizaines de flammes noires mangent la peau de mon poignet droit. J'ai refusé de donner à Peter leur signification. Il la découvrira si je fais un jour la dernière partie du dessin. Jusque-là, il devra se contenter de ces quelques flammes, et c'est avec un amusement on ne peut plus malsain que je le laisse divaguer sur ce qu'elles peuvent représenter. L'enfer, le bûcher, le purgatoire où je me sens déjà enfermé, peu m'importe. Chacune de ses allégations n'est, de toute façon, pas si fausse que ça. Au moins, ça lui a permis de ne plus me poser de questions sur mes deux derniers jours ni sur celle avec qui je les ai passés.

Mon ami s'en est ensuite donné à cœur joie en coupant mes cheveux. Depuis le temps qu'il me faisait chier avec ça... Il est devenu rare qu'il coiffe, laissant cette activité à ses employés, et j'ai bien cru qu'il frôlait l'orgasme quand il a glissé sa paire de ciseaux dans ma touffe épaisse. Après l'avoir largement menacé d'à peu près tout s'il me foirait ou s'enflammait, il a, comme à son habitude, parfaitement géré. Pas de coupe militaire ou de chose extravagante, mais juste un rafraîchissement qui, je le reconnais, ne me fait pas de mal.

Sans ma barbe et avec mes cheveux raccourcis, je peine moi-même à me reconnaître et j'entends d'ici les cris de ma mère lorsqu'elle me découvrira ainsi. Deux ans qu'elle comme moi n'avons pas vu mon visage. Et même si le pansement sur ma joue en camoufle la moitié, j'ai ce sentiment étrange de repartir en arrière, de faire peau neuve, et pour dire vrai, je n'aime pas ça. Je suis même effrayé. Peter me bassine avec ce lâcher-prise, pensant que je fais un énorme pas en avant. En vérité, il me casse les couilles, parce que je n'ai fait aucun putain de pas, c'est juste que c'était le deal. Il me tatouait si j'acceptais qu'il me coupe les cheveux.

Alors me voilà, flambant neuf ou presque.

Évidemment, toutes les têtes se tournent vers moi lorsque je pénètre dans le bar. La seule que j'accepte de fixer est celle de Carolyn. Les autres, j'en ai rien à foutre, notamment celle de Candice, la blonde peroxydée de la superette. Bien que l'instant soit bref, son regard affamé ne m'échappe pas, et comme si son attitude n'était pas assez provocatrice, cette idiote se mordille ridiculement les lèvres.

Je détourne les yeux vers ma mère et surprends les siens baignés de larmes. Mais alors que je suis à présent tout près d'elle, elle ne me dit rien. Chance pour moi, ça n'est, de toute façon, pas son genre de s'étaler dans des discours ou des mièvreries sans fin ; une fois aujourd'hui est déjà énorme. Carolyn me laisse approcher en silence, et à mon tour, je lui permets de m'enserrer et de communiquer à travers son corps le plaisir qu'elle éprouve à me retrouver, physiquement du moins.

Je dépose un baiser sur son front et alors que je tourne la tête vers la salle, je découvre Meghan assise sur un des tabourets, un verre à la main, les yeux ronds et la bouche largement entrouverte. Il ne lui faut pas plus de cinq secondes pour rougir jusqu'à la racine des cheveux, lorsqu'elle se rend compte que je l'ai gaulée en train de me mater. Pour autant, je ne lui offre aucun sourire complaisant et conserve même mon attitude première de connard.

— Vous avez mangé quelque chose ? me demande ma mère en attrapant déjà des assiettes pour Peter et moi.

— Oui, t'inquiète, on a vidé le frigo de Pete.

Je mens, mais je n'ai pas faim.

— Je vois. Je fais réchauffer et ce sera prêt d'ici dix minutes.

Je me demande pourquoi je continue de m'obstiner avec elle. Elle a toujours lu en moi à livre ouvert. On ne communique pas plus que ça, mais c'est ma mère, et malgré tous mes efforts, j'arrive difficilement à lui cacher quoi que ce soit.

Néanmoins, je profite qu'elle a le dos tourné pour choper une bouteille sous le comptoir. Deux verres calés dans mon autre main, je prends place autour d'une table et siffle Peter pour qu'il me rejoigne. Merde, avec ma blessure sur la joue, ça me fait un mal de chien.

Mon ami, occupé à discuter avec Meghan, me fait signe qu'il arrive. Le con, il est en train de harceler ma cliente pour qu'elle se joigne à nous. Cette dernière finit par céder, et pour cause, elle n'a pas vraiment le choix. Peter la prend par la taille et la traîne jusqu'à ma table.

— À deux c'est bien, à trois c'est mieux.

— Tu m'éclaires ? lui demandé-je désabusé.

— Bah tu sais bien, c'est une réplique dans le film *300* !

— Non, ça c'était dans le porno qu'on a regardé chez toi la semaine dernière. Dans *300*, c'était : « L'ennemi nous est trois fois supérieur en nombre. Trois contre un, c'est bien pour des Grecs. »

— Merde. Effectivement, rien à voir. Pardon, Meghan, s'excuse-t-il en grimaçant.

Mon ami est fou. Et Meghan est... soûle.

Cette dernière rit à s'en péter la panse. Je ne peux pas dire que je la connais très bien, mais pour l'avoir déjà vue ivre, je sais sans l'ombre d'un doute qu'elle l'est à cet instant.

Son hilarité est telle qu'elle titube et se rattrape in extremis à la table. Je n'aurais jamais soupçonné son état lorsqu'elle était assise derrière le bar, mais à croire que son fou-rire lui a fait grimper l'alcoolémie en flèche.

— Pardon, lâche-t-elle avant de pouffer de nouveau. Pardon, pardon. Je... je crois que j'ai trop bu et avec les anti-douleurs, je... Pfiou, quelle chaleur !

Elle soulève d'une main ses cheveux bruns et agite l'autre derrière sa nuque. Moi, je ne vois que le tracé fin de la peau de son cou et la naissance de sa poitrine au-dessus du premier bouton de sa robe entrouverte. Trajet que je remonte sans pudeur pour terminer sur ses joues plus roses encore

que tout à l'heure et sur sa bouche tout aussi colorée. Bouche que je me souviens parfaitement avoir embrassée ce matin.

Je porte la mienne à mon verre et tente de calmer le feu que son spectacle vient de déclencher dans mon bas-ventre.

— Je crois que je vais m'asseoir, nous informe-t-elle en prenant place sur la chaise face à moi.

— Alors, Meghan, jusqu'à quel point on sait faire la fête à Juneau, hein ? Ton verre est vide. CAROLYYN ?

— Gueule encore comme ça une seule fois après moi, Peter, et je te...

— Ouais ouais, je sais... Testicules, plat en sauce. J'aime cette femme comme ma propre mère, mais parfois, elle est aussi casse-couilles que son fils, confie-t-il à Meghan en me désignant.

— Non, impossible, le contredit-elle avec sérieux.

— Si, je t'assure.

— Non, pas possible. Kal a obtenu la mention très bien à son diplôme de connard ! balance-t-elle en pleurant de rire.

— Un diplôme de quoi ?

Les voilà tous les deux à se marrer, tandis que je tire une tronche de six pieds de long. Au moins, j'ai débandé sévère.

Carolyn dépose sur la table une pinte de bière, mais je l'intercepte au moment où Meghan allait s'en saisir.

— Je crois que vous avez assez bu.

— Et moi je crois que je fais ce que je veux.

— Et vous allez encore finir à poil et je ne suis pas en état de vous défendre quand tous les gars ici présents vous auront sauté dessus.

— Hein ? À poil ? Où, quand ? Elle a déjà fait ça, sérieux !? s'excite Peter. Mais merde, je vois jamais rien moi !

Ni Meghan ni moi ne tenons compte de Peter qui continue de nous demander des explications. Tandis que je la fixe sans ciller, j'aperçois dans l'angle la tête de mon ami passer à plusieurs reprises d'elle à moi. La brune, dont le visage s'est refermé, se livre au même combat que moi et ne baisse à aucun moment les yeux. Et je suis tellement concentré sur notre duel silencieux que je ne vois pas sa main approcher de la mienne pour récupérer la chope de bière. Ses doigts frais se posent sur les miens, m'imposant un contact qui ne dure pas, mais qui suffit étrangement à me brûler la peau. Électrisé, je relâche alors ma prise et la laisse prendre son

verre. Elle le porte aussitôt à sa bouche et le vide d'un trait, sans jamais baisser le regard.

— Ah ben, en tout cas, on sait boire à Juneau !

— Pete, ta gueule. Cette fille ne sait ni boire ni s'amuser. Trop coincée.

Meghan hausse un sourcil, puis se penche largement au-dessus de la table, jusqu'à ce que son visage se retrouve tout près du mien. Il me faut user d'un sang-froid de dingue pour ne pas fourrer ma bouche dans sa poitrine largement dévoilée par sa position en avant.

— Qu'est-ce que vous en savez, Kal la pierre-tombale ? articule-t-elle dans une lenteur lascive. *J'ai de l'humour. Et il m'arrive de rire. Mais uniquement quand c'est drôle, je vous l'accorde.*

Je louche presque sur ses yeux noirs qui envoient les flammes de la haine, mais aussi celles du désir. Un désir qui, malgré sa pique, est en train de me contaminer...

Dans un geste enfantin, elle bascule sa tête sur le côté, sans jamais rompre son contact visuel, puis elle retrousse ses lèvres dans un sourire de satisfaction, avant de me susurrer :

— Quoi, ça vous rappelle les paroles de quelqu'un ? Tant mieux, c'était fait pour. Maintenant, je vais vous montrer à quel point je ne suis pas coincée et sais m'amuser.

— Merde, où est-ce qu'elle va ? s'inquiète Peter.

Ce dernier se lève comme un diable en boîte, prêt à arrêter Meghan, mais je le stoppe en le saisissant par le bras.

— Laisse-la faire. Elle l'a dit, elle va nous montrer qu'elle n'est pas coincée. Et j'ai hâte de voir ça.

Je fais tourner ma chaise, me rencogne bien au fond, et bras croisés sur le torse et sourire en coin, j'observe Meghan rejoindre la scène où sont installés les Chuck'N'Orris.

Je n'ai aucune idée de ce qu'elle prévoit de faire, mais je me languirais presque de la voir à l'œuvre, car tout ce que ce groupe de hard rock version bluegrass possède, en-dehors de ses salopettes en jean et de ses chapeaux de paille, ce sont une grosse caisse, un banjo, une mandoline, une contrebasse, un accordéon et des cuillères à soupe.

D'ici, je n'entends pas ce qu'elle dit à l'oreille du chanteur, mais après s'être adressé des regards interrogatifs, lui et les autres musiciens finissent par acquiescer et à se mettre d'accord sur, j'en ai bien peur, un morceau.

— Merde, elle sait chanter ? me demande Peter alors que Meghan a pris place derrière le micro.

— J'en ai aucune putain d'idée ! Mais on va vite le savoir.

Tout le bar acclame la brune. Ils sifflent, l'encouragent, réclament pour certains qu'elle se foute à poil, bref, elle a un public local tout ouïe.

La vache, elle ne se démonte pas. Elle saute sur place, gesticule, un bras en l'air, l'autre accroché au micro, répondant aux acclamations de son auditoire, et plus elle s'excite plus ils se déchaînent, et inversement. Et après quelques accords désorganisés, les premières notes à la batterie sont lancées et... Nom de Dieu, elle va pas faire ça !?

Les clients du Harry se mettent à hurler de plaisir dès qu'ils reconnaissent « Back In Black » du groupe AC/DC.

Par réflexe, je tourne ma tête vers Peter qui a tiré sa chaise jusqu'à la mienne. Billes rondes pour lui et sourcils froncés pour moi, je pense que nous affichons cependant le même air halluciné.

Sur la scène, c'est une Meghan super à l'aise qui secoue la tête et fait du air guitar au côté des musiciens, rendant la salle hystérique. Dans quelques secondes, elle va chanter et sérieusement, je m'attends au pire. Vraiment au pire. Et pourtant... alors qu'elle balance le premier couplet, je suis littéralement scotché par sa performance, mais également par sa capacité à s'adapter au style folk de ce groupe complètement barré et décalé.

— Bah merde alors ! clame à voix haute Peter ce que je pense tout bas. Mais elle déchire, sérieux !

Mon pote se lève pour rejoindre les clients en liesse qui encouragent toujours cette folle furieuse.

*I'm glad to be back*¹², gueule-t-elle comme si elle était réellement contente d'être de retour sur ces terres sauvages. Et en repensant à ce qu'elle m'a confié sur son enfance, je me dis que le choix de cette chanson n'est pas un pur hasard.

Elle se déhanche, saute partout, sans jamais avoir dans l'idée, j'en suis certain, d'allumer tous les gars d'ici, mais putain, sa robe dévoile ses jambes nues, et à chaque saut, je ne vois que sa poitrine monter et descendre. Une partie de ses longs cheveux bruns, encore humides, lui collent au visage, tandis que le reste forme un amas déstructuré autour de ses épaules.

Ma main à présent plaquée autour de mon menton, je l'observe faire son show, titillé entre l'envie de rire face à sa désinvolture et celle de la faire descendre de scène pour la monter dans ma chambre. Et comme si je n'étais pas déjà en plein combat contre moi-même, elle quitte les planches et s'approche de moi, son micro toujours en main.

D'une démarche chaloupée, elle me balance ses paroles comme s'il n'y avait qu'elle et moi dans la salle, un air de défi solidement incrusté sur son visage.

Je reste de marbre et la laisse se rapprocher jusqu'à ce qu'elle soit penchée au-dessus de moi. Et tandis qu'elle me domine et continue de chanter, je m'étale un peu plus sur ma chaise dans une posture censée brailler le self-control, alors qu'en réalité, je lutte comme un fou pour ne pas inverser nos positions. Je n'ai qu'une envie, la renverser et m'infiltrer entre ses jambes qui me font de l'œil depuis tout à l'heure.

Number one with a bullet, I'm a power pack (**Je suis la reine de la gâchette, je suis de la dynamite**)

Je n'irai pas dire le contraire, c'est vrai que tu sais tirer, mais je peux faire mieux...

So look at me now (**Donc regarde-moi maintenant**)

Mais je ne vois que toi...

I'm just makin' my play (**Je joue juste mon rôle**)

Et moi je n'ai plus envie de jouer...

Don't try to push your luck, just get out of my way (**N'essaie pas de forcer ta chance et barre-toi de mon chemin**)

— C'est toi qui es sur le mien, bébé. Maintenant, arrête de m'allumer ou assume, lui murmuré-je au creux de l'oreille en me relevant.

Je me suis collé à elle et a priori, elle ne s'y attendait pas. Je crois qu'elle vient de décuver en un temps record. La bouche ouverte et les yeux aussi ronds que ses nichons que je sens contre mon bras, elle en oublie de chanter et traduit de la sorte le choc que je viens de lui infliger.

Voilà qui suffit à m'enorgueillir.

Je renforce mon sourire triomphant, la plante là et décide de monter me coucher, avant qu'un de nous deux ne commette quelque chose qu'il va regretter. Mais alors que je m'approche de l'escalier, cette sangsue de Candice me barre la route.

— Salut, Kal.

— Candice.

La blonde mastique son chewing-gum tout en entortillant une de ses mèches blondes autour de son index. Sérieux, j'ai envie de lui demander s'il y a des *diplômes* pour ça ! Genre un, avec option pintade, qui récompenserait ses capacités à être aussi cruche.

— Si tu n'as rien à me dire, je voudrais passer pour aller me coucher.

— Je voulais juste te dire que tu es vachement beau avec tes cheveux comme ça et sans ta barbe. Enfin, t'étais déjà super beau avant, mais là, je trouve que t'es vraiment canon, surtout avec la cicatrice que tu vas garder, parce que perso, moi, j'adore ça les cicatrices, enfin tu vois ce que je veux dire quoi et...

— Je vois et je te remercie. Bonne nuit, Candice.

Je la contourne et fous enfin un pied sur la première marche de l'escalier.

— Kal, attends !

Je baisse la tête dans un mouvement de résignation, expulse un souffle excédé, puis me retourne vers elle.

— C'est qui cette fille qui a chanté ? Les autres disent qu'elle est de Juneau et qu'elle est venue pour faire une excursion avec toi et que c'est à cause d'elle que tu as été blessé.

— Tu as l'air de déjà tout savoir sur elle, alors pourquoi tu me poses la question ?

— Est-ce qu'entre vous deux... enfin je veux dire... est-ce que tu...

— Est-ce que je l'ai baisée ? La réponse est non.

— Ah OK, ouf ! rit-elle presque, une main sur sa poitrine. Non parce que vu comment elle te regarde là, je me suis dit, qu'est-ce que je fais ? Je vais le voir ou pas ? Mais s'il est avec cette nana, sérieux, je veux pas d'histoires ! Parce que tu sais, Kal, j'ai des principes moi, hein !

Je jette un œil par-dessus cette quiche et découvre Meghan de nouveau assise au comptoir, largement entourée d'hommes en rut, mais

effectivement occupée à m'épier. Sitôt qu'elle m'aperçoit lorgner dans sa direction, elle détourne la tête et tapote allégrement l'épaule de Peter en s'esclaffant, avant de poser son front contre son épaule.

Les mâchoires fermement serrées, je me souviens d'un coup de la présence de l'autre écervelée et reprends là où j'ai laissé l'espèce de conversation que je subis.

— Des principes... Oui, bien sûr, Candice, et ta loyauté te perdra. Dis-moi, tu veux monter en discuter ?

— Tu veux dire... monter en haut ?

— Eh bien, j'ai pensé que ce serait plus pratique que de monter en bas, mais...

— Rho c'que t'es bête, me balance-t-elle en agitant son poignet comme une précieuse. Des fois, j'ai l'impression que tu te moques de moi, Kal !

— Mais que vas-tu penser là... Bon, écoute, tu montes ou pas ?

— Oui oui, OK, pas la peine de t'impatienter, j'arrive j'arrive !

Candice passe devant moi en tortillant vulgairement de la croupe. Après avoir jeté un dernier regard vers le comptoir, je pose pourtant ma main sur ses reins et grimpe à l'étage en sa compagnie.

Chapitre 29 : Arrête de m'allumer ou assume



La Grange – ZZ Top

Meghan

Ken est monté avec Barbie Pouffe.

Mon Dieu, Ken est monté dans sa chambre. Avec. Barbie. Pouffe. Dans. Sa. Chambre. Et moi, je me suis complètement ridiculisée avec mon petit show qui lui laisse clairement deviner à quel point il m'émoustille. Mais qu'est-ce qui m'a pris, bon sang ?!

« Maintenant, arrête de m'allumer ou assume. »

J'assume rien du tout...

— Wow, tu devrais ralentir, Meg !

— Ferme-la, Pete. Je bois si je veux boire.

Les gorgées de bière s'enchaînent et je sais que je vais finir par le regretter. Mais pour l'heure, je dois me noyer. Enfin pas moi, mais tout le merdier qui stagne et s'entremêle dans ma tête. Il faut que j'efface l'image de *moi* en train de me trémousser devant *lui*, celle de *lui* en train de me faire l'amour uniquement avec son regard lascif, et celle de *lui* encore qui monte l'escalier avec cette...

— Pouffe.

— Quoi plouf ? me demande Peter qui semble aussi ivre que moi.

— Pouffe, pas plouf. Pouffe avec un P comme dans... Pute, et O comme dans Ours, un U comme dans... Urine contre un arbre devant moi, et... FFE comme dans... PouFFE. Je crois que c'est le diminutif de pouffiasse.

Mais d'un coup, je ne sais plus qui de la blonde ou de moi est la plus pouffe des deux.

— Je vois. Mais en fait non, je sais absolument pas de quoi tu parles, Meghan.

— Tu m'étonnes ! Même moi, je ne me comprends pas et...

— Hé, mais pourquoi tu pleures ?

Je pleure moi ?

Ah oui, et puis comme un bébé...

Peter me prend dans ses bras et caresse mon dos avec énergie. Beaucoup trop même, mais au moins, lui, il prend soin de moi ! Pas comme l'autre horreur qu'il a pour ami et qui est en train de...

— se taper l'autre pouffe, pleuré-je deux fois plus fort sans rien contrôler du tout.

— Mais qui se tape une pouffe, Meg, hein, qui ?

— Pou... pourquoi il est comme ça ? Et pourquoi il me... il me déteste, hein ? Et pourquoi faut toujours que je... je craque pour... pour des connards et...

— Là, respire, Meghan, respire. C'est quoi ce gros chagrin ?

— Mais c'est à cause de lui là, pointé-je vers l'escalier. Je choisis jamais les bons, de toute façon, et peut-être... peut-être que si toi tu n'étais pas... tu n'étais pas gay, j'aurais pu...

— PARDON !?

Peter me relâche pour mieux m'attraper par les épaules et me faire face. Il plisse sévèrement les sourcils et m'offre une grimace proche du dégoût et du choc.

— Gay !? Moi !?

— T'es pas gay ?

— Mais enfin non ! Mais pourquoi tu crois que... Merde, je fais gay, sérieux !?

— Bah, je sais pas trop, reniflé-je tout en essuyant mes joues baignées de larmes, tu es beau, drôle, gentil, le mec parfait par excellence qui sait écouter et consoler, t'es coiffeur, et tu me parles de mes cheveux en utilisant des mots comme « miel » et...

— Mais c'est quoi ce préjugé à la con ? Tous les coiffeurs ne sont pas gays, Meghan ! Je t'ai draguée comme un affamé quand tu as débarqué sur l'île ! Ça aussi ça faisait gay ??

— Non, mais...

— Mais quoi ?

— J'ai cru que c'était pour faire genre... Parce que c'était... tellement grossier, alors qu'après paf, plus rien, une vraie copine, donc j'ai vraiment cru que...

— Attends, t'as dit « genre », genre quoi ?

— Bah genre « je m'assume pas ». Et je te jure, je le comprends parfaitement, parce que dans ce type de petite ville c'est...

— Je suis choqué.

Et c'est vrai, il en a l'air.

Il s'est accoudé au bar et vide sans ménagement son verre pourtant plein.

— Je t'ai vexé ? demandé-je en prenant des pincettes. Mais je te promets que je ne te juge pas, si tu es g...

— Mais je ne suis pas gay, bordel de cul ! J'AIME LA CHATTE ! se met-il à crier en se redressant.

Aussitôt, les clients du bar poussent des cris de ralliement 100% testostérone. Tu m'étonnes qu'il ne puisse pas s'assumer s'il est g...

— Arrête de penser, Meghan, et enlève-toi cette idée de merde de la tête ou je te jure que je te prouve sur le champ, et sur ce comptoir, que je suis un pur hétéro. Aïe !

Haha, celle-là, il ne l'a pas volée ! Et cette jolie pichenette sur l'arrière de son crâne n'est pas de mon fait, mais de celui de la sainte patronne des lieux qui contourne à présent le bar et lui balance un regard meurtrier.

— Elle croit que je suis gay ! se justifie-t-il auprès de Carolyn.

— Et alors ? T'as pas à parler comme ça à une femme, et encore moins à elle, et en plus sous mon toit. Et pour ta gouverne, moi aussi je l'ai cru pendant un certain temps.

— Quoi !?

— Hé, mais vous avez pleuré, Meghan ? s'inquiète-t-elle d'un coup alors que je suis encore en train d'essayer les vestiges de mon chagrin d'ivrogne. C'est lui qui est responsable de ça ? Peter..., gronde-t-elle.

— Wow, j'ai rien fait moi ! C'est ton fils qui la...

— Peter ! le coupé-je avec véhémence.

J'ajoute à mon injonction une moue réprobatrice qui, je l'espère, va lui faire bien fermer sa grande bouche. Je suis suffisamment ridicule comme ça avec mes états d'âme de collégienne, et je n'ai vraiment aucun besoin que tout Sitka soit au courant que j'en pince ridiculement pour une espèce de bourru aussi lunatique que... que... pff, j'en sais rien, tiens ! On y est, je suis de nouveau en colère ; après moi, après Kal le chacal, après Peter, après tout le monde ! Il y a deux minutes, j'étais en pleine tragédie avec des larmes aussi grosses que l'ego de Peter, et maintenant, j'éprouve une colère sans précédent et j'ai des envies de meurtre. En fait, c'est moi la cyclothymique...

J'en ai assez. Tout ceci ne me ressemble pas.

Et d'un, il faut que j'arrête de boire.

Et de deux... *juste après ce dernier verre, parce que ce que je m'apprête à faire va me demander soit du courage, soit une perte plus importante encore de mes moyens et donc, il me faut de l'alcool.*

Et de trois... *cul sec, à la mienne !*

— Où est-ce que tu vas ?

Pourquoi, je pars ?

Ah oui...

— Régler mes affaires, Pete. J'ai envie de dépecer et de tanner un chacal.

Je ne réfléchis pas davantage à ce que je suis en train de faire. Cerveau reptilien en marche et conscience aux oubliettes, je monte l'escalier et traverse le couloir des chambres, d'un pas décidé – mais légèrement tanguant.

Je m'arrête lorsque j'ai atteint ma destinée, ou presque. Statique face au mur qui délimite la fin du long corridor, je tourne la tête de part et d'autre.

À gauche, ma porte. À droite, celle de Kal.

Gauche. Droite. Ma chambre. Celle de Kal.

Gauche. Ma chambre. Droite. Celle de...

Faible spatio-temporelle, l'instant d'après, je me retrouve à tambouriner une porte blanche. Et vu l'entrain que j'y mets, je doute que ce soit la mienne.

Trop tard pour revenir en arrière, l'antre de l'ours s'entrouvre.

— C'est quoi ce bordel ?

... Et l'ours en question est sorti d'hibernation.

Je suis toujours en rogne, sans pour autant en connaître exactement les raisons. Tout ce que je sais, c'est que cet état m'est salutaire et me permet de ne pas faire demi-tour. Je suis postée devant lui, mon poing fermé toujours en l'air, et je me sens rougir de la tête aux pieds. Mais en aucun cas, la teinte de ma peau ne reflète une quelconque gêne ou timidité. Non, elle est juste le témoin précieux de la haine qui me traverse. Je me hais de me donner à nouveau en spectacle, de mon comportement qui frôle l'hystérie, de ma présence devant sa porte, de... La liste serait trop longue. Mais je le hais *lui*, plus encore, d'être la soupape qui m'a littéralement fait dégoupiller.

Kal me fixe de ce regard si glacial et pourtant si chaleureux, puisqu'il embrase en une nanoseconde chacune de mes cellules.

Je sais que je vais le regretter, mais je m'en fous, pire, je suis incapable de ne pas m'y soumettre, je braque mes yeux vers sa bouche. Cette bouche dont je garde en mémoire le goût et la texture si douce. Cette même bouche qui à cet instant ne daigne pas s'ouvrir pour s'adresser à moi. Rivée sur elle, je ne discerne plus les yeux mordorés qui me dévisagent encore, mais je ressens chaque tache or qui parsème leurs iris comme si elles cherchaient à me blesser.

Mais soudain, une chose m'interpelle et dévie mon obsession pour ses lèvres charnues vers un détail qui me ramène illico presto à la réalité. J'aperçois dans mon champ de vision les mêmes vêtements qu'il portait tout à l'heure. Et ils sont sur lui.

— Qu'est-ce que vous faites là, Meghan ?

— Hein...

J'entends sa voix basse, si rauque et si sexy, mais je ne suis pas en mesure de relever la tête vers lui pour lui répondre ou même comprendre le sens de sa question. Je ne vois que son jean et son tee-shirt noir. Et la conclusion est sans appel : il n'est pas nu et il n'est pas en train de batifoler avec Barbie Pouffe. Et au vu du silence qui nous entoure, je dirais même qu'il est...

— Seul.

— Je vous demande pardon ?

Flûte, il faut que j'arrête de penser à voix haute.

« Et de dire tout ce qui me passe par la tête », me dis-je à moi-même alors que je lui lâche d'un bloc le fond de ma pensée.

— Barbie Pouffe n'est pas là et Ken est seul dans sa chambre.

Tout ce qu'il trouve pour répliquer est un sourcil élégamment arqué et un œil plissé, comme le ferait le talentueux John Wayne. Mais le léger rictus qui se forme au coin de sa bouche, à l'opposé de sa joue blessée, me laisse entendre qu'il ne va pas tarder à sourire, voire à se moquer de moi, comme il l'a déjà eu fait ces derniers jours. Retour du Madison spécial Kal : un pas en avant, deux en arrière, j'balance le froid, je jette le chaud. Enfin le chaud... c'est vite dit ! Il me donne le sentiment de se contrôler en permanence, alors que moi, je crois bien avoir égaré tous mes filtres. Il m'agace !

— Bazar, mais lâchez-vous et arrêtez d'essayer de vous retenir quand vous avez envie de rire, Kal le pas normal !

Je suis soûle. Beaucoup trop soûle.

Pour autant, je tente de ne rien montrer de mon état. Je ne bronche pas et soutiens son regard amusé. Mains à présent sur les hanches, je souffle sur une mèche de mes cheveux qui n'est a priori pas à sa place. Elle me gâche la magnifique vue que j'ai devant moi.

Je pense que je n'ai jamais été plus ridicule qu'en ce moment, mais apparemment ça aide, puisque Kal se détend en un éclair et s'appuie contre le chambranle de la porte. Les bras croisés sur sa poitrine, il m'offre maintenant un sourire que je pense sincère, même s'il dénote clairement qu'il rit à mes dépens. Mon Dieu, qu'il est beau. Je sais que je devrais me taire à présent, et surtout baisser le regard – me casser serait encore davantage préférable – mais je m'octroie quelques précieuses secondes supplémentaires pour détailler ce que j'ai entraperçu plus tôt : son nouveau lui, avec sa nouvelle coupe de cheveux en bataille, sa mâchoire carrée, superbement dévoilée par la tonte récente de sa barbe et...

Dis quelque chose, Meghan, dis quelque chose maintenant et arrête de le mater !

— Je sais que je vais me répéter, mais c'est vraiment trop chou un ours qui sourit, surtout avec de si beaux cheveux.

Super, Meghan !!

Et voilà, il renforce son sourire et jubile à plein nez de mon état psychopathologique.

Mais achevez-moi !

— Je vous remercie pour le compliment. Et sinon, qu'est-ce que vous faites dans ma chambre, Meghan ?

Allez, c'est maintenant que je reprends le contrôle et le dessus.

— Techniquement, je ne suis pas encore dedans mais dehors.

— « Pas encore » ? Pourquoi, vous comptez y entrer ?

— Je ne sais pas, apparemment c'est the place to be, ce soir.

On y est, j'ai balancé la connerie de trop.

Kal se referme à la vitesse grand V et quitte son poste de détente pour se diriger vers la petite table, au fond de sa chambre. Pour autant, il ne me claque pas la porte au nez et laisse cette dernière pleinement ouverte.

La réflexion que le vampire m'invite à entrer me traverse, mais étonnamment, je n'éprouve pas la moindre peur.

Je pose un pied sur la moquette vert foncé, assortie au papier peint des murs, puis un deuxième, et silencieuse, j'observe Kal se servir un verre de whisky. Ronde comme je suis, je n'irai certainement pas lui faire la morale ce soir...

Lui ne semble pas se préoccuper de ma présence. Il prend tout son temps pour déboucher la bouteille et remplir son verre.

— Je suis venue vous engueuler, lui dévoilé-je sans avoir tourné sept fois ma langue dans ma b... *Pas penser à ça, pas penser à ça !!*

— M'engueuler ?

Il ne paraît pas en rogne. Au contraire, il me donne le sentiment d'être même encore plus amusé. Néanmoins, il continue tranquillement de faire ses petites affaires, sans m'octroyer un seul regard.

— Ça a l'air de vous faire rire, lui fais-je remarquer sans me démonter... *Pas penser à ça non plus !!*

— Vous voulez savoir ce qui me fait réellement rire, Meghan chargée de tour opérateur ?

Je me contente de hocher la tête, conservant un mutisme qui ne me ressemble pas. Mais occupé à boire son liquide préféré, tout en regardant par la fenêtre, il ne voit même pas mon acquiescement incessant.

Ouais, je voudrais bien savoir ce qui te fait rire, Kal le foutral !

Mais il continue, pépère, de siroter son whisky, enfermé dans ce silence horrible qu'il m'impose et qui, sérieusement, m'indispose !

Ses veines à lui aussi sont-elles comme les miennes, chargées d'alcool ? Ou est-il bien plus fort et téméraire que je ne le suis ? Toujours est-il qu'il se détourne finalement, ancre ses yeux dorés aux miens, et après ce temps mort qui m'a paru durer une éternité, il me confie enfin :

— C'est que c'est moi qui avais prévu de vous engueuler.

M'engueuler moi ??

Étrangement, je ne sens aucune animosité en lui. Ni dans sa voix ni sur les traits si fins de son visage pourtant habituellement si rustres. Je ne détecte aucun signe nerveux non plus, alors que mon corps braille MAYDAY par tous les pores.

Et tandis qu'il s'approche de moi d'un pas léger et déterminé, tel un prédateur, ma respiration se hache, ma cage thoracique se soulève comme si l'air venait à me manquer, et mon système digestif se met à fabriquer le plus long scoubidou de l'histoire anatomique du monde entier.

— Pourquoi, me direz-vous ? débute-t-il à voix basse sans jamais baisser ses yeux. Parce que j'ai foutu à la porte *Barbie Pouffe*. Et ce, parce que j'ai pas réussi à bander.

Ah...

— Et vous savez pourquoi ?

Il n'attend ni ma réponse ni un éventuel hochement de tête qui ne vient de toute façon pas, et enchaîne, tout en continuant sa progression vers moi.

— Parce qu'une brune m'a retourné la cervelle ce soir avec son petit show.

Nom d'un grizzli circoncis ! C'est moi la brune !?

Kal avance, toujours plus près, de cette démarche si dangereuse et qui, pourtant, ne fait qu'accroître le désir fou que j'éprouve pour lui.

— Parce que ça fait des jours que la même brune fout le bordel dans ma vie et dans ma tête. Et parce que c'est elle que j'ai vue quand Barbie s'est mise à genoux devant moi en détachant ma ceinture, et que c'est encore elle que j'ai eu envie de basculer sur ce lit, me désigne-t-il sa couche d'un léger mouvement de menton.

Je déglutis avec difficulté et cligne des yeux à plusieurs reprises, telle une biche effrayée. Et pour l'être, effrayée, je le suis. Je suis même tétanisée. Je suis incapable de bouger ou d'émettre quoi que ce soit.

Et je pense qu'il m'achève, lorsque tout près de mon oreille, il me souffle :

— Tu es sur mon chemin, bébé. Maintenant, arrête de m'allumer ou assume.

OK. J'assume.

Chapitre 30 : Je la prends et je passe à autre chose



Kal

Je claque la porte.

Je dévie mon visage vers le sien et ne suis plus qu'à quelques malheureux millimètres de sa bouche. Quand je vois dans quel état de choc elle est, j'ai d'un coup peur de trois potentielles réactions de sa part : elle me vomit dessus, elle s'évanouit ou elle s'enfuit.

Elle ne moufte plus. Meghan a perdu en un éclair sa désinvolture, largement exacerbée par sa désinhibition post prise d'alcool, mais également sa pseudo hargne à *m'engueuler*.

Je suis certain qu'elle n'est pas ici pour la raison qu'elle avance. Je l'ai laissée s'enfoncer dans ses vaines tentatives de maîtrise absolue, parce qu'avouons-le, c'était drôle et jouissif, mais je ne suis pas dupe. J'ai vu et continue clairement de voir dans son jeu. Mais pour l'un comme pour l'autre, je pense qu'il est grand temps d'arrêter de jouer.

Me concernant, je ne peux plus rester dans cette espèce de léthargie psycho-chiante dans laquelle elle m'a enfermé. Je suis déjà à moitié mort et ce, depuis deux ans, mais là, j'ai le sentiment de me prendre la tête pour des choses auxquelles je ne suis pas habitué. Et par *choses*, j'entends l'obsession et ce comportement étrange que je me suis mis à développer

pour et face à cette fille. Est-ce que j'ai envie d'elle ? C'est indéniable. Mais ça ne justifie certainement pas ces excès de jalousie que je me suis surpris à ressentir en la voyant, aussi bien auprès de Peter que des autres poivrots du bar. Je n'éprouve jamais ce genre de sentiments pour qui que ce soit. Ici, les filles ne sont pas nombreuses et ont tendance à être partagées par un peu tous. Ça n'a rien d'abject, c'est juste une conséquence démographique.

Quant au fait que j'en suis arrivé à virer Candice de ma chambre, parce qu'elle-même n'arrivait pas à me sortir Meghan de la tête – alors que je ne lui ai même pas laissé l'opportunité de me toucher – c'en est autant dingue que dégueulasse, je le reconnais. Elle avait à peine défait ma ceinture que je la foutais dehors.

Ceci étant, je ne vois qu'une seule chose à faire, et elle non plus n'a rien de galant ou de chevaleresque. Mais le meilleur moyen que je discerne pour me sortir de ce merdier qui est en train de m'asphyxier, c'est de combattre le mal par le mal. J'ai envie de cette fille à en frôler la déraison, alors je règle ce problème et je passe enfin à autre chose. Il ne peut s'agir que d'une stupide attirance physique et nous sommes tous les deux adultes. Elle en a envie et j'en ai envie.

Je fais glisser ma main sur sa joue et la porte jusqu'à sa nuque. Je ne dis rien, elle non plus, seuls nos yeux solidement ancrés expriment une volonté commune de poursuivre ce que nous débutons. Ses cils papillonnent dans un tic que je sais être nerveux, mais elle ne se dérobe pas. Mon autre main plaquée au creux de ses reins, je la rapproche un peu plus de mon torse, jusqu'à l'y coller, et la soutiens avec fermeté, avant qu'elle ne défaille et ne se retrouve dans la même position que Candice quelques minutes plus tôt, c'est-à-dire à mes pieds.

Mais tandis que je m'apprête à retrouver le chemin de ses lèvres, c'est elle qui me devance et se jette sur les miennes. Meghan retrouve d'un coup cette hargne que je lui ai déjà connue et témoigne d'une avidité qui ne manque pas de me surprendre, mais à laquelle je me sou mets entièrement. Elle passe ses bras autour de mon cou et enroule une de ses jambes autour des miennes.

Bordel, son excitation quasi animale accroît davantage celle qui s'est invitée dans mon bas-ventre. Je ne me fais pas prier et renforce alors mon

emprise sur son corps, avant de me saisir de ses jambes nues que je crochète autour de ma taille et de la mener jusqu'au lit.

Meghan ne pèse pas plus lourd qu'une plume et la porter n'est en rien un poids. Pour autant, elle s'accroche à moi comme si elle craignait de tomber. Et elle me serre à tel point qu'elle finit par planter ses doigts dans la blessure qui traverse mon dos.

Je grogne, mais m'applique à retenir un cri de douleur alors que nous sommes toujours en train de littéralement nous bouffer la bouche. Je préfère me concentrer tant sur le ballet langoureux de nos langues que sur la douceur de la peau de son cul, soutenu par mes mains calleuses.

Il faut que je vire cette robe qui entrave tout ce que j'ai encore à découvrir.

Arrivés au pied du lit, je dépose Meghan sur le sol et m'attaque déjà à dénouer sa ceinture, puis à défaire les premiers boutons du haut de sa robe.

Dans une chorégraphie parfaitement orchestrée, ma partenaire faufile ses mains sous mon tee-shirt et le fait monter jusqu'à mes omoplates pour m'en débarrasser. Je délaisse alors mon activité d'effeuillage et lui viens en aide. Je passe mon vêtement par-dessus ma tête et le jette à terre.

Bloquée par le matelas à l'arrière de ses mollets, Meghan plaque une main sur mon ventre et me pousse légèrement, son regard vissé sur lui. Elle balaie par la suite mon torse de haut en bas, puis en chemin inverse, d'un regard aussi gourmand que, je dirais... halluciné.

— C'est pas croyable de voir un truc pareil, lâche-t-elle pour elle-même, sans cesser d'examiner mon buste.

Sa réflexion, tout comme sa mimique sidérée, m'arrache un sourire en coin. Je sais que je suis plutôt bien bâti, mais en vérité, je m'en contrefous. Je n'ai jamais cherché à avoir un tel physique et je le dois seulement aux nombreuses activités intenses que je pratique au quotidien. Et il fut un temps, celui où je n'errais pas dans une demi-vie, où j'étais plus massif encore. Mais peut-être suis-je un tant soit peu prétentieux et qu'elle s'extasie uniquement sur mes nombreux tatouages. Ceci dit, l'index qu'elle tapote sur mes abdos comme pour s'assurer que *tout ça* est bien réel me fait pencher pour ma musculature.

Alors qu'elle effectue un ultime trajet de mes pectoraux à mes abdominaux, son regard se stoppe plus bas encore. Vu l'arrondi soudain de ses yeux, je devine sans difficulté l'objet de sa subite paralysie. Mais si

elle ne ferme pas sa bouche de suite, je crains que la bosse formée sous ma ceinture finisse par faire sauter les boutons de mon jean.

Meghan a retiré sa main de mon ventre et je ressens déjà le manque de son contact. Alors, histoire de nous ramener à l'instant présent et à ce pour quoi nous sommes là, je la lui reprends et la replace sur les massifs bandés de mon abdomen. Aussitôt, la fraîcheur de ses doigts glacés sur ma peau échauffée propulse plus loin encore mon seuil d'excitation.

Je ne réfléchis pas au fait qu'elle comme moi avons bu. C'est une grande fille, elle paraît en avoir envie autant que moi, et bordel, je ne peux plus attendre.

Et je ne réfléchis pas non plus quand, dans ma hâte, j'arrache les derniers boutons de sa robe, barrière emmerdante à ce que je vise : sa poitrine.

Meghan sursaute et sa réaction me fait soudain douter.

— Tout est OK pour toi ? me soucie-je alors.

Elle semble hésiter un temps, mais rapidement, son visage revêt un air plus revanchard et déterminé.

— Je suis peut-être soûle, mais pas comateuse, et encore moins coincée. J'ai l'air coincée ? me demande-t-elle en redressant le menton. J'ai dit : « j'assume », alors maintenant, prends-moi de suite ou c'est moi qui le fais.

Elle n'a jamais répondu qu'elle assumait, mais soit. Je pense cependant qu'elle l'a largement exprimé au travers de son corps. Corps sur lequel je fonce donc sans ménagement.

Je reprends d'assaut sa bouche, même si cet acte déclenche de vives douleurs à ma joue meurtrie, et lance les festivités sur ses seins que j'enferme dans mes paumes. Cinq secondes à peine plus tard, ils sont délivrés de leur carcan, et j'ai tout le loisir d'en découvrir la douceur et la fermeté.

Je ne suis qu'au début de ce que je prévois de lui faire, mais Meghan halète déjà sous mon toucher, pourtant rustre.

Je la pousse sur le matelas sur lequel elle retombe lourdement, sa chevelure brune éparpillée tout autour de son visage. Je ne prends pas le temps de l'admirer et m'active déjà à retirer le peu de tissu qui lui reste, sa robe tombée sur ses hanches, et sa culotte en dentelle blanche. Ses boots prennent rapidement le même chemin jusqu'au sol.

Toujours au pied du lit, je grogne à nouveau, mais cette fois, de satisfaction. Et à présent, je prends les secondes nécessaires pour observer la vue qui s'offre devant moi : Elle, totalement nue, allongée, ses bras relevés de chaque côté de sa tête. Je bloque un temps sur le pansement qui orne son poignet et à ce qu'il me renvoie de pire en moi. Mais j'abaisse mon regard et me laisse volontairement déconcentrer par les pointes de ses seins qui se dressent vers moi et m'appellent à les engloutir.

L'emmerdeuse des derniers jours laisse soudainement place à cette femme forte et belle à en crever, tandis que moi, je reste cet homme qui a l'art de dévier pour ne pas affronter ses responsabilités.

J'attrape le préservatif dans ma poche arrière et le coince entre mes dents. Puis je défais ma ceinture et mes boutons, dans une lenteur que je sais être agaçante, et baisse enfin les derniers remparts au plaisir à venir que mes yeux sont en train de lui promettre.

Meghan pose les siens sur ma queue libérée et ses joues se parent aussitôt de ma nouvelle couleur préférée. Elle passe furtivement sa langue sur sa lèvre, sans qu'à aucun moment ce geste n'ait l'air vulgaire, puis enferme le bout de chair entre ses incisives.

Il me faut me rappeler qu'elle m'a juré assumer et ne pas être coincée, car malgré tout, elle a davantage l'air d'une bête apeurée que d'une délurée.

Je ne suis pas un salopard, alors je calme mes ardeurs et m'approche d'elle avec douceur. Je glisse sur son corps sans jamais la quitter des yeux et relâche la capote, toujours placée entre mes dents, lorsque j'atteins son visage.

Le petit étui gris échoue à côté de sa mâchoire. De mon nez, je le décale plus loin, puis reviens sur la partie anguleuse de son visage que je parsème de baisers. Ma langue sinue sur son cou délicat et continue sa descente jusqu'à ce qu'elle retrouve le velouté de ses seins. Mes mains se joignent à la danse et palpent toutes les rondeurs qui se présentent à elles.

J'aime cette mélodie où se mêlent des sons si différents. Ceux de mes grognements gutturaux et ceux de ses plaintes jouissives plus aiguës, plus sensuelles. Et elles s'amplifient encore lorsque j'atteins son ventre, mais cessent d'un coup, quand ma bouche se pose sur la toison brune en-dessous.

Je sens Meghan se contracter, comme si ce que je m'apprêtais à lui faire la gênait ou la rebutait. J'en ai confirmation, lorsque ses cuisses se raidissent et bloquent ma tête déjà enfouie entre elles. Dommage.

Je n'insiste pas et remonte alors mon visage vers le sien. Je l'embrasse à nouveau, tout en récupérant la capote délaissée.

Meghan se détend et retrouve paradoxalement son ardeur. Ses jambes reprennent leur place autour de mon bassin et cette fois, elle veille à poser ses mains sur les zones non blessées de mon dos. Je suppose que l'épais pansement a suffi à lui rappeler la présence de ma blessure.

Tandis que je presse mon bassin contre le sien, tout en harponnant ses iris d'ébène, je déchire l'emballage du préservatif. Je lis en eux l'ultime assentiment dont j'ai besoin et ne tarde pas alors à me recouvrir.

Je la prends, et je passe à autre chose.

Je l'écartèle et m'introduit en elle très lentement. Elle m'accueille en libérant un souffle grisant, auquel se mêle un petit cri de surprise, mais aussi de contentement.

Ses mains se font plus fermes autour de mes épaules et ses doigts se crispent sur mes muscles bandés, alors que ses jambes se contractent à nouveau, mais cette fois dans une invitation à m'enfoncer plus loin encore.

Alors, je m'exécute.

Je la pénètre pleinement et entame mes va-et-vient. J'augmente la cadence quand elle-même accentue ses gémissements et ses balancés.

Je me déchaîne en elle, comme si le mal que j'espérais pour traitement allait réellement me guérir de celui que je vois en elle. Je la pilonne sans ménagement, à en haleter comme un animal, mais jamais le mal ne m'avait paru si jouissif et si inopérable. Je ne me sens nullement guérir, et au contraire, le plaisir que j'éprouve en la baisant est plus effrayant encore que ce que je pensais avoir déjà perçu. Je me perds un peu plus à chaque coup de reins.

Pour autant, je suis incapable de m'arrêter. Ses cris, les miens, la chaleur de son corps, le velouté de sa peau, la beauté de son visage alangui, sont autant de faiblesses pour moi qui m'incitent à poursuivre, à la baiser toujours plus vite, toujours plus fort, jusqu'à ce que nous explosions tous les deux dans un concert d'orgasmes.

À bout de souffle, je relâche mes muscles et m'affaisse sur elle, ma tête abandonnée au creux de son cou. Je m'octroie quelques secondes à peine,

puis échoue sur le matelas à ses côtés. Allongé sur le dos et le bras au travers de mon visage, je cache ma vue à ce qui m'entoure, essaie de reprendre une amplitude respiratoire plus calme et surtout, de ne pas penser.

Je me débarrasse de la capote en la balançant sur le sol, espérant peut-être que mes émotions soient aussi salement évacuées.

Ne pas penser à ce que j'ai ressenti, senti, et au combat que je sais d'avance avoir perdu.

Je devine Meghan se tourner vers moi et m'observer, mais elle ne dit rien, pas plus que je n'émet un mot ou ne lui accorde un regard.

Je conserve ma position et cet espace dans lequel je me suis enfermé, et comme l'australopithèque que je suis, je crois que je finis par m'endormir.

Chapitre 31 : Ça n'était que du sexe, hein...



Creep – Haley Reinhart cover

Meghan

Je n'ai aucune idée de l'heure qu'il est, pas plus que je ne sais depuis combien de temps je suis assise sur cette chaise, nue, à l'observer dormir.

La fenêtre derrière moi laisse filtrer les premiers rayons du soleil, prometteurs d'une belle journée à venir. Pourtant, je suis incapable d'entrapercevoir une quelconque trace de bien-être ou de joie. Je ne suis pas triste non plus. Je suis juste... pensive. Encore.

Mes bras encerclant mes jambes repliées et le menton calé sur mes genoux, je regarde Kal, plongé dans le sommeil.

Allongé sur le ventre, il m'offre un profil parfait. Celui d'une de ces sculptures grecques, dont les traits inspirent autant la douceur que la force, la beauté et la laideur des combats qu'elles ont pu mener. Sa joue lésée est cachée par l'oreiller sur lequel elle repose, et je n'ai pour tableau à admirer que ces quelques parties visibles qui font de lui cet homme si beau.

Je n'avais jamais vu de cils aussi longs et si épais. Si la brise pouvait entrer dans la chambre, je suis certaine qu'elle les ferait aisément onduler.

Son visage paraît si calme, si détendu en l'instant. Je n'y lis plus aucune trace de ses tourments, ceux qu'il me tait encore et que pourtant, je crois

deviner. Même la noirceur de ses mèches de cheveux, qui tombent sur son front, et celle de sa barbe naissante ne parviennent pas à assombrir la paix dans laquelle il semble se prélasser.

Mes yeux dévient en-dessous et balaient une énième fois les parties nues de son corps que le drap ne recouvre pas. Ce nouveau tatouage sur son poignet que je n'avais même pas remarqué hier soir et qui étrangement, est en miroir à la blessure sur le mien. Ses bras placés de part et d'autre de sa tête, ses épaules auxquelles je me suis accrochée cette nuit, et son dos. Ce dos où malgré la présence du large pansement, je peux lire une histoire profondément triste qui ne laissera jamais de place à une autre, même heureuse.

Je ne sais pas quel âge a Kal, moins de trente ans probablement, mais les nombreux tatouages qui ornent son corps et racontent son passé livrent également un message des plus clairs : il n'y a aucune place pour un futur. Pas le moindre centimètre pour inscrire sur sa peau ce que pourrait être demain, voire aujourd'hui.

J'ai comme dans l'idée que moi seule garderai en mémoire ce que j'ai vécu auprès de lui. Tant ce que nous avons fait cette nuit que tout ce qui a précédé. Et d'un coup, je prends conscience que c'en est terminé de ma présence sur cette île, dans ces montagnes que j'ai à peine explorées et où j'ai pourtant ce sentiment dingue d'être comme chez moi, mais également dans la vie de cet homme. Je vais devoir retourner à Juneau... Fait chier.

Je souris avec amertume, puis déplie mes jambes endolories et arrache ma vue au volcan toujours endormi. Je pense être suffisamment marquée par sa lave, nul besoin d'ajouter d'autres cicatrices, quand je présume que celles internes sont malheureusement déjà bien ancrées.

Je passe mes sous-vêtements, puis ma robe, dont les boutons ont sauté, et sors de sa chambre sur la pointe des pieds, afin de rejoindre la mienne.

De nouveau nue, je me faufile sous le jet brûlant de ma douche et laisse l'eau effacer les traces des caresses de Kal. Pour celles imprimées dans mon cerveau, c'est bien plus compliqué, et les litres échappés du pommeau me paraissent bien inutiles pour tenter d'oublier tout ce que j'ai pu ressentir au creux de ses bras.

Je dois arrêter de bloquer sur ce qui s'est passé cette nuit. Ça n'était que du sexe, hein... Si je continue d'intellectualiser, je vais me brûler les ailes. Et si je continue de repenser au pied monumental que j'ai pris, c'est tout

mon être qui va prendre feu et être anéanti. C'est peut-être le message que les flammes dessinées sur son poignet cherchaient à me délivrer ? Parce que soyons réalistes une minute, cet homme ne peut que me détruire. Il suffit d'écouter tous mes signaux d'alerte, ainsi que ceux qu'il ne cesse de me transmettre depuis le premier jour, pour finir d'en être convaincue. Il est brisé, et imaginer que je puisse être la colle qui lui rendra peau neuve serait bien présomptueux, à la limite du ridicule.

Enveloppée dans une serviette, je fouille mon sac à dos à la recherche d'un médicament contre ma migraine d'arsouille. J'ai bu, beaucoup bu même, mais pas suffisamment pour oublier tout ce que j'ai pu dire ou faire hier soir. Par contre, j'ai assez picolé pour me coller un mal de tête carabiné.

J'en profite pour regarder l'heure sur mon téléphone, mais ce dernier est comme moi : out of order. Je le mets à charger, puis passe les seuls vêtements chauds que contient mon petit sac, en-dehors du pantalon de ski de rechange que j'avais prévu. Malgré la présence magistrale du soleil, il fait un froid polaire dans la chambre, et au-dehors, une épaisse pellicule de glace s'est formée sur les parebrises des voitures, confirmant ma tenue. Toute façon, ce n'est pas comme si j'avais le choix, puisque toutes mes affaires sont restées au chalet de K...

Retour des flashbacks de ma nuit, dès que j'ose prononcer à peine la première lettre de son prénom.

Il faut que je sorte d'ici au plus vite, que je voie autre chose et que j'entende du bruit. Même les conneries débitées par les poivrots du bar m'iront parfaitement. Tout, pourvu que je n'entende plus mes propres pensées, celles qui braillent : « Tu as le béguin pour un gars qui ne t'aimera jamais ! »

J'enfile mon gros pull à col roulé en laine noire, adresse à voix haute un « Vos gueules ! » à mes pensées, glisse mes pieds dans mes boots et sors de ma chambre.

C'est en bas de jogging gris, qui me sert de pyjama, et les cheveux encore mouillés que je me pointe au rez-de-chaussée. La salle est vide de tout occupant, à l'exception de Carolyn qui est en train de balayer entre les tables.

— Bonjour, la salué-je discrètement, depuis la dernière marche.

— Bien dormi ?

Pourquoi je sens un soupçon d'ironie et de sous-entendus dans son ton ?

— La tête, ça va ?

OK, je vois le mal partout et m'imagine tout de suite qu'est écrit sur ma tronche : s'est tapée Kal le colossal.

Redescends ma fille ! Comment Carolyn pourrait savoir ce qui s'est passé là-haut, hein ? Elle cherche juste à s'assurer que j'ai bien dormi et que l'alcool imbibé hier soir n'a pas causé trop de dégâts. Ouf !

— Hey, miss AC/DC est revenue parmi nous ! crie beaucoup trop fort Peter, alors qu'il revient de la réserve derrière le comptoir, les bras chargés de cartons. Je présume que la chasse au chacal a été fructueuse et que t'as fait plus que le dépecer, puisque je ne t'ai jamais revue !

Je n'ai pas prêté attention aux couleurs qui ornaient mon visage ce matin, mais admettons qu'il était un tant soit peu coloré, je pense que là, il vient de passer à blême en un quart de seconde.

Statique et toujours perchée sur ma marche, je n'ose ni hurler à Peter que c'est bien le roi des cons ni bouger ou même sourire, de peur que le moindre de mes mouvements trahisse ce que je cherche désespérément à cacher.

Lui, bien évidemment, se délecte du malaise qu'il a déclenché en moi. Je le soupçonne de se venger parce que je lui ai avoué que je le pensais gay.

Mon Dieu, je lui ai dit ça...

Mon Dieu, j'ai chanté du AC/DC...

Mon Dieu, j'ai couché avec Kal...

STOP ! Fermeture des vannes à souvenirs et concentration sur le présent. Présent au cours duquel deux personnes attendent que je sorte de ma pétrification.

Carolyn, sourcils froncés et yeux plissés, revêt un visage aussi inquisiteur que suspicieux, et ce cher Peter arbore toute la jovialité que lui procure la jouissance de me mettre mal à l'aise.

— Je...

Voilà. J'aurais pu continuer de la fermer, ou bien mentir en leur servant que j'étais amnésique, car trop ivre hier soir pour me rappeler de quoi que ce soit ce matin, mais non, il faut que je leur balance le plus tragique des « Je... », celui qui transpire la gêne et le « j'assume rien du tout ».

— Respire, beauté. Viens t'asseoir à une table et petit-déjeuner avec moi.

J'offre à Peter un regard noir pour toute réponse, mais profite de son invitation pour me planquer, loin des yeux soupçonneux de la mère de Kal qui continue de me fixer.

Stérilement camouflée au fond de ma chaise, je laisse mon front reposer entre mes mains. Je n'ai plus envie de voir le sourire revanchard de Peter ni ses fichus sourcils qu'il n'a pas arrêté de relever depuis que je me suis assise en face de lui. Pourtant, malgré ma vue cachée, je suis certaine qu'il continue.

— Bon sang, t'as quel âge, Peter ?

— Auprès de toi, pas plus de quinze ans. Alors, ce tannage, raconte ?

Hallucinée, je me redresse pour l'envoyer bouler et constate que, comme envisagé, il poursuit bien ses mimiques puériles et grotesques.

— Je rêve... Parce que tu crois sincèrement que je vais te raconter ce que j'ai...

— Haha, j'en étais sûr ! Toi et Kal, bordel !

— Chuuut, tu veux bien arrêter de crier ça, s'il te plaît !?

— Crier quoi ?

Alors que j'ai plaqué ma main sur la sale bouche de Peter, je sursaute face à l'arrivée surprise de Carolyn à mes côtés. Cette dernière ne se prive pas d'un sourire en coin qui exprime clairement qu'elle non plus n'est pas dupe.

Génial ! Dans moins d'une heure, toute la ville devrait savoir que la chargée de tour opérateur s'est envoyée en l'air avec son guide ! Magique...

— Détendez-vous, Meghan, tente la patronne du bar. J'avoue que j'ai un peu tiqué quand vous avez gueulé haut et fort hier soir que vous vouliez dépecer et tanner mon fils, mais quand j'ai vu que vous ne redescendiez pas en pleurs, comme cette pauvre Candice, au bout de dix minutes, je me suis dit que c'était plutôt bon signe.

OK, enterrez-moi vivante.

— Café sucré, jus d'orange et brioches, si vous arrivez à manger, me détaille-t-elle ce qu'elle pose sur la table. Ah, et pensez à respirer, vous êtes de plus en plus blanche.

Peter s'esclaffe et manque de cracher sa gorgée de café, tandis que je secoue la tête et souffle de dépit.

— Relax, Meghan. Vous n'imaginez pas à quel point je suis heureuse que vous et... Kal ! Viens donc t'asseoir et...

— Juste un café, grogne le principal intéressé depuis le comptoir où je l'entends lui-même se servir.

Je relève la tête vers Peter et le supplie, au travers d'un regard chargé de sens, de ne pas l'ouvrir. Ce dernier renforce son sourire sardonique, mais lève les mains en signe d'approbation.

Ma gorge est sèche et je descends en une seule fois mon verre de jus d'orange, sans tenir compte des douleurs qui vrillent mon estomac. Au moins, j'aurai quelque chose à vomir.

Je n'ose me retourner vers le bar pour surprendre un Kal qui ne me regardera peut-être même pas. D'un coup, je ne sais pas ce que je crains le plus. Sa prestance et son magnétisme qui me renverront à ce à quoi je me suis laissée aller et que j'ai aimé ? Ou son dédain qui terminera de me crucifier ?

Je n'ai pas le temps d'y réfléchir davantage que Peter perd son sourire d'ado débile en une seconde et pose son regard plus haut derrière moi. Reflexe logique, je me tourne aussitôt et découvre Kal, à présent à ma hauteur. D'un geste de tête qui n'a nullement besoin de mots, il invite Peter à quitter la table. Ce dernier s'exécute, étonnamment sans sourciller, mais le sourire chaleureux qu'il adresse à son meilleur ami ne m'échappe pas. Dans la foulée, Kal prend sa place en face de moi, sa tasse en main.

J'ai envie de vomir rien qu'à sentir les effluves de café, pourtant je porte ma propre tasse à ma bouche et cache comme je le peux mon visage rougissant derrière.

Un silence malaisant s'éternise, alors que je sens son regard perçant sur moi. Bon sang, que clamais-je haut et fort déjà hier soir ? Ah oui : « j'assume ». Tu parles... Je suis incapable de le regarder dans les yeux et encore moins de prendre la parole. De toute façon, que pourrais-je dire ?

— Est-ce que tu veux y retourner ? lâche Kal d'un coup.

Je ne m'attendais tellement pas à ce qu'il parle que je sursaute pour la deuxième fois de la matinée.

Cette fois, je redresse ma tête et affronte son regard. Bizarrement, il n'est ni féroce ni colérique. Je lui trouve même une étrange lueur qui se

rapprocherait de la... joie ? Non, faut pas déconner non plus ! Sérénité. Voilà, Kal a l'air serein ce matin. Détendu et calme. Aucun signe qui pourrait montrer qu'il va m'envoyer chier ou m'écraser sous son éternelle condescendance.

Attendez... Pause. Il a dit quoi là ??

— Pa... pardon ? Que je retourne où ? lui demandé-je alors en lui accordant toute mon attention.

— Là-haut. Nous n'avons pas fini l'excursion.

Cette fois, j'entends réellement les chants de Noël, les clochettes et les voix angéliques des chœurs qui chantent le miracle qui vient de se produire sous mes yeux.

Kal le tribal veut que nous poursuivions notre excursion. Il ne me gifle pas avec un hypothétique dédain, ne me rejette pas et au contraire, il me demande, à moi, celle qu'il percevait comme une emmerdeuse incompétente, si je veux passer les prochains jours dans le seul endroit où je rêve de retourner, avec lui de surcroît, ce type aussi glacial que chaud dont je suis totalement raide dingue.

— Oui, je le veux.

Chapitre 32 : Et puis merde !



Stuck on You – Dave Fenley cover

Kal

Se rend-elle compte du sens qu'est censé revêtir sa réponse ? Au vu de son faciès sérieux, je ne le pense pas. Ça me démange de la tacler avec ça, mais faut croire que ma presque bonne humeur matinale me rend magnanime. Pas grave, j'aurai – j'espère – bien d'autres occasions de me foutre de sa gueule.

Je laisse donc de côté mon envie moqueuse et me concentre sur l'objet de sa réponse.

— Il va falloir attendre deux, peut-être trois jours, avant de pouvoir remonter, à cause de nos blessures.

Meghan m'offre des hochements de tête frénétiques et une succession de grimaces nerveuses, alors qu'elle continue de se cacher derrière sa tasse. Entre deux sourires forcés, elle a des haut-le-cœur qui traduisent clairement qu'elle est à deux doigts de gerber.

— Pourquoi tu ne poses pas cette tasse si tu ne supportes pas l'odeur de café ?

Les bras croisés sur la table, je l'observe essayer de conserver un semblant de contrôle, tandis que ses cheveux, mal séchés, dégoulinent sur le devant de son pull. Malheureusement, ce dernier est bien trop épais pour

que l'humidité révèle ce qu'il camoufle. Je bloque un temps sur sa poitrine, pourtant dissimulée, et repense avec plaisir à celui éprouvé à son contact cette nuit.

Lorsque je relève mes yeux, Meghan a posé sa tasse. Les joues rosées et le visage calé au creux de ses mains, elle continue de me cacher une gêne que je devine pourtant parfaitement, même si je n'en connais pas encore la raison.

— C'est quoi le malaise ? lui demandé-je alors avec gravité.

— Un malaise ? Non y a aucun malaise, non vraiment, tout va bien, pas de malaise. Y'a un malaise ?

Légèrement vexé par sa *remarquable* performance, je m'arme d'un sourire en coin et réduis la distance entre nous en me penchant vers elle.

— Approche.

Elle s'exécute et glisse son visage tout près du mien, jusqu'à ce que je puisse porter ma bouche au plus près de son oreille et chuchoter en toute intimité.

Nous ne sommes pas seuls dans le bar, et même si Carolyn et Peter font semblant d'être occupés, je sais qu'ils sont surtout en train de nous écouter. Depuis quand Peter essuie les verres ?? Prends-moi pour un con...

— Meghan, ce n'est pas moi qui ai quitté la chambre sans même laisser un mot, et ce n'est pas moi non plus qui cherche à éviter les regards ce matin. Un problème pour assumer ou c'est ta façon de m'exprimer tes regrets ? Parce que me concernant, je n'en ai aucun.

Je me recule et me rencogne au fond de ma chaise, avant de porter ma tasse en bouche, sans la quitter bien évidemment des yeux.

Merde, elle paraît maintenant en état de choc. À moins que...

Meghan, yeux grands ouverts et mains sur la bouche, se lève subitement et quitte la table comme une furie pour courir vers les toilettes.

— Non vraiment, mec, j'ai tout à apprendre de toi, m'apostrophe Peter avec sarcasme, alors qu'il s'assied à la place de Meghan. Pitié, apprend-moi cette technique de dingue pour faire gerber les filles, juste avec des mots. Putain, t'es trop balaise, mon pote. Je t'en conjure, enseigne-moi !

— Ta gueule, Pete.

N'ayant aucune envie de subir ses conneries ni de me justifier, je me lève et quitte le bar pour remonter dans ma chambre.

J'en claque la porte et me précipite dans la salle de bains, dans laquelle je m'enferme.

Nerveux, j'ouvre le robinet et m'éclabousse le visage, sans tenir compte du pansement sur ma joue. Je reste un temps les mains posées de chaque côté de la vasque, la tête basse, à observer l'eau s'échapper à grand jet.

Ont-ils la moindre idée de ce que ça m'a coûté d'être aussi « gentil » et avenant ce matin ? Comment le pourraient-ils... Je suis imbuvable en permanence.

À mon réveil, j'étais en vrac. Rien à voir avec les restes de ma cuite de la veille, parce que ça, c'est aussi gérable au quotidien que d'aller pisser ou bouffer. Non, j'étais au plus mal, parce que je me suis mis à penser, à ressasser ce que j'avais partagé, et surtout ressenti, avec cette fille qui s'était enfuie en douce de ma chambre. Et c'est ce dernier constat qui m'a fait flipper plus que le reste. Pas pour le fait qu'elle ait quitté mon lit sans un mot, mais pour cette infime et surtout incompréhensible terreur que j'ai alors perçue à cet instant. Une espèce de truc que je ne parviens même pas à nommer, au paraître ridicule et qui a duré à peine une seconde, mais que j'ai largement eu le temps de sentir au creux de mon ventre et autour de ma gorge, comme si l'air venait à me manquer. Comme un court extrait de ce sentiment de douleur et de perte que je n'avais pas éprouvé depuis la mort de Carrie. C'est tout bonnement aberrant...

Pourtant, étrangement, après l'effroi, j'ai accepté l'impensable. J'ai accepté de ressentir ce que je ne voulais plus ou ne me pensais plus capable de vivre. Je n'irais pas jusqu'à parler d'attachement, mais je ne peux nier que quelque chose s'est ébranlé en moi au contact de Meghan. Rien que je ne m'explique, mais il semble en tout cas que ce que je ressens à ses côtés apaise mes insomnies et noie un tant soit peu mes tourments. Alors armé de tout ceci, j'ai voulu essayer. J'ai mêlé mon histoire et celle que je fais subir à mon entourage, tenté de ne rien envisager au-delà de ce que mes capacités affectives ou sociales me permettent, et j'ai trouvé un compromis. Tenter de vivre. Tenter de m'ouvrir. Tenter de me laisser approcher.

Pourtant, me voilà de nouveau en train de flipper devant ce putain de lavabo. Mes mains tremblent et j'ai l'impression que mes carotides vont péter, tant mon sang pulse en elles.

Je ne vaudrais pas mieux qu'un ado, trouillard à l'idée de se faire remballer par son crush. Et à son instar, je n'arrive pas à m'enlever de la tête que Meghan a mal réagi parce qu'elle regrette de s'être laissée aller avec moi. Putain, qu'est-ce qui m'a pris de lui demander de retourner à la cabane !? Je suis ridicule et je passe vraiment pour un con !

Je ferme le robinet, affronte mon visage dans le miroir, à peine quelques secondes, mais suffisamment longtemps pour détester le reflet que j'y vois. Celui d'un homme brisé et qui a stupidement cru toucher du bout des doigts la guérison, qu'il n'était même pas censé vouloir.

Mon pansement est imbibé d'eau et se décolle par endroits. Je m'en cogne royalement et préfère regagner la chambre pour retrouver mon addiction préférée : l'alcool.

Mais alors que je dévisse le bouchon de la bouteille, on frappe à ma porte. J'hésite à faire le mort, mais les coups portés deviennent plus forts et plus rapides, et j'imagine déjà les retombées à venir de la colère de Carolyn si je ne lui ouvre pas tout de suite. Je repose alors ma bouteille, souffle ma rage à l'idée d'avoir une conversation avec elle, dont je ne veux pas, et ouvre précipitamment la porte.

— Je ne regrette rien, j'ai juste une peur bleue parce que... parce que je ne sais pas à quelle sauce je vais finir bouffée avec toi ! me hurle dessus une Meghan en pleurs.

Sous la surprise de sa présence ici et de ses mots, je reste figé comme un con.

Mes poumons semblent en grève et me privent de l'oxygène qui me permettrait de faire un mouvement. Mon cerveau ne va guère mieux et aucun réflexe ne me vient, genre ouvrir la bouche et rétorquer quelque chose à mon tour. Mais pour ça, il faudrait encore que je parvienne à penser, or à l'instant, je tiens juste la porte et bloque sur le visage de Meghan qui continue d'exprimer pour elle toute la peine qu'elle ressent.

Je suis une merde.

Justement...

Et puis merde !

Je sors de mon immobilisme et empoigne violemment sa nuque pour percuter sa bouche, au goût de menthe, de la mienne. À mon grand étonnement – ou soulagement – elle ne me rejette pas et au contraire, elle

fait preuve d'une force surprenante en me poussant à l'intérieur de la chambre, avant d'en claquer la porte avec son talon.

À partir de là, aucun mot ni plus aucune expression ne vient rompre ce que nos corps verbalisent pour nous.

C'est violent, impérieux, mais impossible de nous freiner. Nos vêtements sont arrachés, jetés dans la pièce, nos peaux sont maltraitées sous les caresses puissantes que nous leur imposons, si bien que dès demain, quelques hématomes devraient pouvoir en témoigner.

Dans un duo parfaitement exécuté et à la fois des plus désordonnés, nous rebondissons d'un mur sur l'autre, faisant tomber au sol les tableaux fixés dessus, comme si chacun de nos corps cherchait à gouverner le peu que nous pourrions encore contrôler. Meghan est aussi acharnée que moi et notre union ressemble davantage à un combat. Néanmoins, je parviens à la coincer et à la dominer contre un des murs. Les yeux toujours clos et pleinement centré sur cette envie diabolique de la prendre, je suis incapable de savoir dans quel coin de la pièce nous avons atterri.

Les derniers vêtements qui nous couvraient volent autour de nous et enfin, je soulève Meghan et me faufile entre ses cuisses ouvertes.

Je la pénètre sans préambule et seulement à présent, nous déliions nos lèvres endolories pour nous faire front.

La bouche entrouverte et ses yeux noirs ancrés aux miens, elle libère un souffle d'agonie, dont je m'enivre aussitôt. Et plus elle crie son plaisir plus je renforce mes coups de reins. Je n'ai que faire qu'on nous entende, je ne pense qu'à évacuer toutes mes contradictions, mes peurs et mes angoisses. Je ne suis même pas en mesure de la faire taire, tant je savoure le bienfait de cet instant et me repais de son extase. La mienne décuple puis finit par atteindre son paroxysme, et je me répands trop rapidement en elle.

Chapitre 33 : Jusqu'à ce qu'ils nous rattrapent



Whole Lotta Love – Lussi in the Sky cover

Meghan

Allongés sur la moquette moelleuse de la chambre, nous nous remettons de ce corps à corps explosif. Je n'en reviens pas. Je n'avais jamais vécu quelque chose d'aussi sauvage et jouissif. Oui, je n'en reviens pas qu'un type comme Kal, aussi renfermé et distant, puisse soudainement se révéler aussi expressif et généreux. J'en avais bien eu un aperçu hier soir, mais là, je dois dire que...

— À quoi penses-tu ? me tire-t-il de mon analyse psychologique à deux balles.

Couchés sur le dos, l'un à côté de l'autre, nous fixons le plafond, tandis que nos respirations reprennent progressivement un rythme normal.

— Tu ne me réponds pas, insiste-t-il.

Je ne sais ce qui me fait le plus frissonner entre sa voix rauque et les conneries qui pourraient sortir de ma bouche. Dans le doute, je pars sur la deuxième hypothèse et la lui expose sans filtre.

— J'ai peur de dire des conneries.

— Je croyais que tu avais la trouille de ne pas savoir à quelle sauce j’allais te bouffer ?

Dans un mouvement parfaitement synchro, nous tournons nos visages pour nous faire face. Ils ne sont qu’à quelques centimètres l’un de l’autre, si bien que je peux sentir son souffle chaud sur mes lèvres encore humides.

Mes yeux balaient son visage sans parvenir à se fixer sur une zone quelconque, et surtout pas sur celle qui abrite son regard qui me chamboule toujours autant. Je n’y discerne plus toutes ces teintes meurtrières que j’y lisais encore hier, mais je crois bien que c’est justement ce qui me fait le plus peur. Imaginer qu’il ait revêtu une couleur qui se rapprocherait des sentiments que je ressens moi-même serait bien plus dangereux encore que tout ce que mes espoirs fous me chuchotent.

— Et je le pense toujours, finis-je néanmoins par lui répondre, dans un murmure qui transpire l’insécurité. Je ne sais pas à quoi m’attendre avec toi, ni comment me comporter, parler ou même penser.

— Je te fais peur ?

— Probablement. Je ne sais pas qui tu es. Je croyais t’avoir cerné, mais tu es une somme de contradictions. Je suis perdue, et pour la première fois de ma vie, je ne sais pas comment retrouver mon chemin.

— Je ne te conseille pas de me suivre alors, parce que je me suis moi-même égaré.

— C’est con pour un guide.

Nous parvenons à conserver notre sérieux à peine deux secondes, avant d’éclater de rire.

J’ai bien conscience que ce fou rire vient de nous arracher à une conversation que ni lui ni moi n’aurions assumée plus longtemps, mais je me sens d’un coup plus légère, alors que paradoxalement, je ne me suis libérée d’absolument rien.

— Il faut refaire le pansement de ta joue, souligné-je pour briser le nouveau silence qui vient de s’abattre entre nous.

— Je veux bien un coup de main pour celui du dos également. Il est tout aussi détrempe.

— Je n’ai rien senti quand on...

— Parce que ça c’était avant la douche.

— La douche ?

Je n'ai pas le temps de développer davantage mon interrogation que Kal se relève et m'entraîne avec lui en me remettant sur pieds avec poigne, avant de me hisser sur son épaule, comme il l'avait fait avec le cadavre du cerf.

— Hééé ! crié-je hilare.

Alors qu'il me dépose enfin dans le bac à douche et ouvre le robinet sur nous deux, je chasse la dernière pensée qui me traverse et qui dit : « Bon sang, mais qui est cet homme en face de moi ? » Je fous un bon coup de pied au cul à cette dernière, me promettant tout de même de lui permettre de repasser dans ma tête un jour, mais pour l'heure, j'accueille avec plaisir toutes les pensées qui me chantent : « Mon Dieu, cet homme est un canon doublé d'une bête de sexe ».

Je me sens si petite dans cette cabine, collée à lui, si grand et si large. Le jet d'eau retombe sur ses cheveux qui cachent alors ses yeux à demi fermés. Je les dégage d'un geste de la main et profite de ce contact sur son visage pour terminer de lui enlever son pansement.

Un certain nombre de points se relaient, du coin de son œil jusqu'à sa lèvre, mais Kal ne m'a jamais paru plus beau qu'en l'instant, plus sauvage et plus animal.

Mes mains remontent sur ses bras et épousent la forme de ses épaules si rondes, alors que nos bouches entrent de nouveau en communion, mais cette fois, dans une extrême douceur.

La vapeur, la chaleur de l'eau et tout ce que je ressens au travers de ce simple baiser me font tourner la tête et m'embrasent en un quart de tour. Mais tandis que je sens l'érection de Kal contre mon ventre, une vision récente me fait soudainement ouvrir les yeux en grand et me dégager de ses bras.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'inquiète-t-il alors.

— On ne s'est pas protégés !

Kal lève les yeux, probablement à la recherche de cette info dans ses souvenirs, mais il peut me faire confiance, je sais ce que j'avance. Nous n'avons pas utilisé de capote. Ça y est, je suis en panique. J'ai déjà vécu ça une fois, et je ne veux pas avoir à le revivre. Non, plus jamais.

Je m'extirpe avec véhémence de la douche, attrape à la volée une serviette et m'enroule dedans tout aussi rapidement. Je sors de la salle de

bains à la recherche de mes vêtements que je découvre éparpillés aux quatre coins de la pièce.

— Hé, ça va ? ose me demander Kal.

— Bien sûr que non ça ne va pas ! Comment ça pourrait aller, hein ? En l'occurrence, toi, tu as l'air de vachement bien gérer la chose. Bravo. Non vraiment, félicitations pour tant de calme et d'irresponsabilité !

Je m'agite tout en enfilant mes fringues, ce qui me vaut de trébucher alors que je passe une jambe dans mon jogging gris.

— Si tu t'inquiètes pour ce qui concerne les MST, sache que je suis clean.

— Ah ouais ? Et c'est aussi valable pour Barbie Pouffe ?

— Je ne couche jamais sans capote.

— Génial ! On dirait bien que j'ai gagné le jackpot alors ! Ouuuh, mais dites-moi, quel honneur !

— Meghan, tu veux bien arrêter de t'énerver et m'écouter ?

Hors de question. Quand je panique, je ne peux rien faire d'autre, mis à part ce qui me permet de ne pas virer à la crise d'angoisse. Et là, je suis déjà concentrée sur ce fichu col roulé dont je n'arrive pas à trouver l'emplacement de la tête !!

— J'ai dit STOP !

Kal me saisit par le poignet, alors que j'ai foutu ma tête dans une des manches.

— Et merde ! lancé-je toujours furieuse.

— Meghan, regarde-moi.

Il vire mon pull qu'il jette sans ménagement, puis entoure mon visage de ses mains.

— J'ai dit regarde-moi. Je te jure sur la mémoire de ma femme et de ma fille que je n'ai jamais couché avec qui que ce soit sans capote depuis sa mort et que je suis clean. Mais si tu veux, on peut aller chez le docteur Hoover pour faire une analyse dont on devrait avoir les résultats d'ici... six mois à peu près, rit-il alors que je suis pétrifiée.

Je ne sais pas de quoi il rit. J'ai arrêté d'écouter au mot « fille ». Toute colère et crainte m'ont d'un coup quittée et je suis à présent aussi immobile et molle qu'une poupée de chiffon.

« Sur la mémoire de ma femme et de ma fille ».

Il l'a lâché. Il m'a lâché ce que j'étais certaine d'avoir déjà deviné. Pourtant, l'effet que cet aveu me déclenche est aussi puissant qu'un état de choc.

Des larmes s'échappent de mes yeux et je me maudis de ne pas les avoir retenues, au moment où Kal les découvre et comprend alors qu'il m'en a trop dit.

Son rire se meurt et il relâche mon visage, puis recule, le regard au plus bas. Il se détourne de moi et passe à son tour ses vêtements, de nouveau enfermé dans ce silence dont je l'avais délivré.

— Il m'a trompée. Mon fiancé, balancé-je d'un coup, comme si je cherchais à effacer les derniers instants.

Sa peine est si perceptible qu'elle m'ébranle et me déclenche un besoin incompressible de l'en délester. Alors paradoxalement, je ramène ce moment à moi. Et ma démarche, ou devrais-je dire mon réflexe, fonctionne, puisque Kal arrête tout mouvement et me regarde à nouveau. Ses mâchoires sont serrées et la noirceur a repris sa place dans son regard, mais au moins, il m'écoute.

— Il m'a trompée, et je ne peux même pas dire combien de fois ni durant combien de semaines, de mois ou d'années. Tout ce que je sais, c'est que j'ai vécu les jours les plus horribles de ma vie en attendant les résultats du test pour savoir si ce salopard ne m'avait rien refilé comme merde. Je suis désolée, terminé-je, sans être certaine que mes excuses aient lieu d'être.

Son tee-shirt en main et les sourcils froncés, il ne cille pas et garde le silence. Je ne sais combien de temps nous restons ainsi statiques à ne communiquer qu'à travers nos yeux, lesquels expriment à égalité notre désordre intérieur, mais Kal finit par expulser un souffle résigné. Il clôt un instant ses paupières, avant de reposer sur moi un regard plus apaisé.

— Ce n'est pas à toi de t'excuser. Ton fiancé n'est qu'un connard et j'aurais dû me contrôler et penser à te protéger.

— Ex fiancé, lui avoué-je, alors que la dernière partie de sa phrase résonne en moi.

« Te protéger. » Ce n'est pas son rôle, mais la peine que je lis sur son visage me garde de le lui faire remarquer.

Il ne rétorque rien de plus et m'offre un simple et timide hochement de tête. Je n'ajoute rien non plus et ne reviens pas sur sa bribe d'aveux,

révélée par inadvertance. Comme pour tout le reste, tout ce qui le ou nous concerne, c'est beaucoup trop rapide.

J'inspire une grande bouffée d'air et rêve de retourner à cet instant de bien-être dans lequel nous étions parvenus à nous enfermer tout à l'heure, dans la salle de bains, avant que je ne tape ma crise.

— Laisse-moi refaire tes pansements.

Voici la seule chose que j'ai trouvée pour que nous oublions tout ce que chacun de nous a confié sans le vouloir. Les pansements, ce seul prétexte ou état de fait qui nous relie tous les deux et nous éloigne d'un passé que l'un comme l'autre nous n'assumons pas.

Un nouveau hochement de tête me donne l'accord que j'attendais. Je sors alors de mon immobilisme, enfile correctement cette fois mon pull et regagne la salle de bains pour récupérer le matériel de soin.

Lorsque je reviens dans la chambre, je découvre Kal assis au bord du lit, la tête posée entre ses larges mains.

Dieu que je m'en veux de l'avoir renvoyé à ses souffrances. Je me maudis d'avoir déclenché mon numéro d'hystérique et de l'avoir fait retourner dans sa cage de malheurs.

J'avance à tâtons et prends place sur le matelas derrière lui. Kal redresse sa tête, mais conserve son dos courbé, sans plus me faire face.

— Je suppose que tu veux savoir, me dit-il de sa voix si grave.

— Non. Je n'ai pas à te demander quoi que ce soit. Tu ne me dois rien, Kal.

J'ai conscience que ma réponse me fait passer pour une insensible ou signe un désir certain de ne pas m'investir. Pourtant il n'en est rien. J'ai juste compris ce que j'avais déjà saisi ce matin. Quand bien même il me conterait et m'offrirait son passé, jamais il ne me donnera son futur. Alors je vais ranger mon petit cœur d'amoureuse romantique et prendre cette histoire pour ce qu'elle est : une simple aventure sans lendemain.

Je veille à être aussi douce que possible lorsque je retire le pansement sur son dos, ainsi que dans l'antisepsie de sa plaie. Je tente de me concentrer sur l'entaille suturée, mais il n'y a rien à faire, mes yeux dévient sans que je ne puisse lutter sur le dessin tragique qui orne la peau de Kal.

« Sur la mémoire de ma femme et de ma fille ».

Je me hais de me mentir aussi mal et pire, d'éprouver soudain cette espèce de jalousie malsaine alors que je détaille la femme allongée sur le dos de Kal.

Je me dépêche de terminer ma tâche et de recouvrir la blessure d'un nouveau pansement.

— Tourne-toi, ordonné-je à Kal d'une voix légèrement chevrotante.

Il pivote aussitôt et je me mets alors à genoux sur le lit pour être à la hauteur de son visage.

Je répète mes gestes précédents. J'imbibe une compresse d'antiseptique et l'applique sur la longue cicatrice. Je sais que Kal m'observe, mais je maintiens mon regard sur sa plaie, faisant abstraction du sien pourtant persistant.

— Je ne sais plus ce que c'est de sortir avec quelqu'un. Je peine déjà à vivre avec moi-même et...

Je m'interromps dans mon soin et ose enfin l'affronter.

— Kal, je ne suis que de passage ici, et la seule chose que je suis venue chercher, c'est une excursion.

Je n'ai plus la force de terminer le pansement.

Je m'extirpe du lit, récupère à la hâte mes chaussures et sors de la pièce sans un mot ni un regard pour lui.

Une fois dans le couloir, je m'adosse à la porte de chambre de Kal. Je plaque ma main contre ma bouche, geste bien utile quand le but est de retenir les larmes qui affluent en masse.

Je n'ai plus la force de me battre contre tout ce qui me submerge. J'étouffe. Et je ne comprends pas pourquoi je souffre avant même d'avoir été touchée.

Parce que tu sais que ce gars va te faire du mal au point de te détruire.

Parce que tu sais qu'il est bien trop amoché pour se laisser aller.

Parce qu'il est encore profondément attaché à celle que tu ne seras jamais.

Bon sang, j'ai l'impression de danser en boucle mon propre Madison cette fois ! Sauf que ma chorégraphie n'a rien d'ordonné et de répétitif comme elle est censée l'être. Non, moi, je fais cinquante pas en arrière, quand un seul de Kal en avant en vaut des centaines.

Non mais quelle conne !!!

Je me redresse, balance mes chaussures dans le couloir et fais demi-tour pour entrer en trombe dans sa chambre. Les yeux fermés, je lui balance d'un bloc tout ce que j'ai sur le cœur.

— OK, je sais, je suis totalement hystérique, mais laisse-moi parler. Je suis hyper douée pour chasser et survivre en forêt, mais je suis archi nulle dès qu'il s'agit d'affronter des êtres humains et gérer mes sentiments, parce que j'ai été élevée comme une sauvage et parce que le seul homme à qui j'ai tout donné m'a trahie, à me laisser comme la merde que je suis devenue ! Mais pire, je n'ai aucune idée de comment te gérer toi, parce que oui, tu me fais peur, parce que tu es instable, brisé et profondément meurtri par la perte d'une femme dont je suis jalouse ! Alors maintenant, c'est soit on se démerde tous les deux avec ça, soit on arrête là et je...

— D'accord.

— Hein ?

Je me retourne avec précipitation. Sa voix ne vient pas du tout d'où il faut.

Kal se tient debout juste derrière moi, les bras croisés sur son torse, à présent recouvert de son tee-shirt, alors que je le croyais toujours assis sur son lit.

Un sourire en coin, il me laisse me remettre de mon deuxième round d'hystérie, avant d'enfin reprendre la parole.

— Je suis OK avec tout ce que tu as dit, annonce-t-il sans se départir de son air moqueur. J'ajouterais juste que tu restes relativement chiant, mais à croire que c'est une qualité, puisque je choisis l'option où on se démerde tous les deux avec.

— Kal, je suis épuisée, je ne sais même plus si tu viens de parler ou si c'était dans ma tête. Alors par pitié, fais-la courte.

Il se rapproche de moi de cette démarche féline et conquérante qui lui sied si bien. Je déglutis avec peine, mais perds toute forme de peur au moment où il m'emprisonne au creux de ses bras.

— Toi et moi, reprend-il alors, on va continuer de baiser, parce que soyons clairs, c'est plutôt le pied, et on va retourner faire cette putain d'excursion, parce que toi comme moi, on est faits pour ça. Le reste, on va le laisser ici, le foutre aux chiottes ou où bon te semblera, parce qu'on n'en a rien à branler pour l'instant. Tu voulais que je la fasse courte ?

Je hoche bêtement la tête, un tsunami d'émotions venant de s'abattre sur moi.

— Meghan, veux-tu vivre avec moi le moment présent et laisser pour l'instant tes craintes et mes traumatismes de côté, jusqu'à ce qu'ils nous rattrapent ?

— Oui, je le veux.

Chapitre 34 : Est- ce que je te fais peur ?



Kal

Je couche avec la même fille depuis deux jours, je vis sous le toit de ma mère et j'ai réduit ma consommation d'alcool de moitié. Je ne sais si je dois en rire ou en pleurer. Mais le pire dans tout ça, c'est que ça ne me paraît même pas difficile, horrible ou insurmontable.

Carolyn a menacé quiconque me ramènerait chez moi d'être interdit à vie de séjour dans son bar. Elle a déjà du mal à comprendre pourquoi nous voulons retourner faire l'excursion, sachant que nous sommes blessés, alors elle a été catégorique sur ce point : tant que le docteur Hoover n'a pas vérifié l'état de nos plaies, Meghan et moi ne bougeons pas de chez elle.

Je sais parfaitement qu'il serait plus raisonnable d'attendre la cicatrisation pour reprendre notre escapade, mais et d'une, je vais crever si je reste plus longtemps ici, et de deux, j'ai fait une promesse à Meghan, laquelle ne restera pas sur l'île ad vitam aeternam.

En ce qui concerne ma relation avec elle, je ne pige rien de plus que tout ce que je lui ai partagé et ne cherche, de toute façon, pas à analyser davantage. En gros, on vit l'instant présent, celui qui va nous conduire à terminer cette randonnée, et basta, pas de prise de tête. J'ai abaissé mon bouclier et je dois dire qu'à défaut de me sentir en danger, j'ai au contraire le sentiment d'engager la paix. Une paix conclue avant tout avec moi-

même et qui me procure une sensation de liberté bienfaitrice. En conclusion, je prends ce qui s'offre à moi, sans plus lutter.

J'ai prétexté mon rôle premier de guide pour passer du temps, seul, avec elle, et lui ai fait visiter un maximum de choses dans la ville. Le musée, les quelques commerces de souvenirs et les parcs locaux. Elle s'est montrée intéressée et ma foi, ouverte ; très ouverte même. Surtout quand il s'est agi d'explorer les chiottes du musée ou les zones intimistes des parcs. Et je dois dire que plus nous risquions de nous faire surprendre, plus la baise était jouissive.

Ce matin, nous revoyons le vieux médecin, et pour gager de ma bonne foi, je tiens à ce qu'il me fasse une prise de sang. Meghan et moi avons repris l'utilisation de la capote, mais je veux absolument la rassurer sur ce fait. Je ne lui ai pas menti et me suis toujours protégé quand j'ai baisé, mais je comprends que ma parole ne vaut pas grand-chose, quand elle semble avoir déjà collé tous les mâles dans la même et seule catégorie, celle des salauds.

Lorsque je descends au bar, je trouve ma mère à son poste de travail et Meghan installée à une table, en train de petit-déjeuner. Nous dormons ensemble, mais nous n'apparaissions jamais tous les deux quand les autres sont là. Condition que je n'ai même pas eu à imposer, puisque c'est elle-même qui l'a proposée. La raison ? Nous ne l'avons pas abordée, mais dans son cas comme dans le mien, je pense sérieusement que c'est pour que personne ne nous emmerde avec ça. Et par personne, j'entends Carolyn et mon meilleur ami, dont je vois la tignasse blonde apparaître à la porte d'entrée.

— T'as pas une baraque à toi et un boulot, au lieu de traîner ici ? le questionné-je sans une once d'amabilité, alors que je passe devant lui.

— Tu plaisantes ? Je suis à deux doigts de m'installer chez ta mère et de m'acheter du popcorn pour assister au spectacle.

— Quel spectacle ? lui demandé-je en me détournant vers lui.

— Bah votre petit numéro à toi et Meghan !

— Y'a pas de numéro ni de spectacle. Rentre chez toi, Peter.

— Dans ce cas, tu ne verras aucune objection à ce que je drague cette bombe ?

Cet imbécile me sourit et mime avec son index et son pouce un coup de flingue dans ma direction. Il part rejoindre Meghan, lui dépose un baiser

sur la tempe et s'assied en face d'elle, sans se départir de son air joueur.

Lui comme ma mère sont persuadés qu'il se passe quelque chose entre Meghan et moi. Je ne sais pas ce qui leur fait croire ça... Ce n'est pas comme si on se bouffait du regard tous les deux dès qu'on est dans la même pièce, quand le soir on joue au billard, ni comme si on montait se coucher dix minutes l'un après l'autre...

Je fais abstraction de Peter qui tente en vain de me rendre jaloux en essayant la bouche de Meghan d'une trace probablement inexistante, et je m'installe au comptoir pour avaler le café que je viens de me faire couler.

— Si tu ne délimites pas ton territoire, il va te la voler ! me met en garde Carolyn.

— Y'a rien à me voler et de toute façon, elle le croit gay.

Tout comme moi, ma mère pouffe de rire, tout en essuyant sa vaisselle.

— J'aime te voir sourire, Kal. Tu as changé et je ne l'en remercierai jamais assez, ajoute-t-elle en balançant un coup de menton dans la direction de Meghan.

Sa confiance me fait l'effet d'une douche glacée.

J'abandonne mon café, m'empare de mon blouson et annonce que je me casse chez le médecin.

Bien que le printemps se rapproche à grands pas, les températures ont largement chuté ces derniers jours, et la pluie, qui a repris depuis quarante-huit heures, est en train de se transformer en neige. Il faut qu'on se barre d'ici, et surtout que nous montions, avant d'être coincés par le mauvais temps.

Une heure après, je ressorts du cabinet médical, satisfait par l'examen minutieux du doc. Je cicatrise correctement et selon ses dires, il n'y a aucune objection à ce que je reparte en montagne, à condition de faire attention à ne pas infecter mes plaies ni les réouvrir. Comme si j'avais sérieusement besoin de l'aval de ce vieux con...

Sur le chemin du retour, je fais un crochet par chez Marty, un des seuls Alaskiens à ne pas picoler et donc à ne pas être effrayé par la mise en garde de ma mère. L'ancien trappeur, à présent sédentarisé en ville, a conservé de ses anciennes escapades l'avion qui lui permettait à l'époque de placer ses lignes de trappe sur des zones plus reculées et donc, moins fréquentées. Il accepte de me ramener chez moi, et dès que Meghan aura vu le docteur Hoover, nous décollerons.

De retour au bar, c'est la seule chose que je balance à ma mère, avant de m'éclipser vers ma chambre pour rassembler le peu d'affaires que j'ai. Je ne prête aucune attention à ses remontrances et arpente le couloir de l'étage pour m'arrêter devant la porte de chambre de Meghan à laquelle je tambourine aussitôt. Elle ouvre et m'offre un visage surpris face à mon attitude tendue.

— Dès que tu auras vu le médecin, on file. J'ai trouvé un pilote pour nous ramener chez moi.

Elle se pare d'un large sourire et pour seule réponse, elle me saute littéralement au cou, confirmant de la sorte la joie que lui procure la nouvelle. Ses jambes entourées autour de ma taille, je la maintiens encore dans mes bras et réponds à son sourire par un autre.

— Rho, vous abusez... Sérieux, j'ai même pas eu le temps d'acheter mon popcorn !

Meghan redescend à toute hâte sur le sol et passe une main gênée dans ses cheveux, alors que Peter se colle à nous, ses bras croisés sur son torse et son putain d'air d'ado attardé plaqué sur sa face.

— Je... je dois aller chez le médecin. À plus, lâche à demi-mots Meghan en détalant.

Je la regarde s'éloigner et reviens sur mon ami, avant qu'il n'ouvre sa grande gueule.

— Ta gueule, Pete.

— Hé, mais j'ai encore rien dit ! Par contre, c'est maintenant que j'attaque.

Je fais volte-face et pénètre dans ma chambre, Peter sur mon cul. Je regroupe mes deux fringues et demie, qui lui appartiennent d'ailleurs, les mets en boule dans mon sac à dos et me prépare mentalement à sa fameuse attaque.

Ce con se jette sur le lit et place une main sous sa tête pour la soutenir, probablement dans l'attente de mes confidences qui ne viendront pourtant pas.

— Tu perds ton temps, Peter. Va donc faire ta tournée de bigoudis au lieu de venir me casser les couilles.

— Si je n'avais pas cette horrible légende, comme quoi je serais gay, à faire taire, je te dirais que tu es super sexy quand tu es agressif, et que tu m'excites.

Je cesse mon activité de rangement et porte sur lui un regard perplexe, à la limite du choqué.

— Dégage de ma chambre, je suis occupé.

— Tu ne vas rien lâcher, hein...

— Parce qu'il n'y a rien à lâcher. Tu m'emmerdes, Pete.

— OK, OK ! objecte-t-il enfin en se relevant du lit. Je vais donc retourner poser mes... « bigoudis », mais sache que je suis vexé. Terriblement vexé, même. En tant que meilleur ami, je pensais que j'avais au moins le droit de savoir si ses nichons sont...

Ma chaussure projetée dans sa tronche lui fait boucler sa grande gueule à temps.

Il sort de ma chambre en riant, mais alors que je me pense enfin tranquille, sa tête blonde réapparaît dans l'encadrement de la porte. Je m'apprête à lui balancer ma deuxième godasse, mais tant son ton grave que ses propos me font garder le bras en l'air.

— C'est une chouette fille, Kal. Ne lui fais pas de mal.

— Marty, salué-je le vieux pilote.

— Kal.

Meghan a droit à un simple bonjour de la tête qu'elle renvoie sans plus de cérémonie, et les échanges sociaux s'arrêtent là. Nous grimpons tous les trois, en plus d'Othello, dans le cockpit et rapidement, Marty décolle pour mon domaine.

Le bilan de santé de Meghan est aussi bon que le mien. La blessure sur son poignet est en bonne voie de guérison et elle ne présente pas plus de signes infectieux que moi.

Je me sentais plutôt bien ces derniers jours, mais alors que nous survolons le lac et les premières forêts, je comprends qu'il n'y a qu'au cœur de la nature que je me sens réellement chez moi. J'ai la sensation d'enfin respirer correctement. Je jette quelques regards vers Meghan et elle semble se délecter du paysage. Le sourire ne la quitte plus et sans que je ne le calcule, je glisse ma main au creux de la sienne.

Vingt minutes après notre décollage, nous atterrissons sur mon domaine. Je remercie Marty et ce dernier repart aussitôt pour Sitka.

Plantés au milieu de la petite piste, Meghan et moi regardons le monomoteur s'éloigner dans le ciel. Othello a retrouvé ses repères et baptise un maximum d'arbres de sa pisse.

— Bien, il se passe quoi maintenant ? m'interpelle Meghan.

La neige fine se dépose sur sa chevelure brune et le froid teinte son visage de ce rouge qui lui va si bien. Pour autant, elle ne perd pas son sourire, comme si les éléments les plus durs de la nature lui donnaient toute sa force.

— Je suppose que nous ne partirons que demain, vu l'heure qu'il est ?

La bienséance voudrait que je réponde à ses questions, mais je ne parviens pas à m'extraire de ses yeux rieurs, de son aura si joyeuse qui infiltre, à chaque seconde passée auprès d'elle, la mienne jusqu'alors si sombre.

— Pas si nous montons au gîte en avion, réponds-je finalement.

— En avion ?

Cette fois, elle plaque ses mains sur sa bouche, comme pour contenir la joie que lui procure ma proposition. Moi, je me concentre sur sa réaction pour ne pas laisser de place à celle qui m'envahit à l'idée d'à nouveau piloter avec une femme à mes côtés, et préfère enchaîner.

— Nous gagnerions deux jours de marche. Je suppose que tu n'as pas toute la vie devant toi pour faire cette excursion, ajouté-je avant de le regretter amèrement.

— Non, effectivement, me répond-elle dans un murmure, en perdant son sourire.

Je me sens con d'un coup. Je me donne le sentiment d'avoir gâché son moment de grâce en nous ramenant avant l'heure à la réalité. Celle où elle quitte l'île Baranof pour retourner chez elle.

— Rentrons nous réchauffer.

Elle acquiesce et je m'active à siffler Othello pour détourner mon attention de son visage à présent si triste. Mais merde, c'est elle-même qui me l'a dit : « Kal, je ne suis que de passage ici, et la seule chose que je suis venue chercher, c'est une excursion. »

L'un à côté de l'autre, nous pénétrons dans mon cottage, dans lequel il ne fait guère plus chaud qu'à l'extérieur.

Othello reprend vite ses marques et envahit le canapé sur lequel il grimpe et se vautre aussitôt. Il en est tout autre pour Meghan qui, bras

croisés sur la poitrine, danse d'un pied sur l'autre, mal à l'aise. Il faut dire que jusque-là, je ne lui ai pas permis de se sentir bien ici. Le souvenir d'elle à poil et comateuse dans ma douche, alors que je l'engueulais, me fait sourire, et je me dis que Peter avait finalement raison quand il m'a balancé que j'avais fait un grand pas en avant. Parce qu'en l'instant, je n'ai aucune envie de chasser Meghan de chez moi pour la confiner dans la lugubre petite cabane.

J'allume rapidement un feu dans la cheminée et invite Meghan à me rejoindre. Assis sur la petite table basse, je lui tends la main. Elle s'en saisit et prends place à mes côtés.

Elle grelotte et agite ses doigts devant le feu, me donnant cette impression tenace qu'elle cherche à remplir le silence par des mouvements nerveux. Ou elle a juste froid et c'est moi qui ne suis vraiment pas à l'aise. Bordel, je ne sais pas parler, je ne sais pas ce qu'elle attend de moi et sur ce dernier point, on est au moins d'accord, je ne sais pas ce que j'attends de moi non plus.

Pleinement agité, je me relève pour aller dans la cuisine, mais elle me stoppe.

— Kal...

Je reste dos à elle un temps, puis me retourne en libérant un souffle lourd.

— Personne ne vient jamais ici, Meghan, et je suis désolé, je n'ai aucune idée de comment je suis censé me comporter.

Elle me renvoie un de ses sourires si simples et pourtant si généreux à la fois. Le genre qui pousserait n'importe qui à se laisser aller en toute confiance.

— Reviens par-là, m'ordonne-t-elle avec beaucoup de douceur.

Je m'exécute et me rassieds sur la table basse.

Nos regards perdus au centre du feu, elle reprend la parole.

— Est-ce que je te fais peur ? me demande-t-elle sans que je ne comprenne.

Avant que je ne me souvienne que c'est exactement ce que je lui ai rétorqué lorsqu'elle m'a elle aussi avoué ne pas savoir à quoi s'attendre avec moi, ni comment se comporter, parler ou même penser.

Un sourire en coin, je secoue la tête.

— Alors détends-toi. Reste juste toi-même. Enfin... si tu peux éviter de m'engueuler et de me provoquer un traumatisme crânien, ce serait aimable de ta part, termine-t-elle en riant doucement.

— Je vais essayer, lui accordé-je en l'embrassant.

La chaleur du feu brûlant ma joue, je me consume davantage au creux de sa bouche. Une main plaquée derrière sa nuque, j'intensifie le ballet de nos langues et sens le désir prendre place dans mon corps, alors que mon autre main se faufile sous son pull. Putain oui, je la désire. Encore. Voilà bien longtemps que je n'avais pas eu autant envie de faire l'amour à la même femme.

— Je connais un autre endroit où il fait tout aussi chaud, glissé-je entre ses lèvres.

— Ah oui ?

— Mm Mm... Sous la douche.

Ses mains fourragent mes cheveux et elle grimpe avec dextérité sur moi, sans cesser de m'embrasser, alors que je suis toujours assis sur la table.

Je prends son initiative pour réponse et me relève alors pour nous conduire jusqu'à la salle de bains.

Je n'ai pas oublié comment s'est passé ma dernière tentative. Elle me doit une partie sous la douche. Et durant celle-ci, je compte bien goûter à ce qu'elle m'a refusé la première fois.

Chapitre 35 : Demain, j'intellectualiserai



Sweet Home Alabama – Jewel

Meghan

Je n'arrive pas à croire que je lui ai livré, sans même chercher à enrober la vérité, pourquoi je l'ai stoppé l'autre soir quand il a voulu explorer mes parties les plus intimes. « J'étais pas au mieux de ma coupe » ai-je d'abord proposé. Mais à son regard perplexe, je me suis *malheureusement* sentie obligée d'en rajouter : « j'avais le bas aussi épais et large que les forêts d'Alaska ». J'ai honte. Tellement honte... Finalement, y'a pas que l'alcool qui me fait dire de la merde. Il a bien sûr ri, avant d'exprimer à quel point il était à présent ravi de la friche apportée, puis il l'a visitée. Longuement. Délicieusement...

Après la meilleure douche de toute ma vie, je suis repassée par le cabanon pour refaire mon sac. J'ai échangé mes fringues sales contre des propres et revu le stock de nourriture de première nécessité. Mais pour ce deuxième périple, j'ai tout multiplié par deux, et une fois dans le chalet de Kal, nous avons complété nos ressources avec ce qu'il possède dans ses placards.

J'ai profité du court moment avant notre départ pour téléphoner à mon amie Leslie. Elle n'attendait pas forcément de mes nouvelles, puisque j'étais censée être en pleine rando dans la montagne, mais j'avais envie

d'entendre sa voix. Bien évidemment, je n'ai pas réchappé à son interrogatoire poussé et elle n'a pas non plus été épargnée par mes nombreux mensonges ou omissions. Une blessure au poignet ? Quelle blessure ? Un canon pour guide avec qui je m'envoie en l'air ? Où ça ? La seule chose que je lui ai confiée, c'est que l'excursion allait prendre plus de temps que prévu parce que mon guide était tombé malade et qu'il s'était remis à neiger.

Je ne sais pas pourquoi je lui ai menti ou caché les trois quarts des choses. Peut-être parce que je n'ai pas envie d'entendre toutes les mises en garde et conseils qu'elle pourrait me donner, ou pire, par crainte que ses encouragements ne me portent la poisse. Je voudrais juste profiter de tout ce que je vis, sans que quiconque ait à partager ce qu'il en pense. Ma conscience est déjà suffisamment au taquet comme ça, nul besoin d'autres objecteurs.

— Prête ?

Je souris à Kal et place mon sac sur mon dos, signe que je suis absolument prête de chez prête. Je suis comme une pile électrique à l'idée de repartir en montagne, et en plus, j'ai droit à un tour d'avion. Je suis une inconditionnelle fan des virées en monomoteur. Tout y est beaucoup plus agité dedans. Le décollage, l'atterrissage, les trous d'air... Sans compter cette impression de réellement voler, tant la place est étroite à l'intérieur, contrairement aux gros avions. Et monter dans un de ces appareils, ici-même, ne peut que me renvoyer à cette époque chérie où je voguais dans celui de mon père.

Mon état ne doit pas être très discret, car Kal me regarde, cet air amusé collé sur son visage canonissime. Mais ça m'est bien égal. Je m'en fous de passer pour une folle, une barge doublée d'une excitée. Je suis tout ça à la fois, et c'est à lui que je le dois, de toute façon. Sérieux, comment ne pas s'enflammer quand on a... *ça*... à côté de soi.

— Bon, on y va ? J'ai chaud.

— Chaud ? répète-t-il surpris.

Comment lui avouer, sans passer pour une nympho, que je me suis chauffée toute seule, juste en regardant son physique de rêve, en me remémorant ce que dissimulent ses vêtements, et en humant son odeur si masculine. Et en plus il pilote... Seigneur, Jésus, Marie, Joseph, faites venir un exorciste, je suis devenue un amas de débauche ambulante.

— Laisse tomber, préféré-je répondre. Je suis juste excitée.

— Excitée, hein...

Il ne m'aide pas là... J'inspire profondément, espérant que l'air avalé éteindra le feu qui s'allume – encore – en moi. Je ne vais jamais survivre à tous ses assauts. Pas grave, faut bien mourir de quelque chose, non ?

J'ouvre moi-même la porte du chalet, histoire de prendre l'air. Wow, nos préparatifs et notre douche *Kal-iente* ne nous ont pas pris plus de deux heures, mais ce fut a priori suffisamment long pour laisser le temps virer au mauvais. Il neige abondamment et le sol devient blanc à vue d'œil. J'imagine qu'en haut, le tapis, pourtant déjà épais, doit dès lors se mesurer en mètre. Chouette !

Je suis Kal et Othello jusqu'à son avion, stationné plus loin près du lac. Je l'aide à retirer les housses de protection qui préservent le moteur du froid, puis à fixer les skis sur les roues. Je n'ai pas fait ça depuis des lustres, mais je suis disciplinée et j'écoute chacun de ses ordres pour être la plus utile possible.

Enfin nous grimpons dans le cockpit.

Je lâche un petit : « quoi ? » quand Kal marque un temps d'arrêt en me fixant avec gravité, mais après m'avoir balancé un « rien » sur lequel je n'insiste pas, il démarre. Ceintures bouclées et casques sur la tête, il lance la machine sur la piste, avant de l'élever vers le ciel.

Très vite, je regarde par la fenêtre pour admirer la nature qui rétrécit progressivement. C'est tellement beau ! Malgré la neige qui tombe, je discerne parfaitement l'immense lac qui trône face au chalet de Kal, ainsi que les hectares de forêt qui, rapidement, me paraissent aussi petits que des cure-dents. Plus nous nous éloignons du domaine, plus le vert des arbres devient blanc. Je n'avais jamais parcouru cet endroit précis par avion, mais je m'imagine les sentiers en-dessous que nous avons pris Kal et moi, pour nous rendre au gîte. Impossible alors de ne pas être attendrie, et peut-être même surprise, par la tournure qu'ont pris les choses entre lui et moi. Il y a quelques jours à peine, nous empruntions cette même route, mais dans un tout autre genre d'ambiance.

— Qu'est-ce qui te fait rire ? me demande-t-il dans le micro relié à son casque.

Je secoue la tête, mais décide finalement de lui partager mes souvenirs.

— Tu as vraiment pissé contre un arbre devant moi ?

— Dit celle qui en a fait autant, mais sans être de dos, contrairement à moi.

— OK, au temps pour moi.

Kal me suit dans mon hilarité et c'est dans cette humeur légère et si vivifiante que nous parcourons l'heure qui nous sépare de la petite cabane. Nous ne parlons guère plus, mais le silence n'est en rien pesant, et au contraire, il me permet de profiter en toute quiétude des deux magnifiques panoramas qui s'offrent à moi : mon beau guide et l'Alaska.

Les jours de pluie que nous avons eus à Sitka ont été ici des jours de neige. Comme prévu, le manteau au sol est très épais, si bien que si je ne m'en étais pas déjà assurée, je serais incapable de dire si le corps de l'ours que j'avais abattu devant la cabane a été déplacé ailleurs ou s'il est recouvert par la neige.

Kal a stationné son avion à distance, et après l'avoir de nouveau protégé à l'aide des housses, nous avons rejoint la cabane. Il nous faut repousser un énorme tas de neige pour pouvoir ouvrir la porte d'entrée. Une fois les fenêtres dégagées de leur planche de bois respective, nous entrons enfin. Kal allume aussitôt le petit poêle et très vite, la chaleur nous enveloppe.

Je garde mes mains devant le feu et sens mon corps se réchauffer petit à petit, toujours enfermée dans ma bulle de bonheur. Cette dernière s'agrandit alors que je sens une masse se blottir contre mon dos.

— Nous franchirons le lac demain matin, me chuchote Kal au creux de l'oreille.

Je ferme les yeux et me délecte de sa voix si suave, de son souffle si chaud et si sensuel sur la peau de mon cou. Il y dépose quelques baisers furtifs, qui accentuent ma floppée de frissons, et poursuit le déroulement de notre programme, toujours dans ce murmure si sexy qui me fait déjà haleter.

— Donc d'ici là, je te propose de nous reposer, mais tout en nous tenant chaud, très chaud même. Mais avant que la nuit ne tombe... on va... aller... chasser.

Voilà. Il a prononcé le mot qui me ferait avoir un orgasme sur le champ si je ne le retenais pas.

Je me détourne et l'embrasse à pleine bouche.

Je sais, je suis étrange, et toute fille normalement constituée sauterait partout à l'idée d'aller au restaurant ou je ne sais où, et pas à la chasse.

Mais c'est ainsi. Le plus bel homme de la Terre m'invite à tuer un animal et à cette idée, je suis déjà en train de prendre mon pied. Bien sûr, ce n'est pas l'idée même de tuer qui m'émoustille, car c'est avec beaucoup de considération pour la nature que nous le faisons. La chasse n'a que pour seul but de nous nourrir, et je me sens bien plus respectueuse envers un animal en l'abattant moi-même qu'en envoyant massivement des centaines dans les abattoirs pour être ensuite gaspillés par les hypers consommateurs. Mon père m'a appris à remercier chaque bête tirée.

Nous mettons fin à notre baiser, mais restons enlacés. Kal fait glisser son pouce sur mes lèvres et me couvre d'un regard si langoureux que si j'écoutais ma raison, j'en serais apeurée. Mais je n'écoute que mon cœur, et ce dernier délivre à chacun de ses battements que tout est pour le mieux, que je n'ai juste qu'à me laisser aller et porter par ce que cet homme a à m'offrir là tout de suite. Alors je n'écoute que lui.

Cinq minutes après, nous sommes dehors et nous dirigeons vers la forêt où nous avons chassé la première fois. Mais alors que nous y pénétrons, je crois fondre sur place quand Kal se plie à un acte chargé en symbole.

— À toi de jouer.

Il vient de me passer son fusil. Il m'offre le saint Graal de l'homme local : le flingue. Alors comme dans un rituel que seuls les habitants d'ici seraient à-même de comprendre, je lui donne mon couteau.

Après cet échange silencieux, mais si lourd de sens pour nous, nous nous engouffrons plus loin dans la forêt.

Le froid et la neige ne vont pas nous aider à chasser, et je sais que l'activité risque de prendre plusieurs heures, mais je m'en contrefous. Je suis dans mon élément. J'ai ce sentiment de retrouver toutes ces sensations qui font de mes souvenirs d'enfance les meilleurs instants de ma vie.

Nous finissons par nous arrêter à l'orée d'une clairière où nous espérons que quelques animaux passeront. Assis sur des troncs d'arbres morts, nous patientons dans le plus grand silence. Le silence, cette entité à elle toute seule qui n'a jamais rien de pesant en ces lieux. Il fait autant partie du paysage que les arbres et la montagne. Seuls quelques cris d'oiseaux le brisent, et de par sa gouvernance, il permet à nos autres sens de s'affûter. La vue, que nous réservons à la traque, mais également l'odorat, toujours largement nourri par tous ces parfums naturels. Pour ce qui est du toucher,

malheureusement, il se limite aux répercussions du froid sur nos peaux. Mais je sais qu'une fois rentrés, Kal et moi veillerons à nous faire mutuellement oublier cette sensation désagréable.

— Je ne connais rien de mieux, chuchote-t-il d'un coup. Ce calme, ce paysage.

— Tu te souviens lorsque je t'ai parlé de mon enfance et de ce sentiment d'avoir perdu ma liberté en quittant ces contrées ?

Kal acquiesce d'un air qui se veut grave et attentif.

— Eh bien, j'ai l'impression de l'avoir retrouvée. C'est comme si j'étais revenue à ma place. La seule que la vie avait prévue pour moi. Alors merci. Merci, Kal, pour cette randonnée et pour avoir permis que nous revenions ici. Même si je sais que tout ceci est éphémère.

Mis à part dévier son regard vers ma bouche, il ne dit rien. Il pose sur moi ces yeux toujours aussi empreints de gravité. Si bien que je ne vais pas plus loin dans mon déballage. Les zones d'ombre n'ont pas fini d'être balayées chez cet homme, et au cas où je n'en avais pas pris suffisamment conscience, je viens d'en avoir une nouvelle et belle preuve. Kal maintient toujours un pied en retrait, quand le reste de son corps s'est permis d'avancer.

Je garde mon sourire de façade, inspire profondément, puis reporte mon attention sur la clairière.

— Là, regarde ! murmuré-je en désignant d'un coup de menton un lièvre qui galope.

J'arme aussitôt mon fusil, vise l'animal et tire.

La bête s'affaisse aussitôt.

Fière, je m'arme cette fois d'un sourire aussi large que sincère.

— Bien joué, me complimente mon partenaire de chasse.

Nous quittons notre place pour récupérer notre dîner. Et une fois au pied de ce dernier, nous échangeons de nouveau les places que nous nous étions attribuées la dernière fois. Kal sort le couteau de mon père et vide le lièvre. Deuxième round orgasmique pour moi. Je sais... *Cf ma réflexion précédente sur les filles normales versus moi.*

Une heure plus tard, une bonne odeur de ragoût embaume la cabane. Il nous faut bien moins de temps pour l'avalier et encore moins pour nous jeter sur le lit, une fois le désordre rangé.

Allongé à mes côtés, Kal tient en main mon couteau. Il l'observe sous toutes ses coutures et je peux lire dans ses yeux l'admiration que l'objet suscite en lui.

— Il t'a réellement perdue exprès dans les bois ? m'interroge-t-il tout en continuant de regarder la lame.

— Ouaip. Mais il m'a un jour avoué qu'il m'avait suivie et gardée de vue de près durant les deux jours. J'avais que dix ans, hein, donc normal !

— Oh bah oui, c'est tellement normal comme initiation ! rit-il à mes dépens.

Tout ce qu'il y gagne, c'est une tape sur le bras. Une tape qui a failli me broyer la main, quand lui n'a même pas moufté un quart de seconde.

Il cesse de rire, puis se positionne sur le flanc pour me faire face.

— Raconte-moi comment c'était la vie au grand air.

J'humecte mes lèvres, puis les étire en un sourire flatté. Les yeux en l'air, je cherche dans ma mémoire les instants de mon enfance les plus dignes d'être contés. Mais je me rends vite compte qu'ils le sont tous et qu'il est bien difficile de n'en extraire qu'une poignée. Pourtant, je m'oblige à les filtrer et me lance avec émotion dans le tableau que j'ai choisi d'exposer.

— Lorsque j'ai eu treize ans, mon père m'a emmenée avec lui sur sa ligne de trappe la plus éloignée de la maison. Elle était à une bonne heure d'avion et nous sommes partis durant trois semaines. C'était la première fois que j'y allais seule avec lui. Ma mère et moi l'y accompagnions quelques fois, mais en général, c'était davantage pour ouvrir ou fermer le cabanon dans lequel il passait des mois seul, et notre séjour ne durait pas plus de deux ou trois jours. Mais là... j'ai eu le droit d'investir les lieux et de l'accompagner sur toutes les étapes. Relever tous les pièges, stocker et préparer les bêtes, réparer et mettre en place de nouveaux pièges, et bien sûr, chasser notre nourriture. J'ai passé le meilleur mois de toute ma vie. Mais tu sais ce qui a été l'apothéose de ce séjour ?

Silencieux et pleinement concentré sur mon récit, Kal secoue seulement la tête en réponse évidente à ma question.

— Un jour où il n'y avait pas un seul nuage dans le ciel, nous sommes allés faire un tour d'avion. Il voulait me montrer la réserve de Denali dans laquelle on trouve le plus haut sommet des États-Unis. Et non seulement, on l'a survolé, mais c'est moi qui nous en ai approchés. Mon père m'a

laissé les commandes de l'avion et m'a guidée pour descendre au plus près de lui. Mon Dieu, je n'ai jamais autant côtoyé la peur et l'excitation à la fois ! Je me revois encore piquer du nez et hurler à m'en décrocher les poumons, pour rire après, pleurer et que sais-je encore, quand j'ai dû relever le manche pour ne pas que nous nous écrasions sur le pic. Nous étions si près qu'on pouvait voir l'ombre de l'avion sur le flanc de montagne ! Seigneur, mon père était un fou. Mais je pense sincèrement que ça a été le plus beau jour de ma vie.

Je n'ai pas le temps d'ajouter quoi que ce soit à mon anecdote. Kal recouvre soudainement mon corps et percute aussitôt ma bouche de la sienne. Je le sens ému et si excité à la fois que c'en est déconcertant. Je ne cherche même pas à comprendre ce qui a pu le mettre dans cet état. Je crois que je peux dire qu'à ce moment, je m'en fous pas mal. Tout ce que je sais, c'est que je m'appête de nouveau à décoller pour le septième ciel, et que comme dans mes souvenirs, j'ai envie de piloter. Alors je le bascule et l'enjambe. Je me place au-dessus de lui et gouverne l'instant.

À califourchon, je le déleste de ses vêtements et fais voler les miens jusqu'au sol. Puis je me penche et retrouve le chemin de sa bouche. Tout est tellement doux et passionné que là encore, je devrais en être effrayée, car quand, comme moi, on est aussi enamouré, il est dangereusement facile d'imaginer qu'autant de douceur chez l'autre ne peut qu'être le reflet de sentiments partagés...

Les caresses de Kal sur mon dos se font pressantes et appuyées, mais elles conservent tant de légèreté à la fois que je ne sais plus que penser. Alors je cesse tout simplement d'intellectualiser et ne me soumetts qu'à ce que mon corps me transmet. Toutes ces sensations qui conduisent mes émotions vers une seule et même direction : le plaisir.

N'y tenant plus, je me saisis de sa hampe et glisse dessus. Nos corps se couvrent des teintes chaleureuses et des reflets mouvants des flammes qui dansent près de nous, tandis que je mène toujours la cadence langoureuse qui rythme notre nouveau duo.

La tête basculée en arrière, je prends pour repère le toucher de ses mains sur mes seins, comme un point d'ancrage qui me garderait de basculer. Je libère mes gémissements sans jamais chercher à les dissimuler, mais soudain, je sens Kal se contracter et me maintenir à distance de ses

hanches. Je rebascule alors ma tête vers lui et ouvre mes yeux jusqu'ici clos.

— Meghan... Je n'ai pas eu le temps de mettre une...

Je ne le laisse pas terminer sa phrase, force ses défenses et m'empale à nouveau sur lui.

— J'ai confiance en toi, lui susurré-je pour réponse, avant d'ajouter : je prends la pilule et ce n'est pas à toi de me protéger.

Son regard se teinte d'un voile indescriptible. Je comprends qu'il est féroce au moment où Kal me bascule avec force sur le dos et s'infiltrer entre mes cuisses. Il reprend les rênes et se livre à un corps à corps à la hauteur de tous ceux qu'il m'a déjà offerts. Comme si cet état sauvage dont il use, lorsqu'il me fait l'amour, était le seul moyen pour lui de déverser tout ce contre quoi il cherche encore à lutter. Un « quoi » que je repousse encore et encore. Demain, j'intellectualiserai. Mais pas ce soir.

Chapitre 36 : Maverick



Sittin' on the Dock of the Bay – Otis Redding

Kal

La pauvre, je comprends qu'elle ait peur de moi et peine à me suivre. Moi-même, je ne me suis plus.

J'oscille en permanence entre tendresse et force, comme si, à l'instar du docteur Jekyll, je luttais contre deux identités. Mais au fond de moi, je sais parfaitement contre quoi je me bats, même si je m'étais persuadé d'avoir jeté mon bouclier. Un lourd combat est engagé entre désir et culpabilité. L'un est né dans le regard de la femme allongée et endormie sur mon ventre, l'autre refuse de mourir dans celui que je porte à celle imprimée à jamais sur mon dos.

Même si ça me paraît exagéré et peu sensé, je ne peux m'enlever de la tête que je trahis Carrie pour chaque seconde consacrée à Meghan. Parce que soyons clairs, j'ai baisé plus d'une femme après sa mort, mais je n'y ai jamais perçu autre chose qu'un défouloir physique, presque un besoin animal. Mais ce que je ressens auprès de Meghan n'a rien à voir avec ça. Mes sentiments sont en train de se mêler à cette histoire et j'en suis moi aussi effrayé. C'est comme si, en me laissant aller de la sorte, la mort de Carrie prenait définitivement ce chemin de non-retour. L'attachement à

l'une provoque finalement le détachement de l'autre et ça, je le refuse encore.

Je ne suis qu'un fou. J'ai promis à Meghan de laisser mes tourments de côté et me suis juré d'essayer d'avancer. Dans cette usante et barbante dichotomie que je vis, je prends ma décision et choisis alors de profiter pleinement de cette parenthèse lumineuse que cette femme m'offre, et d'envoyer chier tous les contours obscurs.

Je repousse avec douceur Meghan sur le matelas et me lève, bien décidé à arrêter de cogiter. Comme dans un vieux et profond reflexe, je me dirige vers la cuisine pour me saisir de la bouteille de whisky, mais alors que ma main en est tout proche, je me stoppe. Je ne bois quasiment plus et je dois dire que tout le monde s'en porte bien mieux, à commencer par moi.

Je me détourne vers Meghan, toujours endormie. Je prends conscience que c'est encore à elle que je dois ce sevrage, et bien qu'elle ait émis à voix haute que ce n'était pas à moi de la protéger, je peux au moins ne plus la mettre en danger ; elle a suffisamment été blessée à cause de moi. Je dévie alors totalement mes doigts de la bouteille et les referme sur mon paquet de clopes. Au moins, ce geste ne tuera que moi. J'enfile mes fringues, mon blouson et mes chaussures, et je sors m'en griller une.

La neige a cessé de tomber, un soleil radieux me fait plisser les yeux. J'allume ma tige et recrache la fumée de tabac qui se mélange à celle liée au froid.

J'observe le panorama, inspire l'air vivifiant et reporte à nouveau mon regard sur le ciel d'un bleu pur. Je ne pensais pas que je serais aussi culcul un jour, mais je m'en cogne, parce qu'en l'instant, je prends les éléments de la nature comme le signe qui me montre définitivement de choisir la lumière. Je souris et écrase ma cigarette, à peine consumée. Je viens d'ajouter une nouvelle étape à notre excursion et je fais de cette dernière l'exorcisme qui, je l'espère, annihilera les dernières ombres.

Je regagne le cabanon avec empressement et m'assieds au bord du lit. Du bout des doigts, je caresse le visage de Meghan, laquelle ouvre rapidement les yeux. Elle s'étire comme un chat, grimace, mais sans jamais quitter son sourire si chaleureux.

— C'est l'heure de partir ? me demande-t-elle en rabattant la couverture sur elle.

— Oui, mais pas pour ce qui était prévu.

— Et on va où ?

— Je ne sais pas. À toi de me le dire, puisque c'est toi qui vas piloter l'avion.

Il ne faut pas plus de deux secondes à la couverture pour être éjectée et à Meghan pour se redresser dans le lit comme un diable en boîte, ses yeux noirs pleinement ouverts sur moi.

— Je vais quoi ?

— Piloter mon avion.

— Mais... mais, je ne peux pas faire ça !

— Bien sûr que si. Ce n'est pas comme si c'était la première fois.

— Kal, j'avais treize ans ! Et c'était il y a... treize ans !!!

— Et alors ? Je serai à tes côtés.

Elle plisse les yeux et m'observe du genre d'air de celui qui cherche à savoir s'il y a une entourloupe ou si je suis devenu fou. Je vote bien évidemment pour la deuxième option, pourtant je n'ai jamais été plus sûr de moi. Je veux lui rendre le plus beau jour de sa vie et moi, je veux pouvoir ressentir à travers lui l'envolée définitive de ce qui a été le pire de la mienne. Le récit de son souvenir d'enfance ne peut pas être un hasard, et j'ai plus que jamais envie de croire qu'il recouvrira celui que je dois maintenant oublier, ou du moins accepter.

— Tu es donc vraiment sérieux, constate-t-elle à juste titre.

Je hoche la tête, sans perdre mon sourire amusé.

— Tu es sérieux. TU ES SÉRIEUX !!! crie-t-elle, manifestement en joie, tout en me sautant dans les bras.

Je la serre autant que je le peux contre mon torse et reprends mes caresses sur ses cheveux.

Après ça, elle se réveille étonnamment très vite.

Son enthousiasme me touche et efface mon combat interne, ne laissant plus que cette place maîtresse au désir que j'éprouve pour elle.

— Maintenant, tu mets les gaz.

— Mettre les gaz...

— En souplesse, voilà. Vas-y pousse, jusqu'à ce que l'anémomètre, qui est ici, indique 100 km/h. Pose bien ta main à plat pour pouvoir pousser

les trois leviers en même temps.

Tout en gardant un œil sur ses mouvements, j'observe simultanément la pression d'huile, celle d'admission et le nombre de tours.

Le décollage devrait bien se passer, les conditions ne sont pas trop mal. Le vent est faible, la neige ne colle pas au sol et ne s'est pas encore transformée en glace. Mais je me garde bien de lui partager les difficultés que peut entraîner un sol enneigé pour faire décoller un avion, et moi-même, je ne les perçois plus que comme étant des données théoriques. Étrangement, je ne ressens plus cette boule qui enserrait autrefois ma gorge dès que je montais dans mon avion. Et je n'irai certainement pas m'en plaindre.

Dès qu'elle atteint la puissance maximale et que les roues, calées sur les skis, commencent à quitter le sol, je lève un peu de pression sur sa main et progressivement, nous montons.

Meghan est aussi tendue que le manche qu'elle tient entre les mains. Les sourcils froncés et sa langue couvrant sa lèvre supérieure, on pourrait penser que c'est elle-même qui soulève cet avion, tant elle est fermement accrochée au manche et tire dessus avec force. Je me marre intérieurement, mais veille bien à ne pas la stresser davantage.

— On décolle, on décolle ! clame-t-elle soudain avec émerveillement. Mon Dieu, Kal, j'ai fait décoller un avion !

— Et sacrément bien en plus. Félicitations, madame la chargée de tour opérateur !

L'avion tangué à en vomir, mais là encore, je me tais et la laisse jubiler sur ce qui a l'air pour elle de relever de l'exploit.

— OK, maintenant tu stabilises. Tu vois cet instrument-ci ? lui désigné-je l'horizon artificiel, la ligne doit être parfaitement droite. Voilà, comme ceci. T'es une championne.

— Hiha ! crie-t-elle comme si elle montait un cheval.

J'ai d'un coup envie de lui demander si, mis à part de moi, elle a peur de quelque chose dans la vie, mais une nouvelle fois, je me retiens et me contente de la regarder prendre son pied. Progressivement, elle se détend pleinement et pilote en toute quiétude, comme si elle avait toujours fait ça. Moi, je crois n'avoir jamais aussi bien respiré depuis si longtemps.

Nous survolons des forêts à perte de vue, ainsi que de nombreux lacs. Tout n'est que blancheur et pureté. J'aimerais dire « à notre image », mais

rien qu'à moi, je sais que je colore encore le monde dans lequel nous nous sommes enfermés de larges taches noires.

— OK, Topper Harley¹³, on va où exactement ?

— Topper Harley ? Sérieux ? éclaté-je de rire.

— Je t'appellerai Maverick¹⁴ quand tout comme lui, tu m'auras raconté, sur une chanson de Otis Redding, qui tu es vraiment.

Je la laisse remporter le set et lui offre pour seule réponse ce sourire qui ne me quitte plus depuis ce matin. Mais quelque chose me vient soudainement en tête.

— Tu te sens de faire l'atterrissage ou...

Je n'ai pas terminé ma phrase qu'elle lâche le manche et lève les bras en l'air, la panique clairement plaquée sur son visage.

Aussitôt l'avion plonge du nez et elle hurle sous la peur, quand moi je me tords de rire. Je récupère le poste de pilotage et stabilise rapidement l'appareil.

— OK, je présume que ça veut dire que je me charge de l'atterrissage, continué-je de rire tout en scrutant au-dessous de nous le coin parfait pour se poser.

Je repère rapidement l'espace dégagé que je cherchais et amorce la descente. Quelques minutes après, l'avion atterrit en douceur sur la piste improvisée.

Je connais le lieu et sais qu'à quelques pas de là se trouve un étang, habituellement alimenté par une cascade d'eau de source, laquelle est glacée en cette saison. La végétation alentour y est luxuriante, et en été, il m'arrive de m'y arrêter pour y piquer une tête. Mis à part quelques animaux locaux pour spectateurs, j'ai le loisir de pouvoir m'y adonner complètement à poil, sans risquer de choquer qui que ce soit.

J'aide Meghan à sortir du cockpit, Othello, lui, saute de lui-même et s'empresse de courir dans le vaste espace.

À cette hauteur, il fait encore plus froid qu'au gîte, mais le soleil domine toujours le ciel et ses caresses sur nos visages frigorifiés sont une bénédiction. Par contre, autre certitude, il n'y aura pas de bain aujourd'hui. Dommage...

Je prends la main de Meghan et nous conduis jusqu'à l'étang, à plusieurs centaines de mètres de là. Comme prévu, ce dernier ainsi que la

cascade sont gelés, et les arbres environnants sont maculés du même blanc que la montagne. Le coin reste cependant magnifique, et ma partenaire ne tarde pas à le manifester.

— C'est... spectaculaire, Kal. Tu viens souvent ici ?

— Oui. Surtout l'été. L'eau n'y est pas très chaude, mais ça ne m'arrête pas pour m'y baigner.

— Mon Dieu, tu as tellement de chance de vivre ici, m'avoue-t-elle d'une voix emplie de tristesse. Est-ce que ce coin peut faire partie de l'excursion ? Je veux dire, si on emprunte la voie normale par les sentiers ?

J'opine du chef, mais elle ne me regarde même pas et continue de poser sur le lieu un regard aussi émerveillé que peiné. Je devine ce qui la chagrine, mais je ne lui pose pas de questions. Je ne l'ai pas amenée jusqu'ici pour ça. Oh, ma remarque n'a rien d'égoïste et bien au contraire, elle traduit l'immense pas en avant que je m'apprête à faire.

— Viens avec moi, l'invité-je en lui tendant de nouveau ma main.

Elle la saisit et marche dans mes pas.

Je nous fais contourner l'étang, puis nous arrête devant un arbre qui a continué de pousser, malgré l'angle incliné qu'une tempête a dû lui donner.

De ma main, je chasse la neige accumulée sur son tronc, puis m'assieds dessus, rapidement suivi par Meghan.

La vue reste la même que celle que l'on avait de l'autre côté du rivage, mais je préfère que nous soyons assis, quand je sais que ce que je vais lui raconter risque de me terrasser. Peut-être vais-je trop vite, mais tout au fond de moi, je sens que le moment de me délester est pleinement arrivé.

— C'est vraiment très beau, Kal, merci, je s...

— C'est moi qui les ai tuées.

Si l'étang n'avait pas été gelé, et si je regorgeais d'humour, je dirais que je viens de jeter un pavé dans la mare.

Mes mots fendent le calme qui nous entoure. La brise continue de souffler et les oiseaux de chanter, mais pour ce qui nous concerne, je ressens parfaitement à quel point le degré de gaieté vient de sombrement chuter.

Je perçois le regard appuyé et sûrement horrifié de Meghan, alors que je garde mes yeux vissés sur la glace devant moi. Mais je refuse de me

détourner vers elle, quand j'ai plus que jamais besoin d'exprimer à voix haute ce dont je m'accuse, comme si j'étais seul ici.

— C'était il y a deux ans. Carrie... ma femme, était enceinte et l'accouchement a débuté alors que nous étions coincés au chalet à cause d'une énorme tempête. Les choses se sont vite compliquées, elle saignait et...

Revivre ça me tue et je sens une larme couler sur ma joue. Mais je serre les dents et poursuis étrangement mon récit, comme si les mots ne sortaient même plus de ma bouche. Je me distancie de ce cauchemar vécu et balance mes souvenirs comme si je n'en avais jamais été le principal acteur. Malgré la douleur, je garde ce sentiment profond que si je veux être certain d'avancer, je dois affronter une bonne fois pour toutes le passé.

— Nous avons pris mon avion et je lui ai promis que tout irait bien. Après tout, j'étais le meilleur pilote du coin, fanfaronné-je avec cynisme, que pouvait donc la nature, même enragée, contre moi, hein ?

La main de Meghan se serre autour de la mienne, mais comme pour tout le reste, j'en fais abstraction et la ressens à peine.

— Je me souviens du blizzard, du bruit assourdissant des rafales qui faisaient tanguer l'avion dans tous les sens. Je me souviens de ses cris de douleur et de peur, tout ce bruit que je continue d'entendre chaque jour et chaque nuit depuis, et puis d'un coup, il y a eu le silence. Ce silence si enveloppant. Et puis il y a eu la douleur lorsque je suis revenu à moi, et le noir glacial de la nuit au-dehors. Et toujours ce silence...

Je ferme les yeux et derrière eux, je revis la scène, alors qu'un silence identique à celui de la tragédie que je suis en train de conter m'engloutit.

— Jusqu'à ce que je le fende de mes hurlements.

Un torrent s'échappe à présent de mes paupières closes, et comme les mots que ma voix prononce sans même chevroter, je le laisse se déverser sans aucune lutte.

— Je nous ai crashés quelque part en forêt et Carrie a accouché, seule, pendant que j'étais inconscient, avant de mourir, tout aussi seule. Elles sont mortes toutes les deux cette nuit-là, sans que je n'aie pu dire au revoir à aucune des deux, pas même un premier ni un dernier bonjour à ma fille.

— Mon Dieu, Kal...

Je serre mes poings et constate avec rage que ce n'est pas la liberté que je sens s'écouler dans mes veines, mais bien le retour de cette culpabilité

et de la colère associée qui s'était juste assoupie.

— J'ai essayé de mourir moi aussi, continué-je sans lui laisser l'opportunité de me consoler. J'ai attendu que le froid me tue, j'ai espéré que mes blessures me permettent de rejoindre Carrie et notre fille. Mais non, rien. Je n'avais même pas été fichu de me blesser correctement. Juste des côtes cassées et un traumatisme crânien qui ne m'a pas permis de finir en légume. J'ai attendu que la mort m'emporte, mais cette salope n'a pas voulu de moi. Et deux jours après, les secours ont eu vite fait de me retrouver. Et tu sais qui était à la tête de cette merveilleuse équipe ? Facile à deviner, hein, puisque tu l'as déjà vu à l'œuvre. Peter. Carrie était sa sœur. J'ai tué la petite sœur de mon meilleur ami et lui m'a sauvé la vie.

Ma voix se casse, plus rien ne sort de ma bouche et je n'arrive plus à respirer. Je ne vois plus ni l'exorcisme salvateur ni les espoirs que j'avais perçus à l'idée de me confesser. Le ciel bleu a soudainement disparu et l'obscurité refait surface, avalant dans le long manteau qu'elle déploie le peu de lumière qui m'enveloppait.

Chapitre 37 : La sentence est tombée



I Don't Want Miss a Thing – Boyce Avenue cover

Meghan

Ma main a quitté la sienne pour se plaquer sur ma bouche. Elle n'empêche pas l'énorme boule qui obstrue ma gorge de continuer à grossir, mais au moins, elle me permet de ne pas pleurer plus que je ne le fais déjà. Je voudrais parler, dire quelque chose, même de stupide, mais les sons ne passent pas.

Kal fixe toujours l'étang gelé devant nous et son visage continue de porter les vestiges de son chagrin. Je me maudis d'avoir une telle pensée en de telles circonstances, mais Dieu que c'est beau un homme qui pleure.

Je ne sais combien de temps nous restons ainsi, tous les deux murés dans le silence, mais Kal finit par le briser.

— Désolé, j'ai pas la chanson d'Otis Redding sur moi, lâche-t-il sur un ton agressif, tout en essayant, d'un vif revers de main, les larmes sur sa joue non blessée. J'suis pas certain d'avoir mérité mon titre de Maverick, non plus, ajoute-t-il en détournant son visage fermé vers le mien. Qu'en penses-tu ?

Il m'offre finalement un sourire en coin plein de sarcasmes, tandis que ses yeux revêtent cette lueur sombre et orageuse que je pensais morte. Je

reste aussi statique que mutique. Que pourrais-je dire après un tel récit, mis à part un énième et stupide...

— Je suis désolée.

Il ne s'en formalise pas, mais ça ne le touche pas non plus.

Kal inspire à pleins poumons, puis baisse la tête avant de la secouer.

— Je suis quelqu'un d'abîmé, Meghan, j'ai cru que j'arrivais à me libérer, mais je suis incapable de promettre quoi que ce soit, pas même de...

— Hé, le coupé-je en me plaçant devant lui.

Mes doigts épousant sa mâchoire, je force son regard et l'oblige à m'écouter. Je n'aime pas tous les sous-entendus que je sens poindre.

— Je n'exige aucune promesse de ta part, Kal, et avant que tu ne te mettes en colère ou interprètes mal mes paroles, je veux juste te dire que... Merde, je ne sais pas faire ça...

Je libère son visage, passe à présent mes mains sur le mien si fatigué et inspire à mon tour tant l'oxygène que le courage nécessaire.

— Je suis amoureuse de toi. Voilà, je l'ai dit, et je t'en prie, ne t'en va pas en courant ou ne va pas te jeter sous la glace. L'instant est probablement très mal choisi pour te balancer ça, mais voilà, je n'avais rien calculé et je... Bref, c'est comme ça et par pitié, laisse-moi finir. Ce que j'essaie affreusement de te dire, c'est que je crois que je suis autant tombée amoureuse de tes bons que de tes mauvais côtés. Je suis peut-être un peu maso ou débile profonde, mais je m'en fous éperdument et... oui, je suis jalouse et j'ai peur de ce fantôme que tu as tatoué sur ta peau et que tu auras toujours d'encre dans ton âme. La tragédie que tu as vécue me brise le cœur et je sais que le tien est salement amoché, mais... Je suis peut-être quelqu'un d'égoïste ou de prétentieuse, Kal, mais je suis certaine que je te fais du bien, tout comme tu me fais du bien. Tu m'as demandé si tu me faisais peur. La réponse est oui, plus que jamais. Parce que là, tout de suite, j'ai cet horrible sentiment que tu lâches l'affaire, que tu abandonnes et... Je ne veux pas. Non, je ne veux pas que tu m'abandonnes. Je suis amoureuse de toi et je te demande de ne pas déjà m'abandonner sur le bord de la route. S'il te plaît...

Je n'arrive pas à les retenir. Mes larmes coulent en abondance et ma voix ne devient que murmure.

Je lui ai livré mes sentiments et mes craintes, mais aucun ne semble l'atteindre et plus les secondes passent plus ma peur s'intensifie. Kal garde son regard vissé au mien, mais rien ne traverse son visage. Aucune émotion qui me laisserait entendre qu'il s'apprête à me blesser ou au contraire à m'aimer.

C'est à présent à moi de fermer les yeux et de secouer la tête. C'est paradoxalement au travers de son silence que je viens d'avoir la réponse que j'attendais. Il n'essaiera pas. Il ne tentera rien de plus que ce qu'il m'a déjà donné.

Ma gorge me fait un mal de chien à tant retenir ces cris que je rêve pourtant d'expulser. Mais je reste forte et me retiens de me ridiculiser davantage. Il a choisi de me blesser.

Je rouvre mes yeux et pose sur Kal un regard qui n'a plus aucun lien avec la tristesse. Non, je suis en colère et en l'instant, je me déteste. C'est bien plus facile que de le détester lui.

Je n'ai même plus la force d'ajouter quoi que ce soit, alors je me détourne et reprends le chemin vers l'avion.

— Tu as dit que tu n'étais venue chercher qu'une excursion ! me hurle-t-il après, alors que j'accélère le pas.

— Et voilà qui t'arrangeait bien, hein ! Eh bien je t'ai menti ! crié-je plus fort encore, sans même me retourner. Je t'ai menti, répété-je plus doucement en m'arrêtant et en lui faisant maintenant face. Et toi tu nous as fait jurer de vivre le moment présent et que nous laisserions nos craintes et nos traumatismes de côtés.

Je hais ce que je suis en train de lui débiter. Il n'a cherché qu'à être honnête avec moi en me révélant ce qui le brisait et moi, je lui demande de faire comme si son passé n'avait jamais existé.

Kal s'approche de moi. Mais pas de cette démarche dont il usait autrefois pour m'attraper entre ses serres. Non, celle-ci n'a rien d'une technique de chasse ou de séduction. Elle est plutôt de celles qui signent la fin du combat. Ce fichu abandon.

— Je suis désolé, je n'y arrive pas.

Bêtement, j'acquiesce en silence et lui sers un sourire qui est pourtant bien loin de témoigner de ce que je ressens réellement. Il dénote juste avec talent du comble de la situation. Il a fallu que je lui dise que je l'aimais pour qu'il lâche tout. Par ce geste, je lui donne mon accord pour ce que je

n'accepte pas, lui exprime que je comprends, alors qu'il n'en est rien. Mais ai-je réellement le choix....

— Je vais te ramener à Sitka.

La sentence est tombée. Et le voyage est terminé.

— Qu... quoi ?

Il me passe devant, alors que je ne bouge pas. Un coup de vent souffle entre nous et me renvoie son odeur si masculine et si enivrante, comme si la vie, aussi cruelle qu'elle puisse être, voulait que je garde en mémoire bien plus que des images. Je chasse mes larmes et essuie mes joues de vifs mouvements, puis je lui cours après.

— Kal, tu ne peux pas faire ça, tu ne peux p...

— Que veux-tu que je te dise, Meghan ? crie-t-il sous une colère effrayante. Je pensais que tu le comprendrais de toi-même, mais mon cœur appartient déjà à une autre. Je ne suis pas amoureux de toi.

Cette fois je ne trouve plus rien à dire, à ajouter ou à contre argumenter. J'ai perdu ma plaidoirie. Je l'ai perdu lui. Mon âme vient de littéralement exploser en mille morceaux, à l'image de la glace sur l'étang si elle devait se briser. Voilà pourquoi je n'ai jamais aimé la glace...

Je n'ai aucune envie de monter dans cet avion, et encore moins d'y passer le temps nécessaire à mon dernier voyage, pourtant je m'y engouffre pour m'enfuir aussi loin que possible.

Le retour est aussi silencieux que durant notre aller, mais certainement pas pour les mêmes raisons. Il n'y a plus rien à admirer au-dehors. Tout y est froid et sans couleur, à l'image de mon cœur. Il n'y a rien non plus à regarder dans le cockpit, pourtant je garde mes yeux bien ouverts, de crainte de revivre certaines choses derrière mes paupières. Mais je m'oblige surtout à ne pas porter mon regard vers le pilote à mes côtés, lequel vient de tuer le bonheur qu'il m'avait insufflé. Chacun se terre dans ses tourments et ses regrets, si tant est que lui en ait. De fatigue très certainement, je ferme finalement les yeux sur les derniers kilomètres et laisse ma tête reposer sur la vitre glacée, me forçant à ne surtout plus penser.

Je refuse l'escale par son chalet pour récupérer mes quelques affaires restantes et ma valise. Il en fera bien ce qu'il voudra. Tout ce que je souhaite, c'est en finir au plus vite. Les barrages de mes pensées sont sur le point de céder et les vannes de mon cœur sur celui d'exploser.

Lorsque nous atterrissons près d'un grand hangar, Kal emprunte la camionnette d'un type que je ne connais pas. Comme si je connaissais un dixième de sa vie... Ce constat m'arrache un sourire amer. Je ne suis qu'une pauvre folle, profondément stupide et affreusement candide d'avoir si facilement baissé mes défenses, quand j'avais en face de moi le plus sauvage et le plus indomptable des spécimens. À quoi pensais-je m'attendre en aimant un homme que je ne connais même pas...

Lorsque le bâtiment de l'aéroport se dessine devant moi, une vague d'apaisement m'envahit. Je n'ai plus qu'une hâte : quitter ce véhicule et partir loin d'ici. J'ai mal au ventre et je ne supporte plus cet étau de fer autour de ma gorge. J'espère juste que le prochain vol pour Juneau ne sera pas dans plusieurs heures.

— Meghan, m'interpelle Kal alors que j'ouvre la portière.

Je ne me détourne pas et lui balance la seule chose que je me sens capable d'émettre sans exploser en larmes.

— Ne me dis pas que tu es désolé. Surtout pas.

Et je sors enfin de cette putain de bagnole.

J'en extirpe moi-même mon sac à dos du siège arrière, lui restant à mon grand soulagement derrière son volant.

Je voudrais lui dire de prendre soin de lui ou juste me nourrir d'une dernière image de son visage, mais je n'en ai pas la force, et je pense avoir suffisamment de quoi me rejouer notre film, aussi court soit-il.

Je passe les portes vitrées de l'aéroport et seulement là, je fonds en pleurs.

Chapitre 38 : Tu ne sais pas de quoi je suis capable



Born This Way – Lady Gaga acoustic

Meghan

— Et c'est tout ! Tu l'as laissé te ramener à l'aéroport comme ça, sans même tenter quoi que ce soit !?

— Mais tenter quoi, Leslie ? Que voulais-tu que je fasse de plus ? Il l'a dit lui-même : il n'est pas amoureux de moi, et crois-moi, il a été parfaitement crédible. Je ne suis qu'une idiote d'avoir cru en des choses stupides.

— Eh ben... Je t'ai connue plus pugnace que ça...

Leslie affiche un air de pimbêche, censé probablement me faire réagir. Mais je n'en fais rien. Je ne bronche pas. Je suis si lasse de répéter mon histoire, tellement fatiguée de chercher une solution là où il n'y en a pas. Et pour la faire courte, je n'ai même pas envie de me battre. Peut-être qu'en ça, elle a raison. Je ne suis plus la battante qu'elle et moi percevions il y a encore quelques semaines.

Assise sur mon canapé, nous nous enfilons une boîte pleine de popcorn, tout en matant un film soi-disant comique, dont je n'ai pas regardé un huitième et dont je n'ai absolument pas retenu le titre. Alors autant dire que l'effet recherché n'a pas marché. À cet instant, je souris autant que la

femme de Donald Trump et ma jauge de gaieté est aussi élevée que celle d'un suicidaire multirécidiviste. Raisons, je le rappelle, pour lesquelles mon amie m'avait prescrit en urgence de regarder un film drôle avec elle. Elle aurait fait un très mauvais psy. Carrière qu'elle avait envisagée, avant de finalement finir secrétaire.

— Excuse-moi d'insister mais c'est vrai quoi !

Et c'est reparti... Dans deux minutes, je la fous à la porte.

— Pour Charley, je t'ai vue serrer les poings et le foutre dehors sans ménagement, et là tu...

— Je suis restée des années avec Charley et je ne vois pas en quoi je me suis montrée forte et courageuse. Peut-être que je l'aurais davantage été si j'avais su lui pardonner. La fuite n'est certainement pas un acte de courage.

— Bah, c'est exactement ce que tu devrais dire à ton crotale là. Te concernant, tu dis de la merde en boîte, Meghan. Mais je ne vais pas t'en tenir rigueur, parce que je sais que tu es malheureuse. Je vais rentrer chez moi, m'annonce-t-elle en se relevant, parce qu'et d'une, ce film est une grosse merde, et de deux, parce que, de toute façon, tu n'écouteras rien de ce que je pourrais te dire ce soir. Bisous, ma caille. À demain.

Elle dépose un baiser sur mon front et passe son blouson, avant d'atteindre la porte.

— Ah, juste une dernière chose. Au milieu de tout ce merdier dans ta tête, cette espèce de mélasse de remords et de regrets que tu mixes, je voudrais juste que tu extraies une donnée de ta cervelle et que tu la jettes aux toilettes. Et si tu ne devais écouter qu'un conseil venant de moi, ce serait celui-ci : tous les hommes de la Terre ne vont pas tous t'abandonner ou te trahir, Meghan. Alors parfois, laisse juste le temps à certains d'entre eux de t'approcher. Même si ça doit être long, pour eux, et très long pour *lui*.

Mon visage reste impassible et mon regard vide de tout, alors que Leslie passe cette fois la porte pour de bon.

Soit je raconte très mal les histoires, soit elle n'a rien écouté de mes péripéties. Ce n'est pas moi qui ai abandonné la bataille...

Mon téléphone vibre à mes côtés, mais je ne regarde pas son écran, je sais très bien que c'est encore un message de Peter. Depuis que j'ai quitté

Baranof hier, il m'en a envoyé quatorze ou peut-être trente, je ne sais pas, j'ai arrêté de les compter et n'en ai pas ouvert un seul.

J'éteins la télé et ne me donne même pas la peine de ranger les cochonneries qui s'étalent sur ma table basse. Déjà en pyjama, je n'ai plus qu'à me brosser les dents, à me jeter sous la couette et dormir. Enfin... si mes incessantes cogitations m'en laissent l'opportunité. Parce que soyons honnêtes, même si je donne à Leslie le sentiment de ne pas me battre, de ne pas accorder à Kal le temps dont il pourrait disposer pour guérir de son deuil, je jure que je suis pour autant hyper active et que je combats même en permanence.

Oui, jamais je n'ai autant lutté pour tout oublier.

Assise dans le bus qui me mène à mon bureau, j'observe l'agitation de la ville au-dehors. Tout est tellement bruyant, en mouvement et... odorant. Pourtant, j'inspire fortement, mais davantage pour contenir mes pensées dépressives que pour respirer l'air pollué de Juneau. J'appose ma tête contre la vitre et me bats contre le sommeil. Je suis épuisée, mais il m'est pénible de clore mes paupières, car à chaque fois, ce qui s'y joue derrière m'arrache un peu plus le cœur et m'oblige à les rouvrir. Et cette nuit n'a guère été plus fructueuse que la précédente. Je n'ai pas dormi. Je ne sais même pas pourquoi je vais travailler ce matin et tous ceux qui viendront après. Par contre, je sais très bien ce qui m'attend là-bas. Je vais être raillée et très certainement virée. Je rentre de Baranof avec... rien. Aucune excursion. Aucun semblant de voyage, autre que ceux déjà proposés par les nombreux sites de voyages. Je me suis plantée et je n'ai pas oublié la mise en garde du grand patron. Le plus étrange, c'est que je n'en ai plus rien à foutre.

Le bus annonce le prochain arrêt, le mien. Je me lève de mon siège et attends devant les portes le moment béni où elles s'ouvriront. J'étouffe, j'ai besoin d'air.

Enfin il s'arrête. J'en sors rapidement, mais je constate que même une fois dans la rue, je n'arrive pas à respirer. Ma tête tourne. Je ne reconnais pas ce qui m'entoure, je me sens agressée par toute cette agitation, tout ce béton. Mes mâchoires et mes mains tremblent, ma gorge se resserre un

peu plus à chaque seconde passée, mais je ne veux toujours pas fermer les yeux. Si je le fais, je ne verrai que montagne et forêts, lacs et étangs, animaux sauvages et... Kal. Bien joué, ma grande ! Les larmes coulent sur mes joues et la crise d'angoisse est à deux doigts d'éclater.

J'inspire, puis expire longuement et à plusieurs reprises, puis je me hâte de marcher pour regagner l'agence. Comme si cette dernière allait me sauver de mon état de panique...

Lorsque j'arrive devant le bâtiment qui renferme les bureaux de « Juneau Trip », un pieu supplémentaire s'enfonce dans mon cœur et poursuit sa descente jusqu'à mes entrailles qu'il perfore de plusieurs grands coups. Ça ne peut plus durer, je ne peux pas m'infliger plus longtemps ce supplice. Même si je ne suis pas virée, je dois m'éloigner d'ici ou je vais finir par en crever.

— Alors, miss Bouseux, tu te décides à entrer ou pas ?

Gregory Anderson. Le fameux collègue au QI de ragondin, dont le regard lubrique me donne envie de vomir. Aussitôt, il me faut chasser avec force l'image des yeux mordorés de Kal, ces mêmes yeux que j'avais si bien appris à dompter.

Je n'arrive pas à croire qu'à présent, ma vie, c'est ça. Croiser chaque jour cet opossum de Greg Anderson. Mon père ne m'a pas enseigné tout ce qu'il m'a appris pour... ça.

— Comment ça non ? me demande-t-il alors qu'effectivement je secoue la tête.

— Non, je ne vais pas rentrer. Non, je ne vais pas pouvoir continuer à bosser avec une merde comme toi ni avec aucun autre, comme ce connard de John junior Osborne. Non, je ne suis pas faite pour vivre en ville. Non, tous les hommes de la Terre ne vont pas tous m'abandonner ou me trahir.

Je m'éloigne de la porte, sans quitter Greg des yeux, puis je me retourne et m'enfuis en courant, sans même savoir où je vais.

— Complètement allumée celle-là ! entends-je déblatérer Greg derrière moi.

Mais je m'en fous éperdument. Ma gorge se desserre, mes mâchoires et mes mains cessent progressivement de trembler, alors que je cours toujours, sans destination précise. Mais je cours et cours encore, et surtout, à chaque mètre parcouru, j'ai cet ineffable sentiment d'être un peu plus libre.

À peine une heure après, je suis en train de faire les cent pas dans mon appartement, me rongéant le peu d'ongles qu'il me reste, et soumise à une panique plus grande encore que quand j'étais en ville. Je crois que l'impression de liberté que je clamais plus tôt s'est fait la malle et a été échangée avec une sensation de dépendance maladive, bien plus tenace.

— Mais qu'est-ce que j'ai fait ? Mon Dieu, mais qu'est-ce que j'ai fait ? Je n'ai plus de travail. Je n'ai plus de travail. Et je répète tout deux fois. C'est pas bon ça. Non, c'est pas bon du tout ça !

Mon téléphone sonne à mes côtés, et je suis presque heureuse que quelqu'un se manifeste pour me sortir de ma torpeur. N'importe quelle conversation avec n'importe qui me donnera au moins des secondes, voire des minutes de répit. J'espère juste que ce n'est pas Peter. Ce n'est pas contre lui, mais il fait partie de ce « tout » que je cherche désespérément à oublier. J'attrape mon smartphone et constate avec soulagement que c'est Leslie.

— Dis-moi que t'as traité John Osborne de merde et de connard parce que tu démissionnes pour t'installer sur l'île Baranof pour vivre le parfait amour avec ton ours. Je t'en supplie, Meghan, dis-moi que c'est pour ça !

Elle chuchote autant qu'elle parle vite. Je l'imagine dans les toilettes du bureau, en train de s'agiter devant les lavabos.

— Je n'ai pas besoin d'un homme pour savoir ce que je veux faire ou ne pas faire dans ma vie, Leslie.

— OK, c'est donc pas pour ton beau tatoué abîmé que tu as signé ton arrêt de mort. Et c'est censé me rassurer ? Non parce que j'espère que tu es consciente que ta carrière dans le tourisme est morte, parce que le grand manitou va te pourrir et a déjà dû envoyer une lettre sur ton compte à toutes les agences de voyages du monde entier !

— Ça m'est bien égal. J'en ai marre de tout ça, toute cette mascarade et je veux...

— Mais quelle mascarade ? Tu veux faire quoi, Meghan ? Devenir serveuse ? Travailler dans un supermarché ?

« Je n'ai pas besoin d'un homme... » Ma propre phrase tourne en boucle dans ma tête et prend soudain un autre sens. Comme une illumination, je sais d'un coup de quoi j'ai besoin, à quoi doit se résumer ma vie.

— Non. Je vais faire ce pour quoi je suis née. Ce pour quoi je suis la meilleure.

— J'ai peur de ne pas te suivre là. Tu veux bien m'éclairer ? Parce qu'en fait, j'ai peur de comprendre et je...

— Je vais chasser.

— OK, super, on y est, elle a pété une durite. Ma chérie, quand je t'ai dit de t'éclater pendant ton voyage sur Baranof, de te dépoussiérer le grenier et j'en passe, je ne voulais absolument pas dire : plaquer toute ta vie pour finir par chasser le cerf. Je parlais des hommes, Meghan ! Des hommes ! Pas des animaux !

— Plaquer toute ma vie !? Mais c'est quoi ma vie, Leslie ? Hein ? C'est quoi ma putain de vie ? À part toi, je n'ai rien, et ce voyage... ce voyage m'a fait prendre conscience de... Enfin ce que je veux dire c'est que... Tu avais raison, personne ne va plus m'abandonner ni me trahir, parce que tu sais quoi ? Je peux très bien vivre seule. Parce que finalement, je suis déjà seule. Je veux juste pouvoir le faire là où je vais me sentir bien, chez moi. Et ce n'est certainement pas ici à Juneau.

— Et où est-ce que tu vas aller ? pleure-t-elle à chaudes larmes. Meghan, ne fais pas de bêtise, tu ne sais p...

— Là où je ne suis jamais retournée. Mon seul chez-moi.

— Non, comprend-elle soudainement. Non, tu ne vas pas faire ça. Meghan, tu n'y as pas mis les pieds depuis plus de dix ! Tu ne sais même pas si la maison de tes parents tient encore debout ! Et comment vas-tu survivre là-bas toute seule ?

— Leslie, tu ne sais pas de quoi je suis capable.

Chapitre 39 : « Stop. »



Wicked Game – Chris Isaak

Meghan

Moi je le sais. Oui, à présent, je suis convaincue de mes capacités et de ce qui est le mieux pour moi.

Il m'a fallu du temps et un peu d'argent pour atteindre mon rêve. Ce rêve qui était resté à tel point tapi au fin fond de mon être que je n'en avais même plus connaissance. Revivre au grand air, suivre les traces de mon père et me suffire à moi-même.

Avec ma maigre enveloppe d'économies, j'ai pu, entre autre, me payer le long et difficile voyage qui m'a permis de reprendre possession de cette maison qui fut autrefois la mienne. Je pense que j'ai cumulé à moi seule une grande majorité des différents types de transports qui existent en Alaska. Avion, train, camion et même motoneige m'ont conduite sur ces terres chéries que j'ai retrouvées avec une grande émotion, à plus de 1000 kilomètres de Juneau.

Le gars qui m'a menée jusqu'à la vieille maison défraîchie n'a nullement dissimulé qu'il me prenait pour une barge, mais comment lui en vouloir ? Je le suis probablement aux yeux de beaucoup, mais j'ai décidé que seul ce que me renvoyaient les miens avait de l'importance. Face à ma témérité, il m'a tout de même invitée à ne pas hésiter à faire appel à lui et

à tous les proches voisins, soit les deux dizaines de familles qui s'étalent sur les quelques deux-cent-cinquante kilomètres carrés. Je le lui ai promis, et après qu'il a vérifié que l'émetteur radio fonctionnait toujours et était bien programmé sur les bons canaux, il m'a souhaité bonne chance. Ici, aucun réseau téléphonique ne passe et il m'a fallu prévoir quantité de réserves de nourriture pour tenir un long moment. Si tout va bien, je ne devrais pas le recontacter avant un bon mois, notamment pour me procurer de nouvelles denrées.

Je l'ai salué, l'ai regardé s'éloigner, et à ce moment précis, j'ai su que oui, la chance était au rendez-vous.

Pour la première fois depuis des jours, j'ai pu enfin fermer mes paupières et voir derrière elles des choses qui ne m'ont arraché que sourires et larmes, certes, mais cette fois de joie. Les images récentes ont été effacées et les plus anciennes ont ressurgi. Mes parents, mon enfance, le paysage qui m'entoure aujourd'hui. Et avec elles, toutes ces odeurs qui réveillent ces instants passés de bonheur et nourrissent ce qui s'apprête à devenir mon quotidien.

Je sais que j'ai du pain sur la planche pour bénéficier de confort et être en sécurité, mais jamais je n'ai été plus patiente et déterminée. La maison sur pilotis est en sale état, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, mais je me suis équipée de tout ce dont j'avais besoin pour la rénover. Bâches pour le toit, afin de camoufler les trous géants qui ont laissé s'infiltrer l'eau, rouleaux d'isolant, tronçonneuse pour changer quelques planches, et tout un tas d'outils ou de produits qui vont me permettre de redonner vie au chalet et de remettre en service les vieux pièges de mon père, ainsi que son fusil, qui sont toujours à la même place. La priorité sera par contre donnée au vieux poêle qu'il me faudra rapidement dégraisser, si je ne veux pas mourir de froid.

C'est tout ce qu'il me reste de mes parents, et je me maudis d'avoir abandonné mon héritage pendant toutes ces années. La terrasse sur laquelle nous prenions nos repas est à deux doigts de s'effondrer et je ne suis pas certaine d'avoir les compétences pour pouvoir la sauver. Des feuilles tapissent les sols à l'intérieur, des champignons parsèment les murs en bois, il y a une forte odeur d'humidité et les meubles, la vaisselle, la déco sont tous à nettoyer. J'ouvre les portes des deux chambres et le constat est le même. Pourtant, à défaut de me terrifier, la charge de travail

qui m'attend regonfle mon cœur. Mais je crois que c'est surtout d'être ici-même, dans cette maison, qui me donne ce sentiment de renaître, de reprendre ma place.

Statique au milieu de la pièce principale, je remplace l'obscurité, le silence et le froid glacial qui m'entourent par toute cette lumière et cette chaleur qui émanent de mes souvenirs, mais également de la vision de mon futur. Oui, même si ça doit me prendre des mois ou des années, je rendrai à cette maison le cœur qui l'a si longtemps fait battre.

Telle Robinson Crusoé, je dessine chaque jour une croix sur le calendrier. Je viens de tracer la vingtième. J'ai décidé de quitter la civilisation, mais je ne veux pas pour autant me soustraire pleinement à l'humanité, et comme tout un chacun, j'ai besoin de me repérer dans le temps. Il me faut en revanche réapprendre à vivre en harmonie avec la nature, me lever et me coucher au rythme du soleil, par exemple. Concernant ce dernier, il est de plus en plus présent à chaque jour passé. Le printemps est en grande approche et avec lui, la venue d'un tout autre gibier que celui que je chasse habituellement. J'essaie, me trompe, parfois réussis, mais jamais je ne perds le plaisir éprouvé. C'est souvent dur, très dur même, mais je suis heureuse ; du moins en journée. La nuit, c'est bien plus compliqué.

La nuit, les portes de mes tourments se rouvrent et laissent entrer les démons et les monstres que je croyais avoir chassés eux aussi. Ils sont nombreux, mais ils prennent tous le même visage. Celui de cet homme que j'ai si courtement aimé.

Parfois, je pense rêver, tant les songes qui peuplent mes nuits sont remplis de ces moments où Kal et moi faisons l'amour, mais c'est pourtant en larmes que je me réveille.

Des semaines après notre rupture, je pose sur notre histoire un regard qui reste si ambivalent. Il m'arrive d'être en paix avec Kal, de le remercier pour tout ce qu'il m'a apporté, même si lui n'en a pas conscience. Sans lui, sans ses coups d'éclats ou ses coups d'amour, je n'aurais jamais franchi le pas et n'aurais jamais renoué avec cette vie qui est aujourd'hui la mienne. Mais la partie la plus fragile de moi ressent encore le manque

et les vestiges de cet amour blessé, dissout. Je me surprends à toucher mes lèvres et à fermer les yeux, juste pour me souvenir du contact des siennes sur les miennes. Derrière mes paupières, je redessine chacun de ses nombreux tatouages, même celui qui reste pourtant le symbole de notre séparation. Mais je me sais sur la voie de la guérison, car à chacun de ces micros-voyages dans le passé que je m'impose, mon cœur se comprime de moins en moins fort et la peine jadis ressentie laisse progressivement place à une sensation moins douloureuse et moins nostalgique.

Malgré mon faible niveau en bricolage, j'ai réussi à réparer tout ce que je voulais. Sauf la terrasse, mais ce n'est pas bien grave. Lorsque la neige aura fondu, je ferai appel aux voisins pour m'aider ; par ici, il y a une grande entraide. Le chalet a quasiment retrouvé sa convivialité d'antan. Il sent de nouveau le bois, j'ai tout lavé du sol au plafond, et les petits rideaux aux fenêtres ont repris leur blanc d'origine. J'ai confectionné, comme ma mère me l'avait appris, de belles couronnes avec des branches d'épicéa, des bougeoirs avec des morceaux venant de troncs, et suis même parvenue à encadrer les photos que j'avais amenées avec du bois flotté. Franchement, je suis hyper fière du résultat. Ma maison est simple, mais cosy et chaleureuse. Voilà, je crois que ce sont devenus les mots d'ordre de mon nouveau mode de vie ! J'ai balancé toutes mes fringues de bureau et je passe maintenant mon temps dans de bien plus confortables. Quand je ne suis pas en jean ou en jogg et en vieux pull, je suis à moitié à poil, parce que... je suis liiiiibre ! Alors ouais, si j'ai envie de me balader chez moi, comme en ce moment, juste en culotte et tee-shirt, bah je le fais !

Comme tous les soirs, je charge le poêle en bois et fais ma vaisselle au rythme de la musique que partage la vieille radio locale. Cette dernière ne diffuse que quelques heures par jour et a pour principal objet de relier les très peu nombreux hommes et femmes qui vivent sur ces vastes terres. Elle permet notamment de lancer un appel au secours ou bien de rester informé sur ce qui se passe dans le monde. Chaque jour à 19 heures, le cibiste adresse des messages personnels aux personnes isolées, et pour rien au monde, je ne louperais ce rendez-vous. Non pas que j'attende un message de qui que ce soit, mais je prends plaisir à écouter ceux que des femmes esseulées ou des enfants éloignés adressent à leurs hommes ou à leurs parents qui, tout comme moi, ont choisi de vivre en retrait. À titre d'exemple, j'étais vraiment très heureuse pour Jason et Anna, que je ne

connais absolument pas, d'apprendre que leurs deux enfants, Paul et Barbara, allaient débarquer dans trois semaines avec leurs propres enfants. Leur bonheur suffit au mien. Je m'en nourris et n'en éprouve aucune forme de jalousie.

Les mains dans l'eau, je lave ma vaisselle tout en me déhanchant sur le *Wicked Game* de Chris Isaak. Le sourire aux lèvres, je fredonne les paroles par automatisme, tout le monde connaît par cœur cette chanson que j'adore. Je danse et chante, jusqu'à ce que le sens des phrases qui sortent de ma bouche me percutent et deviennent amers.

The world was on fire and no one could save me but you
It's strange what desire will make foolish people do
I never dreamed that I'd meet somebody like you
And I never dreamed that I'd lose somebody like you
No, I don't want to fall in love
No, I don't want to fall in love
With you, with you

*Le monde était en feu, et personne ne pouvait me sauver à part toi
C'est étrange ce que le désir peut faire faire aux gens idiots
Je n'ai jamais rêvé que j'aurais besoin de quelqu'un comme toi
Je n'ai jamais rêvé que je perdrais quelqu'un comme toi
Non, je ne veux pas tomber amoureux
Non, je ne veux pas tomber amoureux... de toi
De toi*

Mon sourire s'éteint et dans un geste précipité, je retire mes mains de l'eau et les essuie avec le torchon, afin d'aller éteindre au plus vite la radio. Mes doigts ne sont plus qu'à quelques centimètres de leur but, pourtant, je n'arrive pas à me résoudre à couper le son. La chanson s'insinue en moi et me prive de toute bravoure. Les paroles me déchirent le cœur et me terrassent sur place. Je me laisse glisser contre le mur et la tête cachée entre mes coudes et mes genoux, je souffre de l'interprétation que mon âme fait de cette musique. Je me balance d'avant en arrière, comme un autiste le ferait, et au-delà de l'impact des paroles chantées, je reçois en pleine face le film de tout ce que j'ai vécu avec Kal. Notre

rencontre au bar de sa mère, l'épisode dans sa douche où j'ai fini assommée, la traversée des bois et nos blessures que nous nous sommes soignés. Mais aussi toute cette lutte dans laquelle chacun de nous s'est acharné pour ne pas succomber, et tous ces moments de bonheur qui en ont finalement découlé.

— Je voulais tomber amoureuse de toi ! Et je voulais que tu tombes amoureux de moi ! crié-je comme la pauvre folle que je suis.

Toujours assise sur le plancher, je déverse le chagrin dont je croyais bêtement être débarrassée. Mais je me rends compte que tout comme je n'ai rien effacé de mes souvenirs de Kal, ce dernier est tout aussi prégnant.

Vidée de toute énergie, je laisse la chanson se terminer. À quoi bon se battre ? Je crois que j'ai putain d'imprimé ce type dans la peau comme lui avec son maudit tatouage dans le dos. Quand enfin elle s'arrête, je me lève pour éteindre la radio. Je ne suis plus en état pour écouter que Robert ou Joséphine aura la visite de la cousine machin bidule. J'en ai rien à foutre.

Je chope au passage la bouteille de vin qui fait la belle sur le comptoir, en descends ce que je peux avant d'être rapidement dégoûtée, puis je retourne fermer sa gueule à la radio.

Le cibiste dit être super en forme après avoir écouté ce méga génial morceau de Chris Isaak, et cet empafé nous demande si nous aussi on a la patate grâce à Chris !

— Je t'emmerde et j'emmerde Chris Isaak aussiiii ! gueulé-je à dix centimètres de la radio comme s'il pouvait m'entendre.

Merde, il ne peut pas m'entendre. Sauf si...

J'attrape le micro et m'apprête à déverser sur le cibiste tout ce que je pense de sa chanson pourrie, quand d'un coup, ma bouche reste ouverte et mes mots en suspens.

— Allez, il est 19 heures et c'est l'heure de retrouver les messages. Ce soir, j'en ai un pour Meghan O'Hara.

OK, je sais que je viens de m'envoyer la moitié de la bouteille de vin, mais je ne peux pas être aussi soûle si rapidement. Ou alors c'est cette solitude que je m'impose qui est en train de me rendre complètement maboule et j'ai des hallucinations auditives.

— Meghan, j'ai donc pour toi un message de Peter.

— Peter !? répété-je comme si le gars allait lui-même redire son prénom.

Autant je n'ai jamais voulu répondre à ses appels et ses SMS quand j'étais à Juneau, autant je donnerais étrangement n'importe quoi pour lui parler en ce moment. Son humour, sa jovialité et même son côté obsédé me manquent d'un coup terriblement.

Attendez... Mais comment sait-il que je suis là ??

Mmm, Leslie... Sale traîtresse !

— Merde, il a dit quoi ? Oh non, j'ai pas écouté !! Vas-y répète, j't'en prie, répète !

— Je répète...

— Merci, Seigneur !

— « Il faut que tu reviennes au plus vite à Sitka. La peau de l'ours a été mal tannée, elle est en train de pourrir méchamment. »

— Hein ? Mais c'est quoi ce message de mer...

Je m'interromps moi-même et lève les yeux au ciel devant mon manque probant de jugeote. L'ours ne peut qu'être Kal et je devine qu'il n'est pas au mieux de sa forme. Sauf qu'à défaut de me déclencher une vague d'inquiétude, ça me met plus en colère encore que je ne l'étais déjà. Cette fois, je coupe la radio et armée du reste de ma bouteille, je pars me coucher.

Malgré l'enchaînement des gorgées de vin, je ne parviens pas à tomber dans le sommeil. Allongée sur mon lit, je tourne et vire. Cette incompetente de colère a fondu comme neige au soleil et a rappelé avant de mourir sa vieille pote inquiétude. « La peau de l'ours a été mal tannée et elle est en train de pourrir méchamment. » Sérieux, son message ne pouvait pas être plus précis et moins codé ? À moins que j'aie loupé un épisode, il ne me semble pas que la guerre ait été déclarée et qu'on soit obligé de passer des infos capitales en les cachant derrière des trucs du genre : « Je répète, les crêpes sautent de la poêle ». Super, vraiment très intelligent de ma part de refaire mention à *Hot Shots*, ce film que j'avais cité à Kal le jour où il m'a plaquée !

On y est, je m'imagine cinquante scénarios, et dans chacun d'eux, Kal y baisse allégrement les bras, jusqu'à en mourir. Je le revois d'un coup, ce fameux soir où Peter et moi l'avions retrouvé au pied d'un arbre complètement inconscient et soûl.

Je passe ma main sur mon visage las, et peste. Bon sang, je ne suis pas sa psy ni son infirmière. J'ai essayé de le sauver, mais au final, j'ai préféré

me sauver moi.

Est-ce que ça fait de moi quelqu'un d'égoïste ou simplement de réaliste ?

— Grrr, Peter, je te déteste !!! râlé-je entre mes dents serrées, tout en me relevant.

D'un pas décidé, j'allume la petite lampe à huile, puis rebranche la radio.

— Poste de secours, ici Meghan O'Hara. Meghan O'Hara à poste de secours. Stop.

— Poste de secours à Meghan O'Hara. Stop.

— J'ai besoin d'être mise en relation en urgence avec Peter Brooks sur l'île Baranof. Stop.

Les secondes passent avant que mon interlocuteur ne me réponde.

— Désolé, nous n'avons aucun accès via CB pour un Peter Brooks sur l'île Baranof. Je répète, nous n'av...

— C'est bon, j'ai compris. Essayez avec Carolyn euh...

Merde, je ne connais même pas son nom de famille et vu l'heure, je ne suis pas certaine que la mairie ou l'office du tourisme soit ouverte. Je ne vois qu'une entité à appeler, mais d'un coup, je trouve ça légèrement excessif.

— Meghan, vous êtes toujours là ? Meghan ?

— Oui, pardon. Passez-moi la police de Sitka. Stop.

Bon sang, dans quoi je me suis fourrée moi ! Merci du fond du cœur, Peter, de me faire appeler les flics en pleine nuit. Dans peu de temps, je vais me ridiculiser.

— Police de Sitka, agent Patrick Ward, bonsoir. Stop.

— Bonsoir, je suis désolée de vous déranger, mais j'ai eu l'appel d'un ami très inquiétant et... et j'ai besoin de m'assurer que tout va bien. Stop.

— Bien sûr. Quel est votre nom s'il vous plaît ? Stop.

— Je m'appelle Meghan O'Hara et mon ami s'app...

— Hey, mais c'est notre petite chanteuse de chez Harry ! Miss AC/DC en personne !

Génial. Y'avait longtemps...

— Je... Oui, c'est bien moi. Écoutez, je dois absolument parler à Peter Brooks. Stop.

— Ah bah, ça va être compliqué, parce que Peter n'est pas équipé. Mais je peux vous passer Carolyn si vous vous voulez. Stop.

— Oh super oui, ce serait super, vraiment ! Stop.

— Gardez votre radio allumée, je vais l'appeler et lui donner le canal. Stop.

— Bien reçu. Merci infiniment, monsieur. Stop.

— Appelez-moi Patrick, ma p'tite. Stop.

— OK... Merci... Patrick. Stop.

— Hé, Meghan ?

— Oui... Stop...

— I'm back in blaaack, se met-il à chanter. J'espère qu'on vous reverra vite pour un super nouveau show, Meghan. Woooow !

Pas de « stop », mais moi je mets un point final à cette conversation. Moment beaucoup trop gênant pour ma part.

Après avoir fait les cent pas dans ma maison, je remets une bûche dans le poêle, essuie même la vaisselle que je laisse habituellement égoutter, en attendant l'éventuel coup de fil, si je puis dire, de Carolyn, qui n'a pas l'air de venir.

— Carolyn à Meghan.

Je balance mon torchon et accours jusqu'à la radio.

— Carolyn, ici Meghan. Merci de me rappeler. Stop.

— Salut, trésor. Qu'est-ce qui se passe ? Et qu'est-ce que tu fous au milieu de rien ? Stop.

— Je... C'est une longue histoire. Peter m'a fait passer un message pour me dire que... enfin je crois qu'il voulait me dire que...

— Kal ne va pas bien du tout, Meghan. Je ne sais pas ce qui s'est passé entre vous deux, et vraiment, je pensais que tu étais le remède à son mal être, mais depuis que tu es partie...

— Attendez ! Depuis que je suis partie !? la coupé-je sans attendre un de ces putains de *stop*. C'est *lui* qui a voulu que je rentre, c'est *lui* qui a abandonné et n'a même pas essayé de se battre !

Le silence s'installe et Carolyn ne dit plus rien.

— Stop... lâché-je sans vraiment croire que son mutisme est dû à mon omission. Carolyn ?

Je tends l'oreille, mais tout ce que j'entends, ce sont des pleurs partiellement retenus.

— Hé, Carolyn, ne pleurez pas, s'il vous plaît non, ou je vais me mettre moi aussi à pleurer et... Eh merde, ça y est, je pleure...

Et pas qu'un peu. Mes larmes abondent et du coup, celles de Carolyn redoublent. Nous partons *méchamment* pour un duo qui n'a pas l'air de vouloir s'arrêter. Si bien qu'au bout d'un moment, je ne sais même plus pourquoi nous pleurons. Mais Carolyn se reprend avant moi et par là même, revient à notre conversation.

— Je n'en peux plus de le voir comme ça, Meghan. Je t'en supplie, si tu peux faire quelque chose, alors fais-le. Je t'en supplie.

J'aimerais lui balancer le « stop » final, celui qui mettrait un terme tant à notre entretien qu'à ma relation avec son fils que je pensais pourtant déjà terminée, mais tout ce que je lui lâche est un :

— J'arrive.

Chapitre 40 : Agis, bordel !



Love Rescue Me – U2

Kal

— Ta gueule, Oth, putain !

— Hé, du calme, mec, il ne fait que son boulot.

— Qu'est-ce que tu fous là, toi ? grogné-je, la bouche pâteuse.

Dans un semi-brouillard, je regarde Peter essayer de se dépêtrer de mon chien qui lui fait une fête d'enfer après lui avoir aboyé dessus comme un enragé. Mon ami avance finalement vers moi, la démarche chancelante. À moins que ce ne soit mon cerveau qui voit tout tanguer. Probablement. Je suis soûl en permanence, du matin au soir, et inversement, et finalement, tel le marin, j'ai appris à vivre dans un monde où la houle est constamment forte. Je ne dégueule même plus. Non, bien au contraire, je garde le contenu de mon estomac et alimente comme il se doit mon sang en grammes d'alcool toujours plus élevés à chaque jour passé.

— Ça pue le fennec ici. Sérieux, tu peux pas aérer ?

— Fais-toi plaisir..., trouvé-je pour seule répartie.

Avachi sur mon canapé, je lutte pour garder les yeux ouverts. La présence régulière de Peter chez moi n'est cependant guère suffisante pour me maintenir en état de veille et je replonge aussitôt dans mon sommeil sans rêve.

— Depuis quand tu ne t'es pas lavé ?

— Depuis quand tu te prends pour ma mère ? baragouiné-je, un œil à demi ouvert dans sa direction.

— Sûrement depuis que ton attitude d'ado m'y oblige.

Je balance un « Mmm » qu'il n'a qu'à interpréter comme il le veut, puis referme totalement les paupières. Tout ce que je demande, c'est de dormir, bordel.

Seulement Pete a décidé qu'il en serait autrement. Ce con ouvre les fenêtres en grand, m'arrache ma couverture et aussitôt, le vent glacial s'engouffre et vient me fouetter le corps.

— Mais putain, fais pas chier !

— Ouais ouais, je sais, Kal. Je t'emmerde, te les brise menu sévère, toussa toussa. Allez, viens avec moi.

— Hein, quoi ? Mais où ? Nooon, fous-moi la paix, merde..., tenté-je de me débattre alors qu'il m'agrippe le bras et me traîne de force vers la salle de bains.

Je me bats contre un moulin à vent, usant de mouvements aussi ralentis que mon état alcoolisé l'impose. Tout tourne autour de moi, puissance dix, et cette fois, la gerbe me menace. Pour autant, je sens que Peter en chie pour me foutre sous la douche, et ça me fait marrer.

— T'as du mal, hein...

Je pouffe, tout en grimaçant, ma tête lourde peinant à rester droite.

— Fais gaffe, y a une fille qui s'est cognée dans cette baignoire, c'est dangereux, bredouillé-je en articulant lentement comme le bon poivrot que je suis. Cette fille... tu la connais en plus...

— Oui, Kal, je la connais. Bon sang, arrête de t'agiter comme ça, ça ne sert à rien, tu vas l'avoir ta douche ! Alors s'il te plaît, laisse-toi faire une bonne fois pour toute, qu'on passe à autre chose.

Lui aussi peine à parler. Il est essoufflé. Faut dire que je ne l'aide pas vraiment. Mais j'ai rien demandé, putain...

— Elle était à poil, tu sais... Elle a un corps de rêve, j'te jure. J'adore ses seins et...

— Oui, je sais, ferme-la maintenant.

— Nom de Dieu ! hurlé-je alors que ce con me colle le jet d'eau glacée dans la gueule.

— Tu ne me laisses pas le choix, Kal. J'ai besoin que tu décuves là, maintenant. Et rapidement.

Je me laisse glisser dans la baignoire et me recroqueville, comme pour me protéger de l'eau froide qui tombe en cascade sur moi. Mes fringues collent à ma peau et je peine à respirer correctement. Peter maintient le pommeau au-dessus de ma tête, à croire qu'il cherche à me noyer. Paradoxalement, la bouche grande ouverte et les yeux écarquillés, je cherche à gober tout l'oxygène que je parviendrais à choper.

— C'est bon, c'est bon, putain, arrête ! gueulé-je, les bras levés en maigre bouclier.

— Cette fois, tu as l'air plus réveillé. Bien.

Peter coupe enfin l'eau et me jette dessus une serviette. Je la réceptionne et éponge mon visage ruisselant.

Je reste assis, le cul immergé dans l'eau qui s'écoule doucement, et tente de me remettre de cette douche forcée. Pete est adossé contre le lavabo et bras croisés, il darde sur moi un regard... j'en sais rien, tiens. Il me fait chier.

— Quoi ! Pourquoi tu me regardes comme ça ? Fous-moi la paix et barre-toi de chez moi.

— Depuis quand tu n'as pas mangé ?

— C'est bon...

— J'ai pour ordre de te faire émerger et de te nourrir, sans quoi, je serai contraint de te ramener à Sitka.

Je hoche la tête et lève les yeux au ciel, témoignant ainsi du peu de crainte que me suscite cette énième menace de Carolyn.

— Maintenant que tu es réveillé, tu vas aller t'habiller et manger un truc.

— C'est bon, c'est bon, le repoussé-je alors qu'il tente de m'aider à sortir de la douche.

Cela dit, je m'accroche à lui fermement, en foirant ma tentative d'enjamber la baignoire. Malgré la douche froide, je conserve une alcoolémie bien trop élevée pour effectuer même un geste aussi simple que celui-ci. Peter vient à ma rescousse et me soutient jusqu'à ma chambre.

— Tu vas tenir debout ou je t'allonge sur le lit ?

— Mmm, c'est bon...

— Crois-moi, Kal, il n’y a absolument rien de bon dans tout ce que je vois depuis des jours. Vire tes fringues, tu vas attraper la mort.

— Ça, fallait y penser avant de me foutre sous la douche habillé, Ducon.

Ma tête continue d’effectuer des rotations incontrôlables et les mains portées sur mes yeux, je tente de stabiliser autant les images que les sons. J’ai mal au crâne et même l’ouverture de l’armoire en bois qui grince m’est douloureux.

— Faut aussi que je te déshabille, sérieux ?

Je rouvre mes yeux sur Peter et après un nouveau grognement, je passe mon tee-shirt détrempé par-dessus ma tête, comme un grand. Retirer mon falzar et mon boxer s’avère cependant bien plus complexe et une nouvelle fois, mon ami m’aide dans cette tâche.

— Pourquoi tu ris, imbécile ?

— Parce que si quelqu’un devait entrer dans cette pièce maintenant, je suis pas certain que ça aiderait à étouffer la rumeur te concernant.

— Quelle rum...

Peter redresse la tête vers moi et comprend aussitôt de quoi je parle, alors qu’il porte un œil horrifié sur la situation. Il est accroupi à mes pieds et est en train de finir de m’enlever mes fringues, pendant que je suis debout, complètement à poil, la bite à dix centimètres de sa gueule.

— Putain, tu fais chier, Kal ! maugrée-t-il, tandis qu’il se relève avec empressement. Démerde-toi pour t’habiller tout seul. Et arrête de rire, merde !

Il me balance la serviette au visage et se détourne vers la fenêtre, rageux. Les mains sur les hanches, je devine, alors même qu’il est de dos, qu’il est profondément énervé. Son amplitude respiratoire est élevée et ses larges épaules se soulèvent à un rythme soutenu.

Je m’appuie contre le mur pour maintenir mon équilibre précaire, termine de m’essuyer, puis passe, non sans difficulté, les vêtements que mon pote m’a préparés.

Peter conserve sa position et maintient son regard au-dehors, sur je ne sais quoi. Je crois que cette fois, je l’ai poussé à bout. Pas parce que j’ai fait une blague à la con plus que douteuse, mais parce que voilà des semaines qu’il vient ici, me veille, tente de m’arracher à mon état de dépressif suicidaire, et que je ne lui permets pas d’y parvenir. J’ai envie de lui balancer un « j’ai fini, papa » quand je suis enfin habillé, mais dans un

éclair de génie, je me dis que ça ira, que j'ai suffisamment été con pour aujourd'hui.

Me tenant toujours au mur, je fais demi-tour et regagne le salon.

— Reste euh... allongé, pour changer, ajoute-t-il. Je te prépare un truc à bouffer.

Je devrais m'en vouloir davantage de lui imposer tout ça, me confondre en excuses et lui promettre que ça y est, j'ai suffisamment touché le fond et que je suis prêt à renaître de mes cendres, mais c'est au-dessus de mes forces et ça serait lui mentir. Je suis toujours enfermé au cœur du cyclone et il faut croire que je prends plaisir à être tourneboulé dans tous les sens. Non, à vrai dire, de plaisir, je n'en éprouve plus aucun, je me contente juste de respirer, quand j'y parviens.

L'odeur de cuisine qui m'arrive aux narines ravive mes nausées et renforce mon mal de tête. Comme s'il lisait en moi, ou plus plausible, comme par habitude, Peter me dépose sur la table basse un verre d'eau et deux comprimés.

— Pour ta tête et pour ton estomac.

— Merci, lui témoigné-je en ayant perdu toute envie de rire.

Malgré la douche, la gueule de bois se réinstalle, et avec elle, reviennent mon humeur de merde et mon attitude fermée.

— Je ne partirai pas tant que tu n'auras pas mangé ça.

Pete me colle à présent sous le nez une assiette de pommes de terre sautées, dénichées dans mon congélo, et de deux œufs au plat.

— Sérieux, je peux rien avaler, tu perds ton temps. Tu devrais rentrer avant que la nuit ne tombe.

— Même pas la télé pour s'occuper, je sens que la soirée va être longue, me partage-t-il alors qu'il prend place sur le canapé à mes côtés et allonge ses jambes sur la table basse.

Il fixe le feu dans la cheminée, pendant que j'étudie son profil, lequel ne laisse rien paraître de ses émotions. Faut dire que Peter a appris à gérer toute cette merde que je lui impose depuis ces deux dernières années. De meilleur ami, je pense être passé à pire. Enfin... Ça je le savais déjà...

Si j'étais quelqu'un de bien, j'avalerais l'assiette qu'il m'a préparée et le remercierais pour sa présence et son soutien. Mais la vérité, c'est que ce qu'il fait pour moi, je n'en veux pas. J'aspire juste à ce qu'on me foute la paix et qu'on me laisse me soûler comme bon me semble, voire qu'on me

laisse crever si je dois en arriver là. Et, je suis tout sauf un gars bien. Néanmoins, je me mets à manger. Je porte à ma bouche plusieurs fourchettes, faisant abstraction des douleurs qui vrillent mon estomac. Mais je ne le fais pas parce que je le dois à mon meilleur pote, je le fais seulement pour qu'il se casse d'ici et me laisse dans la putain de tranquillité à laquelle je rêve.

— Ne me prends pas pour un con, Kal, me surprend-il, alors qu'il a le regard toujours rivé sur le feu.

Sa voix est si plate, si dénuée de toute émotion que je crains soudain d'avoir contaminé mon meilleur ami avec mon spleen. Les flammes dansent dans ses iris bleus et sur son visage, mais rien ne bouge chez lui. Il reste aussi calme et immobile que son ton est placide.

— Je sais parfaitement que tu es en train de te gaver pour que je me casse d'ici. Mais vois-tu, j'ai décidé que j'allais finalement rester dormir ici cette nuit.

— Pourquoi tu joues à la nounou avec moi, Pete ?

— À la nounou ? me demande-t-il en détournant sa tête vers moi. Je ne joue à rien d'autre qu'à être ton ami, Kal.

Je souffle, balance ma fourchette dans l'assiette et me rencogne dans le canapé.

— Tu devrais t'éloigner de moi. Quelle sorte d'ami suis-je pour t'obliger à supporter tout ça... Va vivre ta vie, Peter. Tu vaux bien mieux que ce que je t'impose.

— Ça, c'est trop tard pour le verbaliser. Fallait me prévenir quand on avait dix ans. Presque vingt ans après, rien ne me ferait briser ma promesse de rester ton pote pour la vie. Alors même si en ce moment, y'a que la grande faucheuse que tu veux pour partenaire, bah sache que je vais encore te coller au cul un bon paquet d'années, mon vieux. Santé !

— Qu'est-ce que tu fous ?

Il porte à sa bouche ma bouteille de whisky et la descend en plusieurs longues gorgées, sans même s'interrompre une seule fois.

— Voilà ! Maintenant, tu ne pourras plus me foutre à la porte, je ne suis plus en état de conduire. Alors ? On fait quoi ? Jeux de cartes ? Je rafraîchis ta coupe et te débarrasse de cette barbe dégueulasse qui te bouffe le visage ? Ou on se fait des dessins dans le dos et on doit deviner ce que c'est ?

Cet imbécile attend ma réponse, alors qu'il reste le plus sérieux du monde. Il a gagné, je fais tomber à mon tour mon masque et ne cherche même pas à retenir le sourire qui m'échappe.

— À moins que tu préfères enfin me raconter pourquoi tu l'as laissée repartir à Juneau et à quel point tu le regrettes, ce qui expliquerait pourquoi tu te comportes comme tu le fais depuis presque un mois.

Mon sourire se meurt tout aussi vite qu'il était apparu.

— Bonne nuit, Peter.

Je ramasse la couverture toujours au sol, dégage mon plateau repas plus loin sur la table, pose mes pieds dessus, et nous recouvre Peter et moi.

Je ferme les yeux, tandis qu'à présent, seul le son du feu qui crépite dans l'âtre remplit la pièce. Peter s'est tu, et un coup d'œil rapide dans sa direction me confirme qu'il s'apprête lui aussi à s'endormir. Je ne sais pas ce que j'ai fait pour mériter un tel ami. J'espère juste pouvoir un jour lui rendre tout ce qu'il m'a déjà offert. De sa présence à son pardon.

— Je t'en ai voulu, tu sais. Pour Carrie.

Je rouvre les yeux et tourne à nouveau ma tête vers lui. Peter conserve ses paupières closes et il ne bouge pas, si bien que j'ai d'un coup l'impression d'avoir rêvé ses paroles. Mais au bout d'un court moment, il reprend, conservant ce même immobilisme, comme s'il n'osait pas m'avouer toutes ces choses qu'il a gardées au fond de lui.

— Lorsque vous êtes venus me voir tous les deux pour me dire que vous étiez ensemble, j'ai cru que j'allais te tuer. Sérieux, ça ne se fait pas de sortir avec la petite sœur de son meilleur pote.

Je me souviens parfaitement de sa « tentative de meurtre ». J'en ai gardé des stigmates sur le visage durant un bon nombre de jours. Je suis fils unique, mais je pense que j'aurais moi aussi envoyé mon poing dans la gueule du mec qui m'aurait trahi comme je l'ai fait avec lui. Carrie et moi nous sommes vus pendant des mois en douce, parce que nous savions parfaitement comment son frère allait réagir. On ne s'était pas trompés, et je pense que c'est cette culpabilité qui m'a conduit à me laisser faire et ne pas riposter à ses coups. J'ai encaissé tant ces derniers que sa colère, puis les choses ont fini par se tasser. Lui et moi en avons longuement parlé, il a accepté et moi je me suis excusé. Nous avons trouvé le ciment parfait pour maintenir notre amitié telle qu'elle avait toujours été. Sa sœur. Cette même sœur que j'ai finalement tuée.

Mais toute cette histoire, nous l'avons déjà évoquée à plusieurs reprises. D'abord avec rancœur, puis les années passant, avec le sourire, comme s'il s'agissait d'une banale anecdote tirée de nos nombreux souvenirs en commun. Aussi, je sais parfaitement que ce soir, ce n'est pas de ça dont il veut me parler. Pour une fois, je garde alors le silence et le laisse déverser tout ce qu'il n'a jamais abordé avec moi.

— C'est d'abord à moi que j'en ai voulu quand elle est morte. Après tout, c'était moi le grand frère, et j'avais cessé de jouer au mec possessif en acceptant votre union. Et puis rapidement, c'est sur toi que j'ai reporté toute la faute. Je te l'avais confiée. Toi, mon meilleur ami.

Ma gorge se serre et je ne peux dévier mon regard de lui, alors qu'il reste prostré dans cette attitude qui transpire étrangement le détachement. Toujours allongé et les yeux encore fermés, il ne laisse transparaître aucun sentiment, aucun agacement ni tristesse ou regret. Rien. Il est aussi calme et détendu que je suis de plus en plus mal.

— Les conclusions, aussi stupides soient-elles, étaient vite faites ! Tu pilotais et elle est morte. Et ma nièce avec. Mais quand je t'ai vu si malheureux, si anéanti par leur perte, j'ai compris. Tu n'étais pas plus responsable de leur mort que le vent ou que moi. Ma sœur était tout simplement rentrée dans ces putains de statistiques des « accidents ». Un accident. C'était juste... un accident, répète-t-il en ouvrant cette fois-ci les yeux sur moi.

Je soutiens son regard, sans être capable pour autant de sortir un seul mot. Peter ne m'avait jamais confessé quoi que ce soit là-dessus, et une nouvelle fois, c'est le cœur totalement brisé que je prends conscience qu'il a oublié jusqu'à sa propre colère après moi pour ne pas davantage me blesser. Moi, l'homme responsable d'avoir tué sa sœur.

— Kal, tu n'es pas un meurtrier. Tu ne vas tuer personne d'autre non plus. Et tu veux savoir ? Si c'était à refaire, si toi et Carrie vous repointiez pour m'avouer que vous êtes en couple, eh bien, même en en connaissant l'issue, je vous laisserais de nouveau être ensemble. Parce que jamais ni toi ni elle n'a été plus heureux qu'en vous aimant. Et je...

— Peter..., réussis-je à émettre avant qu'il ne m'interrompe à son tour.

— Laisse-moi terminer, Kal. Que ça te fasse mal de l'entendre à voix haute m'est bien égal et je vais te le redire. Ma sœur est morte parce qu'un soir, il y a eu une tempête et que tu as choisi de la conduire chez le

médecin en avion. Que tu aies eu raison ou tort, on s'en fout, c'est acté et on ne pourra jamais revenir en arrière. Et si ça peut t'aider à te pardonner, au vu des circonstances, n'importe lequel d'entre nous aurait fait la même chose, car, de toute façon, elle et le bébé seraient morts en couches dans ton chalet. Mais je te le répète, et j'aimerais vraiment qu'un jour tu finisses par imprimer le concept dans ta tronche d'acariâtre têtue, c'était un putain d'accident. Un accident. Et il y a bien longtemps que je ne t'en veux plus. J'espère au moins que tu le sais.

Il me laisse digérer ses paroles, les mêmes que m'ont déjà soufflées tant de personnes, comme ma mère ou même Harold. Mais de les entendre de sa bouche à lui a sur moi un effet étrangement différent. Car oui, en-dehors de ma propre culpabilité d'avoir tué ma femme et ma fille, c'est celle de lui avoir arraché sa sœur qui me flingue davantage.

Dans un silence chargé de sens, j'acquiesce à son souhait.

— Je suis désolé, Peter. Désolé de t'infliger ce que je suis devenu, quand toi tu as été et continues d'être là pour moi. Et je suis désolé de ne même pas être capable de respecter ce pardon que tu m'offres.

Mon ami plisse les yeux et conserve un sérieux extrême, si bien que je doute que mes mots ont été les bons. Je panique presque et cherche déjà comment mieux exprimer ce que je ressens en l'instant. Mais Peter reprend la parole et annihile ma tentative.

— J'accepte tes excuses. Mais maintenant, je voudrais que tu sois un peu plus honnête encore et surtout, que tu agisses au lieu de me balancer tous tes regrets. Parce que vois-tu, me rendre malheureux moi, c'est une chose, je t'ai choisi et j'ai signé pour le meilleur et pour le pire quand on était gosses. Mais Carolyn et Meghan... Tu n'as pas le droit de les emporter dans ta spirale infernale. Elles ne méritent pas ça. Et si tu acceptes que je t'aime envers et contre tout, alors j'exige que tu fasses de même avec elles. Mais... Vas-y ! Ose me dire en face que ouais OK, Carolyn est ta mère et que ça va de soi, mais qu'en ce qui concerne Meghan, c'est une inconnue et que y'a pas d'amour possible. Vas-y, j'suis prêt. Mais conseil de pote, Kal, prépare ton argumentation, parce que cette fois, je ne vais pas te louper.

Je crois que ma bouche reste aussi ouverte que mes yeux largement arrondis. Jamais je n'avais vu ce mec aussi sérieux et aussi déterminé à me faire cracher le fond de mes pensées.

— Après la mort de ma sœur, je t'ai laissé faire ton deuil, j'ai respecté tes failles et compris ta souffrance et ton incapacité à surmonter sa perte. Mais ça fait deux ans, Kal, et là, ça devient vraiment pathologique, à la limite de te faire enfermer. Mais tu veux que je te montre quelque chose qu'apparemment tu n'as même pas vu ?

Je n'affirme ou n'infirmes rien, pourtant, il continue sur sa lancée.

— Toi avant que Meghan ne décolle pour Juneau. Tu n'avais pas été aussi heureux et aussi vivant depuis Carrie. Et ce, grâce à Meghan. Alors pour la dernière fois, pourquoi l'as-tu laissée repartir ? Allez, putain, agis bordel ! Pourquoi ?

Cette fois, il se laisse envahir par la colère et se relève même du canapé pour me faire face. Debout, alors que je reste assis, il pose sur moi un regard et un visage où le rouge et le noir prédominent.

J'ai toujours mal à la tête, j'ai plus que jamais envie de dégueuler, et j'ai l'impression d'être sur le pont d'un bateau au milieu de la tempête du siècle, tellement tout tourne autour de moi. Ma gorge est sèche et les mots restent bloqués dans ma trachée. Mon cœur palpite, ma respiration se fait difficile et bordel, je crois que je vais chialer. Mais putain, c'est quoi ce merdier ???

— Vas-y lâche tout, Kal, m'encourage Peter toujours statique devant moi, ses bras musclés fermement croisés sur son torse. Tu es en train de faire une crise de panique, mais je te promets que quand tu auras balancé ce que tu gardes en toi, elle va passer.

Une quoi ??

Mes yeux sortent de leurs orbites et j'ai l'impression que je vais crever tant je peine à respirer, mais je n'entends que la voix de mon ami et me concentre sur elle, jusqu'à ce qu'enfin, je hurle mes terreurs.

— Elle est morte et je l'aimais, putain ! Et si j'aime de nouveau, il va se passer quoi ? Je vais la tuer elle aussi ? Ou elle va juste mourir par « accident » et je vais encore devoir survivre à moitié crevé ? C'est ça qui m'attend ?

Les larmes abondent sur mes joues et j'agrippe mes cheveux comme si ce geste me permettait de ne pas m'effondrer davantage ou me gardait de devenir plus fou que je ne le suis déjà.

Pourtant, alors que je déverse mon chagrin comme jamais auparavant, Peter m'offre un sourire satisfait.

— Kal, tu es déjà en train de survivre à moitié crevé.

Il m'octroie un clin d'œil et me laisse me démerder avec ce qu'il vient de me dire et ce que j'ai moi-même avoué. Les rouages de mon cerveau tentent de reprendre leur fonction, mais mon corps trop maltraité reste maître de l'instant, et c'est aux pieds de Peter que je vomis soudain tous mes excès.

Chapitre 41 : Je t'amène récupérer ton ours



Million reasons – Lady Gaga

Meghan

Descendre de cet avion, remettre un pied sur ce tarmac, et encore un autre dans le petit hall de cet aéroport, m'arrache des émotions contradictoires, dont je me serais bien passée. Elles oscillent entre une joie que je tente de repousser et une appréhension que je ne souhaite guère plus conserver. Mais la pensée que je trouve la plus adaptée au milieu de toutes celles qui me traversent également est : Qu'est-ce que je fous ici ?

J'ai passé les dernières semaines à tenter d'oublier ce que j'avais vécu sur cette île, afin de n'en garder que la finalité, cette espèce de gain acquis malgré la perte, à savoir, ce véritable *moi* que j'ai retrouvé. J'étais parvenue à devenir celle qu'enfin j'aspirais à être, une femme libérée de ses angoisses et de ses fausses dépendances, une femme forte qui se suffisait à elle-même, une femme en communion avec le seul mode de vie qui était fait pour elle, et voilà que je me retrouve sur Baranof, à endosser un rôle que je ne pense pas être légitime. *Il* m'a chassée de sa vie, m'a profondément blessée, et moi je fais quoi ? Je revêts une cape que je ne suis pas certaine de savoir porter et je débarque pour le sauver. À cet instant, je déteste sa mère, je maudis Peter.

J'inspire un grand bol d'air, gonfle mes joues, bloque ma respiration, puis souffle dans une longue expiration. Au-dehors, un soleil radieux s'impose, mais il ne suffit pas à faire fondre la quantité de neige tombée ces derniers temps. Impossible de ne pas me remémorer mon arrivée épique ce premier jour où j'avais débarqué sur Baranof. Je me demande d'un coup si c'est encore Peter qui passe me récupérer, et quelque part, je le souhaite de tout mon cœur, car il m'a manqué bien plus que je ne l'aurais cru. J'ai transmis à Carolyn mon heure d'arrivée et elle m'a juste mentionné qu'*on* viendrait me chercher.

Une petite voiture rouge déboule en trombe, alors que j'étais perdue dans mes souvenirs et revivais, avec amusement, la drague outrancière que m'avait servie Peter à l'époque.

— Salut, ma belle.

Carolyn. Assise derrière son volant, elle m'offre, par la fenêtre passager ouverte, un large sourire. Je le lui renvoie, sans avoir à me forcer, et prends rapidement place à ses côtés, mon sac de voyage calé sur mes genoux. Elle aussi m'avait manqué. Seigneur, comme son fils lui ressemble...

— Merci, Meghan, me lâche-t-elle avec gravité. Je ne sais pas quoi te dire d'autre, si ce n'est peut-être que je suis désolée de t'imposer tout ça, mais...

— Hé, je suis là, OK ? Et si je suis venue, c'est parce que j'en ai envie, d'accord ? Donc ne vous excusez pas.

Elle retrouve son sourire et à nouveau, le mien se dessine en miroir sur mon visage. Carolyn relâche ses épaules, acquiesce, puis redémarre pour regagner Sitka.

Moi, je me détourne pour observer un paysage que je ne regarde même pas. J'espère juste y puiser le courage d'assumer le mensonge que je viens de lui servir. Parce que soyons clairs, à cet instant précis, je n'ai absolument pas envie d'être là. J'ai tellement peur de revoir Kal, de ressentir en sa présence toutes ces choses que j'ai essayé de mettre aux oubliettes et qui déjà me sont revenues en pleine face l'autre soir à cause de cet imbécile de Chris Isaak. Mais là... je sais pertinemment que ce sera puissance mille. Et à l'idée de m'engouffrer dans ses yeux dorés, de redécouvrir ses lèvres pleines, de sentir à nouveau son odeur si enivrante, je flippe. J'ai peur, parce que je sais qu'incontestablement, je vais

replonger direct et qu'une fois encore, il sera incapable de m'aimer comme je sais moi l'aimer. Mais qu'est-ce que je fous là, mon Dieu ?!

Mon cœur tambourine de plus en plus fort et mes doigts deviennent douloureux à force de les triturer dans tous les sens. L'enseigne du bar se dessine au loin et mon état empire. Kal sera-t-il chez sa mère ? Et si oui, dans quel état vais-je le trouver ? Un tas d'autres questions du genre se pressent dans ma tête, mais je n'ose en poser aucune à Carolyn. Comme si mon déni me préservait encore un peu de ce à quoi je vais être bientôt confrontée.

Lorsque nous passons la porte du « Harry », une nouvelle floppée de souvenirs me sautent à la tronche. Bon sang, qu'on en finisse ! Je les laisse alors revenir en masse, m'assaillir sans lutter, histoire de passer à autre chose. Ma rencontre avec Kal, mon petit show sur AC/DC, ma murge prise avec Peter et ce à quoi elle m'a conduite... Ça, c'est fait.

— Viens boire un café, Meghan.

J'opine du chef et m'extirpe avec soulagement de mes réminiscences. J'avance vers le comptoir et y prends place, après avoir renvoyé aux clients habituels leurs salutations chaleureuses. Mine de rien, ces dernières me touchent, parce que je me rappelle parfaitement l'accueil quasi glacial qu'ils m'avaient offert la première fois.

Carolyn me dépose un café sucré et s'affaire à ses tâches habituelles, comme si de rien n'était. J'ai d'un coup envie de lui demander si elle se souvient que je suis ici, que je me suis tapé des centaines de kilomètres et qu'elle m'a attribué une mission dont je me serais bien passée. Toujours nerveuse, j'hésite longuement, mais l'agacement finit par l'emporter et enfin, ma langue se délie.

— Carolyn, est-ce que vous pouvez me dire ce que je fais ici ? Parce que juste pour que vous compreniez bien les choses, je m'étais retirée sur mes terres natales et je vous assure que j'y étais drôlement bien. Vous m'avez fait venir ici et ce, avec mon accord, parce que Kal est au plus mal, mais depuis que je suis arrivée, vous ne me dites rien et comme vous pouvez le voir, je commence sérieusement à m'emporter et bientôt je vais...

— Excuse-moi, chérie. C'est Peter qui devait te récupérer à l'aéroport, mais il m'a appelée pour m'informer qu'il avait passé la nuit chez Kal et que ça lui serait impossible. Je suis donc venue à sa place, et là, j'attends

de savoir s'il va revenir ici avec mon fils, s'il vient te chercher au bar, si quelqu'un d'autre t'amène jusqu'à eux... En gros, c'est le bordel et encore une fois, j'en suis navrée.

J'affirme chacune des infos qu'elle me balance à une vitesse folle, comme si j'étais d'accord avec elles, alors qu'en réalité, je ne pipe absolument rien à ce qu'elle débite. J'ai bloqué quand elle a prononcé le prénom de son fils et d'un coup, sans l'avoir prémédité, je lui lâche la question que me hante le plus depuis ces dernières heures.

— Comment est-il ?

Sa tête s'affaisse entre ses épaules. Carolyn conserve sa position et son silence, durant quelques longues secondes, avant de m'affronter à nouveau et de me dévoiler un regard si emplis de chagrin qu'il me touche en plein cœur.

— Il s'est enfermé chez lui. Il ne sort plus, ne mange plus. Et mis à part boire, il ne fait rien de ses journées. Il reste avachi sur son canapé, et la seule chose qui le maintienne en vie, c'est la présence de son chien qu'il doit nourrir.

Je reçois ses confidences en tentant de rester de marbre, alors qu'intérieurement, je souffre et me liquéfie. Les yeux de Carolyn s'embuent de larmes, et c'est la voix chevrotante qu'elle poursuit le triste bilan.

— J'ai essayé de le faire parler, j'ai été patiente, compatissante, avant d'adopter une attitude plus sévère et colérique. Mais rien. Je me suis révélée totalement impuissante pour extirper mon fils de son état. Peter a lui aussi tenté différentes approches, mais il s'est montré tout aussi inefficace. Tout ce qu'il parvient à faire, c'est lui rendre visite autant que possible et s'assurer qu'il est encore en vie.

Cette fois, elle s'effondre en larmes et cache son visage derrière ses mains. Mes larmes à moi, je n'ai pu les retenir davantage et les ai laissées dévaler mes joues.

Que je sois morte de peur ou en colère après Kal, je ne peux malgré tout rester insensible plus longtemps et à présent, je ne pense qu'à délester Carolyn de son malheur.

— Je ne sais pas si je suis la mieux placée pour l'aider, mais je vous promets que je vais essayer.

Cette dernière relève la tête vers moi. Sa souffrance est si palpable que cette fois, c'est mon âme que je sens se briser. Pourtant, au milieu du chagrin, je lis dans ses yeux cet infime espoir que j'ai pu lui susciter. Mais au lieu de me donner force et courage, ce regain qui l'habite me donne deux fois plus la frousse, et je prends alors conscience que je me dois de l'informer d'un détail important.

— Je n'ai pas choisi de partir d'ici, si vite. Si je l'ai fait, c'est parce qu'il a abandonné cette possibilité d'un « nous ». Je suis tombée amoureuse de votre fils, Carolyn, mais lui n'a pas voulu de moi. Et depuis presque un mois, il n'a jamais cherché à me faire revenir.

L'amertume qui m'assaille à mes propres mots me fait sourire autant qu'elle me fait rougir. Je me sens idiote et vulnérable, mais il fallait que Carolyn comprenne à quel point je ne pense pas être celle qui parviendra à ressusciter Kal.

Étrangement, elle répond à mon sourire par un autre, avant d'enjoindre mes doigts aux siens.

— Meghan, je connais mon fils comme toute mère peut se targuer de le faire, et si je suis certaine d'une chose, c'est que Kal est aussi amoureux de toi. Je pourrais t'avancer un tas de raisons qui le poussent à être comme il est aujourd'hui, mais c'est à lui d'ouvrir les yeux et d'accepter ce qu'il en est vraiment. C'est cette espèce de kyste néfaste que j'aimerais qu'il arrive à percer seul. Parce que tu sais ce que moi je pressens ? C'est qu'il a bien trop peur d'aimer de nouveau et de tout perdre encore. La perte de Carrie a été une épreuve terrible pour chacun d'entre nous et bien évidemment, bien plus encore pour lui. Mais je suis certaine qu'il se cache derrière elle pour ne pas se laisser aller à l'amour. Tu peux me croire, depuis sa mort, je ne l'avais jamais vu comme il a été en ta présence. Alors si tu l'aimes comme tu dis l'aimer, je t'en supplie, Meghan, essaie de récupérer mon fils. Car je mettrais ma propre vie en jeu s'il le fallait, mais je peux t'assurer qu'il t'aime aussi.

— Elle a raison, se fait entendre une voix dans mon dos.

Je me retourne à la hâte et découvre Peter dans l'embrasement de la porte.

Ni une ni deux, je me lève et accours dans ses bras. Je me blottis en leur creux et cale ma tête contre son cœur. Il me serre avec force et d'une main, caresse mes cheveux.

— Salut, beauté. Ton p'tit cul m'avait manqué.

Je ne comprends rien à ce lien étrange qui s'est tissé entre cet homme et moi, mais je ne cherche pas à intellectualiser et me repais juste de ce qu'il réveille en moi. Ce bien-être absolu de l'avoir retrouvé.

Peter se détache de moi et coince mon menton entre son pouce et son index. Il pose sur mon visage un regard circulaire, avant de l'arrêter sur mes yeux rougis.

— Tout beau gosse qu'il est, aussi abîmé puisse-t-il être, et meilleur ami ou pas, la prochaine fois qu'il te fait pleurer, c'est moi qui le tanne.

J'explose de rire et refonds en larmes dans la seconde, reprenant très vite ma place dans ses bras si réconfortants.

— Allez viens, beauté, je t'amène récupérer ton ours.

Chapitre 42 : Une cape de super héroïne



Still Loving You – Scorpions

Meghan

Peter et moi avons pris la route de suite. Elle fut aussi longue et malaisante que la première fois où il m'avait conduite chez Kal, mais pas pour les mêmes raisons. Au bout d'un moment, comme pour briser ce silence inconfortable dans lequel nous nous étions enfermés, mon ami m'a posé des questions sur mon nouveau mode de vie. J'y ai répondu avec sincérité et passion, et rapidement, une autre atmosphère s'est chargée dans la voiture. Pour quelques minutes, nous sommes parvenus à mettre de côté le tumulte auquel nous allions nous confronter.

Mais alors qu'il se gare derrière le cottage de Kal, les sourires s'effacent et la pseudo gaieté retombe. Je suis bien incapable de savoir ce que ressent Peter, mais pour ma part, j'ai une trouille bleue. J'ai peur du choc de retrouver un Kal en vrac, et j'ai peur qu'il me rejette avec toute la hargne à laquelle il m'a déjà habituée, qu'il scelle définitivement mon sort et tue dans l'œuf ce sombre espoir que les paroles de Carolyn ont fait naître en moi.

Peter coupe le contact et s'apprête à descendre de voiture, mais sans préméditation aucune, je le stoppe.

— Non. J'aimerais y aller toute seule, s'il te plaît.

— Je ne suis pas certain que ce soit une bonne idée, Meghan.

— Que veux-tu qu'il m'arrive ? Il ne me fera aucun mal. Tu ne la vois pas, parce qu'elle est invisible, mais j'ai mis une cape de super héroïne sur mes épaules, fanfaronné-je avec le sourire, sans pour autant croire moi-même en cette confiance surjouée.

Et j'ai vu juste. Je ne suis en rien crédible, puisqu'en aucun cas Peter ne me rend mon sourire. Il se contente de me fixer avec sérieux, avant de finalement hocher la tête.

— Promets-moi de te barrer ou de m'appeler s'il devient ingérable.

— OK, je te le promets.

Je m'arme à nouveau d'un sourire que je tente de rendre plus convaincant cette fois-ci et sors de sa voiture.

Bon sang, à défaut de me rassurer, ses derniers mots accentuent davantage cette peur qui ne me quitte pas. Je m'imagine un Kal enchaîné à un mur, prêt à se transformer en monstre dès que les premiers rayons de la pleine lune auront touché sa peau. N'importe quoi...

Arrivée au pied des marches du perron, je gonfle mes poumons et les grimpe en courant, comme si j'étais emplie de force et de courage. Mais une fois devant la porte, alors que ma main est posée sur la poignée, je bloque à nouveau. Je ferme les yeux et derrière mes paupières closes, je visualise les pires scénarios possibles, comme je l'avais fait durant cette fameuse nuit où Peter et moi avons dû chercher Kal dans les bois. Quand j'ai passé en revue les : attaché comme un loup-garou, évanoui la tête dans son vomi ou même pendu à une poutre, j'abaisse la poignée et je rentre.

Othello m'accueille avec enthousiasme, mais je ne lui porte qu'un bien maigre intérêt, alors que toute mon attention est dirigée vers le salon, à la recherche du maître des lieux.

Mis à part les jappements du chien pour manifester sa joie, il n'y a aucun bruit dans la maison, plongée dans une semi-obscurité. Les rideaux sont tirés et le froid régnant dans la pièce me donne le sentiment de pénétrer dans un caveau. Une fois débarrassée de l'étreinte affectueuse d'Othello, j'avance à tâtons jusqu'à me retrouver derrière le canapé. Je me penche au-dessus de lui, mais celui-ci est vide de tout occupant.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Nom de Dieu ! blasphémé-je sous la peur.

Les mains sur mon cœur qui cogne comme un dératé, je me détourne avec vélocité vers Kal. Il est dans l'embrasure de la porte de la salle de bains, mais la luminosité dans la maison est si faible que je discerne uniquement l'imposante silhouette de son corps si grand.

Chacun de nous deux reste statique et silencieux, et j'ai beau plisser les yeux, je ne vois pas son visage. Alors j'avance un pied, mais Kal m'arrête par le seul son de sa voix si terne.

— Qu'est-ce que tu fais là ? me répète-t-il.

— Pour tout te dire, j'en sais rien.

Il ne bouge toujours pas, et je suis toujours incapable de lire quoi que ce soit sur son visage ou dans ses yeux qui restent tapis dans l'obscurité.

— Rentre chez toi, Meghan.

Voilà tout ce qu'il m'assène avant de retourner dans la salle de bains dont il referme la porte.

Je relâche mes épaules et ferme les yeux, goûtant la défaite cuisante que je viens de récolter. Elle est désagréable et blessante. Mais par-dessus tout, je la juge... vexante, humiliante. C'est alors que je sens s'infiltrer dans mes veines toute cette pugnacité qui autrefois me caractérisait tant. Je n'aime pas perdre. Et l'espace d'un instant qui, a priori, a duré un mois, je l'ai simplement oublié. Je redresse alors mes épaules et mon menton bien haut, serre mes poings le long de mon corps, et d'un pas conquérant, je regagne cette fichue salle de bains, dont j'ouvre violemment la porte.

— Je viens de me coltiner quasiment vingt-quatre heures de voyage, durant lesquels j'ai dû enchaîner motoneige, train et avion, je suis archi crevée, et comme tu peux le voir, largement énervée, donc NON, je ne vais pas rentrer chez moi, Kal le bancal !

Je suis essoufflée, et l'index que je pointe vers lui tremble tellement j'ai la rage.

Kal, lui, n'a même pas sourcillé quand j'ai violé son intimité, ni n'a réagi à ma tirade d'hystérique, comme s'il savait que j'allais me comporter exactement comme ça. Et en l'instant, alors que je dois ressembler à une folle furieuse, il termine de se brosser les dents en toute quiétude, comme si je n'étais pas là. Il n'a même pas la décence de me faire face et n'expose que son dos nu voûté, crachant son dernier rinçage de bouche. Il essuie vite fait cette dernière, dépose sa serviette sur le côté du lavabo, puis se redresse et se tourne enfin vers moi.

Seigneur, Jésus...

Pas de rideau ici pour obstruer ce que peut-être il cherche à cacher. La lumière naturelle traverse la fenêtre et éclaire suffisamment la pièce pour qu'enfin, je discerne son visage. Sa blessure a guéri, tout comme la mienne, et il ne porte plus de pansement, juste cette longue cicatrice en témoignage de l'attaque de l'ours. Mais ce n'est pas ceci qui me déclenche cet effroi qui broie mes entrailles... Ni la présence de cette sombre barbe noire qui ne pousse plus désormais que sur une partie de ses joues... Ni la fougue de ses cheveux bruns qui ont repris une certaine longueur... Non, ce n'est rien de tout ceci. Si en l'instant, je suis comme en état de choc, c'est parce c'est l'ensemble de son corps qui porte les stigmates de ce qu'il s'est infligé ces dernières semaines. Il a à tel point maigri que ses tatouages semblent avoir été dessinés sur une surface plate. Ses muscles si saillants la dernière fois que je les ai touchés ont fondu à vue d'œil. Mais c'est sans conteste les traits marqués de son visage qui sont les plus parlants. De profonds cernes violacés encadrent ces yeux que je reconnais à peine. Si ce matin, je craignais de me perdre en eux parce que je pensais qu'ils me renverraient à mes souvenirs de lui, à cette heure-ci, j'ai le sentiment de ne même pas reconnaître cet homme qui se tient debout devant moi.

Alors pourquoi ai-je tant envie de l'embrasser...

— Je ne vais pas rentrer, objecté-je à nouveau dans un souffle bien plus empli de chagrin que je ne le voudrais.

Je sais que je ne dois rien à cet homme, pas plus qu'il n'a de promesse à tenir envers moi, mais là tout de suite, je comprends que non, je ne partirai pas. Puisse-t-il user de poison dans ses paroles et m'infliger les pires insultes, je ne bougerai en aucun cas d'ici.

— Pourquoi es-tu revenue ?

Je garde mes yeux ancrés aux siens et ne cherche même plus à enrober mes réponses ou à lui servir ce qu'il aimerait ou devrait entendre de ma part. Je livre juste les choses comme elles me viennent.

— Je te l'ai dit, je suis amoureuse de toi. J'ai essayé de passer à autre chose, mais faut croire que j'ai échoué. Et quoi que tu argues pour te justifier, je sais que c'est en partie à cause de moi que tu es dans cet état. Alors je viens réparer mes torts.

— Et tu penses que je vais donc changer d’avis à ton sujet et t’aimer comme tu l’attends de moi ?

Sa question pourrait être vraiment blessante si seulement il y avait enjoint ne serait-ce qu’un ton hargneux ou une attitude condescendante. Mais Kal est aussi mauvais acteur que je le suis et son pseudo crachat ne m’atteint pas. Je ne sais même pas à quoi il joue. Il me fait douter, y mêle mes faibles convictions pour en faire un nouveau scoubidou géant, mais toujours gonflée à bloc dans ce combat, je m’appuie contre le chambranle de la porte, croise mes bras sur ma poitrine et lui fais face sans me démonter. Et d’un coup, c’est moi qui deviens condescendante et hargneuse.

— Je ne peux pas t’obliger à m’aimer. C’est vrai, et au fond, ce n’est pas bien grave. J’ai appris à me suffire à moi-même et ma vie me va parfaitement telle qu’elle est aujourd’hui. Je finirai bien par arriver à t’oublier... En revanche, je crois que tu n’imagines pas à quel point je suis capable de te pourrir la vie, jusqu’à ce que tu reprennes les quoi ? Cinq ? Dix kilos que tu as perdus ? Et sache que c’est une catastrophe, je ne sais absolument pas cuisiner sain ou équilibré. Je vais t’engraisser avant que la neige ait totalement fondu, juste avec des plats pleins de gras et bourrés de protéines animales. Et autre info importante, je pensais qu’avec l’âge ça me passerait, mais bazar, je deviens de plus en plus bordélique. C’est con, hein, mais va falloir que tu te bouges le cul et que tu nettoies tout derrière moi, toi d’ordinaire si maniaque !

Je termine mon long déroulé en lui adressant un immense sourire revanchard.

Lui aussi a croisé ses bras sur son torse nu. Mais à l’inverse de moi, il ne rit pas du tout. Avec un soulagement presque jouissif, je retrouve, durant une fraction de seconde, toute cette haine que ses yeux mordorés m’avaient réservée lors de notre rencontre, et pour moi, elle signe que quelque part, tout au fond de lui, il continue de se battre pour vivre. Moi, je m’en fous, je porte ma cape de super héroïne et les balles dorées disséminées au fond de ses iris ne peuvent plus m’atteindre.

— Est-ce que j’ai au moins droit à me défendre, à rejeter cette intrusion massive et à tenter de te virer ? me questionne-t-il toujours avec sérieux.

— De *nous* virer !

Peter apparaît derrière moi et vient vite se camper à mes côtés, lui aussi les bras croisés sur la poitrine et le masque de guerrier solidement plaqué sur son visage.

— Oh putain, non, pas les deux ! Sérieux, Pete, pourquoi tu gardes ta baraque alors que tu vis plus souvent chez moi que chez toi ?

— C'est une invitation à emménager avec toi, coquin ? en joue Peter.

Pour toute réponse, il obtient un grognement de Kal. Ce dernier passe ses yeux assassins de son ami à moi, et franchement, je suis bien incapable de dire qui de Peter ou de moi, il déteste le plus. Mais comme pour tout le reste, je m'en cogne royalement.

Kal finit par quitter la salle de bains, non sans nous avoir filé un coup d'épaule à chacun pour pouvoir passer la porte. Je masse la mienne en grimaçant, mais renvoie dans la foulée son sourire à Peter, lequel passe son bras autour de mon cou et me souffle à l'oreille.

— Merci.

Chapitre 43 : Nom d'un ours dépoilé !



Turning Page - Sleeping at Last

Kal

Si j'étais moins con, je me contenterais de laisser une place maîtresse à cet infime sentiment de joie que je ressens à l'idée qu'elle soit revenue. Mais il est bien trop tôt pour se réjouir, et à cet instant, je privilégie l'agacement majeur que sa présence suscite. La sienne, mais aussi celle de Peter. Voilà que je vais devoir me coltiner deux baby-sitters au lieu d'une. C'est si surréaliste de trouver Meghan chez moi que j'ai bien cru que j'avais halluciné en la découvrant dans mon salon. Je me suis montré agressif et méchant envers elle, mais elle reste cette dure à cuire que rien ne semble atteindre. Pour autant, je n'ai pas baissé mes défenses et je continue de penser qu'elle doit partir d'ici. J'ai laissé sa déclaration d'amour glisser sur moi, l'ai forcée à ne pas s'imprimer dans ma tête ou dans mon cœur, car plusieurs heures après ma prise de conscience auprès de Peter, la conclusion reste la même : Je ne peux que lui faire du mal.

Je suis encore cotonneux, peine à analyser quoi que ce soit, et surtout, je suis encore salement imbibé par l'alcool, même si ma dernière prise remonte à plus de douze heures. J'ai dormi d'une traite comme je ne l'avais pas fait depuis des lustres. Pourtant, comme pour avaler la pilule de cette invasion forcée, je me dirige vers la cuisine et chope une des

nombreuses bouteilles entamées qui trônent sur le plan de travail. Mais à peine je m'en suis saisi qu'elle m'est arrachée des mains.

— Règle numéro un, pas d'alcool avant la tombée de la nuit. Mmm... il est exactement 14h34, donc il te reste quelque chose comme... quatre heures à tenir.

Sidéré, je regarde Meghan débarrasser l'espace de cuisine et ranger les bouteilles au fond d'un placard. Une vague de colère me submerge aussitôt, mais la sorcière se détourne vers moi et m'offre un sourire suffisant. Tête à claques ou pas, la vision de son visage suffit étrangement à faire redescendre la pression. L'espace de quelques secondes, je me perds sur lui, sur ses yeux noirs toujours aussi emplis de malice, sur sa bouche que j'ai si souvent aimé embrasser et sur ce sourire qui pourrait terrasser n'importe quel homme. La boule de rage, logée au creux de mon ventre, s'amenuise, mais je ne me déride pas pour autant et éloigne plus que jamais tout ce contre quoi je choisis encore de lutter.

Je fonce dans ma chambre, enfile un sweat à capuche, sans même passer un tee-shirt dessous, complète ma tenue avec mon blouson et je sors fumer une clope.

Comme chaque jour, j'ai mal au crâne, mon estomac est en vrac de ce trop-plein de boisson et inversement, de ce pas assez de nourriture que je lui inflige. Et pour couronner le tout, il porte les stigmates de ma gerbe de cette nuit. Pourtant, comme pour beaucoup de choses, j'en fais abstraction et préfère ajouter encore à mon mauvais état de santé, en allumant ma cigarette. Je recrache des volutes de fumée qui se mêlent à celles du froid. Au-dehors, tout est si calme en comparaison de tout ce qui pollue ma tête. La nature n'a que faire de mes états d'âme et poursuit son œuvre. Le printemps sera bientôt là et les premiers bourgeons sur les arbres à feuillage non persistant avec. Tout reprend progressivement vie, à l'exception de moi. C'est pourtant la mission que se sont données les deux personnes installées dans mon chalet.

Je suis si fatigué. L'anesthésie mentale, que je m'inocule en buvant, commence à ne plus faire effet, et les paroles de Peter la nuit dernière font office d'électrochocs pour tenter de me ramener à la raison.

« Kal, tu es déjà en train de survivre à moitié crevé. »

Mais les miennes restent bien plus puissantes et annihilent toute tentative de réanimation.

« Et si j'aime de nouveau, il va se passer quoi ? Je vais la tuer elle aussi ? Ou elle va juste mourir par accident ? »

Le visage de Meghan se superpose au lac que je suis en train de regarder. Je refuse de fermer les yeux, car je sais que ce sera encore pire. Je la déteste d'être revenue, alors que voilà des semaines que je tente de l'oublier. J'ai choisi de m'enfermer dans ce caveau ouvert qu'est devenue ma maison et je m'étais pleinement habitué à vivre avec son fantôme à elle aussi. Mais malgré ma sombre lutte, ses paroles *à elle aussi* sont en train de forcer mes piètres barrages. À l'inverse de ce que je clamais précédemment, plus grand-chose ne glisse et au contraire, ses mots s'impriment à chaque seconde qui passe. « Je suis amoureuse de toi. » « Je viens réparer mes torts. »

Je tire sur ma clope comme un forcené, je suis nerveux et de plus en plus déboussolé. Des tas d'images vrillent mon cerveau et j'ai beau plaquer mes mains sur mon crâne, rien n'y fait. Les souvenirs avec Carrie se mélangent à ceux vécus auprès de Meghan, mais pour chacune d'entre elles, je ne visualise qu'une seule et même finalité : le crash de mon avion et à la clé, leur mort à toutes les deux.

La douleur empire, mes mains tremblent et je peine à respirer. J'ai pourtant lâché ma cigarette, mais ça ne suffit pas. Je m'agenouille et engouffre ma tête entre mes genoux et mes bras, mais c'est pire. J'étouffe, je suffoque, je...

— Mon Dieu, Peter, entends-je crier au loin, viens m'aider !

Je ne comprends pas ce qu'il se passe. Tout est flou, tout tourne autour de moi, mon cœur palpite et les sons me parviennent déformés. Je crois que je flotte. Ou peut-être suis-je en train de voler. Oui c'est ça... Je vole et je vois le ciel et les pointes des arbres, je vois les sentiers en-dessous d'eux, je vois la cabane dans la montagne et cette femme que je connais... Je la connais, et je crois que je l'aime... Son visage... Je n'arrive pas à le toucher avec ma main. Elle est si triste... Mon corps est comme pris de spasmes, alors que moi, j'ai si sommeil... Si somm...

— Peter, il revient à lui !

— Hé, mec, comment ça va ?

— Froid... j'ai froid...

Mes dents claquent et je n'ai aucun contrôle dessus, pas plus que je n'en ai sur mes tremblements. Je n'arrive pas à garder les yeux ouverts, ni ne parviens à ne me focaliser que sur un seul son. J'entends quantité de bruits, lesquels me font l'effet d'un marteau-piqueur qui creuserait dans mon crâne.

— Froid..., répété-je entre mes lèvres qui s'entrechoquent.

— Tiens, te voilà une autre couverture.

— Peter, qu'est-ce qui m'arrive ? Peter...

— Chuuut, calme-toi, je suis là, je suis là. Bois et avale ce cachet. Il faut que tu dormes encore.

Ma tête est si lourde que j'ai du mal à avaler l'eau que Peter me met en bouche. J'ai sommeil, tellement sommeil, mais je m'agite parce que je ne comprends pas... Je cherche... Je... Elle...

— Je l'ai perdue, Peter, pleuré-je d'un coup sans parvenir à m'arrêter. Elle n'est plus là, je l'ai perdue...

— Je sais, mon pote, je sais. Calme-toi, laisse-toi aller et dors. Là, calme-toi...

Je sens sa main caresser mes cheveux, mais les visions sont plus fortes et je...

— Retrouve-la, Peter, je t'en prie... J'ai fait de la merde, retrouve Meghan...

Je suis... si... fatig...

— Comment tu te sens ? Est-ce que tu as soif ? Faim ? Le médecin a dit que tu devais boire beaucoup, tiens bois. Il vient juste de repartir, mais tu veux qu'on fasse revenir l'avion ?

Je repousse le verre d'eau que me tend Peter, tout en essayant de m'asseoir. Une main posée sur mon front qui me fait un mal de chien, je tente de comprendre où je suis et ce qui m'arrive. Je pue, mes fringues sont imbibées de transpiration comme si j'avais couru un marathon, et j'ai des courbatures de malade. Mon ami est assis sur ce qui semble être ma table basse et derrière lui, les flammes dansent dans ce que je reconnais comme étant ma cheminée. Je suis sur mon canapé, chez moi. Jusque-là

OK, mais pour le reste, je ne sais que penser. Je ne parviens même pas à me rappeler mes derniers souvenirs, tellement je suis vaseux. Mais tout à coup, j'entends en boucle les paroles de Peter et une ébauche de réponse m'apparaît quant à mon état.

— Le médecin ? J'ai fait un coma éthylique, c'est ça ?

Peter secoue la tête, mais enchaîne tout aussi vite.

— Un delirium tremens.

— Un quoi ?

— Une espèce de saloperie neurologique liée au sevrage alcoolique.

— Quel sevrage ? Je bois comme un trou depuis des semaines !

— Ouaip, et d'après le docteur Hoover, c'est justement pour ça que les quelques douze ou quinze heures que tu as passées à dormir l'autre nuit, et pas à boire, ont suffi à déclencher ça. Putain ce que tu nous as fait peur, mec ! Un vrai remake de *L'Exorciste*, j'te jure ! Mais comme traitement, pas de crucifix ni de prières, juste du Valium et des blagues pourries, rit cet idiot.

— Et des vitamines ! ajoute une petite voix derrière moi.

Je me retourne avec précipitation et peine à intégrer ce que je vois.

— Meghan !?

— Euh... oui, me répond-elle comme s'il n'y avait aucun doute à avoir sur cette évidence. Je ne sais pas si tu aimes ça, mais je t'ai préparé une soupe d'orties. C'est un des seuls plats que je sache faire qui ne foute pas en l'air ton taux de cholestérol. Et c'est plein de vitamines, de potassium, calcium, etc. Le médecin a dit que tu étais très dénutri et carencé, donc en compléments du traitement vitaminé, je me suis dit que... Enfin je...

Son bol en main, elle ne semble plus savoir où se mettre. Probablement parce que je suis en train de la fixer sans broncher, comme si je n'étais pas certain de la réalité de sa présence ici.

— Est-ce que tout va bien, Kal ? s'assure-t-elle avec inquiétude.

J'aimerais que la réponse soit oui, mais pour dire vrai, je ne vais pas bien du tout.

Je pose mes pieds par terre et cale ma tête entre mes mains. Derrière mes paupières closes, je m'active à dérouler le fil des dernières heures, mais tout est tellement flou et fou que je frôle la rupture d'anévrisme. Des images d'un passé que je suis certain d'avoir vécu se mélangent à celles d'un dont je doute de la réelle existence. Meghan était-elle dans ma salle

de bains ? M'a-t-elle réellement dit qu'elle m'aimait ? Je me souviens de l'avoir cherchée partout, mais je ne la trouvais pas et je hurlais et...

— Hé, Kal, est-ce que ça va ?

Peter pose une main sur mon dos et m'arrache à mes tourments.

— Oui, ça va, juste un vertige, mens-je, mais tout va bien. Je... j'ai besoin d'aller aux toilettes.

— OK, je vais t'accompagner.

— Pousse pas, je devrais pouvoir y arriver seul.

Devrais... Lorsque je me lève, un réel vertige m'assaille et si mon ami n'avait pas été à mes côtés, je me serais étalé comme une merde sur le sol. Je m'accroche à ses épaules et accepte finalement son aide pour me rendre jusqu'à la salle de bains. Une fois à l'intérieur, je le congédie et m'adonne tranquillement à ce pour quoi j'y suis venu.

Ma vidange exécutée, je me lave les mains et observe mon reflet dans le miroir. Bordel de merde !

Appuyé sur le plan de la vasque, je passe mes doigts sur mon visage et ajoute à la vision le ressenti des dégâts. Malgré la barbe, mes joues sont creuses et les contours de mes yeux ne sont que des puits noirs dans lesquels personne ne rêverait de tomber. À ça, s'ajoute l'odeur pestilentielle que dégage mon corps. Le tout ? On dirait un putain de junkie.

Je vire mes fringues, malgré le froid cuisant, et me jette sous la douche. Je fous l'eau aussi chaude que possible, mais je suis si faible que la vapeur me fait tourner la tête.

— Tout va bien là-dedans ? gueule Peter à travers la porte fermée.

— Ouais, je prends juste une douche.

— OK.

Douche qui vient de se transformer en bain, tant je peine à rester debout.

Je me laisse glisser et m'allonge dans la baignoire à qui je colle la bonde. Je ne prends jamais de bain, mais là tout de suite, si je veux ne plus sentir le rat crevé et si je ne veux pas m'évanouir, je ne pense pas avoir le choix.

L'eau monte progressivement et apporte avec elle une sorte de cocon dans lequel je me laisse finalement aller. Après m'être succinctement lavé, je pose ma nuque sur le rebord et ferme les yeux. Je me sens déjà mieux et

parviens à faire une parenthèse qu'aucune pensée ne traverse. Mais de petits coups portés à la porte m'en extirpent.

— Kal, je peux rentrer ?

— Oui.

Le visage embarrassé de Meghan apparaît dans l'embrasure. Pour autant, elle ne quitte pas ce sourire qui, même timide, vaut tous les rayons de soleil. Je cherche d'un coup à me souvenir précisément pourquoi je l'ai chassée de ma vie.

— Je ne voulais pas te déranger, mais j'ai entendu le clapotis de l'eau et j'ai donc deviné que tu prenais un bain et donc pas une douche, et donc je...

— Rentre, lui ordonné-je avec douceur.

Elle s'exécute et referme la porte derrière elle. Elle tient toujours le bol de soupe dans ses mains et je souris à mon tour, face à son obstination usuelle.

— Tu es donc simplement venue pour me gaver...

— Et pour quoi d'autre serais-je censée venir ?

Elle renforce son sourire et y ajoute un air plus insolent, avant de tirer la chaise, placée dans l'angle, et de la positionner au niveau de ma tête. Elle s'y assied et me tend le bol.

Je ne m'en saisis pas et continue de la fixer, alors que ses yeux à elle font des allers retours entre les miens et mon corps. Un sourire en coin plus prononcé se dessine sur mon visage quand je comprends que la maigre mousse savonneuse ne suffit pas à camoufler ma nudité.

— Tu rougis.

— Oui bah, j'aimerais t'y voir toi...

— J'aimerais aussi. Rejoins-moi.

— Quoi ? se défend-elle aussitôt. Que je te rejoigne où ?

— Je t'ai connue plus perspicace.

— Et moi plus glacé, tranche-t-elle d'un coup sur un autre ton. À quoi tu joues avec moi, Kal ?

Le menton haut et le regard noir, elle attend ma réponse qui ne vient pas. Simplement parce que je ne sais pas quoi lui dire.

— Je suis désolé pour mon accueil d'hier ou de ce matin, je ne sais même pas quand c'était, trouvé-je seulement à formuler.

— Ah non, s'il te plaît, ne remets pas ça ! Ne t'excuse surtout pas ! Je suis ici parce que ta mère et Peter m'ont suppliée de venir, alors par pitié, ne commence pas à me faire tourner en bourrique en soufflant tantôt le froid, tantôt le chaud. Je ne suis plus cette fem...

— Je croyais que tu étais ici parce que tu étais amoureuse de moi, la coupé-je en triplant mon arrogance.

Une arrogance que je retrouve après des semaines d'absence et qui me replonge direct dans cette attitude joueuse dont je n'usais qu'avec elle. Je prends alors conscience que tout ça m'avait manqué. Non, c'est cette femme qui m'a manqué. Et autre constat : je ne suis qu'un sombre connard.

Cette fois, c'est la colère que je lis sur son visage, alors qu'elle pose le bol de soupe sur l'étagère à sa hauteur. Ses sourcils ne forment plus qu'une ligne unique et ses lèvres sont pincées à l'extrême. Pourtant, la lueur que je discerne au fond de ses iris s'approche davantage du désir que de la rage. Et bien que je garde mes yeux rivés sur ses traits, je discerne aisément sa poitrine se soulever, puis descendre au rythme effréné de sa respiration.

— Tu n'es pas en colère, lui partagé-je avec amusement.

— Oh que si.

— Non.

— Si.

Ses yeux poursuivent leurs va-et-vient agités entre mon visage et mon corps nu, tandis que tous ses signaux commencent à brailler l'excitation.

Je n'ai pas le temps de prononcer un nouveau « non » que Meghan se précipite soudain sur moi. Elle enjambe la baignoire, conservant sur elle vêtements et chaussures, et se couche sur moi, provoquant un raz-de-marée dans la salle de bains. Nos bouches se percutent dans la seconde suivante et d'un coup, il n'y a plus de vertiges ou de douleurs, plus de pensées emmerdantes ou de souvenirs qui me hantent. Les seules choses sur lesquelles je m'arme corps et âme, sont justement le sien et ses putains de lèvres. Je les bouffe littéralement et brise rapidement leur rempart pour me nourrir de sa langue. Mes doigts se serrent si fort autour de ses cheveux que je suis certain que ses râles témoignent du mal que je lui fais. Pour autant, elle ne me repousse pas et au contraire, sa propre hargne à me posséder se lie à la mienne.

À cheval au-dessus de moi, elle enserme ma queue avec poigne et exerce sur elle une pression qui est à deux doigts de me faire exploser. Dans cette urgence absolue de ne pas si vite me dérober, je faufile alors mes doigts sous son haut et le lui retire aussitôt. Son soutien-gorge emprunte le même chemin et nous ne détachons nos bouches affamées que pour terminer de la déshabiller. Ses fringues mouillées sont d'une lourdeur sans nom, mais au bout d'un moment, nous gagnons. Et à la seconde où Meghan est entièrement nue, elle reprend en main ma queue et s'empale lentement dessus. Cette fois, son rôle n'a rien de douloureux. La tête renversée en arrière, elle libère toutes ces notes de plaisir, les plus belles qu'il m'ait été donné d'écouter. Mes mains glissent de ses seins à ses hanches et de concert, j'accompagne son balancé de plus en plus soutenu.

Nous continuons de foutre de l'eau partout, mais rien ne pourrait nous arrêter. Je ne sais pas si on baise ou si on fait l'amour, mais qu'importe le nom que nous donnons à cet acte, parce que tout ce que moi je sais, c'est que la déclaration qu'elle m'a faite s'est définitivement imprimée dans ma tête et dans mon cœur. Et à mon tour, je n'ai plus aucun doute sur ce que je ressens pour elle.

Alors quand la jouissance de notre ébat atteint son paroxysme et que je me répands en elle, je colle Meghan contre mon torse et diffuse au creux de son oreille la seule certitude que j'ai à cet instant précis.

— Moi aussi, je suis amoureux de toi.

Probablement sous le choc de ma déclaration, elle cherche à s'arracher à mon étreinte pour me faire face, mais toujours logé en elle, je renforce la prise de mes bras autour de son buste et poursuis sur ma lancée, dans un chuchotement qui pourrait faire flipper. Elle doit absolument me laisser parler, et je dois l'obliger à m'écouter.

— Je suis mort de trouille, Meghan. Pas de t'aimer, mais de te perdre. J'ai peur que tu disparaisses et que tu me laisses seul. J'ai peur de ne plus savoir respirer, comme chaque fois que tu n'es pas auprès de moi. J'ai peur de cette dépendance et du poids que je serais pour toi. Mais j'ai surtout peur de passer cette vie à survivre à moitié crevé, parce que tu n'y aurais pas ta place à mes côtés. Je suis un gars complètement flingué et abîmé, Meghan, mais aujourd'hui, je ne te fais pas une, mais plusieurs promesses. Celle de nous donner une chance, celle de me faire soigner, et

si je dois crever, ce sera parce que je t'aurai fait celle de t'aimer et que tu m'auras repoussé.

Je relâche ma pression sur son corps et la laisse ramener son visage devant le mien. Nous sommes toujours dans l'eau et sommes évidemment trempés, mais je sais que ce sont des larmes qui inondent actuellement son visage. J'espère juste qu'elles sont de bonheur.

— Nom d'un ours dépoilé ! balance-t-elle comme sous le choc. Je... je ne sais pas quoi dire, Kal, je...

Je souris devant son air paniqué, parce que l'émotion que je lis dans son regard témoigne que je l'ai, à mon tour, touchée en plein cœur.

— Dis juste ce que tu as l'habitude de dire, la rassuré-je avec douceur.

— Oui, je le veux ? propose-t-elle sans être certaine.

J'éclate de rire, alors que la porte de la salle de bains s'ouvre soudain avec fracas.

— WOOHOOO ! se met à gueuler Peter en levant les bras en signe de victoire.

— PETER ! Je suis à poil, merde !

Meghan, bras croisés sur sa poitrine, se recroqueville sur moi pour camoufler sa nudité.

— On s'en bat les couilles, mon pote est amoureux, bordel ! Il l'a diiiiit !!!

Ce fou furieux n'a que faire des cris de Meghan et continue de s'approcher de la baignoire, débordant d'une jovialité qui me fait marrer.

— Je te jure, Peter, le menace une dernière fois Meghan, que si tu essaies de m'embrasser, je te noie dans ce bain, je t'arrache les testicules et je les file à Carolyn qui les cuisinera en sauce !

Pete se stoppe enfin, puis recule, ses mains dressées en signe de reddition.

— Câlin quand vous serez habillés alors ?

— Voilà, c'est ça. Alléluia ! Maintenant, casse-toi. Je voudrais encore faire l'amour avec le mec que j'aime et qui m'aime aussi.

Elle a reporté son regard sur moi et ce dernier est aussi souriant que le mien, aussi empli de ce bonheur que je ne pensais pas lui soutirer à nouveau.

— Avec un immense plaisir, décline Peter en effectuant une révérence. Mes amis, je vais donc me retirer, puissiez-vous vous pénétrer et prendre

votre pied, pendant que je vous prépare à manger.

— Casse-toi ! hurlé-je à mon tour en lui balançant à la gueule une chaussure de Meghan.

Je ris encore, mais je perds progressivement mon sourire, quand la femme au-dessus de moi se met à frotter son bassin au mien et déclenche à nouveau toute l'étendue de mon désir pour elle.

Chapitre 44 : Kal et tout ce qui finit en AL



Man ! I feel like a woman – Shania Twain

Meghan

Les jours qui ont suivi ne furent pas aussi simples et aussi magiques que cette déclaration enflammée à laquelle j'ai eu droit. Kal a été encore très malade et longtemps affaibli. Son sevrage a été un véritable combat, et les médicaments prescrits par le médecin, largement insuffisants. Seul le temps et la volonté de Kal à se battre pour ne plus être dépendant ont été gagnants. Ça, et peut-être aussi notre présence à Peter et moi. Nous nous sommes relayés, Peter ayant également son travail à gérer, et avons veillé sur Kal, comme deux bons infirmiers, mais surtout comme deux bons amis.

Il nous a fallu supporter ses éclats de doutes et de colère, durant lesquels il avait envie de tout envoyer bouler, tant c'était dur pour lui, mais ses moments de confiance et de lutte ont été plus nombreux et plus victorieux.

Kal et moi nous sommes pleinement livrés l'un à l'autre. En plus de ce qu'il m'avait déjà partagé, il m'a confié sa crainte d'effacer la mémoire de sa femme décédée en m'aimant moi. Autant dire qu'il m'a fallu avaler la chose et ranger bien au fond de mon cœur cet affreux sentiment de jalousie que la défunte continuait de me susciter... Mais j'ai préféré garder ledit

sentiment pour moi, et avec beaucoup de sincérité, je l'ai rassuré. C'est vrai que le fantôme de Carrie me fait du mal, mais si je choisis d'aimer cet homme, c'est envers et contre tout. Notamment son lourd passé. Alors je l'accepte elle, ainsi que sa présence éternelle sur le dos de Kal, et quelque part, je permets à l'homme que j'aime d'avancer en douceur. Comme pour tout le reste, je sais qu'il va y arriver. Une preuve ? Il m'a laissée coller des bouquets de fleurs séchées dans la baraque, ainsi que des tableaux, des photos aériennes que j'ai moi-même prises depuis son avion, sur les murs. Et mieux que ça encore, lui et Peter ont un jour vidé ce qui devait être la chambre du bébé, faisant de cette dernière le squat de notre pot de colle d'ami. Sans compter que depuis mon retour, Kal a réintégré sa chambre et n'a plus jamais passé une nuit sur son canapé. Progressivement, il n'y a plus eu de caveau, juste une maison pleine de vie ; comme j'étais parvenue à le faire avec celle de mes parents, que j'ai laissée de côté pour quelque temps.

Même s'il a d'abord largement rechigné, Kal a fini par m'écouter et est allé à la quincaillerie affronter Harold, son ex-beau-père. Et cette fois, quand ce dernier lui a demandé, comme toujours, comment il allait, Kal a répondu : « pas très fort ». Harold a aussitôt fermé sa boutique et les deux ours sont allés se balader en bord d'océan. Je ne sais pas exactement ce qu'ils se sont dit, mais à son retour, les traits de mon homme étaient sereins, il a souri lorsque j'ai demandé comment ça s'était passé, et j'ai pris pour preuve de réconciliation son regard larmoyant.

Alors, Kal Armstrong ne continue-t-il pas d'enchaîner les pas pour son humanité, hein ?

Kal a également repris du poil de la bête et des kilos aussi. J'ai moi-même chassé les gibiers que je lui ai ensuite cuisinés et Carolyn nous a fait acheminer par avion toute la nourriture dont nous avons besoin. Elle-même nous a rendu visite à plusieurs reprises, et je dois dire que tous ces repas que nous avons pris ensemble m'ont renvoyée à tous ceux que j'avais autrefois partagés avec mes parents. Mais une chose est sûre, ça ne m'a en rien rendue triste et en prime, j'ai enfin ce sentiment d'avoir à nouveau une famille à moi. Je les aime tellement fort ! Et je sais qu'eux aussi m'aiment. Bien sûr, à des degrés différents et de manières tout aussi différentes, mais voilà quoi, ils m'aiment !

Alors, je continue d'avoir un doute quant à l'orientation sexuelle de Peter, notamment quand il se pense obligé de jouer à monsieur Testostérone pour que je sois convaincue qu'il n'est pas gay, mais... je ne sais pas. J'y crois moyen.

En revanche, s'il y en a un pour qui je n'ai aucun doute, c'est bien mon sexy guide d'Alaska... Je suis restée raisonnable et ai limité mes assauts pour les bienfaits de sa santé, mais faut pas déconner, hein...

Là, en l'instant, je lui ai par exemple demandé d'enfiler juste son jean et sa veste à capuche noire, lui ai ordonné de ne surtout pas la fermer, et de s'asseoir sur le plan de travail de la cuisine, en attendant que j'aie fini ma douche. Il m'a obéi. C'est ce que je constate alors que je sors de la salle de bains, juste vêtue d'une nuisette.

Je lui fais signe de patienter encore quelques secondes et branche la musique sur les enceintes.

« Ooooooh yeah ! » entonne Muddy Waters dans la foulée.

— À nous deux, Mannish boy, balancé-je à mon sexy lover man.

La chanson de ma pub pour *Levi's* préférée braille dans le chalet et renforce ma faim de cet homme. Au rythme de la guitare blues, je me dirige vers lui en me déhanchant à peine, parce que ce soir, c'est lui qui fait le show.

Kal m'observe avancer, la tête baissée et un regard aussi amusé que dangereux, levé vers moi. Son sourire va me rendre dingue et ses yeux dorés me faire exploser sur place. Ma progression vers lui est trop longue et je n'ai qu'une hâte, c'est de coller mes mains dans ses cheveux bruns ébouriffés et de plaquer mes lèvres sur les siennes, sur sa mâchoire anguleuse, sur sa cicatrice, sur... Merde, moi aussi, je veux le faire vriller ! Alors je m'arrête d'avancer et remue ma croupe tout en caressant ma poitrine à travers le tissu.

— Hop hop hop ! le stoppé-je d'un coup, alors qu'il vient de croiser ses bras sur son torse, me privant de la vue spectaculaire sur ce dernier. Les bras en l'air, Kal le sculptural !

Il explose de rire, mais m'obéit à nouveau, alors que je suis maintenant tout proche de lui.

Je frotte mes bouts de doigts entre eux, puis les braque sur ce buste qui ne cessera jamais de me faire fantasmer.

— N’as-tu donc pas honte de ne voir en moi qu’un objet sexuel, femme ?

— Penses-tu !

Je ne relève même pas son faux air indigné et appose mes mains entières sur ses pectoraux, avant de les balader sur toute cette surface aussi vallonnée que douce que sont l’ensemble de ses muscles.

Je fais glisser sa veste et m’attaque à ses épaules, pendant que ma bouche présente enfin ses salutations les plus respectueuses à la sienne.

En généreuse personne que je suis, je permets à Kal de faire ce que bon lui semble de mon corps – puisqu’il insiste tant... – et le laisse inverser nos positions.

Il me soulève, me dépose sur le plan de travail et se place entre mes cuisses qui ont rarement été aussi ouvertes. Sa langue trace un trajet humide de mon sternum à mon cou, et de cette voix si basse et si électrisante, il allume la mèche en me susurrant à l’oreille :

— Si tu me laissais maintenant devenir Kal le colossal, ou bien Kal le génial... Kal le royal... Kal le transcendantal ou même Kal le... brutal.

— Oui, je le veux !

Tout ce que j’entends après ça, c’est le bruit d’une ceinture qui se défait, celui de boutons de jean qui sautent et... Pfiou ! Place aux ressentis !

Kal tire comme un sauvage mon bassin vers le sien et remplit sa mission. Il se montre effectivement : colossal, génial, royal, transcendantal et divinement brutal, à la limite de ... l’amoral.

Épilogue



Thunderstruck – Steve'n'Seagulls cover

Meghan

« Bonjour, Meghan, vingt-six ans, anciennement chargée de tour opérateur en Alaska dans une grande enseigne de voyages, payée pour trouver de nouveaux trips à une clientèle toujours plus exigeante. Célibataire forcée contrainte, orpheline, sans frère ni sœur, coincée dans une ville que je déteste...

Wow STOP!!!

Ça c'était avant !

J'la refais.

« Bonjour, Meghan, vingt-six ans, anciennement chargée de tour opérateur en Alaska dans une grande enseigne de voyages, dont je n'ai plus jamais entendu parler après avoir démissionné. Maquée à un super canon, aimée par une famille absolument géniale, et délibérément coincée sur une île que j'adore ! »

C'est mieux non ?

Je développe davantage ? OK...

L'île Baranof est devenue mon nouveau chez-moi et chaque matin, depuis trois semaines, je me réveille en face d'un lac que le soleil parsème de paillettes. Je vis avec ce qui fut autrefois le pire guide d'Alaska, mais si on en croit le nombre de réservations qui ne cesse d'augmenter, je pense

qu'il est aujourd'hui le meilleur ! Mmm, probablement parce que je suis moi-même devenue guide et que lors des randonnées, je gère le côté relationnel avec les clients...

Kal reste aussi peu social et aussi bourrin qu'autrefois, mais ai-je déjà dit qu'un ours qui sourit c'est vachement chou ? Oui, parce qu'il lui arrive de sourire quand même. Enfin, avec moi. Ce qui explique donc que je m'occupe de la communication.

Bref, Kal et moi avons donc repris depuis peu les excursions et aujourd'hui, c'est ensemble que nous emmenons les clients avides de sensations fortes et qui n'ont pas peur d'affronter la vie sauvage. Est-ce qu'elles sont proposées par des agences de voyages ? La réponse est un énorme NON. Kal et moi avons simplement amélioré quelques fonctionnalités sur le site que l'office du tourisme avait déjà, et c'est très bien ainsi. *Par ici, on n'est pas très touristes...* Je suis devenue une vraie, hein ?

Parallèlement à cette activité, je prévois également de passer du temps dans la maison de mes parents. Je l'ai retrouvée il y a peu, et j'ai besoin de venir m'y ressourcer. Elle a été le commencement de beaucoup de choses pour moi et il n'est pas question que je la perde de nouveau. J'aime profondément Kal, de tout mon cœur, mais je me suis un jour fait une promesse et je compte l'honorer. Celle de rester cette femme forte et indépendante. Alors même si au départ, il a un peu tiqué, il a rapidement fini par accepter ce que j'ai exigé. De toute façon, je ne lui laisse pas le choix. Après la fête du printemps – mon Dieu, si attendue par ici – je vais partir seule sur les terres de mon enfance, durant un mois.

Kal et moi vivons le parfait amour, mais qui mieux que lui pourrait si bien comprendre ce sentiment de liberté que j'ai si longtemps espéré ? Parfois, notre couple me fait penser à celui de Karen Blixen et Denys Finch Hatton, le chasseur farouche de *Out of Africa*. Kal est à son image, un animal épris de liberté. Mais je le suis également. Et ça, mon amoureux l'a bien compris. Nous aussi, notre amour a été une poésie de sentiments contrariés et bouleversants, mais aujourd'hui, ne demeure que la jouissance du partage de ce que lui et moi affectionnons plus que tout au monde : nous-mêmes et l'Alaska.

Je l'ai dit, j'ai beaucoup changé, et Kal aussi.

Et tel le stade chrysalide achevé, nous avons eu à cœur de marquer sur notre peau cette métamorphose. J'ai bien cru que Peter allait avoir un orgasme quand je lui ai demandé de me faire mon tout premier tatouage. Il n'est pas très grand et l'emplacement pourrait faire froncer quelques sourcils, mais il est pour moi parfait. J'ai à présent un superbe grizzli qui gueule sur mon poignet, juste au-dessus de ma cicatrice. Quant à Kal, il a demandé à Peter de terminer le tatouage qu'il avait commencé ce fameux jour où lui et moi avons fait l'amour pour la première fois.

Il n'a pas voulu que j'assiste à la confection, mais lorsqu'il est rentré au chalet et me l'a exposé, j'ai éclaté en sanglots. Les flammes sur son poignet se sont allongées jusqu'à former sur tout l'intérieur de son bras un magnifique phœnix, dont chaque aile porte mon prénom.

Moi, Meghan, j'ai une place sur sa peau. Mais surtout, j'ai fait renaître mon homme de ses cendres, et lui est devenu : Kal le sentimental.

— Ils dépotent, hein ?

— Ouiii, hurlé-je à Peter pour me faire entendre.

Je saute comme une folle, foutant de la bière un peu partout, mais ici, dans le bar de Carolyn, c'est un peu comme baptiser un lieu avec de l'eau bénite. Tout le monde sur Baranof fout de la bière partout !

La fête du printemps se solde par un concert du tonnerre, auquel presque toute la ville assiste. Même Clara, la sexa, septua ou octogénaire de l'office du tourisme bouge son corps comme si elle avait toujours vingt ans. Les Chuck'N'Orris jouent sur scène une reprise absolument géniale de AC/DC : *Thunderstruck*, et je me dis que la vache, moi aussi j'ai été foudroyée ! Et pas qu'un peu.

Des bras puissants m'encerclent par derrière, et une bouche que je ne connais que trop bien se pose sur mon cou. Je resserre ma prise sur les avant-bras puissants enroulés autour de ma taille, et tourne ma tête pour embrasser les lèvres charnues de Kal. Mais je m'en arrache d'un coup, et plaque ma main sur ma bouche.

— Pardon. J'ai bu et...

— Tout va bien, Meghan. Ce n'est pas parce que j'ai arrêté de boire que tout le monde doit en faire autant. Et je te jure que si tu ne m'embrasses pas, tout ça parce que ton baiser a goût d'alcool, je demande à Peter de prendre ma place.

— Hé ! m’offusqué-je en lui frappant l’épaule. T’as pas honte non de me refiler à ton pote ?

Cet imbécile rit, alors que j’enchaîne mes coups qui l’effleurent à peine, tant il a repris ses muscles d’antan. Mais je cesse vite, pour mieux les reporter sur quelqu’un d’autre quand Peter débarque en trombe et me hisse sur son épaule comme du bétail.

— J’suis là, présent ! Merci, mon pote. J’tu promets d’en prendre soin.

Je crie, cogne son dos, mais je suis surtout hilare. Puis d’un coup, je stoppe tout et exhorte mon kidnappeur à me rendre un tout autre genre de service que ce qu’il espérait.

— Pete, pose-moi sur la scène.

— Quoi ?

— Vas-y, amène-moi jusqu’à la scène, les Chuck’N’Orris ont fini et je voudrais chanter quelque chose à mon homme.

— Avec plaisir, ma belle !

Mes deux pieds foulent l’estrade, et bien que j’aie trois fois moins d’alcool dans le sang que la dernière fois où j’y suis montée, je n’ai absolument pas peur.

— Bonsoir le Harry ! gueulé-je, sitôt le micro en main.

— Woohooo, miss AC/DC est de retour !

— Haha, presque, agent Ward.

— Appelle-moi Patrick, miss AC/DC.

Je mime un coup de flingue au policier avec mon pouce et mon index, puis poursuis mon discours improvisé.

— J’ai débarqué un jour sur cette île et j’ai eu le meilleur accueil qu’on puisse avoir. Merci du fond du cœur, Carolyn. Je t’aime.

La patronne, lovée au creux des bras d’Harold, lève son verre dans ma direction et m’adresse un sourire reconnaissant.

— Et puis ensuite, j’ai eu celui de Kal l’animal. Oui, toi là-bas, désigné-je mon ours.

Alors que je n’ai même pas commencé à raconter quoi que ce soit au sujet de notre rencontre, toute la salle se met à pousser des : « Boohooo ! » après Kal. Je suis pliée de rire, mais décide de le sauver du tollé qu’il est en train de subir.

— OK, je vais écouter mon discours avant que vous ne le lynchiez. C’est que je l’aime celui-ci aussi ! S’il vous plaît, j’aimerais que vous

leviez tous vos verres en l'honneur de cet homme dont je suis profondément, indubitablement et éternellement amoureuse. Maintenant, je vais chanter, Patrick ! Et cette chanson est pour toi, AlasKaL.

Je me détourne vers le groupe et chuchote au guitariste la chanson que je veux faire. Ce soir, je n'ai besoin que de lui.

La guitare sèche lance les premières notes et moi, je manque de louper le démarrage, tant je suis perdue dans le regard de Kal.

Si on m'avait dit un jour que ces yeux dorés si sévères, si sombres lorsqu'ils étaient braqués sur moi, prendraient définitivement cette teinte si lumineuse et si pleine d'amour, juste parce qu'ils me fixent...

Les bras croisés sur sa poitrine et un air timide trop chou sur le visage, Kal me sourit et il ne m'en faut pas plus pour me rappeler subitement de ce que je voulais lui dire.

It's been a long time since I came around
Been a long time but I'm back in town
This time I'm not leaving without you
You taste like whiskey when you kiss me, oh
I'd give anything again to be your baby doll
This time I'm not leaving without you

*Ça fait longtemps que j'suis venue ici
Ça fait longtemps mais j'suis de retour en ville
Et cette fois je ne pars pas sans toi
Tu as comme une saveur de whisky quand tu m'embrasses, oh
Je donnerais n'importe quoi pour être encore ta poupée
Cette fois je ne pars pas sans toi*

He said, sit back down where you belong
In the corner of my bar with your high heels on
Sit back down on the couch where we made love the first time
And you said to me

*Il m'a dit, retourne t'asseoir à ta place
Dans le coin de mon bar avec tes talons hauts
Retourne t'asseoir sur le canapé où nous
Avons fait l'amour pour la première fois*

Et tu m'as dit

Somethin', somethin' about this place
Somethin', 'bout lonely nights and my lipstick on your face
Somethin', somethin' about my cool *Alaska*¹⁵ guy
Yeah something about, baby, you and I

*Il y a quelque chose, quelque chose à propos d'cet endroit
Quelque chose à propos des nuits de solitude et d'mon rouge à lèvres sur
ton visage
Quelque chose, quelque chose à propos d'mon gars cool d'Alaska
Ouais quelque chose à propos de,
Chérie, toi et moi*

There's only three men that I'mma serve my whole life
It's my Daddy and *AlasKaL* and Jesus Christ
Somethin', somethin' about the chase
I'm a *Juneau*¹⁶ woman born to run you down
Still want my lipstick all over your face
Somethin', somethin' about just knowing when it's right
*Il y a seulement trois hommes que je servirai ma vie entière
C'est mon Papa et AlasKaL et Jésus-Christ
Il y a quelque chose, quelque chose à propos d'la chasse
J'suis une femme de Juneau, née pour te traquer
Je veux encore mon rouge à lèvres sur tout ton visage
Quelque chose, quelque chose qui me dit que c'est bon*

So put your drinks up for *AlasKaL*,
For *AlasKaL*, *AlasKaL*, I love ya

*Alors levez vos verres pour AlasKaL
Pour AlasKaL, AlasKaL je t'aime*

You and I, you, you and I
Baby I rather die
Without you and I
You and I, you, you and I

*AlasKaL, I'd rather die,
Without you and I*

*Toi et moi
Toi, toi et moi
Chérie, j' préférerais plutôt mourir
Sans toi et moi
Toi et moi
Toi, toi et moi
AlasKaL, plutôt mourir
Sans toi et moi*

It's been a long time since I came around
Been a long time but I'm back in town
And this time I'm not leaving without you

*Ça fait longtemps que j'suis venue ici
Ça fait longtemps mais j'suis de retour en ville
Et cette fois je ne pars pas sans toi*

You and I – Lady Gaga (acoustic version, j'insiste ! Et mettez-la à fond !)

FIN

Remerciements



Je ne sais pas vous, mais moi, je me suis drôlement bien amusée en écrivant cette histoire. Alors, évidemment, tout ce que j'espère, c'est que *vous* avez passé un bon moment en faisant ce trip avec Kal et Meghan en Alaska.

Au fait, pourquoi l'Alaska ? Parce que j'ai moi-même été victime des 85236 émissions diffusées sur RMC Découverte. J'avais besoin d'une thérapie, je crois. Non, plus sérieusement, je suis une amoureuse des grands espaces, de la nature, de tout ce qui est un peu sauvage, des loups, des ours... Bref, je suis Meghan ! (Alors juste un léger problème pour tout ce qui concerne la chasse et le dépeçage, mais si c'est Kal qui m'apprend, je veux bien faire un effort... Pas vous ?)

Merci à mon baron qui m'a initiée à ces contrées, on s'y installe quand tu veux ! Tellement hâte de faire une mixture d'urine et de testicules broyés de castor pour chasser notre repas...

Et puis un immense merci à celles qui m'ont suivie de très très près durant ce voyage : Farah, Marlène qui a assisté à une grossesse d'auteur pour la première fois de sa vie. Je fais de toi la marraine de mon dernier né. Et puis comme toujours, ma Marie, ma PÉ-TASSE certifiée depuis CV, qui elle est devenue une sage-femme à force !

Merci également à Lény et Topie pour leur travail *studieux* de relecture. (Ouais avec elles, on n'a pas intérêt à faire le carcajou. Ça file droit !)

Madame Berziou, vous méritez ma reconnaissance éternelle pour vous savez quoi, et je n'ai qu'une chose à vous dire : FORT. #LesBrownsIlsClaquentLeurRace.

Félicitations à vous toutes, vous avez largement contribué à ce que Kal fasse fondre la *Kal-Hot* glaciaire...

Un grand merci au plus Corse des Alaskiens, Raphaël Tosi, ainsi qu'à Ludivine Jamin, sa photographe, pour leur précieuse collaboration sur la couverture made by le docteur Reed de Black Ink : Juliette. Raphaël, encore désolée pour cette invasion de mes lectrices sur ton compte insta, mais je t'avais prévenu et tu connais les risques du métier... (les filles, c'est : @raphaeltosi)

Un autre très grand merci à la talentueuse Marie Bona de l'atelier MABatelier pour son époustouflant dessin de mon Kal. Si tu savais à quel point tu m'as rendue heureuse ! (OK, un peu moins que Raphaël, mais t'as qu'à avoir les mêmes abdos que lui, hein...)

Enfin merci à vous toutes et tous qui me lisez depuis plusieurs années maintenant, et j'espère que vous continuerez de voyager sur Air Landas, parce que j'ai encore plein de trips à vous proposer !

Bisous Kal-iente !

DEJA PARUS CHEZ BLACK INK EDITIONS



Double Appel de Kalvin KAY

Ad Vitam Aeternam (trilogie) de Farah ANAH

Chirurgicalement vôtre de Emma LANDAS

Just love again tomes 1 & 2 de Aidan ADAM

Ne me fuis pas tome 1 & 2 de Mila Ha

Laisse-moi t'aimer de Mersika M.

Mission rédemption de Farah ANAH

Adé de Ewa RAU

Soul on fire de Shirley LB

Goran de Emma LANDAS

Steel Brothers tome 1, 2 et 3 de Manon
DONALDSON

Le silence des mots tome 1 & 2 de Ange EDMON

Mixology de Chlore SMYS

Destins, tomes 1 & 2 de Charlotte ROUCEL

Power games : Jardin d'Eden de Lia ROSE

Power games : Angie, ris ! de Lia ROSE

Power games : Échec et Max de Lia ROSE

Mine tome 1 & 2 de Caroline GAYNES

Will de Emma LANDAS

S.W.A.T. tome 1 & 2 de Manon DONALDSON

Trahison tome 1 & 2 de Lucie CHATEL

Le prince charmant existe ! Il est italien et tueur à gages de Anna TRISS

Amour, flingues et macaronis de Anna TRISS

Le cri du silence de Angel AREKIN

VE.RI.TAS de Isabelle FOURIÉ

Contre ma peau de Chlore SMYS

Green Oak de Emma LANDAS

Gary de Ange EDMON

Drama Queen de Lindsey T

Londres aux Seychelles de Aidan ADAM

Esme tome 1 & 2 de Farah ANAH

À double tranchant tome 1 & 2 de FERYEL

Moh de Ewa RAU

Just win Baby de Chlore SMYS et Juliette PIERCE

Possessed souls de Shelby KALY

Black Xscape game du collectif 17 plumes

Tri Marto Love de Emma LODENN

Stalker de Manon DONALDSON

N'oublie pas de vivre de Céline DELHAYE

A wave in my heart de Audrey DUMONT

SIX, tome 1, 2 &3 Max L. TELLIAC

Tes notes pourpres de Angel AREKIN

Jusqu'à ce que la mort nous sépare de Avril SINNER

La romance de ma vie... TU PARLES ! de Farah
ANAH

Envers et contre toi, tome 1 de Noémie DANI

Palladium de Sarah FELVIE

Blue sunrise de Chlore SMYS

Devil in me de Juliette PIERCE

The missing obsession de Angel AREKIN

Le prédicateur de Mila HA

La promesse de la lune de Aidan ADAM

Little beach girl de Audrey WOODHILL

The bounty Fuckers : Mission 1 : Hugo de K. JARNO

Et même quand je te hais, je t'aime encore de Mélodie
LÉANE

Le sang des Sauvages tomes 1 & 2 de Farah ANAH

La reine courtisane de Anna TRISS

Myrina Holmes, tomes 1& 2 de Anna TRISS

Notes

[←1]

Modifié pour l'œuvre. Normalement : Nebraska

[←2]

Modifié pour l'œuvre. Normalement : New York

[←3]

Petit carnivore d'Amérique réputé pour dégager une odeur repoussante quand il est en danger

[←4]

Bon voyage

[←5]

Personnage (un peu sauvage, rustre et bourru, mais alors tellement ... wow et OMG) dans Game of Thrones

[←6]

Peuple dans la série Game of Thrones, dont le chef guerrier est appelé Khal.

[←7]

Rot d'après manger

[←8]

« Freddy : Les griffes de la nuit » : film d'horreur

[←9]

Dans Game of Thrones

[←10]

Le hoochie-coochie se rapporte à une danse du ventre sexuellement provocante qui a pris naissance à Philadelphie en 1876

[←11]

Abréviation mathématique : Ce Qu'il Fallait Démontrer

[←12]

« Je suis content d'être de retour » : paroles de la chanson

[←13]

Héros aviateur, incarné par Charlie Sheen, dans la série de films humoristiques « Hot Shots »

[←14]

Héros aviateur dans le film Top Gun, incarné par Tom Cruise (lequel a inspiré celui de Hot Shots) Raconte son histoire familiale à l'héroïne sur Sittin' on the Dock of the Bay de Otis Redding

[←15]

Modifié pour l'œuvre. Normalement : Nebraska

[←16]

Modifié pour l'œuvre. Normalement : New York